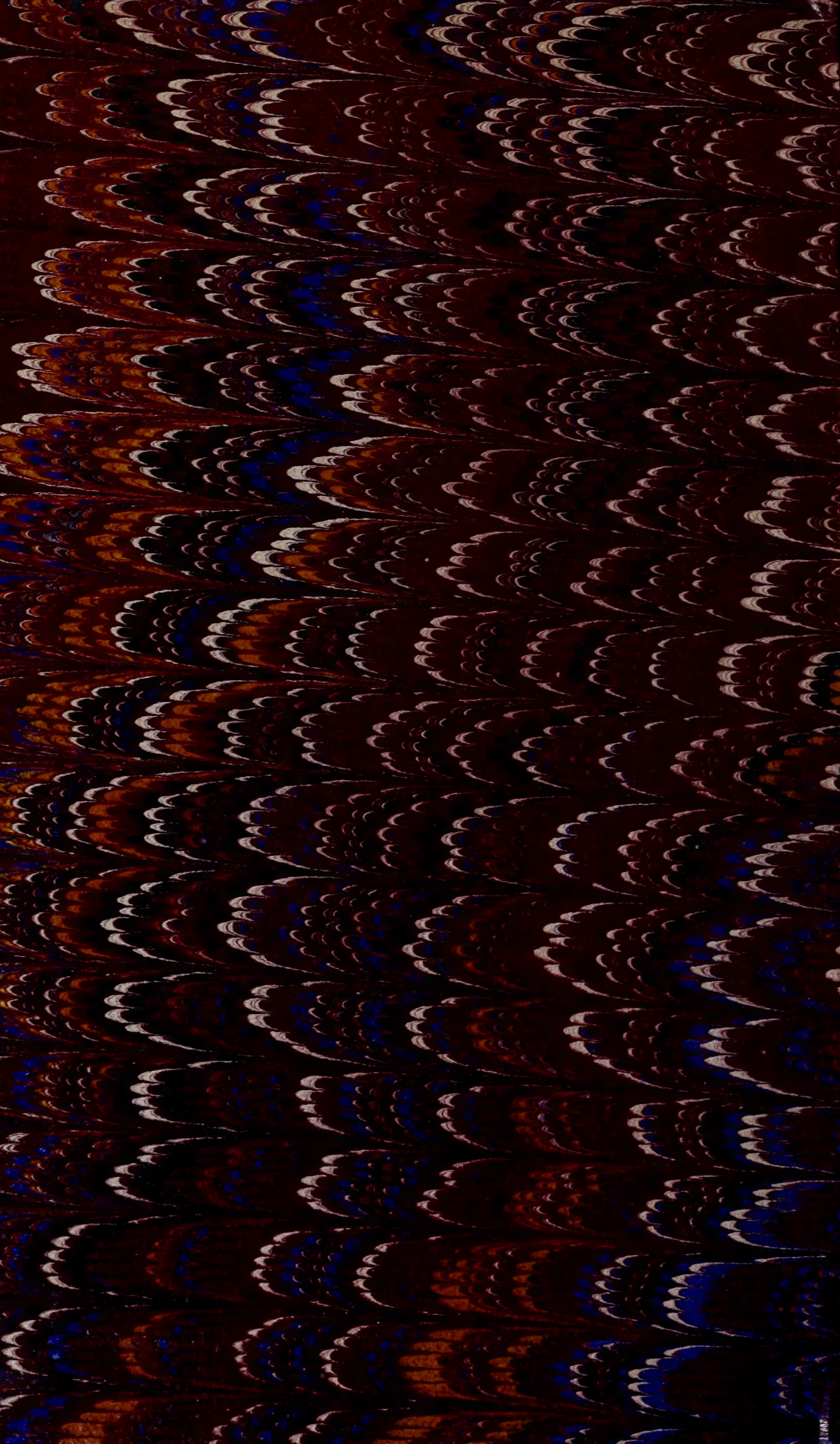
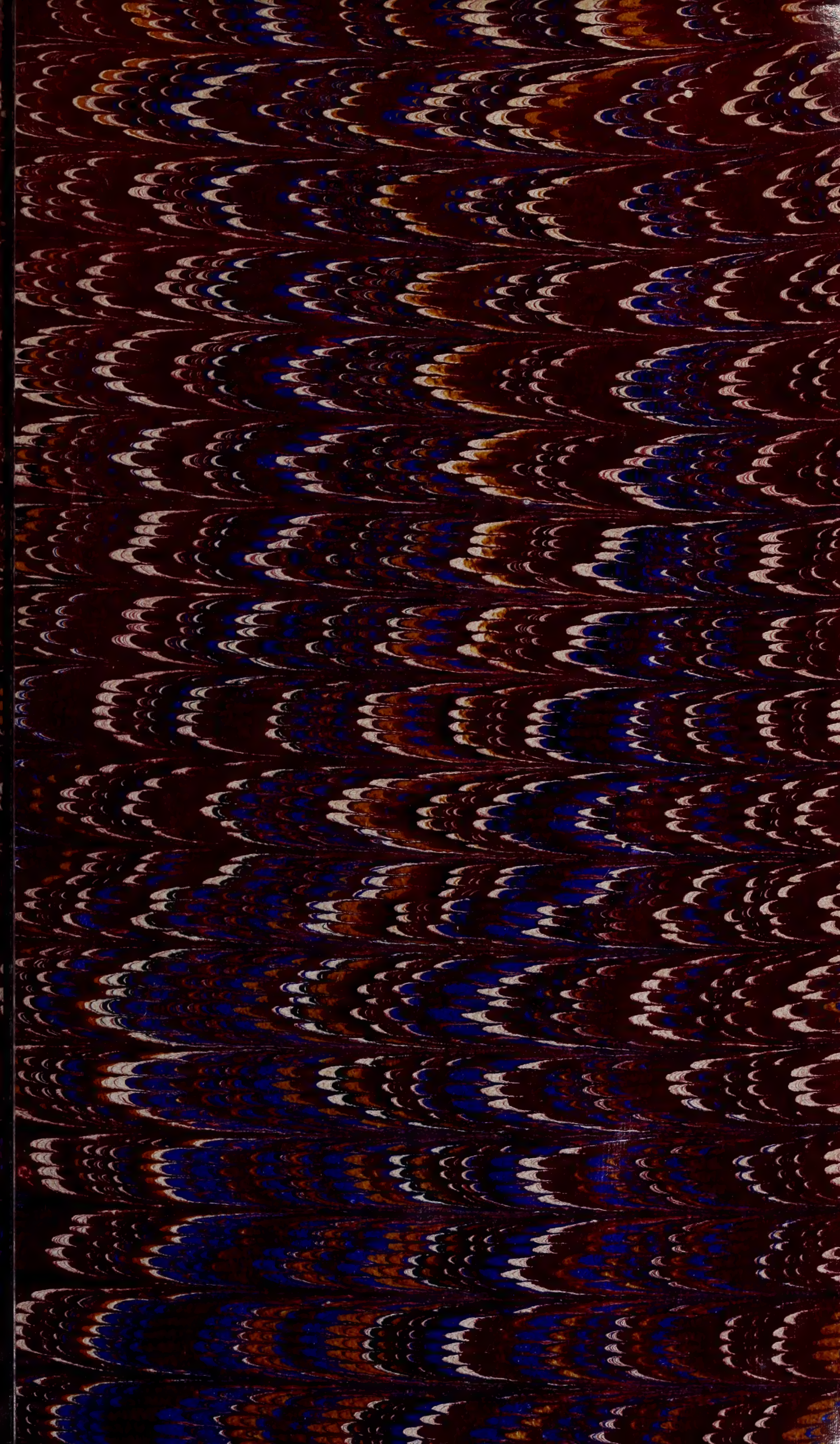
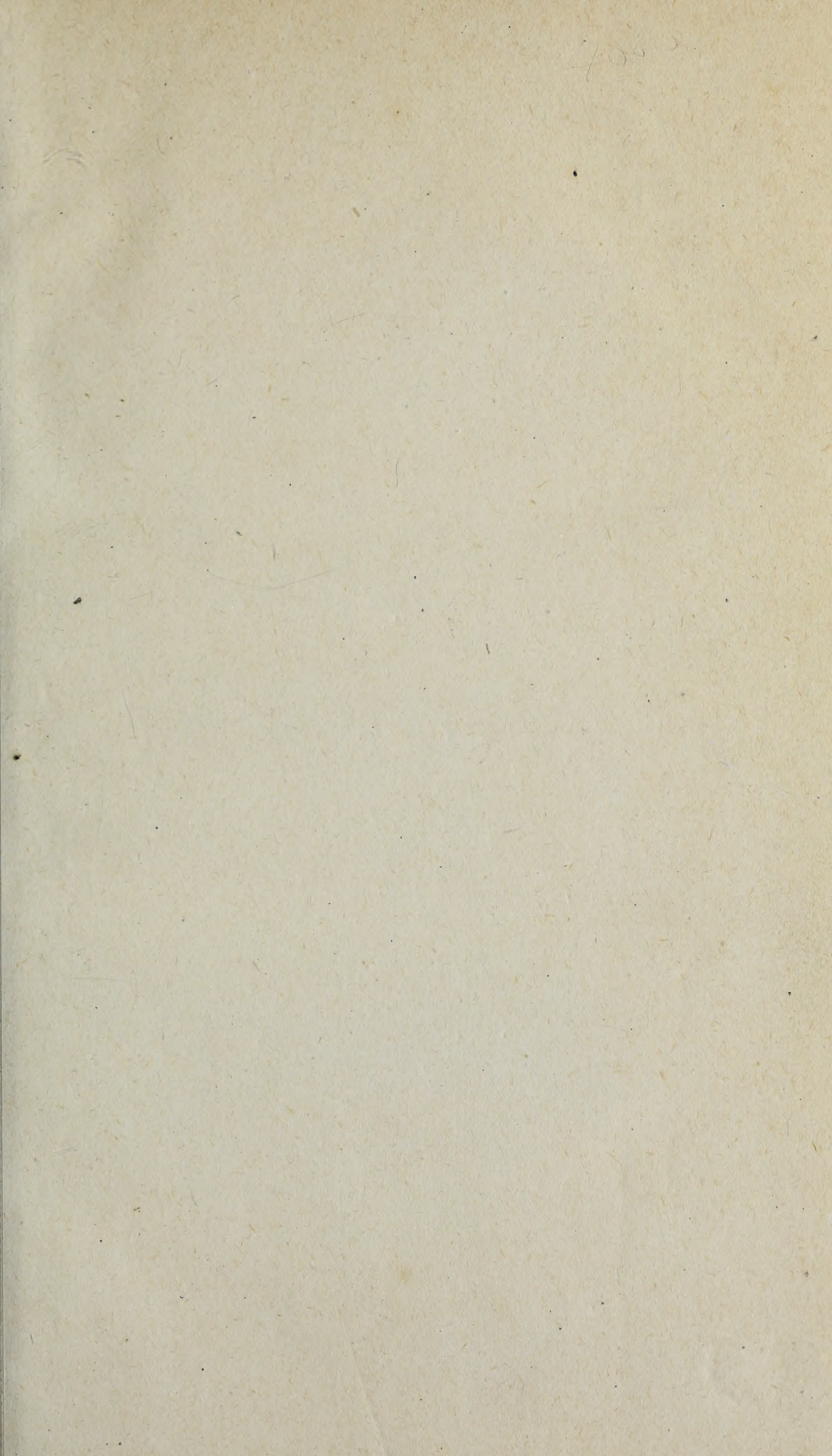






4 pl. + 3 plans + 2 cartes



VOYAGE

EN

PALESTINE ET EN SYRIE.

Imprimerie de BELIN et Cie., 55, rue Sainte-Anne.





A. T. Fromeu Lith. — Lith. Roger et Cie r. Richer, 7.

BEIROUT AND MOUNT LEBANON.

VOYAGE

EN

PALESTINE ET EN SYRIE,

PAR M. GEORGE ROBINSON,

AVEC

VUES, CARTES ET PLANS.

TRADUCTION REVUE ET ANNOTÉE PAR L'AUTEUR.

SYRIE.



PARIS,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

Rue Hautefeuille, N° 23.

M DCCC XXXVIII.

TABLE DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXI.

PALESTINE ET SYRIE.

SYRIE.

CHAPITRE XV.

Ville de Beirout. — Ses antiquités. — Son commerce. — Comparaison des usages de l'Orient et de ceux de l Europe, — Excursion dans les montagnes avec le capitain Chesney. — District habité par les Druses. — Brumâna. — Deir-el-Khalât. — Religion des Druses. — Couvent de Mar-Hannah. — Shouaïr. — Zebdy. — Solima. — Ras-el-Mitayne. — Les Druses. — Leur hospitalité. — Arrivée à Deir-el-Kammar. — Indisposition subite de l'auteur.

Beirout, 20 *septembre* 1830. — La ville moderne de Beirout, l'ancienne Berytus, est située à l'extrémité occidentale d'une pointe de terre, en forme de triangle, qui s'avance dans la mer, à quatre milles environ en-dehors de la ligne de la côte. Elle est

bâtie sur une petite élévation, près du rivage, et peut avoir trois milles de circonférence. Les murailles qui l'entourent du côté de terre ont été récemment construites; elles sont peu solides, n'étant qu'en pierre friable, et flanquées seulement à intervalles de tours carrées. Généralement parlant, les rues de la ville sont étroites et irrégulières; dans quelques endroits où il n'y a pas de boutiques, elles ont une apparence excessivement triste. Un trottoir un peu élevé, destiné aux piétons, les borde de chaque côté, et dans le milieu coule un ruisseau qui contribue essentiellement à la propreté de la ville, à laquelle il donne un air de fraîcheur, surtout pendant les chaleurs de l'été. Beirout ne renferme aucun édifice public important; le petit nombre de ceux qui l'ornaient autrefois tombent en ruines aujourd'hui. Les bazars, surtout celui où l'on vend la soie, sont vastes et très-fréquentés par les habitans des montagnes voisines. La majeure partie de la population est maronite; le reste se compose de chrétiens-grecs, de juifs et de quelques turcs.

Je trouvai à Beirout ce que je m'attendais peu à rencontrer dans ce pays, je veux dire une excellente auberge, tenue par un Maltais nommé

Giuseppe. C'est, m'a-t-on dit, le seul établissement dans toute la Syrie, qui en mérite le nom. Quoique je fusse alors déjà assez endurci aux privations inséparables de la vie errante que j'avais volontairement embrassée, cependant, en revenant à mes anciennes habitudes, je ne pus m'empêcher d'établir une comparaison entre les avantages que celles-ci présentaient sur celles que j'avais adoptées; telles par exemple qu'un excellent salon, orné de divans, en place de la terre nue au pied d'un arbre; un lit moelleux, garni de draps blancs, au lieu d'un petit tapis avec un sac de voyage pour oreiller; un dîner composé de plusieurs plats et servi sur une table couverte d'une nappe damassée, au lieu d'une simple jatte de pillau, mangé avec une cuillère de bois. Le résultat de ces comparaisons et de quelques autres dont il est inutile de parler ici, fut nécessairement, comme on peut se l'imaginer, pour le moment en faveur de ce qu'on appelle la « vie civilisée.» Mais, dans cet heureux climat, où l'on rencontre chaque jour quelque nouvel objet du plus haut intérêt, l'esprit est trop occupé pour se livrer à de pareilles bagatelles. Les objets qu'un voyageur européen regarde en partant comme indispensables, tels

qu'un lit, des tentes, des cantines, etc., sont bientôt mis de côté, à cause de l'embarras qu'occasionne leur transport d'un lieu à un autre, et l'on s'habitue aisément à s'en passer. Je rejoignis ici mes compagnons de voyage, MM. de Breuvery et de Cadalvène, qui s'y étaient rendus par mer de Saint-Jean-d'Acre. Ce dernier est encore dans un état de santé fort délicat, et se propose de profiter de la première occasion pour retourner en Europe.

Peu de temps après mon arrivée, je me rendis chez M. Abbott, consul britannique, dont la résidence officielle est à Beirout, bien que sa juridiction s'étende sur toute la Syrie. Toutes les autres puissances européennes ont également ici leurs représentans, car la ville est assez commerçante et peut être considérée comme le port de Damas, dont elle est éloignée de quatre-vingt-dix milles. Les exportations consistent en vins, noix de Galles, azala (garance), gomme, soie écrue et filée qu'on récolte dans les montagnes, et en huile que fournissent les oliviers qui croissent dans la plaine située entre Beirout et Sidon. On regarde cette huile comme la meilleure de la Syrie. Les importations consistent en mousselines, cotons filés, toiles blanches et impri-

mées, étain, quincaillerie, draps et articles de l'Inde occidentale. Le commerce, quoique aujourd'hui peu étendu, prend chaque jour de nouveaux développemens. Il se trouve déjà ici une douzaine de maisons européennes. Les voyageurs feront bien, en arrivant à Beirout, d'y régler leurs arrangemens financiers pour le temps qu'ils se proposent de rester dans l'intérieur du pays; car elle est du petit nombre des villes de la Syrie où l'on peut faire escompter une lettre de change sans beaucoup de perte ou trop de difficulté. Les paiemens se font ici comme dans tout le reste des provinces turques, en piastres de Turquie et d'Espagne; quinze des premières sont égales à une des dernières. La piastre turque se divise en quarante paras *.

26 *septembre.* — Beirout ne renferme presque aucun objet qui vaille la peine que l'antiquaire s'y arrête; car, quoiqu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne Berytus †, on n'y trouve presque aucune

* A l'époque du voyage de l'auteur la livre sterling valait soixante-dix piastres. On assure que, par suite de la détérioration toujours croissante des monnaies turques, elle s'élève maintenant à cent.

† Voyez Appendice, n° 1.

trace des siècles passés. Le port est formé par une petite baie, dont l'entrée est défendue par deux tours carrées. Une de ces tours est bâtie sur un rocher isolé, et présente une ruine pittoresque. L'autre est liée à la terre par un môle formé d'arches d'inégale dimension, à travers lesquelles passe la mer. Le revêtement de cette jetée est presque entièrement composé de fragmens d'anciennes colonnes. Sur le rivage, vers l'ouest, on remarque les restes d'un pavé en mosaïque, d'un assez bon goût, mais qui est aujourd'hui presque recouvert par les eaux de la mer. Dans plusieurs endroits de la ville, on trouve des citernes et des puits creusés dans le roc, ainsi que quelques autres constructions souterraines. Dans le nord de la ville, on voit quelques légères traces de l'ancien théâtre construit par Hérode Agrippa. Beirout a évidemment beaucoup souffert des tremblemens de terre, mais bien plus encore des désastres de la guerre, auxquels elle a été si souvent exposée. En 1111, elle fut enlevée aux Sarrazins par Baudouin I, roi de Jérusalem, et reprise en 1187. Dix ans plus tard, les chrétiens s'en emparèrent de nouveau, et elle fut fréquemment ravagée durant les croisades. Postérieurement, elle tomba au pouvoir des

Druses, auxquels elle fut enlevée par les Turcs, qui en sont les maîtres aujourd'hui. Dans des temps plus paisibles, ses habitans se consacrèrent à l'étude, surtout à celle du droit civil, vers l'époque où la religion chrétienne commença à être publiquement pratiquée. Justinien l'appelle la « mère et la nourrice de la loi. »

C'est encore maintenant une ville fort agréable. La beauté de la situation, la salubrité du climat et la riche végétation des environs font que les voyageurs y prolongent souvent leur séjour au-delà du temps qu'ils avaient fixé pour leur départ. Quant à moi, ayant reçu de M. Abbott l'invitation de passer quelques jours à sa maison de plaisance, située dans les montagnes, je remis jusqu'à mon retour le soin de mieux étudier et connaître ses ressources. En conséquence, cette après-midi, nous louâmes des mulets et nous partîmes pour Brumâna; c'est ainsi que se nomme le village où M. Abbott demeure pendant l'été. Le capitaine du génie Chesney *, dont j'avais fait la connaissance depuis peu, était de notre société. Un grand nombre de petites

* Voyez Appendice, n° 2.

maisons bien bâties, ayant chacune un jardin, et qui s'élèvent isolées l'une de l'autre au milieu d'une plantation de mûriers, s'offrent à la vue en sortant de la ville par la porte du sud, et forment un faubourg très-agréable. La principale occupation des propriétaires, plusieurs desquels ont en outre des établissemens en ville, est l'éducation des vers à soie.

Après une heure et demie de marche, nous atteignîmes le pied de la chaîne de montagnes qui courent parallèlement avec la côte, et qui, de ce côté, descendent brusquement vers la plaine. Comme je l'ai dit plus haut, nous étions montés sur des mulets. C'est la manière la plus ordinaire et la plus commode de voyager dans cette contrée montagneuse. On se sert, pour les conduire, d'un bout de corde attaché à une chaîne qui entoure le museau; mais c'est là une bride bien insuffisante lorsque la mule et le cavalier ne sont pas d'accord; et il arrive souvent que celle-là résiste obstinément à la volonté de celui-ci. Ce désagrément est toutefois bien compensé par la sécurité qu'offrent ces animaux lorsqu'on descend une route escarpée; car, si on les laisse choisir eux-mêmes leur route, il est rare qu'il arrive un accident, ce qui est loin d'être le cas avec des chevaux,

surtout avec ceux de louage. Au bout de deux heures encore, nous arrivâmes à Brumâna, petit village situé sur l'une des hautes montagnes qui bordent cette partie de la côte, et au centre du canton habité presque exclusivement par les Druses. C'est là que M. Abbott et sa famille font leur résidence ordinaire pendant l'été, afin de jouir des brises fraîches qui soufflent de la mer, et de la vue délicieuse qui s'étend sur la plaine de Beirout et sur toute la côte au nord et au sud. Lorsque sa présence est nécessaire à la ville, on l'en informe au moyen d'un télégraphe placé sur la terrasse de la maison consulaire. Le docteur Holt Yates, qui nous avait quittés au Caire, était au nombre des convives qui se trouvaient réunis sous le toit hospitalier de M. Abbott. Il souffrait de la fièvre intermittente, et il était venu à Brumâna afin de respirer l'air pur de la montagne, seul remède connu lorsque le quinquina devient impuissant.

25 *septembre.* — La première excursion que nous fîmes à pied dans les montagnes, fut à Deir-el-Khalât, ou « le couvent du château, » situé à environ une heure vingt minutes de marche de Brumâna, dans la direction du sud. Il est très-présumable,

comme l'indiquent au reste son nom, la position qu'il occupe, et quelques vestiges de l'antiquité, que c'était anciennement une forte position militaire. Dans le centre d'un vaste espace couvert de ruines, s'élève un couvent maronite, habité par deux moines seulement. Vis-à-vis de la porte de l'église, on voit quatre colonnes grossièrement taillées qui ont seize pieds de circonférence; elles faisaient partie d'un temple dont il ne reste plus que le cella. Les pierres employées dans sa construction sont calcaires et d'une grosseur extraordinaire. C'était probablement un ouvrage des Phéniciens.

26 *septembre*. — Ce matin nous avons rendu visite à l'émir de Brumâna. Son palais, ou *seraï*, car c'est ainsi qu'on l'appelle, est un vaste bâtiment, bien construit et agréablement situé au bord de la vallée qui s'étend à l'est du village. La famille du prince et celle du consul paraissent vivre ensemble dans les termes d'une grande intimité. Je fus étonné de la manière peu cérémonieuse avec laquelle on nous accueillit; mais quoiqu'on ne nous reçût pas avec l'étiquette qui s'observe dans les maisons turques, nous n'eûmes cependant pas à nous plaindre d'aucun manque de cordialité ou de bienveillance.

Le costume des femmes druses ressemble à celui des personnes de leur sexe en Turquie, si ce n'est qu'elles portent sur la tête un singulier ornement appelé *tantour* *. C'est une espèce de tube conique, d'environ dix-huit pouces de longueur, en argent ou en cuivre légèrement argenté, selon la fortune de la personne, et qui est orné d'une grande variété de dessins. Il est fixé sur un coussinet attaché sur le haut du front et incline légèrement en avant, comme la corne de la fabuleuse licorne. Au-dessus de cet ornement, on jette une pièce de mousseline qui descend jusqu'aux hanches, et dont les femmes se servent à volonté pour s'envelopper le visage quand elles sortent. Cette coiffure extraordinaire est sinon agréable, du moins pittoresque; il faut convenir toutefois qu'elle donne aux femmes un air de gêne et de contrainte. Dans quelques endroits de la montagne, on porte cette corne sur le côté de la tête, mais cette mode schismatique, si je puis m'exprimer ainsi, est encore plus disgracieuse que l'orthodoxe. Une des filles de l'émir, jeune et jolie personne de seize ans, paraissait triste, bien qu'à la veille de se

* Voyez Appendice, n° 3.

marier. J'en demandai la cause; on me répondit que c'était parce que son fiancé ne voulait pas qu'elle portât de corne.

A la sortie de Brumâna est un petit bâtiment en pierre, isolé, surmonté d'une coupole, et près duquel croît un vieil arbre. Voyant la porte ouverte, j'allais m'en approcher, lorsque quelques personnes qui se trouvaient là m'avertirent de m'éloigner. M. Abbott, à qui je rapportai cette circonstance, me dit que c'était un oratoire druse *, et que j'avais bien fait d'obéir à l'avertissement, car les sectaires sont très-ombrageux à cet égard, plus peut-être que les musulmans mêmes, leurs cérémonies et rites religieux étant enveloppés d'un profond mystère. Tout ce qu'on sait sur leur religion, encore n'est-ce que par conjecture, c'est qu'elle est un reste d'une hérésie de l'islamisme, inventée par quelque audacieux imposteur dans un but politique. Il est évident que leur croyance ne doit pas son origine au fanatisme, car les Druses sont un peuple fort tolérant, surtout en matière de religion, et, à vrai dire, leurs dogmes

* Ces chapelles s'appellent *Khalouë*, c'est-à-dire « lieu isolé. »

tels qu'on nous les dépeint, dénotent plutôt l'ignorance que le vice *. Ils paraissent avoir les mêmes rapports avec les mahométans, que les Samaritains avaient avec les Juifs, et, chose assez remarquable, c'est qu'on les accuse précisément de la même idolâtrie que les Juifs imputaient aux Samaritains, l'adoration du veau. Mais cette imputation repose entièrement sur des ouï-dire qui, répétés successivement par les voyageurs, ont fini par être regardés comme des vérités. Les Druses assurent qu'il n'en est rien. Ce qui est plus certain, c'est que ce peuple se divise en deux grandes classes, celle des « Akoul » (au singulier *Aakel*), ou *intelligens,* et celle des « Djahels, » ou *ignorans.* Les Akoul, au nombre de dix mille, constituent l'ordre sacré; on les reconnaît à leurs turbans blancs, emblême de pureté, et à la manière particulière dont ils en forment les plis. Il leur est interdit de fumer du tabac ; ils ne jurent jamais, et sont très-réservés dans leur conduite et dans leurs paroles. Cependant ils peuvent se marier. Le chef de l'ordre demeure dans un village appelé El-Mutna. Les titres et les priviléges des Akoul ne passent pas

* Voyez Appendice, n° 4.

nécessairement du père au fils. Parvenu à un certain âge, tout Druse qui le désire, et dont la conduite n'a été déshonorée par aucun vice honteux, peut, après avoir passé par quelques cérémonies préliminaires, entrer dans l'ordre. Les Djahels, ou non initiés, forment de beaucoup la classe la plus nombreuse du peuple; ils n'observent aucun rite religieux, si ce n'est quand les circonstances les obligent à se faire passer pour mahométans; alors ils entrent dans les mosquées et récitent les prières avec les Turcs. Il existe un assez grand nombre d'écoles publiques chez les Druses. Les maîtres sont en général des Akoul; ils sont payés par les élèves; ils leur enseignent à lire et à écrire *. Le livre dont ils se servent ordinairement pour cela est le Koran. Dans les villages où il n'existe que des écoles tenues par les chrétiens, les Druses y envoient également leurs enfans, qui apprennent alors à lire les psaumes de David.

30 *septembre.* — Notre conversation, durant les jours précédens, ayant principalement roulé sur les Druses, leurs mœurs, leur manière de vivre et leur

* La langue vulgaire des Druses est l'arabe.

religion, le capitaine Chesney et moi nous sommes partis de Brumâna ce matin, pour faire une excursion dans les montagnes voisines habitées par ce peuple singulier, avec lequel nous venions de faire connaissance. Ces montagnes, qui forment une des basses régions du Liban, sont couvertes, même jusque sur leurs sommets, d'une quantité de terre végétale suffisante pour la culture. Elles sont surtout remarquables par la population nombreuse qui les habite; des maisons et des hameaux s'offrent de tous côtés à la vue. On évalue le nombre des Druses à soixante-dix mille âmes; sur ce nombre, un tiers à-peu-près est en état de porter les armes. On ignore à quelle époque ce peuple s'est établi dans ces montagnes : *min kadim* « il y a long-temps, » est la seule réponse que l'on obtienne à toute question sur ce sujet. Les Druses n'habitent pas seulement le Mont-Liban; ils sont également répandus dans la Haouran, contrée située au sud-est de Damas. Le premier village que nous rencontrâmes en nous avançant vers le nord, fut Bouqfaya, placé sur une hauteur, d'où l'on apperçoit la mer. On y trouve quelques boutiques; nous y fîmes nos provisions pour deux jours et nous y prîmes un guide, mieux au fait du pays que le

domestique qui nous accompagnait. Ce guide sortait du service d'un Anglais qui avait habité long-temps cette contrée.

Le second village où nous arrivâmes, en continuant notre route dans la même direction, fut Mar-Elias (Saint-Elie), ainsi appelé à cause de deux couvens contigus l'un à l'autre, et placés tous deux sous l'invocation du saint de ce nom; l'un est maronite et l'autre appartient aux catholiques grecs. La situation de ces couvens est délicieuse. A l'extrémité d'un long corridor, qui se trouve dans celui des Maronites, est une croisée d'où l'on découvre la Méditerranée, et où l'on a élevé une plate-forme garnie de nattes et de coussins. C'est le rendez-vous favori des moines pendant leurs heures de récréation. Ils venaient de dîner et prenaient le café. Parmi eux, était un religieux qui, ayant demeuré quelques années à Rome, parlait fort bien l'italien; aussi la conversation fut-elle plus agréable pour nous que si elle avait eu lieu par l'intermédiaire d'un interprête.

De là, nous descendîmes dans une vallée profonde et rocailleuse, sur la pente occidentale de laquelle, presque dans le fond, est situé le célèbre couvent de Mar-Hannah-Shouaïr. Nous y arrivâmes

dans le moment même où les moines au nombre de quarante à cinquante, allaient souper; le couvert était dressé dans un caveau bas et humide, servant de réfectoire, où sur des tables longues et étroites, on avait placé des rations de poisson salé, d'olives sèches et de mauvais fromage. Quelque grand que fût le désappointement pour nos estomacs affamés, nous fîmes cependant bonne contenance, n'ayant nul desir de faire meilleure chère que nos hôtes. C'est le principal établissement que les catholiques grecs possèdent en Syrie *. Leur patriarche réside au monastère de Mar Mikayl (Saint-Michel), auprès d'Antoura. Leur costume, leur physionomie et leur manière de vivre, me rappelèrent fortement les caloyers de la Grèce. Leur habillement se compose d'une chemise bleu foncé, d'un caleçon et d'un gilet, que recouvre une robe de drap brun et grossier, semblable à celle des autres religieux; mais, au lieu de capuchon, ils portent sur la tête un grand bonnet de feutre cylindrique, derrière lequel ils laissent flotter leurs cheveux en longues boucles jus-

* On trouve une relation complète et détaillée des missions en Syrie dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, t. I, p. 140.

que sur leurs épaules. La règle de l'ordre est celle de Saint-Bazile, qui, comme on le sait, est très-sévère, lorsqu'on en observe rigoureusement la discipline et les ordonnances. Les moines se lèvent à cinq heures et se couchent à neuf. De même que dans toute maison religieuse, ils passent la plus grande partie de la journée en prières ; mais, dans les intervalles que leur laissent les exercices de piété, tous, à l'exception du supérieur, de l'économe et du vicaire, s'occupent, d'une manière ou de l'autre, au profit de l'établissement. Ainsi, l'un fait ou raccommode les habits de la communauté; un second, les souliers ; celui-ci est boulanger; celui-là, cuisinier; un autre, pressureur. Il n'est pas jusqu'aux réparations de l'édifice qui ne soient faites par l'un des membres de la congrégation. Chacun lave son propre linge. A cet effet, on a construit dans la cour une rangée de lavoirs en pierre, sur un petit parapet. Malgré cette activité constante, la nourriture est maigre toute l'année; il ne leur est permis de manger de la viande qu'en cas de maladie. De même que les Grecs schismatiques, ils ont un grand nombre de jeûnes, qu'ils observent aussi avec une grande rigueur.

MAR-HANNAH, 1er *octobre*. — Nous avons visité ce

matin l'imprimerie arabe, à laquelle ce couvent doit une grande célébrité *. Elle fut établie, vers le milieu du siècle dernier, par le frère du supérieur d'alors, qui était graveur. Il se nommait Abdallah. Cet homme distingué, non-seulement fondit des caractères imitant la plus belle écriture, mais se fit encore une grande réputation comme auteur par l'élégance de son style. Son crâne est placé sur un rayon dans l'une des salles du couvent, comme pour encourager les élèves qu'il a laissés après lui. Mais, hélas! *Quantùm mutati ab illo.* L'établissement est aujourd'hui

* Volney vécut pendant près d'un an dans cette retraite. L'auteur ne saurait trop recommander à ses lecteurs le *Voyage* ou plutôt la *Description de la Syrie et de l'Egypte*, par Volney, 1783; ils y trouveront la solution de toutes les difficultés philosophiques que la lecture du présent journal n'aurait pas suffisamment éclaircies. En attendant, tout en ajoutant son témoignage à celui de tous les autres voyageurs quant à l'exactitude des renseignemens, il ne peut s'empêcher, en sa qualité de croyant, de regretter qu'un homme doué d'un mérite si éminent ait négligé le devoir qui lui était imposé, comme champion de l'incrédulité, de peser impartialement les prétentions du christianisme à une origine divine, et de profiter pour cela de son séjour dans les lieux où cette religion a pris naissance, environné des étonnantes preuves de son authenticité, ou du moins de ce qui doit passer pour des preuves aux yeux de tout observateur exempt de préjugés.

presque abandonné; car les dépenses sont hors de proportion avec les ressources. Et pourtant, de quelle utilité ne serait-il pas pour étendre la civilisation, s'il se trouvait dans des mains capables, et combien son admirable situation ne donnerait-il pas de facilités pour en retirer tous les avantages dont il serait susceptible! C'est dans les vallées et dans les profondes retraites du Liban, la partie la plus peuplée de la Syrie; c'est au sein d'une population chrétienne jouissant d'une plus grande liberté civile et religieuse que ses frères d'Orient, qu'on devrait tenter les premiers essais d'une régénération politique. Si l'on réussissait, la supériorité de la position sociale des montagnards ne tarderait pas à être sentie, appréciée, enviée et imitée par les Turcs leurs voisins. Le philanthrope alors pourrait espérer que le jour serait peu éloigné, où le flot des connaissances et de l'instruction religieuse qui a contribué si puissamment à notre bien-être, remontant à sa source, répandrait ses précieux dons sur les contrées mêmes d'où nous les avons reçus.

Les moines, étant chrétiens, ne peuvent pas posséder de terres; mais ils tiennent à ferme plusieurs domaines appartenant à l'émir du district, qui est

celui de Mitayne, situé dans la partie la plus septentrionale du Liban, et habité par une population druse. La culture de ces domaines est confiée à des paysans qui rendent compte aux religieux de la moitié du produit.

En quittant le couvent de Mar-Hannah, nous visitâmes les villages druses de Shouaïr (d'où le couvent tire son nom), de Mitayne, de Zébdy, de Kornaille, de Solima et de Ras-el-Mitayne, où nous passâmes la nuit. Tous ces villages sont situés à peu de distance les uns des autres, et chacun d'eux renferme un bâtiment, appelé *seraï* ou palais, qui appartient à l'émir du district où il est situé. Le pays que nous traversâmes est boisé, parfaitement cultivé et habité par une race de paysans robustes, bien proportionnés et dont la physionomie annonce une hardiesse et une indépendance qu'on rencontre rarement en Turquie. Mais la rudesse des manières n'est pas toujours inconciliable avec la bonté. Tous les Druses que nous rencontrions nous saluaient d'une manière amicale, et s'arrêtaient volontiers pour nous indiquer notre chemin, quand par hasard nous croyions nous en être écartés. Bien des fois, en passant le long d'un jardin ou d'un verger, les enfans couraient

au-devant de nous avec des paniers de figues ou de raisin, nous pressant d'en manger, mais refusant de rien recevoir en retour.

Le costume des hommes est très-simple. Il se compose d'un surtout ou blouse noire, rayée de blanc, de drap grossier, sans manches, et qui descend jusqu'aux genoux. Ils portent par-dessous une longue tunique (kombaz) de toile, avec des manches qui vont jusqu'au poignet. Les caleçons sont de la même étoffe, mais moins amples que dans les autres contrées du Levant. Une ceinture de toile blanche ou rouge, avec des franges aux bouts, entoure la taille et sert à mettre leurs armes défensives, qui consistent en une paire de pistolets, un poignard et un cornet à poudre ; ils portent en bandoulière un fusil et une boîte à cartouches. Le turban est plein, renflé vers le milieu et plat par le haut. Les souliers ont la forme plutôt européenne que turque, bien qu'ils soient en cuir jaune ou rouge, avec des cordons pareils et le quartier élevé. Cette manière de s'habiller est uniforme chez tous les Druses, et les fait aisément reconnaître. Il n'existe de différence que pour l'émir et les ministres de la religion. Le costume du premier ressemble à celui des Turcs en

pouvoir ; mais celui des derniers, ne diffère de l'habillement du peuple, que par la couleur qui est ou blanche ou noire, et par l'absence d'armes offensives.

A Ras-el-Mitayne, nous nous rendîmes, suivant l'usage, directement chez l'émir ; nous fûmes très-bien accueillis. Après un excellent souper servi à la manière turque (les femmes mangeant à part), nous nous couchâmes sur le divan placé dans le salon de réception. Les matelas sont roulés et serrés, pendant le jour, dans des alcôves *. Je ne dois pas oublier de dire ici que les Druses de la classe commune aiment beaucoup la viande crue. Quand on tue un mouton,

* On trouve rarement des chambres à coucher dans les maisons des Orientaux. Ainsi que je l'ai déjà remarqué, ils reposent, en général, la nuit sur les sofas qui garnissent leurs salons. La literie se compose, en ce cas, d'un matelas (*tourrahâh*) de coton ou de laine, d'un drap de coton, d'un second drap de la même étoffe, cousu au couvre-pied (*kehhaf*), et d'un coussin de divan en guise d'oreiller. Hommes et femmes n'ôtent qu'une petite partie de leurs vêtemens. Les basses classes couchent par terre dans leurs manteaux, ou étendues, tout au plus, sur un grossier tapis de laine, ainsi que les anciens Israélites. (Amos, II, 8.) Cela nous fait comprendre aussi les paroles que Notre Seigneur adressa au paralytique : « Levez-vous ; emportez votre lit et vous en allez dans votre maison. » (Mathieu, IX, 6.)

le foie, le cœur, etc., crus sont regardés comme de si grandes friandises que les enfans se glissent souvent dans les cuisines pour en dérober un morceau. On m'a assuré aussi, que les jeunes femmes appartenant aux classes élevées de la société en sont elles-mêmes très-friandes ; mais je n'ai pas eu occasion de m'assurer de ce fait par moi-même. Le plat favori des Druses, le *kobbes*, dont j'ai goûté plusieurs fois, est presque entièrement composé de viande crue.

2 *octobre.* — Le pays que nous avons parcouru aujourd'hui, ne diffère pas beaucoup, dans sa physionomie générale, de celui que nous avions traversé hier ; mais à mesure que nous nous éloignions de la côte, les villages se trouvaient placés à de plus grandes distances les uns des autres, et la végétation devenait plus rare, car nous montions évidemment. Les sources et les courans d'eau étaient très-abondans. Un de ces courans entre autres qui roulait un volume considérable d'eau du cristal le plus pur, le long d'un canal artificiel, en partie creusé dans le roc, et en partie formé de maçonnerie, fixa notre attention pendant plusieurs heures. Il court au sud, dans la direction de Beteddein, où se trouve le

palais de l'émir Beshir, et paraît être d'une construction récente.

Nous arrivâmes à Deir-el-Kammar, vers le coucher du soleil, et nous descendîmes au couvent maronite. Peu de temps après notre arrivée, je me sentis subitement indisposé; ce que je ne pus m'expliquer qu'en me rappelant que j'étais resté exposé, les deux jours précédens, aux rayons d'un soleil brûlant, et que j'avais bu sans doute trop copieusement aux fontaines le long de la route, pendant que j'étais en transpiration. Je fis appeler le médecin européen de l'émir Beshir, et je me mis au lit avec un commencement de fièvre.

CHAPITRE XVI.

Deir-el-Kammar. — Visite à Beteddein. — L'émir Beshir. — Description de son palais. — Description de la route de Damas. — La maladie de l'auteur se prolonge. — Son retour à Beirout. —Vallée de Nahr-el-Kadhi. — Ayn-Aanab. — Ayn-Besaba. —Vallée de Ghadiry. — Arrivée à Beirout. — M. Guys, consul de France. — Le drapeau tricolore. — Société des dames européennes.

Deir-el-Kammar, 3 *octobre*. — Quoique toujours souffrant, je me sentis cependant assez de force pour assister au service divin, dans la chapelle du couvent. La messe fut dite par le légat du pape, Monsignor Losanna, qui faisait alors sa tournée pastorale dans cette partie de la Syrie. L'office se célébra en syriaque; mais l'épître et l'évangile du jour furent répétés, par le diacre, à haute voix, dans la langue du pays, (l'arabe) afin que le peuple pût les com-

prendre. Les trois quarts de la population sont maronites.

A la sortie de la messe, je pus juger de la beauté des femmes du lieu. Elles sont grandes et robustes, et leur teint a la fraîcheur qu'on remarque chez les Suisses et chez les autres peuples des contrées montueuses du nord. Au lieu de la corne que portent les femmes druses, elles se contentent de jeter sur leur tête un voile de mousseline ou de toile blanche.

La ville de Deir-el-Kammar *, dont le nom signifie « Monastère de la Lune, » est bâtie à l'entrée d'une vallée étroite qui descend dans la mer, dont elle est éloignée d'environ six heures de chemin. Elle est située dans le district d'El-Shouf; et bien qu'elle n'ait pas une population de plus de cinq ou six mille âmes, elle est aujourd'hui la capitale de la principauté des Druses. Toutes les maisons sont bâties en pierre, et, généralement parlant, annoncent l'aisance des habitans. Elles couvrent une étendue considérable de terrain. Les bazars sont

* Ainsi nommé d'un monastère qui se trouvait en ce lieu, et qui était dédié à la Sainte-Vierge, que l'on représente communément en Syrie avec une lune sous les pieds.

vastes et abondamment pourvus des objets qui font partie du costume des montagnards; ces objets se fabriquent dans le pays même. Quelques-unes des *abbas* ou robes de soie, tissées d'or et d'argent, que portent les principaux sheiks druses, attirèrent particulièrement notre attention. Mais ce qui est plus digne d'intérêt, ce sont les tombeaux des chrétiens. Chaque famille possède un petit bâtiment de pierre d'environ quarante pieds en carré; ceux des plus riches sont surmontés d'une coupole. C'est dans ce bâtiment qu'ils placent les morts, et ils en murent l'entrée après chaque inhumation. Ce mode de sépulture, qui est particulier à Deir-el-Kammar, est dû probablement à la difficulté de creuser des tombes dans le sol rocheux sur lequel la ville est bâtie. Les environs offrent une grande quantité de mûriers et de vignes. Dans l'intérieur de la ville, on voit un bâtiment peu élevé, d'architecture italienne, aujourd'hui inhabité. C'était anciennement le *seraï* ou palais de l'émir Beshir. Il sert aujourd'hui à loger les étrangers que l'émir désire accueillir avec une distinction plus particulière. Son médecin européen, en occupe une partie. Quant au prince, il demeure actuellement dans un village

situé à un demi-mille de Deir-el-Kammar, de l'autre côté de la vallée. Cet endroit se nomme Beteddein, mot syriaque qui signifie « les deux tétons », à cause de la forme de deux montagnes voisines, sur l'une desquelles le village est bâti. Presque tous les villages, dans ce canton, ont des noms syriaques.

Deir-el-Kammar, 4 *octobre.* — Visite à Beteddein. A vol d'oiseau ou en ligne directe, le palais de ce seigneur du Liban, perché, comme l'aire d'un aigle, sur le sommet d'une montagne voisine, semble peu éloigné; mais, pour y arriver, il faut descendre d'abord par une route tortueuse dans le fond de la vallée, et gravir ensuite un sentier en zigzag qui conduit sur la montagne opposée. La château n'est accessible que du côté de l'est : sur toutes les autres faces, la montagne est comme taillée à pic. C'est de ce côté que se trouve la porte d'entrée. Elle donne sur une cour carrée, ayant sur trois de ses côtés des bâtimens, et ouverte sur le quatrième, d'où l'on jouit d'une vue magnifique qui s'étend sur la vallée et sur la ville de Deir-el-Kammar. La surface de cette cour est formée par le roc même ; à cet effet, on a nivelé le haut de la montagne à grands frais et à force de bras. Au milieu de ce

carré, est une belle fontaine de marbre où l'eau d'une source éloignée d'environ six lieues, arrive par un aqueduc. De là, elle est distribuée, au moyen de tuyaux, dans les différentes parties du palais. Les appartemens de la famille du prince sont au midi; ils se composent d'un bâtiment oblong qui occupe tout ce côté de la cour : sur les deux autres côtés, sont les appartemens qui servent aux étrangers, aux domestiques, et là se trouvent les écuries, les chenils et différens offices. Le centre du bâtiment principal est carré et surmonté d'un dôme qui pose sur des arches en ogive soutenues par d'élégantes colonnes. C'est là qu'est le grand salon de réception. Il est orné tout à l'entour de divans élevés, couverts de riches étoffes, avec des coussins de repos. A l'angle sud-est, est un petit pavillon décoré de la manière la plus somptueuse. Le pavé est de marbre ainsi que la fontaine qui se trouve dans le milieu. Les murs intérieurs et le plafond de cette pièce sont ornés d'arabesques d'un goût exquis. Ce petit pavillon est, à tout prendre, un vrai *chef-d'œuvre*, et les personnes chargées de le montrer aux étrangers observent d'un œil curieux l'effet qu'il produit sur eux. Les bains sont à l'autre extré-

mité. Parallèlement, mais un peu plus au midi se trouve une autre suite d'appartemens, destinés, lorsqu'ils seront terminés, au harem, c'est-à-dire à la famille du prince. Ils sont séparés du bâtiment principal, par une petite cour plantée d'arbres. Bien que commencés depuis plus de vingt ans, ils ne sont pas encore achevés aujourd'hui.

Pendant que j'étais dans la pièce où l'on m'avait conduit, en attendant que je pusse être présenté à l'émir qui n'était pas encore levé, je me sentis tout-à-coup saisi d'un accès de fièvre. Comme je m'étais assez bien trouvé la veille, je ne doutai plus que je ne fusse tombé à la fin dans les griffes de l'ennemie acharnée des voyageurs de l'Orient, la fièvre intermittente. Le frisson dura environ une heure, et fut si fort que plusieurs couvertures dont on m'enveloppa ne purent me réchauffer. Il fut suivi d'une transpiration copieuse qui se prolongea pendant trois ou quatre heures. Aussitôt que je pus être transporté sans danger, on me fit remonter à cheval, et l'on me reconduisit à Deir-el-Kammar.

5 *Octobre.* — Je profitai du jour de répit que me laissait la fièvre pour retourner à Beteddein et visiter les parties du palais que mon indisposition ne

m'avait pas permis d'examiner la veille. Lorsque j'entrai dans la cour, l'émir lui-même, le principal objet de ma curiosité, se promenait de long en large dans l'espace compris entre la fontaine et le parapet qui fait face à la vallée. Il était entouré d'un grand nombre d'officiers vêtus de costumes divers et plus ou moins riches; mais il était facile de le reconnaître aux marques de respect qu'on lui rendait. A juger d'après son apparence, on pouvait lui donner un peu plus de soixante ans. Sa contenance est fine, et il a l'air soucieux. Sa barbe blanche descend presque jusqu'à sa ceinture. Près de lui, était un jeune homme replet, et d'une physionomie peu intelligente. C'était, me dit-on, un de ses fils. L'émir avait appris l'accident qui m'était arrivé la veille; il m'exprima le regret qu'il eût eu lieu dans son palais, ajoutant que lui-même n'était pas étranger à cette maladie. Après avoir répondu à quelques questions qu'il m'adressa touchant Mehemet-Ali, pacha d'Egypte, dont j'avais récemment visité les états, je pris congé de lui et je me retirai, ne voulant pas l'importuner plus long-temps. Lorsque je le quittai, il donna les ordres nécessaires pour qu'on me traitât convenable-

ment dans son palais, et me dit que j'étais le bien venu *.

Dans plusieurs autres parties de la cour, on voyait des groupes pittoresques de soldats, accroupis à côté de coursiers richement harnachés, dont les maîtres, venus de différens endroits, étaient en grave consultation avec le prince sur quelque sujet important. D'autres, plus timides et tenant des papiers à la main, attendaient avec anxiété, l'instant de pouvoir approcher de son altesse, sans doute pour se plaindre de quelque injustice, chose assez commune dans cette terre d'oppression. Je jetai, à la dérobée, un regard dans les écuries, n'osant pas faire davantage, tant est grande dans ce pays la crainte du « mauvais œil † ».

* Voyez Appendice, n° 5.

† *Le mauvais œil* est un charme nuisible qui provient, à ce que l'on croit, de l'aspect d'un démon personnifié, quoique invisible, et qui résulte de l'admiration de quelque spectateur imprudent. Cette singulière superstition n'est pas particulière aux Arabes. Diverses nations du nord, et entre autres les montagnards écossais et les habitans du comté de Cornouailles partagent ces notions. Elles sont généralement répandues parmi les Grecs qui appellent ce charme τὸ κάκο ματὶ, et chez les habitans du midi de l'Italie où il se nomme *la jettatura*. Les derniers emploient pour s'en préserver des amu-

J'y vis un grand nombre de superbes chevaux, sellés, bridés et prêts à être montés au moindre signal; mais je me gardai bien de louer la beauté de l'un ou de l'autre, par le motif que je viens de faire connaître.

6 *Octobre.*— Retour de la fièvre. L'accès est signalé par la blancheur subite des ongles du malade qui éprouve un violent claquement de dents. Il est souvent obligé de s'arrêter tout court au milieu d'une conversation et de se coucher.

Dans l'après-midi, je me sentis assez bien pour m'asseoir sur la terrasse du couvent, d'où l'on découvre une grande partie de la ville.

8 *Octobre.* — La fièvre a reparu aujourd'hui; mais il est évident qu'elle cède au quinine que j'ai pris dans l'intervalle des accès. Chesney, me voyant dans un état de convalescence, partit pour retourner à Beirout.

9 *Octobre.* — Mon ami, M. de Breuvery, a quitté

lettes de différentes espèces dont les plus communes sont de petites mains en lave ou en corail, dont les doigts sont placés d'une façon particulière. Quant aux Arabes, ils croient que ce charme agit aussi sur les bestiaux qui, frappés du mauvais œil, deviennent faibles, maigres et meurent même quelquefois.

Deir-el-Kammar ce matin, pour se rendre à Damas. Je l'ai accompagné jusqu'à une certaine distance de la ville. Les caravanes comptent trois jours de marche d'ici à Damas ; mais un cavalier bien monté pourrait facilement faire le trajet en deux. A deux lieues de Deir-el-Kammar est Barouk, principal village du district de ce nom. A partir delà, la route monte par la pente escarpée de la région la plus élevée de la montagne, appelée Djebel-Barouk, que M. de Breuvery mit trois heures et demie à franchir. En hiver, lorsqu'elle est couverte de neige, le passage en est impossible. Du pied de la montagne , à l'est, où commence la grande plaine de la Bekaa, jusqu'au Liettani qui l'arrose, on compte une heure de chemin. Vingt minutes après avoir traversé cette rivière, sur un pont de pierre, on arrive à Djob-el-Djennein, l'un des principaux villages de la Bekaa , situé sur la pente de l'Anti-Liban. De Damas à Djob-el-Djennein, on compte généralement quatorze heures de marche. Parvenu sur le sommet de l'Anti-Liban, le voyageur descend dans une agréable vallée, baignée par le Wadi-Hallouë, et à l'extrémité de laquelle est situé Khan-Doumas. Elle aboutit à un plateau élevé , inégal et d'une étendue

considérable, appelé Szakhret-el-Sham. Delà, on descend dans le Ghouta ou plaine de Damas, non loin du village de Mezza, bâti au milieu des jardins de la ville, qui, de ce côté, s'étend au moins à une lieue à partir des murailles.

10 *octobre.* — Ce matin, j'attendais avec beaucoup d'anxiété l'heure de l'accès; mais, grâce à Dieu, la fièvre n'a point reparu.

11 *octobre.* — Ayant réussi, du moins à ce que j'espérais, à chasser la fièvre, je me suis mis en route pour retourner à Beirout. A trois heures du matin, les muletiers étaient à la porte du couvent. J'ouvris la fenêtre, et voyant qu'il faisait encore nuit et que l'air était froid, à cause du brouillard épais qui enveloppait la ville, je voulus différer mon départ jusqu'au lever du soleil; mais j'en fus detourné par mes guides, qui me firent observer qu'il n'y avait pas de temps à perdre si je voulais arriver à ma destination avant la nuit.

En sortant de Deir-el-Kammar, nous suivîmes la route qui serpente autour de la montagne, jusqu'à ce que nous eûmes atteint le village de Kefernouta, assis au milieu d'une plantation de noyers, et dont les environs offrent de nombreux vignobles. De là, nous

descendîmes dans une vallée profonde, où coule le Nahr-el-Kadhi « la rivière du Juge » (l'ancien *Tamyrus*), que nous avions traversée précédemment en allant de Sidon à Beirout. Le chemin était rapide et pierreux, l'obscurité le rendait plus difficile encore; de sorte que je fus obligé de mettre pied à terre et de conduire mon cheval par la bride. Mais je reconnus bientôt, à la résistance qu'il mettait à me suivre, que j'étais un fort mauvais guide, et au bout de quelques minutes, je pensai qu'il valait mieux marcher sur ses pas, que de chercher à le diriger. Nous passâmes la rivière sur un pont de pierre appelé Djissr-el-Kadhi, qui aboutit à une verdoyante pelouse d'environ une acre d'étendue. Nous y attendîmes le jour.

Avant d'atteindre le pont, la rivière fait tourner plusieurs moulins placés sur son cours; puis, se frayant un passage à travers les rochers qui obstruent son lit, elle forme diverses cascades, passe rapidement sous les arches du pont, et se jette enfin avec impétuosité dans un ravin qui aboutit à la mer. Cet endroit est singulièrement romantique, et plairait surtout à un artiste; bois, rochers et eaux,

en un mot tous les élémens du paysage le plus agreste s'y trouvent abondamment réunis.

A partir de là, la route passe, pendant une demi-lieue, par plusieurs petites collines assez bien boisées de sapins et de chênes. Elle suit après cela, pendant une autre demi-lieue, les pentes rapides d'une montagne plus élevée, dont l'accès offre plus de difficultes, car le terrain est semé de rochers et presque entièrement défoncé par la pluie et par le passage continuel des mulets et des voyageurs. Mais, une fois parvenus au sommet de ces montagnes, nous fûmes amplement dédommagés de notre fatigue. La Méditerranée s'offrit soudain devant nous dans sa calme beauté, au moment où nous nous y attendions le moins. Sur sa surface azurée, on voyait çà et là quelques-unes des embarcations si pittoresques du pays, leurs voiles blanches gonflées par le vent, mais paraissant immobiles. A nos pieds, se déployait, dans une étendue de plusieurs milles du nord au midi, une plaine magnifique, bien boisée et couverte de prairies verdoyantes. Le lecteur n'ignore pas, sans doute, que les rivages de la mer, et plus particulièrement ceux de l'Océan, sont en général stériles. Mais ici c'est différent : car, le long des côtes de la Syrie, les

arbres sont aussi abondans et la végétation est tout aussi vigoureuse que dans l'intérieur des terres.

En descendant de ce site élevé, nous atteignîmes en une heure Ayn-Aanab. *Ayn*, dans la langue du pays, signifie « source » ou « fontaine. » On rencontre fréquemment de ces sources ou fontaines dans cette montagne, comme l'indiquent les noms de plusieurs villages voisins. Quelques-unes forment de charmantes cascades. Près d'Ayn-Aanab est un bouquet de palmiers, chose assez rare à une aussi grande élévation au-dessus de la mer. En une demi-heure, nous arrivâmes à Ayn-Besaba, où séduits par le charme du lieu et par une belle source, nous mîmes pied à terre pour déjeûner. Cette source limpide et fraîche est entourée d'un mur et ombragée par un chêne d'une grosseur peu ordinaire. Je ne m'attendais guère à trouver sur cette route rien qui ressemblât à une auberge, et j'avais eu soin, en conséquence, de faire mes provisions pour le voyage. Mais je fus agréablement surpris lorsqu'on vint m'offrir, d'une maison voisine de la fontaine, un plat de bec-figues. Dans la saison où nous sommes, ces oiseaux, qu'on regarde comme un mets délicieux, se prennent en grand nombre avec de la

glu. Tout prêts à être embrochés, on ne m'en demanda que vingt paras, ou vingt centimes. On nous fournit également, à des prix non moins modérés, des fruits et du café.

Après avoir fait la sieste, couché sur l'herbe épaisse qui croît au bord de la fontaine, je descendis dans le wady, ou vallée de Ghadiry, dont Kefr-Shyna est le village le plus remarquable. Sur une colline qui se trouve à trois quarts de lieue au nord de l'endroit où le Ghadiry se jette dans la mer, est le couvent de Mar-Hannah-el-Shoeyffat. Ayant franchi le wady, et après avoir mis trois heures à traverser une plaine délicieuse appelée Ard-el-Beradjene, couverte de plantations d'oliviers, j'arrivai à Beirout vers le coucher du soleil, et je me rendis à l'auberge où j'avais déjà logé en venant de Sidon.

12 *octobre.* — Je dînai chez M. Henri Guys, consul de France. M. Guys habite une des plus belles maisons de Beirout; non-seulement elle est très-vaste, mais, de la terrasse qui la surmonte, on jouit même d'une vue délicieuse de la mer. A l'un des angles de la cour supérieure, je vis, pour la première fois, flotter ces couleurs qu'on m'avait jusqu'alors appris à regarder comme l'emblême de la révolte.

Un brick de guerre français, qui venait d'arriver, avait apporté l'ordre officiel de les arborer, et avait ainsi délivré les consuls de l'embarras que leur causait l'incertitude où ils étaient sur l'issue du mouvement populaire en France. Le long séjour de M. Guys dans le Levant, l'a mis à même de bien connaître le pays et les antiquités qu'il renferme, et les services qu'il rend, à cet égard, aux voyageurs ne sont pas moins connus que l'empressement avec lequel il accueille tous ceux qui visitent la Syrie, à quelque nation qu'ils appartiennent. Madame Guys est une aimable Française, qui, aux charmes dont la nature l'a douée, réunit les avantages qu'une très-bonne éducation peut seule donner, et que l'on rencontre si rarement chez les femmes de ces contrées. Le temps que je passai dans son agréable compagnie ne fut que de quelques jours; j'espère pourtant ne pas être indiscret en consignant, dans cet endroit de mon journal, que ce court intervalle de plaisir intellectuel me fit balancer fortement dans ma résolution de continuer la vie errante qui m'obligeait à m'exiler volontairement de la société des femmes, tout en reconnaissant leur douce et civilisante influence. On verra par la suite comment

se termina mon irrésolution, et quel fut celui de ces penchans opposés qui l'emporta.

C'est à la réclusion dans laquelle vivent les femmes de l'Orient qu'il faut attribuer, en grande partie, les différences que l'on remarque entre l'état de la société dans ces contrées et en Europe. Dans la population musulmane, par exemple, comme les deux sexes ne se mêlent jamais ensemble, l'amour est un sentiment presque inconnu. De là cette froideur de manières, approchant parfois de la rudesse, qu'on remarque dans les rapports des hommes entre eux. Accoutumés à commander en maîtres dans leur maison, s'ils se trouvent placés, par les circonstances, sous la dépendance d'autrui, ils trahissent une irritabilité et une impatience de toute domination qui deviennent souvent fatales aux objets de leur ressentiment. D'un autre côté, les femmes, victimes de cet isolement social, se voyant en outre privées du rang auquel la nature les avait destinées et qu'elles étaient faites pour embellir, et ne se sentant stimulées à la vertu ni par l'estime d'elles-mêmes, ni par le désir de mériter celle des autres, négligent nécessairement de cultiver leur esprit, et bornent leur éducation à ce qui est utile. Aussi,

lorsqu'elles ont des penchans vicieux, l'impossibilité physique peut seule les empêcher de s'abandonner au libertinage réel ou supposé de leur sexe.

13 *octobre.* — M. de Cadalvêne souffre toujours de la fièvre, qui s'est déclarée de nouveau. On l'a transporté à bord d'un brick de guerre autrichien mouillé depuis quelques jours sur la rade. Nous espérons avec raison que le changement d'air produira sur sa santé un effet salutaire, et que notre séparation ne sera que momentanée.

CHAPITRE XVII.

Départ de Beirout. — Saint George et le dragon. — Nahr-el-Leban. — El Mellaha. — Ras Nahr-el-Kelb. — Anciennes sculptures sur les rochers. — Nahr-el-Kelb, l'ancien Lycus. — Entrée dans le Kesrouan. — Antoura. — Harissa. — Bezommar. — Ayn Warka. — Ghadsir. — District de Fetoueh. — Nahr Ibrahim, l'ancien Adonis. — Djebaïl, anciennement Byblus. — Batroun, autrefois Botrus. — Route de Tripoli, le long de la côte. — District d'El-Koura. — Amyoun. — Anciens temples. — Keiftein. — Arrivée à Tripoli.

Beirout, 14 *octobre*. — Mon ami, le capitaine Chesney, impatient d'arriver à Damas, d'où une petite caravane se disposait à partir pour Bagdad, en passant par Palmyre et le désert, s'est embarqué ce matin à bord d'un bâtiment marchand qui se rend à Tripoli, afin d'accomplir plus promptement le projet qu'il a en vue. Il se propose de visiter les Cèdres et Baalbec sur sa route. Quant à moi, comme je désirais voir d'abord la partie du Liban connue sous le nom de Kesrouan, ou chaîne castravane, il me fut impos-

sible de l'accompagner. Je ne renonçai pourtant pas à l'espoir de le revoir à Damas. Je profitai de cette occasion pour expédier mon gros bagage ; de sorte que je me trouvai en état de voyager plus commodément dans le pays montagneux que je me proposais de parcourir.

Ayant besoin d'un compagnon de voyage, je proposai à un jeune Maronite, fils d'un petit marchand de Beirout, de m'accompagner. C'était un aimable jeune homme, plein d'intelligence, d'un caractère gai, et qu'animait un désir de s'instruire, bien rare chez ses compatriotes. Hannah (Jean) était son nom de baptême. Il avait à régler quelques affaires à Tripoli et à Damas; et, comme il avait encore très-peu voyagé dans son propre pays, il espérait, en acceptant ma proposition, trouver tout à la fois du profit et de l'instruction.

Nous partîmes de Beirout sur les trois heures de l'après-midi, montés chacun sur une mule et accompagnés d'un petit garçon à pied, chargé de prendre soin des bêtes pendant la route, et de les ramener au propriétaire quand nous serions parvenus à notre destination. Après environ une heure de marche, dans une direction plein est, nous arrivâmes à un

endroit où mon ami le maronite, grand amateur de légendes, me dit que le valeureux Saint-George tua le dragon *. On avait jadis érigé en ce lieu, en commémoration de cette victoire, une petite chapelle dédiée au héros chrétien*; mais elle a été plus tard convertie en mosquée. Poursuivant notre route, toujours dans la même direction, nous atteignîmes bientôt le Nahr-el-Leban ou « rivière de Lait, » ainsi appelée à cause de la couleur blanche qu'elle prend lorsqu'elle est grossie par les pluies qui descendent des montagnes. Nous le passâmes sur un pont formé de six arches, qui paraît être un ouvrage des Romains. Nous coupâmes sur les rives quelques-uns de ces roseaux dont se font en Orient les *calami* ou plumes à écrire, et dont les meilleures se trouvent sur les bords du Tigre, près de Bagdad. De là, nous passâmes à travers une suite de plantations de mûriers, la plupart encloses, jusqu'à ce que nous eûmes atteint l'extrémité orientale de la plaine de Beirout; nous tournâmes alors brusquement vers le nord, et pendant environ une heure et demie, nous suivîmes une grève sablonneuse qui nous conduisit au pied d'un promontoire appelé Ras-Nahr-el-Kelb.

* Voyez Appendice, n° 6.

Sur le côté méridional de ce promontoire est un bassin carré creusé dans le roc; l'eau salée que l'on y fait entrer est destinée à produire du sel par l'évaporation. On le nomme El-Mellaha, du mot arabe *melh*, qui veut dire *sel*.

Comme il n'existait aucun passage naturel entre ce promontoire remarquable et la mer, on en a pratiqué un en faisant disparaître les inégalités du rocher qu'on a réduit en une surface unie, et en bouchant les crevasses avec des pierres et du mortier. La route ainsi formée n'a guère plus de six pieds de large, et se trouve à une hauteur considérable au-dessus du niveau de la mer. Une inscription gravée sur l'une des parois du rocher, indique que c'est un ouvrage de l'empereur Antonin. Parmi les rochers suspendus du côté de l'est et qui s'élèvent à cinquante ou soixante pieds de haut, on apperçoit les traces d'une route plus ancienne qui existait avant que celle-ci eût été pratiquée. Là, sur la face nue du rocher qui regarde la mer, on remarque plusieurs tablettes sculptées, dont le style, le sujet et les dimensions sont différens, mais qui paraissent toutes remonter à la plus haute antiquité. Ayant déjà vu chez M. Guys, à Bei-

rout, le croquis de ces monumens, je grimpai jusqu'en haut pour les examiner de plus près ; sans quoi j'aurais vraisemblablement passé à côté, comme l'ont fait la plupart des voyageurs, pensant que quelques soldats, dans leurs momens de loisir, s'étaient amusés à graver ces caractères pour rappeler les exploits des chefs sous lesquels ils avaient servi; c'est en effet là une position militaire très-forte et qui ouvre ou ferme les communications d'une partie de la côte avec l'autre. Quoique considérablement endommagés par le temps et par l'écume de la mer, il me fut néanmoins facile, après un examen attentif, de reconnaître que ces dessins sont d'un travail supérieur, et qu'ils ont été exécutés par des artistes du premier mérite ; quoiqu'ils paraissent appartenir à deux peuples différens, et par conséquent à des époques différentes. Une de ces tablettes, par exemple, présente des hiéroglyphes égyptiens, et dans le cadre qui l'entoure, je retrouvai le même genre de cartouches que j'avais remarqué dans le Ramseïum à Thèbes. Les sculptures qui appartiennent à un ordre différent sont aisées à reconnaître, en ce qu'elles sont surchargées d'inscriptions en caractères à pointes de flèches ou cunéiformes ; aujourd'hui

presqu'entièrement effacés, et parce qu'elles se terminent dans le haut en forme d'arche. La plus remarquable de ces tablettes et celle qui est aussi la mieux conservée, peut-être à cause de la hauteur où elle se trouve, représente un homme dans une attitude droite, sculpté en bas-relief. Il est vêtu à la manière des Persans modernes, tant en ce qui regarde la tunique que le bonnet (ce dernier était aussi celui des anciens Phrygiens), et porte une longue barbe qui se termine en pointe. Cet homme qui regarde à gauche, ne présente qu'un côté au spectateur, de sorte qu'on ne le voit que de profil. Sa main gauche repose sur sa poitrine; la droite s'élève à la hauteur de l'œil, et paraîtrait avoir tenu un objet qui aujourd'hui est presque effacé. Dans l'angle gauche de cette tablette, on voit plusieurs signes symboliques, entre lesquels on remarque un croissant et un globe. Toute la surface de la tablette, depuis la ceinture de la figure jusqu'au bas, est couverte d'inscriptions du même genre que celles dont j'ai déjà parlé. Sans vouloir chercher à donner ici l'explication de ces singulières sculptures, ni émettre aucune opinion sur l'époque de leur exécution, je les recommande néanmoins à l'attention des voyageurs qui

viendront après moi, comme étant des monumens très-intéressans par leur antiquité *.

A peu de distance de l'extrémité septentrionale de ce promontoire, on trouve, sur le bord de la route, un piédestal qui, d'après les indigènes, supportait jadis la statue d'un chien ; on montre un bloc informe de pierre noire, qui se trouve dans la mer à quelques toises du rivage, comme étant l'idole en question. Il est plus vraisemblable que la statue était celle de l'empereur qui fit construire la route.

Cette montagne forme la limite méridionale du district de Kesrouan, qui s'étend, vers le nord, presque jusqu'à Nahr-Ibrahim. Sa longueur est d'environ trois lieues et demie, et sa largeur, à travers les montagnes, de deux à trois lieues. Quoique habité presque exclusivement par des Chrétiens, il est placé sous la juridiction du sheik Beshir, Druse de la famille de Khazan. La principale production du pays est la soie, et les mûriers sont presque les seuls arbres qu'on y cultive. Le miri, ou impôt foncier, se perçoit en nature sur les feuilles de cet arbre ; les sheiks des villages sont chargés de les faire cueillir

* Voyez Appendice, n° 7.

et de les recevoir. Ces mêmes sheiks fixent également la contribution que doit payer chaque village, lorsque la province est frappée d'un impôt extraordinaire. On prétend qu'ils ne sont pas plus exempts d'exactions que les autres chrétiens placés sous le joug des Turcs; mais ils attachent un si grand prix au libre exercice de leur religion, qu'ils se soumettent avec résignation à tous ces actes de tyrannie *.

Le passage du promontoire dure environ un quart d'heure. En descendant du côté septentrional, nous arrivâmes bientôt à Nahr-el-Kelb, ou « rivière du Chien, » qui sortait brusquement d'entre deux montagnes escarpées. C'est le Lycus des Grecs, appelé aussi quelquefois Canis, dont le mot turc est la traduction. Nous le traversâmes sur un beau pont de pierre, composé de six arches, récemment construit, à peu de distance de l'endroit où la rivière se jette dans la mer. Là, nous quittâmes la côte et nous nous dirigeâmes vers l'intérieur des terres.

Au bout d'une heure nous arrivâmes à Zouk-† Mikayl (Michel); c'est le principal village du

* Voyez Appendice, n° 8.

† Nom par lequel on désigne souvent des lieux où se tiennent des marchés à des époques régulières.

Kesrouan ; le sheik Beshora, de la famille de Khazan, qui est gouverneur de la province, y fait sa résidence habituelle. On y trouve un petit bazar, où les habitans du Kesrouan achètent les vêtemens nécessaires et les objets de luxe. Les boutiques de selliers et de cordonniers sont les plus nombreuses. Dans ces contrées montagneuses, ces artisans sont d'un grand secours, comme nous eûmes nous-mêmes occasion de nous en convaincre avant d'arriver à ce village. La mule que montait Hannah s'étant abattue en marchant sur une pierre, la sangle se cassa, et nous ne pûmes la faire raccommoder qu'ici. Je donnai une paire de souliers neufs au garçon qui nous accompagnait. Cette libéralité parut lui faire grand plaisir. Ces jeunes conducteurs marchent quelquefois huit ou dix heures à côté du cheval, et cela pendant plusieurs jours de suite, sans montrer aucun signe de fatigue.

Nous nous remîmes en route, et nous arrivâmes, au bout d'un quart d'heure, à Deir Beshara, où existe un couvent de religieuses. A une lieue de là, nous atteignîmes Antoura. Comme il faisait nuit, nous nous égarâmes avant d'y arriver; mais, en nous dirigeant vers des lumières que nous apperçû-

mes aux fenêtres du couvent, nous parvînmes à nous tirer d'embarras et à nous rendre à notre destination. Les moines étaient à souper; on me conduisit dans le réfectoire, pour prendre place avec eux. Je fus agréablement surpris, en entrant, de m'entendre saluer dans plusieurs langues de l'Europe, par divers jeunes gens qui étaient venus là pour apprendre l'arabe. Quoique celui que l'on parle ici ne soit pas le plus pur, il serait toutefois difficile de choisir un lieu plus convenable, sous le rapport de la solitude et sous celui de la salubrité du climat. Le tableau que j'avais sous les yeux me rappela la vie de collége, à cette différence près qu'on n'observe ici aucune discipline. Quelques-uns des jeunes élèves se proposaient de rester dans le pays, d'autres avaient l'intention de retourner dans leurs familles, d'autres encore ne s'y trouvaient que comme voyageurs. Un Français, M. B..., qui avait déjà fait le tour du globe, se préparait à explorer la péninsule arabique. Nous passâmes presque toute la nuit à causer ensemble, comparant nos notes et nous communiquant nos observations sur les contrées que nous avions respectivement visitées. Les heures s'écoulèrent comme des minutes, tant est vive

la sympathie qu'éprouvent l'un pour l'autre les voyageurs, lorsqu'ils se rencontrent sur un sol étranger. Pour dire toutefois franchement la vérité, nos dispositions communicatives n'étaient pas peu excitées par de fréquentes rasades de *vino d'oro* du Liban, ainsi nommé à cause de sa couleur, et qui était autrefois très-vanté par les gourmets grecs et romains. C'est en effet un vin délicieux.

Antoura, 15 *octobre*. — Ce couvent, ainsi que celui de la « Visitation, » pour les femmes, fut fondé par les Jésuites. A l'époque de la suppression de leur ordre, en 1759, ils furent remplacés dans cette mis sion par les Lazaristes, qui en sont encore aujourd'hui en possession. Mais il ne s'y trouve plus actuellement qu'un seul religieux, chargé d'assister le légat du pape, qui, en quittant le couvent de Kanobin, dans le Haut-Liban, vient passer ici l'hiver. Le bâtiment n'a rien de remarquable, mais la situation en est excellente, et l'on y jouit d'une vue délicieuse; elle embrasse la vallée qui le sépare de la mer, ainsi que toute la baie de Kesrouan. A l'est, l'horizon est borné par les hauteurs arides de Sannin, l'une des crêtes les plus élevées du mont Liban. La chapelle est petite, mais bien tenue et décorée avec

goût. Je remarquai dans le jardin deux orangers aussi gros et aussi vigoureux qu'aucun de ceux que j'eusse jamais vus, même en Portugal. Je fis également attention à la manière dont on cultive le jasmin pour en faire des tuyaux de pipes. Dès que la plante a atteint une certaine hauteur, on l'attache à la branche d'un arbre plus gros, et l'on charge la partie la plus rapprochée de terre, d'un poids pour lequel on se sert ordinairement d'une pierre de forte dimension, afin de lui faire prendre une direction perpendiculaire. Le jasmin remplace alors assez bien le cérisier, que l'on emploie communément au même usage *.

Après déjeûné, malgré une légère averse (la première qui tombait depuis le mois de février), je partis d'Antoura pour me rendre au vaste cou-

* Dans le premier cas, la tige de la pipe (*chibouk*), qui a d'ordinaire cinq à six pieds de long, est couverte, depuis l'anche (*foum*) jusques environ un pied du godet (*khajàr*, de soie bleue ou rouge, attachée aux deux extrémités avec du fil d'or, et ayant un gland de soie au bout. Dans l'origine, cette couverture était destinée à être humectée d'eau, afin de rafraîchir la pipe ; mais aujourd'hui elle ne sert que d'ornement. En été, la fumée ne sort pas aussi fraiche d'une tige de cerisier que de l'autre espèce ; celle-ci est pourtant la plus coûteuse.

vent de Bekerke. Quoiqu'il parût n'être qu'à peu de distance, nous n'y arrivâmes néanmoins qu'après une heure de marche, ayant été obligés de faire un circuit, pour éviter un ravin profond. Je commençai à sentir l'inconvénient de voyager dans cette contrée montagneuse, où il faut continuellement monter et descendre, et où l'on ne trouve pas une seule bonne route. Les chemins sont extrêmement difficiles; de nombreux torrens les traversent en plusieurs endroits, de sorte que, dans la saison des pluies, ils deviennent presque impraticables. Quelques-uns des précipices le long desquels on est obligé de passer, sont tout-à-fait effrayans *. L'endroit qu'on nomme El-Kourket est une chaîne de collines au nord-ouest d'Antoura, qui domine la mer à l'ouest, et d'où l'on découvre la ville et la rade de Beirout, situées du côté du midi, à deux lieues environ. Le vaste couvent maronite de Bekerke, où le patriarche réside ordinairement en hiver, est bâti sur l'un des sommets de cette chaîne. Ce fut là, ou pour mieux dire dans les environs, que vécut vers le milieu du siècle dernier Khazen, cette

* Voyez Appendice, n° 9.

jeune maronite dont Volney a raconté la vie et les extravagances. Le couvent fut détruit il y a quelque temps. On s'occupe aujourd'hui de le réparer ; lorsqu'il sera achevé, ce sera certainement l'un des édifices les plus remarquables de la province. Delà nous nous rendîmes à Harissa, situé à trois quarts de lieue, dans la direction du nord, et où se trouve un beau couvent appartenant aux Franciscains de la Terre-Sainte ; il est bâti sur une éminence cônique que baigne la mer. De la terrasse, on jouit d'une magnifique vue qui s'étend sur toute la côte jusqu'à Djebaïl, ainsi que sur la baie de Kesrouan, située du côté opposé. Je fus accueilli de la manière la plus cordiale par le moine allemand avec lequel j'avais fait route de Nazareth à Acre. Il était enchanté de pouvoir causer avec un étranger, ne fût-ce même que pour quelques heures ; car il n'y avait que deux autres moines qui partageassent sa solitude, bien que le couvent en pût contenir un beaucoup plus grand nombre. Pendant la guerre de l'Angleterre avec la Porte, M. Barker, alors consul britannique à Alep, aujourd'hui à Alexandrie, y demeura deux ou trois années sous la protection de l'émir Beshir. C'est une retraite délicieuse.

Dans l'après-midi, je partis pour le couvent de Bezommar, situé au sommet de la montagne la plus élevée du Kesrouan. Je mis une heure à y arriver. Je passai à côté du couvent de Es-Sharfe, situé sur la droite de la route, et qui appartient à l'église syriaque orthodoxe. Il est bâti à l'entrée d'une vallée pierreuse qui s'étend jusqu'au village de Deir-Aoun. Le couvent maronite de Mar-Shalleitta se trouve de l'autre côté de cette vallée. Le sol des environs est rougeâtre, et le fond est formé de quartz arénacé. Nous fûmes surpris dans cet endroit par une violente averse. Nous nous réfugiâmes d'abord sous des sapins qui bordent la route; mais comme l'orage continuait, et qu'il était accompagné d'éclairs et de tonnerre, cet abri devint tout à la fois inutile et dangereux. Nous nous remîmes donc en marche. Rien n'est plus majestueux et plus solennel que les éclats et les sourds roulemens du tonnerre au milieu de ces montagnes et le long des vallées situées à nos pieds. J'arrivai à Bezommar percé jusqu'aux os et dans un état vraiment pitoyable. Ma valise renfermait à peine un seul vêtement qui n'eût été mouillé. Après avoir fait ma toilette à la hâte, j'allai présenter mes respects au patriarche arménien. Je le trouvai assis

devant une large croisée cintrée, qui dominait la vallée de Kesrouan, d'où il contemplait les effets imposans de l'orage. Trois ou quatre évêques étaient près de lui sur un divan. L'un d'eux parlait italien ; il avait long-temps habité Rome, où les Arméniens possèdent un établissement qui leur a été donné par le pape. Mon compagnon de voyage, qui était maronite, s'approcha du patriarche avec le plus grand respect, se mit à genoux et lui baisa la main ; il en fit de même à l'égard des évêques. Je fus accueilli avec toutes les cérémonies d'usage dans une visite à un pacha ; on m'offrit des sorbets, des pipes et du café, tandis que de nombreux domestiques se tenaient respectueusement à la porte.

Bezommar est le siége du patriarche, ou chef spirituel de tous les catholiques arméniens d'Orient. Il est assisté par plusieurs évêques et par environ vingt ou trente moines. C'est le couvent le plus beau et le plus riche du Kesrouan ; il a été tout récemment rebâti à grands frais de fond en comble. Il possède des revenus considérables qui proviennent en partie de terres qui lui appartiennent, et en partie de donations que lui envoient des personnes résidant à Constantinople, dans l'Asie mineure et en Syrie. Il

reçoit un nombre illimité de jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique. J'en comptai environ douze. Quelques-uns savaient un peu de latin. Les livres dont ils se servaient étaient écrits en langue arménienne, et avaient été imprimés à Venise, où un grand nombre de leurs co-religionnaires résident et jouissent de la fortune qu'ils ont amassée dans les Indes et dans le Levant.

16 *octobre.* — En descendant de Bezommar, dans la direction de la mer, j'arrivai en une demi-heure aux bords d'une vallée pittoresque, fermée de toutes parts, excepté à l'ouest, où se trouve une échappée qui laisse apercevoir la mer. Je fus obligé de mettre pied a terre. On descend dans cette vallée par un sentier en zigzag qui serpente le long de ses flancs, tout couverts d'une épaisse végétation, tandis que, dans les parties concaves, le sol est supporté par des terrasses formées de pierres sèches, qui, vues de loin, ressemblent aux gradins d'un amphithéâtre. Toutes les montagnes de ce district sont cultivées de cette manière; mais il n'est pas rare que ces travaux soient entraînés par les torrens, à l'époque de la fonte des neiges. J'ai compté, en quelques endroits, jusqu'à cinquante de ces terrasses, s'élevant

l'une au-dessus de l'autre, à partir du bas de la vallée jusqu'au haut de la montagne. Le sol qu'elles supportent est ou semé de grains ou planté de vignes et de mûriers. En nous retournant pour voir si les bêtes que nous avions laissées derrière nous, nous suivaient, nous les apercevions souvent au-dessus de nos têtes, hésitant au bord d'un précipice, et finissant enfin par chercher un autre endroit pour descendre.

Presque au fond de la vallée, est le couvent maronite d'Ayn-Warka, agréablement situé sur un petit tertre boisé. Il tire son nom d'un village peu éloigné, le seul qu'on aperçoive, tant cette vallée est séparée du reste du monde. Les bâtimens sont dans un état de grand délabrement, faute d'argent pour faire les réparations nécessaires. En entrant dans la cour, je trouvai sept ou huit jeunes gens assis, des livres à la main, sous l'ombre d'un beau sycomore. On me dit qu'ils faisaient leurs études pour entrer dans les ordres. Par quelque motif que j'ignore, le maître, qui était vêtu comme un simple paysan, me reçut avec beaucoup de froideur. Aux questions que je lui adressai sur l'établissement qu'il dirigeait, il

répondit en italien avec un laconisme qui me fit juger que ma visite lui était peu agréable. J'interrogeai les jeunes gens sur les progrès qu'ils avaient faits dans leurs études ; leurs réponses n'indiquèrent aucune émulation. Un air de langueur régnait tout à l'entour, et lorsque je me retirai, je commençais moi-même à en éprouver les effets.

En quittant la vallée d'Ayn-Warka, on gravit une montagne qui est très-fatigante ; elle le fut d'autant plus pour moi que, par ménagement pour nos montures, je fis le chemin à pied. Nous n'eûmes pas plus tôt atteint le sommet, que, traversant un petit plateau, nous redescendîmes dans une autre vallée au nord, où des villages et des couvens sans nombre, bâtis dans des sites tout aussi pittoresques que ceux que nous avions vus la veille, nous apparurent de tous côtés. En une heure et demie, nous atteignîmes les couvens de Kereim et de Baklous, situés sur des hauteurs qui dominent la mer. Le premier est un vaste bâtiment qui paraît construit depuis peu, et qui ressemble à un monastère d'Europe beaucoup plus qu'aucun de ceux que j'eusse encore vus dans ces contrées. Il appartient aux catholiques arméniens, et renferme un grand nombre de

moines et d'étudians. Chacun a une chambre séparée ; ces chambres, situées sur l'un et l'autre côté d'un long corridor, sont meublées d'une manière simple, mais fort propre. Celles qui se trouvent à l'occident, regardent la mer ; celles qui sont placées à l'orient, ont vue sur la montagne. Au bas du couvent, est placé le village de El-Basha.

A midi, nous arrivâmes à Ghadsir, village considérable, en apparence assez commerçant. Nous descendîmes à un couvent habité par deux moines lazaristes, qui nous firent l'accueil le plus gracieux, et nous engagèrent à passer quelques jours avec eux, invitation que j'aurais acceptée avec plaisir si mon temps n'avait pas été limité. C'est un des endroits les plus rians du Kesrouan, et la situation en est infiniment agréable.

Dans l'après-midi, je partis pour Djebaïl, éloigné de Ghadsir d'environ six heures de marche. En nous dirigeant vers la côte, nous arrivâmes en peu de temps à un pont à demi ruiné, appelé Djissr-Maammiltein, et qui traverse un wady * profond por-

* Ce mot, qui se prononce *ouady*, signifie une vallée ou un ravin arrosé par un torrent. Nous profitons de cette occasion pour indiquer la signification de plusieurs termes qui

tant le même nom. Les rives de ce wady forment les limites qui séparent les pachaliks de Tsaïde et de Tripoli, et servent en même temps de ligne de démarcation entre le district de Kesrouan et celui de El-Fetoueh. Ce dernier district, qui s'étend jusqu'à Wady-Medfoun, un peu au sud de Batroun, est composé d'une succession de collines basses et nues, qui composent la région la moins élevée du Liban, vers la mer. La rive septentrionale du wady est une langue de terre assez haute, qui forme, de ce côté, la pointe extrême de la baie de Kesrouan. Sur son sommet, s'élève une vieille tour appelée Berdj-el-Koszeir, et au bas est un petit port qu'on nomme Meinet-Berdja, avec un nombre peu considérable de maisons bâties à l'entour. De temps à autre, il y vient de Chypre quelques bateaux, chargés principalement de froment et de sel.

A une lieue de distance du port, nous arrivâmes au bord d'une rivière considérable, appelée Nahr-Ibrahim, anciennement Adonis. Il m'a été impossi-

viennent souvent dans la géographie de ces contrées : ainsi *ard* signifie district; *ayn*, source; *belled*, ville; *bir*, puits; *bourja*, tour; *birket*, reservoir; *djissr*, pont; *khalaat*, château; *bahr*, mer; *nahr*, rivière; *ras*, promontoire; *tel*, colline.

ble de savoir d'où lui vient son nom moderne; mais on sait que toute cette partie du pays située entre le Liban et la mer, est le lieu que des récits fabuleux ou astronomiques, indiquent comme ayant été le théâtre des courses et de la mort d'Adonis le chasseur, aimé et pleuré par Vénus *. Le pays environnant est peu habité; il offre un aspect inhospitalier et sauvage, qui produisit sur nous une impression d'autant plus triste, que la nuit nous surprit en cet endroit, et que nous n'étions pas sans quelque inquiétude, car nous avions encore pour deux heures de marche avant d'atteindre Djebaïl. On dit que les sangliers sont très-nombreux dans les montagnes voisines, et que, pendant les hivers rigoureux, ils commettent de grands ravages dans la plaine. Les Turcs les détruisent, en s'embusquant, lorsqu'il fait clair de lune, derrière les rochers; mais ils ne les mangent pas, car leur chair, comme celle du cochon, est regardée comme immonde.

A la distance d'une portée de fusil de Djebaïl, nous passâmes à côté d'une ancienne tour servant d'échauguette, bâtie sur un rocher qui domine la

* Voyez Appendice, n° 10.

mer. Les indigènes l'appellent Berdj-um-Heish. Mon guide qui marchait en avant, avait l'air de causer avec une personne placée dans la tour, mais recevait pour toute réponse à ses questions, un *eish*, qui, dans le langage vulgaire du pays, signifie, « *quoi?* » Étonné de ce laconisme opiniâtre, je demandai à Hannah ce que cela voulait dire. Il me répondit que notre jeune conducteur s'amusait à interroger un écho pour lequel ce lieu est remarquable, ayant soin de finir chaque mot par la syllabe *eish*. Les noms modernes d'un grand nombre d'endroits de ce pays, ont des origines tout aussi triviales, les anciens ayant été remplacés par d'autres tirés de l'aspect physique des lieux.

Nous n'arrivâmes à Djebaïl que fort avant dans la nuit. Mon guide me conduisit à un couvent maronite où je reçus un accueil très-obligeant. Les moines venaient de se mettre à table pour souper : ils s'excusèrent sur le modeste repas qu'ils avaient à m'offrir, regrettant que l'heure avancée ne leur permît pas d'y rien ajouter. Je les priai de ne pas se mettre en peine pour moi, les assurant que, quoique Européen, je m'étais accoutumé, dans mes longs voyages, aux privations auxquelles on doit s'atten-

dre quand on visite l'Orient. Ils ne purent me donner un lit; mais je dormis fort bien sur le divan qui se trouvait dans la salle de réception. Mon compagnon de voyage se coucha sur le tapis qui était à mes pieds.

17 *Octobre.* — Djebaïl ou Gebyle, l'ancienne Byblus, ville maritime considérable sous les rois d'Antioche, est entourée d'un mur de hauteur moyenne, d'un mille et demi en circonférence et flanqué de tours carrées de distance en distance. Il est possible que ces tours soient bâties sur les fondations des anciennes ; mais celles qu'on voit aujourd'hui sont assurément du temps des croisades. Djebaïl fut une des premières villes qui tombèrent au pouvoir des chrétiens, et dans le cours des cruelles guerres qui suivirent, elle partagea le sort des autres villes de la côte. Son port est aujourd'hui comblé ; aussi ne s'y fait-il plus aucun commerce. De grands espaces vides, autrefois couverts de maisons, s'offrent partout à la vue ; et la plupart des boutiques, dans le bazar, sont fermées. Le petit nombre d'habitans qui restent sont presque tous des maronites qui soignent quelques champs dans les environs de la ville dont le sol est particulièrement favorable à la culture du tabac.

Presque toutes les antiquités qu'on trouve à Djebaïl sont romaines. La porte de la ville, la seule d'ailleurs qui existe du côté de terre, paraît, d'après les restes d'une inscription gravée sur une pierre enfoncée dans le mur d'une maison tout près de là, avoir été restaurée par l'empereur Adrien. Un peu au sud de cette porte, est un vieux château, de construction rustique, et dont les pierres sont d'une grosseur énorme. Du haut de ce château, on jouit d'une belle vue qui s'étend sur la plaine voisine et le long de la côte à droite et à gauche. Près du couvent maronite, on remarque les restes d'une belle église qui paraît être d'une haute antiquité. Les murs sont ornés de sculptures adaptées dont quelques unes portent des inscriptions grecques. On trouve presque à chaque pas, hors de la ville des tronçons de colonnes d'un beau granit rouge; mais ils sont grossièrement taillés et les proportions en sont mauvaises.

Djebaïl, est à une journée de marche de Tripoli. Quoique ma destination fût pour cette dernière ville, je ne m'y rendis pourtant pas par la route directe, le long de la côte, mon intention étant de visiter d'abord le district d'El-Koura, habité exclusivement par une

population chrétienne. Il est situé au nord-est de Djebaïl.

Je suivis toutefois jusqu'à Batroun, pendant environ trois heures et demie, la route qui mène directement à Tripoli. La contrée qu'elle traverse est inégale et difficile; car la côte, dans cette partie, est formée de sables accumulés par les vents régnans d'ouest, et qui ont acquis la dureté du rocher. A l'est, une rangée de petites collines entièrement nues, court parallèlement au rivage, laissant entre elle et la mer une plaine étroite, qui produit du coton et du tabac, mais dont la population est clair-semée. C'est dans une de ces collines que se trouve la carrière de pierres schisteuses, qui portent l'empreinte de plantes, de poissons et de coquillages. Comme j'en avais vu des échantillons chez un ami à Beirout, et que j'étais d'ailleurs pressé par le temps, je ne me détournai pas de mon chemin pour aller la visiter. Le territoire de Batroun commence à Djissr-Medfoun, à trois quarts de lieue environ au sud de la ville, et s'étend jusqu'à Djebel-Nourye, qui forme la limite méridionale du district d'El-Koura.

Batroun, que l'on croit être l'ancienne Bostrys, est un peu à l'ouest de la route de Tripoli. On n'y trouve

aucune trace de murs ou d'édifices anciens; mais on y voit les restes d'un monastère du moyen-âge, qui tombent en ruines. C'est le siége d'un évêché, et de même que Djebaïl, elle donne son nom à un prélat maronite. Les habitans sont presque tous de cette secte. Il n'y existe pas de port naturel; mais on a creusé dans le roc un bassin artificiel, où un petit nombre de bateaux pêcheurs peuvent s'abriter dans les mauvais temps. Il ne s'y fait par conséquent, aucun commerce. De même que Djebaïl, la ville, avec le territoire qui en dépend, appartient à l'émir Beshir; mais elle n'offre absolument aucune ressource. Il me fut impossible d'y acheter ni pain, ni viande, ni poisson. Après une heure de halte, je repartis, me proposant d'aller coucher à Amyoun, si je pouvais y arriver à temps.

La route directe de Batroun à Tripoli traverse le Djebel-Nourye, situé un peu au nord de la ville, et qui forme le haut promontoire de Ras-el-Shakka *. Ce promontoire est escarpé et raboteux. Sur son sommet, en face de la mer, est le célèbre couvent

* Maundrell rapporte que ce promontoire est celui que Shatin appelle τὸ τοῦ Θεοῦ πρόσωπον (le visage de Dieu), et qu'il dit être la fin du mont Liban.

grec de Belmont, fondé par un des comtes de Tripoli. De l'autre côté, et en suivant toujours la côte, on trouve à deux heures et demie de Ras-el-Shakka, le village de Kelemon, vraisemblablement l'ancienne Calamos. De là à Tripoli, on compte environ deux heures de marche.

En quittant la côte, et en marchant à travers la plaine dans la direction du nord-est, je me trouvai, au bout d'une demie heure, dans une vallée étroite, appelée Wady-Massabeha. Ce nom lui vient d'un ruisseau qui l'arrose en se rendant vers la mer. Le Djebel-Nourye, dont j'ai parlé plus haut, forme la limite septentrionale de ce ravin, qui, au midi, est borné par une montagne moins élevée. Au pied du Djebel-Nourye, est le village de Kobba, et près de celui-ci une vieille tour.

Nous traversâmes le ruisseau sur un pont de pierre, et après une heure de marche nous arrivâmes à un château de construction moderne, appelé Kalaat-Massabeha, situé sur un rocher isolé, dans la partie la plus étroite de la vallée qu'il commande entièrement, car, en cet endroit, elle n'a tout au plus qu'une largeur de dix minutes. Ce rocher est à pic et inaccessible aux quadrupèdes. J'étais trop pressé pour

descendre de cheval et y monter à pied; mais je m'arrêtai quelques minutes à contempler cette ruine pittoresque, entourée de toutes parts de la plus riche végétation. Cette vallée solitaire est bien boisée.

Peu de temps après que nous eûmes dépassé le château, nous commençâmes à gravir la montagne située au nord. Le sentier raboteux qui serpente le long de ses flancs presque perpendiculaires, est à peine praticable pour les mulets. Je crus que je succomberais de fatigue. Je fus obligé de mettre pied à terre; quoique ne pouvant presque pas marcher, n'ayant rien pris depuis le matin. Au bout d'une heure d'une montée difficile, nous arrivâmes à une belle fontaine, jaillissant sous une voûte appelée Ayn-el-Khowedj. Nous fîmes halte en cet endroit, pour nous raffraîchir et fumer une pipe, jouissance qui, dans l'Orient est, pour le voyageur fatigué, presque aussi grande que celle de faire un bon repas.

Après quelques momens de repos, nous nous remîmes en route, et nous errâmes pendant quelque temps au milieu de montagnes stériles et de sombres et tristes ruines, sans qu'une seule habitation s'offrît à la vue, et sans rencontrer une seule personne à qui nous pussions demander notre chemin. Plu-

sieurs fois, nous poussâmes tous ensemble de grands cris, afin d'attirer l'attention; mais les échos des vallées nous répondaient seuls, comme pour se moquer de notre embarras. Nous fîmes halte et nous nous assîmes par terre, commençant à éprouver une assez vive inquiétude. Rien n'était égal au chagrin du pauvre Ibrahim; il pleurait amèrement, persuadé qu'il était que nous ne pouvions manquer d'être volés, et qu'il lui faudrait retourner chez son maître sans les chevaux confiés à sa garde. Il y avait à la vérité de quoi avoir peur.

Au bout de deux heures et demie, guidés par quelques lumières que nous apperçûmes dans le lointain, nous arrivâmes à Amyoun, principal village du district d'El-Koura et résidence du gouverneur de la province. Toutefois, nous eûmes beaucoup de difficultés à nous procurer un logement, et ce ne fut qu'après être restés exposés pendant quelque temps à l'air froid de la nuit, qu'on nous permit enfin d'entrer dans une maison inhabitée et complétement dépourvue de meubles. Les habitans étant pour la plupart des Grecs schismatiques, j'attribuai leur défaut d'hospitalité envers moi à ce que j'étais accompagné d'un Maronite. Dès que le feu fut

allumé et que j'eus pris une tasse de café, j'envoyai mon guide acheter quelques provisions. Au bout d'une heure, il revint avec une demi-douzaine d'œufs, du beurre, un peu de pain grossier et une jatte de lait. Dans tout autre moment, j'aurais maudit mon sort, après une rude journée de marche ; mais, en cette circonstance, je n'étais pas disposé à me montrer difficile, ni à chercher querelle aux habitans pour le peu de bienveillance qu'ils me témoignaient. Ils entraient en foule dans la pièce où j'étais, s'asseyant sans être invités, et me demandant du tabac sans cérémonie. Lorsque j'eus fini de souper, je me débarrassai de tous ces importuns en les mettant dehors et en fermant sur eux la porte aux verroux.

19 *octobre.* — Je quittai de bonne heure ce misérable gîte. — A une demi-heure d'Amyoun, du côté du sud-est, est le village de Bethiza. La vallée où il est situé est arrosée par un de ces perfides torrens de montagne, qui paraissent assez paisibles en été, mais qui, en hiver et dans la saison des pluies, lorsqu'ils sont grossis et débordés, portent le ravage et la destruction dans les lieux d'alentour. Les ruines de plusieurs moulins témoignent de sa fureur. On

le nomme Nahr-Aszfour. Près de ce village, mais entièrement isolé de tout autre bâtiment, est un temple en ruines que les naturels appellent *Kenisat-el-Awamyd*, « l'église des colonnes. » Il est de forme à peu près carrée, ayant intérieurement dix pas de long sur huit de large. Le toit s'est écroulé ainsi que le mur oriental. Les trois autres sont encore debout ; mais celui du côté du midi penche un peu, ce qui semblerait indiquer qu'à une époque quelconque le bâtiment entier a été violemment ébranlé par un tremblement de terre. La façade du nord est ornée de deux enfoncemens d'environ douze pieds de profondeur, et cintrées comme des niches jusqu'au toit. Le portique se composait de quatre colonnes coniques, d'environ dix-huit pieds de haut, faites chacune d'une seule pierre. Trois d'entre elles sont encore debout. En face de chaque colonne, est un pilastre enfoncé dans le mur du temple. La porte et sa plinthe, formée d'une seule pierre, sont ornées de riches sculptures. Au centre du bâtiment, s'élève un large et antique chêne, qui couvre le temple de son feuillage, et tient lieu de toiture. Tout cela forme une ruine d'un aspect singulièrement pittoresque. Comme c'était le premier monument d'architecture

grecque que je voyais depuis que j'avais quitté la Grèce, je l'examinai avec un intérêt tout particulier, et je restai long-temps dans les environs.

De là, nous prîmes la direction des montagnes au nord-est, qui forment l'une des régions inférieures du Liban, et au bout d'une demi-heure nous atteignîmes les ruines d'une ancienne ville que les indigènes appellent *Naous*, par corruption, sans doute, du mot grec ναος qui signifie *temple*. On voit, en effet, les restes de deux édifices qui paraissent avoir eu autrefois cette destination. Le plus considérable des deux s'élevait au milieu d'une place, longue de soixante pas sur cinquante de large, entourée d'un mur construit en larges quartiers de pierres soigneusement taillées. On entrait dans cette place par une porte qui est encore entière, et qui se compose de deux poteaux droits et d'une plinthe faite d'une seule pierre. Le temple était bâti sur une plate-forme au centre de cette place. Il n'offre plus aujourd'hui qu'un amas de décombres; colonnes, chapiteaux et frises, gisent pêle-mêle, entassés les uns sur les autres. Ces débris semblent indiquer que c'était un édifice d'ordre corynthien, quoique n'appartenant pas assurément aux belles époques de l'art. Le se-

cond temple, qui est beaucoup plus petit, s'élève à environ cent cinquante pas à l'est du premier. C'est un bâtiment oblong, construit en grosses pierres carrées, et qui avait un portique orné de colonnes avec un escalier par lequel on y montait. De l'emplacement qu'occupent ces ruines, on jouit d'une belle vue de tout le Koura jusqu'à la mer. Tripoli se trouve au nord.

Deir Demitry, couvent dédié à saint Demétrius, l'un des saints les plus vénérés du calendrier grec, est l'endroit le plus proche qui soit habité. Il est situé sur la pente de la montagne, à l'extrémité orientale de la plaine. Nous n'y trouvâmes que deux moines qui y vivent dans la solitude et dans la pauvreté, mais qui néanmoins nous offrirent de partager avec eux leur modeste déjeûner, consistant en œufs frits, en pain et en *yaghourt*. Nous quittâmes le couvent vers midi et cheminant le long des flancs de la montagne, nous arrivâmes en peu de temps à un village considérable, appelé Kesbea. Au bout de vingt minutes, nous passâmes à côté d'un autre couvent, nommé Hantoura. Descendant alors dans la plaine, nous atteignimes bientôt Keffer Akka, et continuant à avancer en longeant le bas de la mon-

tagne, nous nous trouvâmes au milieu d'immenses plantations d'oliviers qui couvrent tout l'espace compris entre Djebel Kella au sud et la rivière Kadisha. Je remarquai qu'on cultivait ici l'olivier avec autant de soin et d'attention qu'à Corfou et dans les autres contrées civilisées de l'Europe. On laboure la terre entre chaque plant, afin d'entretenir l'humidité, et on l'amasse au pied de chaque arbre, pour que le soleil ne puisse pas en attaquer les racines. Le dictrict, situé de l'autre côté du ravin profond où coule la Kadisha, s'appelle le Zawye. Il est également riche en huile et en grains. Les habitans son presque tous maronites.

Trois heures après avoir traversé le village de Beserma, nous arrivâmes à Deir Keiftein, qui tire son nom d'un petit couvent grec, situé dans le voisinage. Dans le cimetière attenant et qui est clos de murs, nous remarquâmes, parmi plusieurs tombes où reposent quelques Européens morts sur cette côte, un monument plus beau que les autres, construit en marbre, orné de sculptures, et sur lequel est gravé une inscription en anglais (avec la traduction latine à côté), rappelant les vertus d'un nommé John Carew, natif du pays de Galles, et qui avait été consul britan-

nique à Tripoli pendant cinquante ans. Il mourut en 1747.

De là, à Tripoli la route passe à travers des plantations d'oliviers qui sont une continuation de celles dont j'ai parlé. Ces plantations occupent les pentes inférieures du Liban. Le coup-d'œil dont jouit en cet endroit le voyageur qui vient de l'intérieur est vraiment magnifique. La vue s'étend sur une verdoyante plaine, de forme triangulaire, dont le point le plus élevé forme un promontoire, applati vers la mer. Au bas de ce promontoire apparaît la jolie et compacte ville de Tripoli, dont l'étendue, du nord au midi, est d'environ un mille, à partir de la montagne rocheuse où nous sommes. Une verdoyante ceinture d'orangers et de mûriers, qui s'étend jusqu'à une assez grande distance dans la plaine, l'entoure de trois côtés. La ville elle-même a sa part de verdure. Des cours et des jardins attachés presque à chaque maison, s'élèvent un grand nombre de cyprès au feuillage vert foncé, qui soulagent la vue et donnent un air de fraîcheur à cette ville, dont l'aspect serait autrement fort monotone, car elle est à peu près uniformément bâtie en pierres d'une couleur grisâtre. En face, une ligne de tours isolées borde la côte ; au sud de ces

tours, on découvre le port de Tripoli. Au nord-nord-est du port, s'étend un groupe de petites îles dont la plus éloignée est à environ dix milles de la terre ferme. Au nord et à nos pieds, se déploie la profonde vallée de Kadisha, couverte d'une très-riche végétation, et qui présente l'aspect le plus pittoresque qu'on puisse imaginer. C'est vraiment un des panoramas les plus enchanteurs qu'offre la Syrie; aussi est-ce le rendez-vous favori des habitans de Tripoli, les jours de leurs fêtes respectives.

Le château est un ancien bâtiment sarasin, dont on fait remonter la construction au temps des croisades. Nous nous gardâmes bien d'y entrer. Les soldats turcs sont la partie la plus détestable de la population, et l'on doit, autant que possible, éviter leur rencontre.

En descendant de la hauteur où nous étions, nous entrâmes au bout de dix minutes à Tripoli, et nous nous rendîmes chez M. Katziflis, agent consulaire de la grande Bretagne, pour lequel M. Barker d'Alexandrie nous avait donné des lettres d'introduction. M. Katziflis, ainsi que son frère, est grec d'origine; l'aîné venait de succéder à son père dans les fonctions consulaires. La bienveillance et l'hospitalité des

membres de cette famille pour les voyageurs sont trop bien connues pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici l'éloge ; mais ce que peu de personnes savent, c'est que M. Katziflis ne reçoit aucun traitement du gouvernement anglais, n'étant qu'un simple agent, nommé par le consul général qui réside à Constantinople. Toutefois, ces sortes de fonctions sont très-recherchées par les marchands du Levant, à cause des immunités et des priviléges qui y sont attachés. Le gouvernement français a ici pour consul officiel M. Guys, savant antiquaire, et qui, de même que son frère Henri, à Beirout, se montre très-libéral pour les renseignemens que lui demandent les étrangers.

CHAPITRE XVIII.

Tripoli. — La Kadisha, ou rivière Sainte. — El Myna ou port de Tripoli.—Tombeau du sheik El-Bedawy. — Description de la route à Latakia, le long de la côte.— Les Anzeyrys. — Leur religion. — Départ pour Baalbec.— Sgarti. — Montée du Liban. — Camp arabe. — Ehden. — Couvent de Kasheya. — Kanobin, résidence du patriarche maronite. — Vallée de Kanobin. — Bshirrai, partie habitée la plus haute du Liban.

Tripoli, 20 *octobre*. — On croit que le mot Tripoli, qui signifie trois villes, dérive de trois colonies distinctes, venues de Tyr, de Sidon et d'Aradus, qui s'établirent à trois endroits différens du promontoire. Elles ne formèrent pas d'abord une seule ville; mais leurs faubourgs s'étant accrus progressivement, elles finirent par se confondre, en quelque sorte, l'une avec l'autre, de manière que les trois noms primitifs n'en formèrent plus qu'un seul, dont

les indigènes firent, par corruption, Tarabolos *. La ville actuelle est bâtie au pied des collines les plus basses du Liban, à environ une demi-heure de chemin du bord de la mer. La rivière de Kadisha (*sainte*), autrement dite Nahr-Abou-Ali, la traverse et la partage en deux portions inégales, dont celle du sud est la plus considérable. Elle est entourée d'un mur peu élevé, et incapable d'opposer une grande résistance. Les dehors sont couverts de jardins plantés d'orangers, de citronniers et de mûriers qui s'étendent à quelque distance dans la plaine. Le voyageur n'a pas plus tôt pénétré dans la ville, qu'il est frappé de la propreté et de l'élégance qu'il remarque partout, comparativement aux autres places de la côte. Les maisons, construites en pierres grises, sont bien bâties à l'intérieur comme à l'extérieur. Elles ont presque toutes des toits en terrasses. C'est là que les habitans, mais plus particulièrement les femmes, se retirent le soir pour respirer la brise qui souffle de la mer †, que l'on découvre de presque toutes les

* On l'appelle *Tarabolos-el-Sham*, ou le Tripoli oriental, pour la distinguer de Tripoli en Barbarie que l'on appelle *Tarabolos-el-Gharb*, ou le Tripoli occidental.

† Le vent qui règne sur cette côte est celui que les anciens grecs appelaient Ζέφυρος (zéphyre).

maisons. Tripoli ne renferme aucun édifice remarquable.

Les bazars sont vastes et bien fournis de marchandises de l'étranger et du pays. Nous y vîmes une assez grande quantité de quincaillerie, principalement de fabrique anglaise; cette branche de commerce, bien conduite, manque rarement d'enrichir dans ces contrées le marchand qui s'y livre. Les principaux objets d'exportation consistent en soie qu'on tire des montagnes voisines. Elle est de qualité inférieure, et s'expédie, soit brute, soit fabriquée en mouchoirs de poche et en châles qui se vendent aux Mogrebins des côtes de la Barbarie; ceux-ci viennent les acheter ici et donnent en échange des denrées coloniales qu'ils tirent de Malte. Les autres marchandises d'exportation sont les éponges qu'on pêche en grande quantité dans la mer le long du rivage; des noix de galles qu'on tire des montagnes d'Anzeyry; de la cire jaune d'une belle qualité que l'on récolte dans le Liban; de la garance de Homs et d'Hamah, et un peu de tabac. Celui-ci s'envoye en Égypte où il est fort estimé. On voit partout d'énormes piles de savon exposées en vente, même dans des boutiques où partout ailleurs on ne chercherait pas cet article;

mais les vendeurs en retirent vraisemblablement un droit de commission. Il existe un vaste khan où l'on fabrique le savon pour l'exportation. On l'expédie principalement sur les côtes de Karamanie et d'Anatolie, ainsi que l'alcali que l'on emploie dans sa fabrication. On tire ce dernier du désert, situé à l'orient.

Il y a ici plusieurs mosquées que l'on prétend avoir été anciennement des églises, et il paraîtrait également, d'après les arcades gothiques qui couvrent les modernes bazars, qu'eux aussi faisaient jadis partie de monastères et de couvens de religieux. Parmi les nombreux restes du temps des croisades que l'on trouve dans cette ville, je remarquai des croix sculptées en relief au-dessus de la porte d'entrée de quelques maisons, et en d'autres endroits des calices.

La Kadisha fournit, dans son passage à travers la ville, l'eau nécessaire, non-seulement aux conduits des rues, mais encore à la consommation particulière des maisons qui, pour la plupart, ont une fontaine dans la cour, et souvent même dans le salon ou chambre de réception. La rivière fournit également l'eau des bains, qui sont fort nombreux ici,

comme dans tous les lieux où la population musulmane prédomine, et d'une beauté remarquable. Cette rivière mérite donc bien le nom de « Sainte » * qu'on lui a donné, car elle contribue puissamment à la santé, à la propreté et aux agrémens de la ville. La population de Tripoli s'élève à environ dix-sept mille âmes, dont trois mille seulement sont chrétiens (grecs catholiques). Les Turcs passent pour être très-fanatiques. Ils sont gouvernés par un Mutzellim, dépendant du pacha d'Acre.

21 *octobre.* — On trouve toujours à la porte qui conduit à la « Marina » des enfans avec des ânes tout sellés, prêts à conduire dans la plaine ceux qui le désirent. En moins d'une demi-heure, nous atteignîmes El-Myna. C'est ainsi qu'on appelle le port de Tripoli, où les bâtimens viennent décharger leurs cargaisons,

* Le bain est une des principales voluptés chez les Orientaux. Les personnes opulentes en ont pour l'ordinaire dans leurs propres demeures, ce qui n'empêche pas qu'elles n'aillent souvent aux bains publics, soit pour passer quelques momens de loisirs, soit pour y rencontrer leurs amis. Les bains s'ouvrent le matin pour les hommes et le soir pour les femmes. Pour plus de détails sur ces établissemens, voyez la Note Additionelle A.

et en prendre de nouvelles. Il se trouve à l'angle le plus avancé du promontoire du côté du nord. Le port est formé par une ligne de petits rochers qui, de la pointe du Myna, s'avancent dans la mer vers le nord. La rade offre un mouillage peu sûr; le fond est un banc de rochers qui usent et coupent les cables des navires. Le port, qui est lui-même une petite ville, est principalement habité par des matelots grecs et par des constructeurs de vaisseaux. A en juger par les restes de murs et les fondations de maisons qu'on voit un peu au-dessus du port actuel, il est évident qu'il occupe l'emplacement d'une ville plus ancienne, peut-être de l'une des trois villes, à laquelle celle de Tripoli doit son nom.

On dit que la mer, le long de cette côte, abonde en poissons et en crustacées excellens, particulièrement en hiver, quand ils s'approchent du rivage pour s'y abriter. En été, lorsqu'ils se retirent dans la haute mer, les pêcheurs du pays sont trop indolens pour prendre la peine d'aller les chercher si loin. Le poisson devient alors chose assez rare, excepté lorsque l'époque de quelque jeûne pour les Grecs vient stimuler leur activité. Les Turcs ne sont pas grands amateurs de poisson;

la manière dont ils l'accommodent est pourtant excellente.

L'air du Myna est humide ; mais il est toutefois plus sain que celui de Tripoli par les raisons que j'ai déjà indiquées. D'El-Myna à l'embouchure de la Kadisha, il existe une ligne de six tours carrées, éloignées l'une de l'autre d'environ dix minutes de chemin, et qui semblent avoir été bâties pour défendre le port. Elles sont situées au bord de l'eau, et paraissent être l'ouvrage des Sarrasins. Les indigènes ont donné à chacune d'elles un nom particulier. Aux environs de ces tours et dans la mer, gisent éparses un grand nombre de colonnes de granit, d'environ quinze pouces de diamètre. La Kadisha n'est pas navigable, même pour les petits bateaux, et n'est pas non plus guéable en cet endroit. Nous la traversâmes un peu plus haut, sur un aquéduc supporté par des arches et qui sert de pont. L'eau qui prend naissance au pied du mont Liban, à environ huit milles de Tripoli, est conduite le long des flancs de la montagne par un canal qui longe le bord septentrional de la rivière, jusqu'à un mille et demi de la ville ; là elle traverse la vallée sur un aquéduc de quatre arches, longues de cent trente pas, et larges

de sept ou huit pieds. On appelle cet aquéduc Kontaret-el-Brins, nom qui semble indiquer une origine franque, et qu'on lui a donné peut-être à cause de son fondateur.

Nous continuâmes notre promenade pendant encore une demi-heure, en suivant la route qui passe au nord vers Latakia, afin de visiter le tombeau du Sheik-el-Bedawy, ou pour mieux dire, la fontaine à laquelle il a donné son nom. Cette fontaine est entourée d'un mur, et contient une grande quantité de poissons de l'espèce des truites que les Turcs de Tripoli regardent comme sacrées, et qui sont nourries tous les jours par le gardien du tombeau. Ces poissons sont si accoutumés à ce traitement, que, dès qu'une personne s'approche du bord, ils arrivent en foule, et s'élèvent presque hors de l'eau pour saisir le pain qu'on leur présente. Personne n'oserait en tuer. Cette fontaine est à deux milles au nord de Tripoli.

Ici se trouve une vaste plaine qui s'étend au nord jusqu'à Tortosa, et qui, ouverte du côté de la mer à l'ouest, est bornée à l'est par les monts Anzeyry. Ces monts, qui sont une ramification du bas Liban, sont moins connus que la plupart des

autres parties de cette célèbre montagne; ils sont habités par une race d'hommes turbulens, qui n'ont jamais été entièrement subjugués par aucun des pashas; le gouvernement a été obligé de se contenter d'un tribut dont la perception est confiée à un des principaux habitans, qui l'afferme moyennant une redevance annuelle. Il existe une grande divergence d'opinion parmi les écrivains concernant l'origine de ce peuple. Sa religion, si toutefois il en a une, ce qui est assez douteux *, est également enveloppée d'un profond mystère. Il est possible qu'il soit comme les Druses, une secte de Mahométans, et que, de même que tous ceux qui se séparent d'une religion-mère, ces sectateurs se soient subdivisés entre eux au point de ne plus savoir eux-mêmes ce qu'ils sont. Burkhardt fait mention de cette subdivision des Anzeyrys en sectes qu'il nomme Kelbye, Shamsye et Mokladjye; mais il ajoute : « on n'en connaît rien que les noms. » La principale raison de l'ignorance où l'on est resté à cet égard vient de ce que, parmi les Anzeyrys, de même que parmi les Druses, il n'y a que peu d'individus qui connaissent les mystères

* Voyez Appendice, n° 11.

les plus importans et les plus sacrés de leur religion; le vulgaire se contente généralement des pratiques extérieures; l'interprétation des mystères n'appartient qu'à un petit nombre d'adeptes.

Mais laissons-là cette digression. La plaine dont je parlais tout-à-l'heure se nomme Djumi, c'est-à-dire la plaine par excellence. Elle doit sa fertilité à un grand nombre de cours d'eau qui descendent des montagnes et la traversent en se rendant à la mer. On passait jadis ces rivières sur de beaux ponts de pierres; mais la plupart de ces ponts tombent aujourd'hui en ruines; de sorte que, dans la saison des pluies, ce n'est pas sans danger que l'on passe les rivières à gué. La première que l'on rencontre, en s'avançant vers le nord, est le Nahr-el-Bered, ou « la rivière Froide, » à trois heures au moins de Tripoli : près de là, est un khan pour les voyageurs. A deux lieues au-delà de Nahr-el-Bered est le Nahr-Akkar : trois-quarts d'heure après, on trouve un troisième cours d'eau appelé Nahr-Abrosh, ou « la rivière du Lépreux, » et à environ une demi-heure de ce dernier le Nahr-el-Kebir, ou Grande rivière, que l'on suppose être l'ancien Eleutherus. Après avoir traversé le Nahr-el-Kebir, on atteint, au bout d'une heure,

l'Ayn-el-Hye, ou « fontaine du Serpent, » auprès de laquelle on remarque des traces considérables d'anciens édifices, ainsi que plusieurs ruines et des sépulcres, qui prouvent qu'il existait jadis là une ville, peut-être l'Enydra de Strabon. Un peu plus loin, et à environ une lieue du rivage, est l'île de Ruad, que l'on suppose être l'Arvad, l'Arped, ou l'Arphad de l'Écriture, l'Aradus des Grecs et des Romains, autrefois puissante république maritime. Elle ne contient aujourd'hui qu'un petit nombre d'habitans. Du côté oriental de l'île, en face de la terre ferme, est une espèce de port qui sert d'abri dans les mauvais temps; il est formé par d'anciennes jetées qui s'avancent dans la mer. C'était, sans doute, le principal port de l'île. A une heure d'Ayn-el-Hye, après avoir traversé un torrent considérable, on atteint Tortosa, que les naturels appellent Tartous, anciennement Orthosia, située au bord de la mer, et entourée de tous les autres côtés par une plaine spacieuse. C'était jadis une place forte très-considérable, et l'on y voit encore quelques restes fort intéressans, d'un temps plus prospère. A une heure et demie de Tortosa, on trouve Nahr-Hussein. Quatre heures et demie plus loin, est l'emplacement

d'une ancienne ville appelée Baneas, que l'on suppose être le Balanea de Strabon et la Valania du moyen-âge. De là à Jebilée, on compte quatre heures de marche. Dans l'intervalle qui sépare Tortosa de cette dernière ville, on rencontre les ruines de plusieurs anciens établissemens et d'un grand nombre de châteaux. Jebilée, l'ancienne Gebala, s'élève au bord de la mer : elle est entourée d'une vaste et fertile plaine qui produit principalement du coton et du tabac. Les ruines les plus remarquables qu'elle offre sont les restes d'un beau théâtre romain. On compte quatre heures de marche de Jebilée à Latakia. A en juger par les ruines nombreuses de châteaux et d'anciennes villes qu'on rencontre dans le chemin qui conduit de l'une de ces villes à l'autre, particulièrement entre Tortosa et Jebilée, ce district était autrefois couvert d'une nombreuse population. Aujourd'hui, il est presque désert et cultivé seulement par les Anzeyrys, qui habitent les montagnes voisines.

Comme j'avais apporté quelques provisions dans ma valise, au lieu de retourner dîner en ville, je m'assis à côté de la fontaine, et je partageai mon maigre repas avec le gardien du tombeau. J'avais également un peu de vin dans un flacon; mais je

m'abstins d'en boire en sa présence, dans la crainte de l'offenser. Le soir, je retournai à Tripoli.

22 *octobre*. — Après avoir déjeûné avec M. Guys, consul de France, qui partage avec M. Katziflis le plaisir de recevoir à sa table tout homme comme il faut qui voyage, quelle que soit la nation à laquelle il appartienne, je partis pour Damas, me proposant de suivre la route qui traverse le Liban et la plaine de Baalbec*. J'étais accompagné de mon guide maronite, et d'un domestique de la même secte. Le muletier et son assistant étaient Musulmans. Nous convînmes par écrit, en présence de M. Katziflis, du prix de louage des mulets, du nom des endroits que je désirais visiter, et du temps que devait durer le voyage. Il fut convenu, en outre, que l'argent serait déposé entre les mains de M. Katziflis, qui ne le remettrait que sur une lettre de ma part, annonçant mon arrivée à

* De Tripoli, il y a trois routes pour se rendre à Baalbec, qui toutes traversent la région du Liban. La première passe au nord de la montagne ; la plus courte, qui va droit à l'est de Tripoli, est celle de Kanobin et des Cèdres ; elle franchit le sommet de la montagne ; la troisième la traverse en venant de Djebaïl.

Damas, et mon entière satisfaction du muletier pendant le voyage *.

A la sortie de Tripoli, au lieu de suivre la route par laquelle j'étais venu, je montai le wady-Kadisha, ou vallée où coule la rivière de ce nom. Sur le sommet d'une colline qui se trouve au nord de la route, à l'endroit même où la rivière entre dans la ville, est le tombeau de Abou-Naszer. Vis-à-vis de ce tombeau, au sud, s'élève la citadelle ou le château dont j'ai déjà fait mention. De ce même côté de la rivière, mais un peu plus haut, se trouve le célèbre couvent de derviches, situé au milieu d'arbres, dans la position la plus pittoresque et la plus agréable qu'on puisse imaginer. Au bout de deux heures et demie de marche dans la vallée, j'arrivai au village de Sgarti, romantiquement bâti au pied du Liban. A l'approche de l'hiver, quand la neige, la pluie et les vents du nord, font de ces montagnes un séjour triste et désagréable, les riches habitans du pays haut descendent dans la plaine avec leurs familles, et Sgarti devient alors leur village de prédilection jusqu'au retour des beaux jours.

* Voyez Appendice, n° 12.

Peu de temps après l'avoir quitté, nous commençâmes à gravir la région supérieure du Liban. La route qui s'avance le long de ces pentes escarpées est extrêmement raboteuse, car elle passe au-dessus d'un sol rocheux. La montée est pénible et fatigante pour les hommes comme pour les chevaux. Il faisait tout-à-fait nuit, et nous étions au moment de nous égarer, lorsque heureusement nous aperçûmes les tentes de quelques Arabes, à peu de distance de la route. Elles étaient de la même couleur que le sol, et sans les feux qu'on allumait, nous aurions passé à côté d'elles sans y faire attention. Nous voulûmes en approcher, mais les chiens faisaient bonne garde et se mirent à aboyer de toutes leurs forces et à nous montrer les dents. Ces Arabes me rappelèrent fortement, sauf le costume, les Bohémiens que j'avais vus dans ma patrie. Burckhardt, en parlant d'une tribu connue dans le pays sous le nom de El-Haïb, dit que les individus qui la composent n'ont pas d'habitations fixes, qu'ils sont tributaires des Turcs, qu'ils vivent en paix avec les autres habitans, mais qu'ils sont naturellement enclins au vol. Il ajoute que, lorsque les montagnes ne leur offrent plus de quoi faire paître leurs troupeaux, ils hivernent sur la côte aux environs de Djebaïl, de

Tripoli et de Tortosa. Ceux-ci font, sans doute, partie de la même tribu. Nous n'arrivâmes à Ehden qu'à deux heures de nuit. La route n'est, pour ainsi dire, qu'une montée continuelle. Le sheikh Boutros (*Pierre*), chrétien, à la famille duquel le village appartient, se disposait à se coucher quand nous arrivâmes. Il ne nous accueillit pas moins avec une cordialité et une sincérité aussi flatteuses qu'agréables. Il fit jeter des fagots frais sur le feu près de s'éteindre, et s'empressa de nous offrir un aussi bon souper que la circonstance le permettait. Ce repas consista en pilau au beurre, mais sans viande, et en jaghourt, avec du vin des montagnes. Joint à l'aimable société de mon hôte, il me fit bientôt oublier les fatigues du voyage.

Ehden, 23 *octobre*.— Il est difficile de se figurer un séjour plus délicieux qu'Ehden pendant l'été. Les amateurs d'ombrage, de bon air et d'eau excellente, avantages qui ne sauraient être parfaitement appréciés que par les personnes qui ont visité ces contrées, ceux-là, dis-je, ne pourraient choisir un site plus favorable dans toute la chaîne du Liban. On y trouve entre autres les plus beaux noyers que j'aie jamais vus. Il paraît que cet arbre réussit particulièrement

bien dans cette région montueuse. Les habitans les plus opulens de Tripoli et de la plaine ont coutume de passer les grandes chaleurs de l'été à Ehden. L'air y est si salubre qu'il a suffi souvent de se rendre de la ville dans les montagnes pour guérir des fièvres intermittentes qui auraient résisté des mois entiers à tous les remèdes, si l'on était resté dans la plaine. A dix minutes de chemin vers l'ouest, il y a une hauteur d'où l'on jouit d'une vue délicieuse sur Tripoli et la Méditerranée ; tout auprès s'élève une chapelle grecque.

Pendant toute cette journée, des habitans venus de près et de loin, n'ont cessé de se présenter en foule au sheikh pour acquitter le *miri* * dont ce chef doit tenir compte au gouvernement local. Ce jour-là, les contribuables ont le droit de manger et de boire tout leur saoul aux frais du district. J'éprouvai une sensation bien douce en contemplant l'air satisfait de ces heureux montagnards. J'étais depuis si long-temps accoutumé à ne voir que des actes d'oppression et de despotisme exercés au nom de la religion, que je pouvais à peine croire que je fusse encore en Turquie, en voyant des hommes

* Impôt foncier.

causer entre eux sans réserve, rire sans contrainte et s'embrasser comme des membres d'une même famille.

23 *octobre.* — Quand les voyageurs visitent les Cèdres, ils ont coutume d'y monter directement d'Ehden. La distance est peu considérable, n'étant que d'un peu plus de cinq milles, y compris les détours de la route, qui est très-inégale et passe par des montagnes et des vallées. Quant à moi, désirant voir les couvens de Kashheya et de Kanobin qui sont situés dans le voisinage,, je pris une route un peu plus détournée. A midi, je fis mes adieux au sheikh et à sa famille, très-satisfait de l'accueil que j'en avais reçu. Quoique je fusse porteur d'une lettre de recommandation d'un habitant de Tripoli, je ne tardai pas à reconnaître que la bienveillance qu'il me témoigna à mon arrivée, et qui se prolongea pendant tout mon séjour, était due pour le moins autant à ses relations habituelles avec des Européens qu'à son estime pour la personne qui m'avait recommandé à lui.

A une petite distance d'Ehden, vers le nord, se trouvent les sources de l'Abou-Ali. L'eau jaillit de la terre avec beaucoup de force et retombe en cas-

cades dans le wady du même nom, lequel est une branche collatérale de la vallée de Kadisha qui s'étend du côté du midi. Ayant pris la route qui court entre les deux vallées, j'arrivai au bout de trois heures au bord du ravin, au fond duquel est placé le couvent maronite de Saint-Antoine, autrement dit Kashheya. Rien ne saurait être plus romantique que le site que ces saints anachorètes ont choisi pour fuir le commerce du monde. Le couvent s'élève sur une étroite langue de terre au fond d'un précipice où la plus riche végétation sort, de tous côtés, d'entre les flancs de rochers perpendiculaires. Un torrent bondissant de roc en roc, passe rapidement devant ses murs et semble, par la violence de son cours et par son murmure, que répètent au loin les échos, vouloir interdire l'approche de cet asile à l'étranger curieux. L'heure avancée et les difficultés que paraissaient offrir les abords de ces lieux, me firent hésiter si je me contenterais d'en avoir contemplé les dehors, ou bien si je chercherais à vérifier les récits des voyageurs par ma propre expérience. Ce dernier parti prévalut.

En conséquence, ayant laissé mon cheval au bord du ravin, pour y attendre mon retour, je descendis

seul, par un sentier tournant, dans la romantique vallée d'Abou-Ali, ainsi nommée du torrent qui l'arrose. Je trouvai les portes du couvent ouvertes et j'y entrai, mais je ne vis pas une ame à qui je pusse adresser la parole. Après avoir erré pendant quelques minutes dans ces sombres passages, j'allais m'éloigner de ce séjour solitaire, quand je fus attiré par le son de voix humaines vers une partie de l'édifice qui se trouva être l'église. Toute la communauté, au nombre de vingt ou trente personnes, y était réunie pour la prière du soir. Le service terminé, je me présentai à l'un des religieux, qui eut la complaisance de me servir de guide dans tout l'établissement. Il n'y a pas beaucoup à y voir. La situation du lieu est le seul droit qu'il ait à l'attention ; du reste, quelque pittoresque qu'il paraisse, vu de loin, quand on l'examine de près, on le trouve des plus misérables, car il est en grande partie creusé dans le roc. Ainsi, par exemple, l'église n'est autre chose qu'une grotte élargie, et qui jadis servit peut-être d'habitation à quelque célèbre anachorète. Les cellules des religieux sont petites, et si humides que, si ce n'était qu'une légende sacrée se rattache sans doute à ce lieu, on ne concevrait pas que des

créatures humaines aient pu se fixer par choix dans une situation aussi malsaine. On me fit voir une presse avec des caractères syriaques. C'est un objet intéressant dans ces contrées barbares, à cause de sa rareté ; mais, pour le reste, elle était dans un triste état de délabrement, et je vis avec regret que ceux qui en avaient la direction n'étaient pas en position d'en tirer tous les avantages dont elle était susceptible. Leurs motifs étaient, sans aucun doute, excellens et purs, en obéissant à ce qu'ils regardaient comme leur vocation ; mais il ne fallait pas être doué d'une grande perspicacité pour reconnaître qu'ils appartenaient eux-mêmes à une classe de la société, très-peu supérieure à celle dont ils étaient chargés de diriger la conduite spirituelle. La langue syriaque est connue et parlée par beaucoup de maronites et, dans ce district, la plupart d'entre eux écrivent l'arabe avec des caractères syriaques.

Sur la gauche, quand on approche du couvent, on trouve une vaste grotte qui s'étend sous terre à une distance considérable. J'y pénétrai, mais après avoir fait quelques pas, mon oreille fut douloureusement frappée par des cris, partant de l'extrémité opposée et qui semblaient proférés par des per-

sonnes en détresse. Ayant demandé ce que cela voulait dire, on me répondit que c'était dans cette grotte que l'on renfermait les aliénés jusqu'à leur guérison. Et quels remèdes employait-on pour y parvenir ? L'abstinence et une discipline sévère ! On m'a assuré que les apostats, que l'on regarde ici comme des fous, sont assujétis au même traitement. Il est bon que les missionnaires de mon pays sachent quel est le résultat de leurs bienfaisantes intentions.

Dans l'intervalle de leurs exercices religieux, les moines s'occupent, soit à cultiver les terres appartenant au couvent, soit à confectionner le petit nombre d'objets qu'exigent leurs modestes besoins, et que leur éloignement de toute ville ne leur permet pas d'acheter. Quand ils meurent, ils sont placés tout habillés dans un caveau ou souterrain.

Le jour doit être court pour les habitans de Kashheya, car ce n'est guère qu'à l'approche de midi que le soleil vient pénétrer dans leur sombre retraite. En arrivant dans la plaine à l'endroit où j'avais laissé mon cheval, je trouvai, à ma grande surprise, que l'heure était beaucoup moins avancée que je ne m'y étais attendu.

De Kashheya, je me dirigeai vers le couvent de

Kanobin où j'avais l'intention de passer la nuit. Il faisait déjà noir quand nous arrivâmes au haut de la profonde vallée où ce lieu est situé; toutefois sa position nous fut indiquée par une lumière qui se montra à l'une des fenêtres du couvent. Nous commençâmes par descendre un sentier à pic, à peine praticable pour des mulets, surtout chargés comme étaient les nôtres. Je mis donc pied à terre et j'essayai de conduire le mien par la bride; mais il suivait avec répugnance, car il voyait clairement que j'étais un mauvais guide. Trompé par les lumières, je quittai plus d'une fois la bonne route, dans l'espoir d'en trouver une plus directe, mais je fus toujours obligé de retourner sur mes pas. Si elles s'étaient éteintes pendant que nous descendions, nous nous serions sûrement égarés, au moins pour la nuit. Après une marche fatigante d'une heure, j'arrivai enfin à la porte du couvent. Elle était fermée; mais, par considération pour mon compagnon maronite, on s'empressa de nous ouvrir, malgré l'heure avancée. Ce fut aussi à son intervention que je dus un souper apprêté à la hâte et un bon lit dans une des cellules.

De ma fenêtre, la vue s'étendait sur la vallée de

Kanobin. Dans ses contours généraux, cette vallée ne ressemble à aucune autre que j'aie jamais vue : ses détails se retrouvent dans tous les districts montagneux, les rochers taillés à pic, qui en forment les côtés, étant abondamment revêtus de végétation, et le fond en étant sillonné par de nombreux torrens. Mais elle possède des charmes qu'elle ne partage avec aucun autre lieu, et qu'elle doit principalement à la profonde solitude qui y règne. Quand j'y entrai, elle n'était que faiblement éclairée par les étoiles ; mais plus tard, m'étant relevé de ma couche, par suite d'une insomnie qu'il m'était difficile de m'expliquer, la scène qui s'offrit à ma vue fut pittoresque et frappante plus qu'il ne m'est possible de l'exprimer. La lune s'était levée dans l'intervalle, quoiqu'elle ne se montrât pas encore, et jetait une lumière douteuse dans le vaste abîme. Aucune autre habitation que celle où je me trouvais ne frappait mes regards. L'aspect était à la fois si triste et si agréable, que, joint au murmure de la Kadisha, qui s'élevait doucement vers mon oreille, il me disposa à une longue et profonde rêverie, qui ne fut interrompue que de temps à autre par le chant mélodieux du solitaire rossignol ou par le son lugubre de la cloche du monastère.

KANOBIN, 24 *octobre.* — J'ai été ce matin présenter mes respects au patriarche maronite, qui passe l'été ici. Son Eminence se prépare, en ce moment, à retourner pour l'hiver au grand couvent de Bekerke, sur la côte du Kesrouan. C'est un homme entre deux âges, de bonne mine ; il a les manières affables et la tournure distinguée, sans orgueil. Je l'accompagnai à l'église pendant la messe. Cet édifice a l'air commun, étant principalement taillé dans le roc contre lequel il est bâti. Le tout est soutenu par un mur élevé, construit contre la montagne. C'était peut-être, dans l'origine, une caverne ou une grotte, demeure de quelque célèbre reclus, à l'époque où des lieux semblables étaient habités par des hommes. Aux murs latéraux pendent des portraits mal peints de quelques-uns des prédécesseurs du patriarche, qui sont tous inhumés ici; et au plafond sont suspendus de petits sacs en toile contenant des cocons, chacun avec une étiquette indiquant le nom du propriétaire. Je ne saurais dire pourquoi on les a mis en ce lieu, mais il est probable que les naïfs paysans du voisinage espèrent par là obtenir, de l'intercession du saint patron, une abondante récolte de soie. On m'a assuré que ce couvent possédait autre-

fois une riche bibliothèque ; mais il n'en reste plus aujourd'hui le moindre vestige. Une belle source jaillit d'un rocher dans la cour.

Après le déjeûner, pendant lequel j'appris quelques détails intéressans sur la population maronite *, je descendis vers le torrent qui creuse la ravine au-dessous du couvent. Vu de là, il paraît comme suspendu en l'air, étant situé à peu près au tiers de la montée et ayant, immédiatement au-dessus de lui, d'énormes rochers qui menacent de l'écraser dans leur chûte. La vallée est la plus solitaire qui se puisse imaginer et semblerait devoir être complètement à l'abri de toute incursion hostile. Toutefois, les vexations et les insultes auxquelles ses habitans étaient exposés, de temps à autre, de la part des Metaweli, avaient engagé, pendant plusieurs années, les religieux à abandonner totalement ce séjour.

Comme il n'y a qu'une seule route qui conduise à Kanobin, il n'y a aussi, par la même raison, qu'une seule pour s'en éloigner. Après trois quarts d'heure d'une fatigante montée, nous regagnâmes la plaine supérieure, que nous avions traversée le jour pré-

* Voyez Appendice, n° 13.

cédent, et nous y trouvâmes quelques champs de dhourra (maïs), le sol étant trop froid pour la culture du froment. La route de Bshirraï, qui suit une pente douce, porte les marques des ravages faits par la fonte des neiges au commencement de l'été. A notre droite, la vue qui plongeait dans la vallée dont nous venions de sortir, était d'une extrême beauté. Si j'avais été maître de mon temps, je me serais volontiers arrêté quelques jours dans cet endroit, afin de visiter ses retraites les plus cachées ; mais Mustapha, mon guide musulman, n'attachait aucun intérêt à une scène qui, à chaque pas, lui rappelait la supériorité de gens qu'il était habitué à haïr et à mépriser : aussi me pressa-t-il de continuer mon chemin.

Après deux heures d'une promenade agréable, pendant laquelle nous nous dirigions vers le haut de la montagne par une pente douce et insensible, nous atteignîmes le village de Bshirraï, qui se compose d'une centaine de maisons bâties sur le bord d'un précipice plein de rochers et habitées par des familles maronites, dont la plupart s'occupent du commerce de la soie et de la teinturerie ; quelques unes d'entre elles s'adonnent aussi, à ce qu'il paraît, à l'agriculture, car nous remarquâmes du tabac et du

coton croissant dans le voisinage. C'était un spectacle intéressant que cette petite colonie de chrétiens menant une vie d'activité et d'industrie dans une région si élevée du Liban, au-dessus de laquelle on ne trouve plus d'habitans; tandis que les Turcs, maîtres indolens de la plaine où la nature leur a prodigué tous ses trésors, peuvent à peine en tirer de quoi pourvoir à leur existence. Mes oreilles catholiques furent également flattées d'entendre le son des cloches des chapelles (on n'en compte pas moins de cinq ou six dans ce petit hameau), appelant les habitans aux vêpres; je me disposais à leur obéir moi-même, quand j'appris qu'à un quart de lieue, au nord du village, je trouverais un couvent appelé Deir Serkis, du nom de saint Serge à qui il est dédié. Je dirigeai mes pas de ce côté et je fus reçus cordialement, à la porte, par le seul habitant de l'établissement, moine piémontais de l'ordre des Carmes. Il me mena vers un tertre de gazon, au pied d'un magnifique noyer, d'où la vue s'étendait sur la vallée de Kadisha jusqu'à la plaine de Tripoli au sud. Nous y soupâmes et nous passâmes la nuit dans le couvent.



A. T. Francia Lith.

Lith. Roger et Cie r. Richer, 7.

THE CEDARS OF LEBANON.

CHAPITRE XIX.

Les cèdres du Liban. — Leur nombre et leur aspect. — Je monte au sommet du Liban. — Vue d'une vaste étendue. — Vue rétrospective. — Contraste de la scène du côté de l'est. — La vallée de Baalbec, l'ancienne Cœlé-Syrie ou Syrie Creuse. — Descente à Ainette. — Scène avec le muletier. — Pays désolé. — Deir-el-Akhmar. — Je traverse la plaine. — Arrivée à Baalbec. — Détail de ses ruines magnifiques.

25 *octobre*. — Je quittai Bshirraï au lever du soleil et je commençai à monter vers le sommet du Liban. Au bout d'environ une heure et demie, j'atteignis un plateau de peu d'étendue, dont une partie, à droite de la route, paraissait être cultivée, quoiqu'on ne découvrît aucune habitation dans le voisinage. Il était arrosé par un petit ruisseau, dont l'eau était excellente et que je suppose être la source du Kadisha. Sur la gauche, et à peu près à une demi-lieue de la route qui conduit de Bshirraï, à travers la montagne, dans

la vallée de Baalbec, se trouve le célèbre bois des cèdres; — de ces arbres remarquables tant par leur taille et leur grande âge, que parce qu'ils descendent immédiatement de ceux dont il est si fréquemment parlé dans l'Écriture-Sainte. Le lieu où ils croissent est si retiré que, sans mon guide, je les aurais probablement laissés inaperçus, mon œil avide étant constamment fixé sur la plus haute sommité du Liban. Ils sont d'ailleurs situés dans un fond, — « humiliés » et « confus » — au pied de la partie la plus élevée de la montagne, qui forme en cet endroit un amphithéâtre naturel s'ouvrant au sud. Vus de la grande route, ils semblent un massif de vieux chênes à larges branches, restes d'une forêt qui auraient échappé à la hache ; mais, en m'en approchant de plus près, je pus mieux reconnaître leur mérite individuel. Ils paraissent appartenir à différentes générations. Des plus vieux, il ne reste qu'un petit nombre , sept ou huit tout au plus. Ces patriarches du monde végétal sont d'une structure remarquable ; ils ont quatre ou cinq troncs, chacun de la largeur d'un gros arbre, sortant d'une seule base et s'élevant ensemble à la hauteur de dix ou douze pieds : après

quoi, ils commencent à s'étendre horizontalement. Je mesurai la circonférence de l'un d'eux avec le châle que je portais autour de ma ceinture et je trouvai à peu près trente pieds de tour. Ses branches en avaient trois fois autant. Indépendamment de ces arbres monstrueux, il s'en trouve environ quarante à cinquante qui sont beaux et d'une belle venue, et un grand nombre d'autres moins grands parmi lesquels se trouvent quelques petits pins. Les branches et le feuillage des petits cèdres commencent près du sol et ils portent une plus grande quantité de fruits que les premiers. Les troncs des plus vieux sont couverts des noms des voyageurs et des autres personnes qui ont visité ce lieu et dont quelques-uns remontent jusqu'au dix-septième siècle (1640) *. On enlève l'écorce de l'arbre pour graver ces inscriptions, ce qui nuit beaucoup à sa beauté; mais il est souvent arrivé, lorsque ces incisions étaient faites pendant sa croissance, que l'écorce s'est refermée par-dessus.

* Ces arbres sont l'objet d'une vénération spéciale de la part des habitans des pays environnans, et un jour est consacré à « la Fête des Cèdres. » Tous les ans, le jour de la Transfiguration, les chrétiens viennent ici célébrer une messe sur un simple autel de pierre placé au pied d'un cèdre.

A tout prendre, mon imagination profondément frappée s'attendait à voir de plus beaux échantillons de cet arbre majestueux *; ce désappointement, joint à celui que j'éprouvai relativement à la place qu'ils occupent, me convainquit de plus en plus combien il est avantageux de voir les lieux et les choses de ses propres yeux. Quelquefois, il est vrai, la réalité reste au-dessous de l'échelle tracée par l'enthousiasme; mais souvent aussi le voyageur est plus que récompensé de la peine qu'il a prise. En tous cas, à moins d'être un observateur négligent, il revient chez lui avec une connaissance exacte des choses, ce qui n'est pas une petite satisfaction pour lui et pour ses amis.

Les cèdres du Liban s'élèvent sur un terrain inégal, couvert de rochers et de pierres, et forment un petit bois d'environ un mille de circonférence. On ne les trouve en groupes aussi considérables dans aucune autre partie du Liban, quoiqu'on y rencontre parfois de jeunes arbres; mais leur petit nombre et l'avilissement auquel ils sont réduits ne donnent point prise aux sarcasmes des incrédules;

* *Abies cedrus*, le *pinus cedrus* de Linnée. Voyez Note Additionnelle B.

bien au contraire, tout, dans leur état actuel, est fait pour prouver la vérité, la justesse et la précision des prophéties qui les concernent. « Il restera si peu des grands arbres de sa forêt qu'on les compterait sans peine et qu'un enfant les dénombrerait. » (Isaïe, x, 19.) « Le Liban est dans la confusion et dans un état affreux. » (Isaïe, xxxiii, 9.) « Ceux qui étaient les plus hauts seront coupés par le pied, et les grands seront humiliés. » « Le Liban tombera avec ses hauts cèdres. » (Isaïe, x, 33, 34.) « Ses branches tomberont de toutes parts le long des vallées; ses rameaux seront rompus sur toutes les roches de la terre, et tous les peuples du monde se retireront de dessous son ombre *. » (Ezech., xxxi, 12.) Les habitans du pays les appellent Arz Libân.

Tandis que mon guide ramassait quelques branches, que le vent avait fait tomber, pour allumer du feu dans le voisinage et préparer le déjeûner, je m'assis sous un vénérable cèdre, m'abandonnant aux idées agréables qui se rattachent à ce pays célébré par les Saintes Écritures, et dont les images se

* Voyez Note Additionnelle C.

mêlent aux premières peintures de notre enfance.

Des cèdres, je regagnai la route qui passe par-dessus le sommet le plus élevé du Liban. Cette route étant extraordinairement roide, tourne en spirale autour des flancs de la montagne, pour la commodité des bêtes de somme chargées de lourds fardeaux. Impatient d'arriver au sommet, j'escaladai à pied la partie la plus escarpée et, après une marche fatigante d'une heure, j'atteignis un plateau d'une faible étendue. De cette position élevée, la vue est d'une grande magnificence. A droite, mon œil suit le front chauve du Liban supérieur *, qui s'étend à plusieurs milles au sud-ouest vers la mer. A sa base, est une masse de verdure; c'est le bois de cèdres que je viens de visiter. La partie basse de la montagne est un pays plus égal bien boisé et bien arrosé, et dont une grande partie est propre à la culture. A mes

* La charpente de toutes les montagnes de la Syrie, qui paraissent être une branche du Taurus, mais plus particulièrement du Liban et de l'Anti-Liban, est, selon Volney, formée d'un banc de pierre calcaire dure, blanchâtre et sonnante comme le grès, disposée par lits diversement inclinés. Le seul endroit où elle soit de transition est dans les montagnes entre Djebaïl et Batroun. Aussi cette chaîne inférieure est-elle plus émoussée et sans physionomie aucune.

pieds sont les vallées de Kanobin et d'Abouali qui s'ouvrent au sud sur la plaine de Tripoli. Dans les profondes retraites qui coupent irrégulièrement le pied de la montagne, je reconnais les différens villages et les lieux que j'ai visités les trois jours précédens. Dans cet heureux district, habité exclusivement par une population chrétienne, chaque maison m'était ouverte, chaque regard me témoignait de la bienveillance, et en le parcourant j'éprouvais un sentiment de sécurité qui n'a pas été un instant troublé par le moindre accident. Heureux pays ! je conserverai de toi un long et doux souvenir !

Pendant que je contemplais cette scène, les muletiers avaient atteint le sommet de la montagne. Je m'avançai de quelques pas vers le nord-est, et là je découvris un autre point de vue très-étendu, mais moins agréable par ses détails et par les impressions qu'il inspirait. Il se déployait sur la grande vallée qui sépare le Liban de l'Anti-Liban, et renferme le district du Bekaa et le Belad Baalbec, qui s'appelait autrefois Cœlé-Syrie. Cette dernière chaîne de montagnes, l'Anti-Liban, est appelée par les habitans de ces districts Djebel es-Sharke, ou la « montagne de l'Est, » en opposition au Djebel el-Gharbi, la « mon-

tagne de l'Ouest, » autrement appelée Djebel el-Lebân, dénomination sous laquelle on désigne quelquefois toute la chaîne de montagnes qui s'étend de la Méditerranée au Jourdain. De ce côté aussi bien que de l'autre, le Liban supérieur se distingue de l'inférieur par sa plus grande nudité. Toutefois, la végétation s'étend presque jusqu'au sommet. Ces montagnes ressemblent, pour la forme et l'apparence, aux Appennins, et plus particulièrement à la chaîne qui court au nord de Gênes et de la Spezzia. L'air y est vif, quoiqu'on n'y voie point de neige. On dit qu'elle se trouve dans des cavités profondes où le soleil ne peut pénétrer, et la chaleur de l'été la faisant fondre, elle fournit d'eau les rivières et les fontaines qui arrosent les vallées au pied de la montagne *.

* Je ne sache pas que la hauteur absolue du mont Liban ait encore été calculée avec exactitude; mais en consultant un tableau récemment publié de la hauteur comparative des principales montagnes de la terre, je trouve son point culminant (Dummel-Mazreb) marqué à 1,491 toises au-dessus du niveau de la mer. Si cette mesure est correcte, l'épithète de « mont couronné de neige » ne lui est pas rigoureusement applicable, la hauteur des neiges perpétuelles sous le 33e degré de latitude étant au moins à 10,000 pieds. Le nom de Liban, signifiant *blanc*, vient peut-être de l'aspect chauve ou blanchâtre de ses principaux sommets.

Nous descendîmes dans la vallée de Baalbec par une route sinueuse et rapide, coupée par moment de ruisseaux formés par la fonte des neiges, et après environ une heure et demie de marche, nous arrivâmes au village abandonné d'Ainette. En ce lieu, comme son nom l'indique, se trouvent différentes sources, l'une desquelles tombant par dessus un rocher forme une jolie cascade. Elles se réunissent dans un wady qui court parallèlement à la montagne supérieure, et s'étend pendant deux heures à l'ouest jusqu'au lac Liemoun que j'avais aperçu en descendant, et que je désirais visiter. Lorsque je proposai d'y aller, il s'éleva entre le muletier et moi une scène que je n'oublierai de long-temps. Depuis le moment où j'avais quitté Bshirraï, j'avais remarqué, dans le ton et les manières de Mustapha, un changement qui n'était rien moins que favorable. Ici il dégénéra en véritable insolence. Quoique le lac fût un des lieux compris dans la liste écrite, cependant, par quelque raison qui m'était inconnue, il montra de la répugnance à s'y rendre. Malgré son opposition, j'essayai de prendre la route qui y mène, quand tout-à-coup il se jeta au-devant de moi et saisissant d'une main la bride de mon cheval, il tira de l'autre

un pistolet de sa ceinture et, me l'appuyant sur la poitrine, me menaça de le décharger si je persistais, en ajoutant, pour m'intimider, qu'il avait déjà tué neuf hommes dans sa vie, et que, si je l'offensais, je ferais le dixième. J'avais aussi des pistolets dans mes fontes; mais comme il avait l'avance sur moi, je ne pouvais m'en servir; je fus donc obligé de céder à sa menace et d'écouter avec patience le discours violent qui suivit. D'abord j'eus de la peine à me rendre compte du motif qui avait pu le déterminer à tenir une conduite aussi outrageante, mais il devint bientôt évident qu'il cédait à un ressentiment long-temps comprimé. Je songeai que quelques paroles de mécontentement qui pouvaient m'être échappées pendant que nous étions dans les montagnes, et auxquelles je n'avais pas attaché beaucoup d'importance, avaient sans doute froissé son amour propre de musulman. Comme mes serviteurs chrétiens, c'est-à-dire mon drogman et mon domestique, étaient trop effrayés pour que je pusse espérer du secours, je pensai qu'il était prudent d'abandonner le sujet de la querelle et de continuer directement ma route vers Baalbec. A Ainette, commence un pays plus uni mais encore légèrement ondulé et séparant le Haut

du Bas-Liban. Il est couvert d'une forêt de chênes de petite taille. Là, je me livrai à une suite de pénibles réflexions que ni le lieu, ni l'heure, car la nuit approchait, n'étaient faits pour dissiper. Je ne me trouvais plus dans les domaines de l'émir Beshir, ou de quelque autre gouverneur disposé à redresser une insulte ou une injustice qui pouvait m'être faite; j'étais complètement au pouvoir de mes guides.

Au bout de trois heures d'une marche solitaire, et deux heures après le coucher du soleil, j'arrivai au village de Deir-el-Akhmar; mais, au lieu d'un logement confortable que je trouvais partout où j'arrivais dans les districts chrétiens, je vis un lieu presque abandonné. Quelques bergers avaient amené leurs troupeaux parmi les ruines pour y passer la nuit, et un peu de lait fut tout ce que je pus obtenir pour mon souper; pour lit, j'eus une botte de paille.

26 *octobre.* — Deir-el-Akhmar est situé au pied de la chaîne du Bas-Liban. J'en partis quelques instans avant le point du jour, et, traversant la plaine dans la direction du nord-est, j'arrivai en trois heures à Baalbec *, l'ancienne Héliopolis ou « cité du Soleil, »

* Voyez Appendice, n° 14.

également situé sur le côté opposé de la vallée. La plaine qui y conduit est on ne saurait plus fertile, mais elle est inculte et dépouillée d'arbres. De la route, on n'aperçoit aucun village, et le seul objet qui frappe l'œil pendant cette longue course est la colonne isolée décrite par Pococke et autres, et que les naturels appellent Hamoudiade. De ce côté, la ville est en partie cachée par une plantation de noyers et d'autres arbres, et l'on ne peut entrevoir que le grand temple à travers ce rideau de feuillage.

Au moment de notre arrivée, les restes peu nombreux, mais magnifiques, de cet édifice, brillamment éclairés par les rayons du soleil qui commençait à paraître au-dessus des montagnes de l'Anti-Liban, nous mirent à même de juger du spectacle admirable que devait offrir l'aspect de cette ville quand ses somptueux monumens, si variés et si nombreux, étaient encore intacts. En entrant par la porte de l'ouest, j'eus, de tous côtés, sous les yeux une triste scène de ruine et de désolation. Dans chaque rue, on ne voyait qu'une ou deux maisons debout, et encore étaient-elles abandonnées ou seulement occupées pour le moment par des bergers arabes et leurs troupeaux.

Après avoir cherché pendant quelque temps le quartier qui était jadis celui des chrétiens, je descendis à la fin chez un évêque arménien catholique. Malgré sa haute dignité ecclésiastique, ce prélat n'a qu'un très-mince revenu, qu'il tire presqu'en entier des offrandes de son petit troupeau plus pauvre encore que lui. Il était misérablement logé et misérablement vêtu. Je donnai ordre en conséquence à mon ami le maronite d'éviter de lui occasioner aucune dépense pour mon compte, sans que je parusse cependant refuser l'hospitalité qu'il m'avait offerte.

Je me hâtai d'expédier un frugal repas, et accompagné d'un garçon arabe qui me servait de guide, je me dirigeai avec empressement vers le grand temple et les bâtimens voisins. Ils sont situés à l'extrémité occidentale de la ville et tout près des nouveaux murs. En dehors de l'ancien péribole, il y avait autrefois un fossé de défense, d'où l'on peut conclure qu'il y eut un temps où il faisait partie des fortifications, ou, pour mieux dire, tenait lieu de citadelle *. Un mur de médiocre hauteur,

* Ces ruines remarquables, dont on trouvera, à la fin de ce volume, une esquisse prise à la hâte et qui détermine leur position relative, sont encore connues aux naturels sous le nom de El Kalaat, ou « le château. »

flanqué par intervalles de tours carrées, entoure la partie restante de la ville. L'espace intérieur, et particulièrement celui du temple, est couvert de ruines de bâtimens publics et particuliers.

La principale entrée du grand temple, telle qu'elle était autrefois, consistait en une grande colonnade d'ordre corinthien et un bel escalier de pierre. Elle est aujourd'hui coupée par un mur et flanquée aux extrémités par deux tours carrées et crénelées, qui sont évidemment l'ouvrage de ceux qui ont converti tout l'édifice en forteresse, car elles sont construites en partie de fragmens de bâtimens plus anciens, tels que les colonnes, corniches, piliers et autres ruines architecturales. Une brèche faite dans ce mur est à présent la seule voie par laquelle on y pénètre. Elle s'ouvre sur une cour hexagonale ou octogone qui se trouve aujourd'hui dans un tel état de dégradation, qu'il est impossible de découvrir la nature des bâtimens qui l'entouraient. Elle a cent quarante-quatre pieds en tous sens. De là, nous montâmes dans une seconde cour de forme quadrangulaire et dont les dimensions sont considérables. Tout autour de cette grande cour, qui a trois cent quarante-sept pieds de long sur trois cent dix-

sept de large, régnaient autrefois des arcades, dont quelques-unes, qui étaient carrées, avaient quarante-trois pieds d'ouverture, et les autres, semi-circulaires, trente pieds de diamètre. Les toits de ces arcades, qui étaient ouvertes par-devant et soutenues par des colonnes, se sont écroulés; mais les murs extérieurs d'où les colonnes partaient, subsistent encore et sont assez bien conservés pour donner au voyageur une idée des immenses travaux qui avaient été consacrés à leur embellissement. Un rang de fausses croisées ou niches pour les statues, règne dans toute la longueur de ces murs, qui sont ornés de riches moulures et séparés par des pilastres. Il y a de pareilles niches dans les arcs-boutans qui sont entre ces pilastres. Sur le sommet de ces murs et au milieu des interstices qui le composent, a poussé une profusion de plantes sauvages qui répandent sur l'ensemble un effet pittoresque. Je n'ai pu connaître quelle était la destination primitive de ces arcades; mais, si j'osais hasarder une opinion, je dirais qu'elles étaient probablement destinées à des académies et aux logemens des prêtres. Le sol au centre de la cour, est un peu plus élevé que le reste, et on y voit encore un mur de fondation qui

forme presque un carré et qui suit une ligne parallèle au mur extérieur; mais je ne pus m'assurer si quelque temple occupait autrefois cette place, ou si c'est simplement une agglomération de décombres.

Au-dessous du quadrangle et à peu près au tiers de la largeur, à partir du mur du nord, il existe un passage voûté de dix-sept pieds de large, qui partage la cour en deux parties inégales et se dirige vers le sud, presque jusqu'au centre. Il y en a un autre plus petit, qui est aussi en ruines. L'entrée de ces passages se trouve dans la cour hexagone déjà décrite.

Continuant à nous avancer vers l'ouest, nous arrivâmes à une esplanade qui forme un parallélogramme de deux cent trente pieds sur cent dix-huit. Cette cour était ornée comme l'autre, d'arcades sur les côtés ouest et nord. Le côté sud avait un rang de magnifiques colonnes corynthiennes, surmontées par un bel architrave s'élevant en tout à soixante ou soixante-dix pieds au-dessus de l'épistyle sur laquelle elles reposent. De toutes ces colonnes, six seulement sont debout; le reste gît renversé autour des autres sur le sol. Toute cette cour, qui

est élevée par la main de l'homme au-dessus du pays environnant, forme un point vraiment remarquable parmi les ruines, surtout quand on s'en approche du côté de l'ouest. Un mur de quinze pieds d'élévation, qui suit une ligne parallèle à la colonnade vers le sud, forme l'attérissement de cette terrasse artificielle, de ce côté, et la sépare d'une autre cour plus basse, dans laquelle est un sanctuaire auquel la ville doit en grande partie sa célébrité.

Ce temple, quoique, suivant toute apparence, le plus ancien de tous ces édifices, est le mieux conservé; il est d'ordre corynthien, bien qu'il ne soit pas de la plus pure époque de l'art chez les Grecs. Quand il était intact, on y arrivait à travers un portique, formé par un double rang de colonnes, aucune desquelles n'est debout aujourd'hui. Les pierres qui les composaient forment un amas confus devant l'entrée, au travers de laquelle on a bâti une muraille moderne, formant, à ce qu'il paraît, une partie de la ligne de défense dont nous avons parlé plus haut. La porte qui conduit à l'intérieur du temple, a vingt-cinq pieds de haut sur vingt de large. Les moulures et les ornemens qui décorent les murs

de ce vestibule, sont d'un travail singulièrement beau. Le linteau se composait de trois pierres; mais celle du centre, formant la clé, s'est affaissée de trois ou quatre pieds au-dessous des autres, peut-être par suite d'un tremblement de terre. On y avait représenté, en bas-relief, un aigle aux ailes éployées, tenant un caducée dans ses serres, et, dans son bec, les bouts réunis de deux festons, dont les autres bouts étaient tenus par deux figures, représentant chacune un jeune homme avec des ailes. De chaque côté de l'entrée, est un escalier carré, conduisant sur la partie extérieure du faîte du temple, dont tout le toit cependant s'est écroulé. La partie intérieure de ce temple a cent dix-huit pieds de long, sur soixante-cinq de large. A l'extrémité occidentale et à vingt-cinq pieds de distance du mur, il paraît avoir existé une voûte ou dais, soutenu par deux belles colonnes corynthiennes, avec de doubles colonnes corynthiennes carrées aux deux coins, et des colonnes plates aux bouts et sur les côtés, formant une sorte de séparation entre la nef et l'autel. Ce qui reste des deux côtés a de doubles colonnes corynthiennes trois quarts, superposées l'une à l'autre, avec d'autres semblables colonnes trois

quarts dans les coins. Les colonnes sont à six pieds de distance les unes des autres, avec une niche circulaire au faîte, et ayant en haut et en bas de l'entre-colonnement un ornement semblable à un fronton. Tout le toit est tombé. Le temple a été construit avec une espèce de pierre calcaire primitive compacte, qui ressemble au marbre ; dans l'intérieur, elle s'est colorée. Les pierres sont grandes et si bien ajustées que, si l'on a employé le ciment, il est impossible de s'en apercevoir. Autour du temple, à l'extérieur, il y avait un rang de belles colonnes corinthiennes de quarante-cinq pieds de haut, dix-neuf de circonférence, huit ou neuf d'entre-colonnement et à une égale distance du mur, le tout surmonté d'une belle corniche de sept pieds d'élévation ; l'espace jusqu'au mur était couvert d'un plafond sculpté, de pierres rapportées et travaillées avec infiniment d'art. Ces colonnes étaient originairement placées de la manière suivante : quatorze de chaque côté, seize devant le péristyle et huit sur le derrière, en comptant celles des coins des deux côtés. Il en reste neuf du côté du nord avec le plafond, quatre au sud et six à l'ouest. Quelques unes ont glissé de dessus leurs piédestaux et sont appuyées entières sur les

murs du temple ; les autres se sont écroulées dans l'espace qui se trouve au-dessous. Elles se composaient de trois pièces, jointes les unes aux autres par une barre de fer carrée, ajustée dans des trous pratiqués au centre.

A peu de distance de l'angle du sud-est est un bâtiment, carré à l'extérieur, dont les murs sont d'une épaisseur prodigieuse, et dans lequel on entre par une belle niche d'architecture sarrazine, avec un escalier d'un côté conduisant au faîte. On a construit quatre petites chambres dans les angles de ce bâtiment, de manière à donner au reste la forme d'une croix grecque. Le tout est éclairé en partie par une ouverture circulaire pratiquée dans le faîte, et par de petites croisées sur les côtés. Le toit est voûté dans tous les sens de manière à supporter des pierres très-lourdes, ruines de quelque bâtiment qui se trouvait autrefois au-dessus, et de la forme duquel on ne reconnaît aujourd'hui aucune trace.

Le muezzin, monté au haut d'un minaret isolé qu'on a laissé debout dans les environs, et d'où il appelait les musulmans à la prière de midi, me fit apercevoir de la longueur du temps que j'avais passé au milieu de ces intéressantes ruines. En

retournant à mon logement, où l'on m'attendait, on me conduisit à un beau petit temple détaché de forme semi-circulaire, situé à environ soixante-quinze toises au sud-est de l'angle du grand bâtiment que je viens de décrire. On y arrivait autrefois par des degrés, mais le terrain s'est élevé tout autour jusqu'à la hauteur de la corniche du soubassement. Sa porte, supérieurement sculptée, fait face au grand temple et a une colonne corinthienne de chaque côté. Dans le principe, il y avait six autres colonnes à l'extérieur, et parallèles au bâtiment, avec une courbe rentrante comme pour former une espèce de corridor. Ce temple paraît avoir été couronné d'une coupole, et avoir eu vingt-trois pieds d'élévation du sol. A l'extérieur, sont des niches cintrées entre les colonnes, pour recevoir des statues, et à l'intérieur le même ornement se répète tout autour, mais ici il représente plutôt des croisées. Les piliers qui supportaient le fronton, sous le pied de la coupole, ont été enlevés. A tout prendre, c'est un chef-d'œuvre de l'art. Il paraît avoir été violemment ébranlé par un tremblement de terre et en avoir éprouvé de graves dommages, mais qui ne sont pourtant pas irréparables. Il exige cependant de

promptes réparations; car, dans l'état de délabrement où il se trouve, le moindre souffle d'air paraît suffisant pour l'anéantir, et pourtant on n'a pris encore aucune mesure pour prévenir cette calamité. Les tremblemens de terre sont assez fréquens dans cette vallée, et peut-être que d'ici à quelques années cet admirable monument ne sera plus cité que comme ayant existé jadis. Quelques peintures de l'intérieur donneraient à penser qu'à une époque quelconque il a été consacré au culte des chrétiens.

Dans l'après-midi, après avoir pris quelques légers rafraîchissemens chez le prêtre, et couché sur mon journal les observations qu'on vient de lire, je revins aux ruines avec un plaisir plus vif; car, dans cet intervalle, je m'étais fait une idée plus nette de la majesté de l'ensemble, et j'avais plus de temps devant moi pour examiner en détail tous les objets qui fixeraient mon attention. C'est seulement quand on se trouve dans l'intérieur du grand temple, mesurant et contemplant les divers travaux, que l'on est en état de sentir et d'apprécier la grandeur, l'étendue et la perfection de ce monument; on n'est pas moins frappé de la beauté de l'exécution, que surpris de voir que l'homme ait pu élever de si grandes masses

de pierre à une hauteur aussi prodigieuse que le faîte de ce monument ; on admire surtout les architraves des colonnes détachées et le magnifique plafond sculpté du péristyle.

Le sentiment de surprise et d'étonnement qui avait rempli mon âme pendant tout ce jour fut encore porté plus loin, quand on me mena en dehors de l'enceinte où sont les principales ruines, pour voir trois énormes blocs de pierre qui font partie du mur ou péribole, à l'ouest vers la plaine. Ils sont couchés à la suite l'un de l'autre, sur la même ligne et à peu près à vingt-cinq pieds au-dessus du sol qui est un fossé profond. Ils étaient par conséquent à une trop grande élévation pour que je pusse les mesurer; mais, en ayant recours à mes notes, je trouve que Maundrell, qui a été plus heureux que moi, s'est assuré « qu'ils ont ensemble soixante-un yards de long *, savoir : l'un vingt-un et les deux autres chacun vingt yards; leur profondeur est de quatre yards chacun sur la même largeur. » Cet auteur soigneux et véridique, qui écrivait dans un siècle où ces ruines étaient peu connues, en 1697, se montre presque effrayé d'émettre une assertion

* Le « yard » est de trois pieds anglais.

qui semblait devoir ébranler la foi de ses lecteurs : il fait, en conséquence, précéder des réflexions suivantes sa description de ces étonnans monolithes, les plus grands peut-être qui furent jamais travaillés par la main des hommes. « Il existe ici une autre curiosité; mais, avant de se hasarder à en parler, il faut être bien assuré du crédit qu'on mérite, de peur d'être accusé de pousser trop loin le privilége du voyageur, etc.» C'eût été aussi ce que j'aurais éprouvé, si l'exactitude de l'évaluation ci-dessus, confirmée par différens voyageurs, n'eût rendu mon témoignage tout-à-fait superflu. Tout ce mur qui supporte une terrasse est composé de blocs d'une très-grande dimension; mais, à côté de ces trois pierres monstrueuses, on ne fait aucune attention à leur grandeur.

Les heures coulaient comme des minutes ; — déjà le soleil allait disparaître derrière le Liban, et les ombres de la montagne envahissaient graduellement la plaine silencieuse et déserte, quand un sentiment involontaire de danger me suggéra le choix de deux idées : l'une de revenir dans l'enceinte qui est rarement visitée par les naturels, même dans le jour, l'autre de me retirer à mon logement dans la partie

habitée de la ville. Je m'arrêtai à la première, et d'autant plus volontiers qu'en ce moment même une lune magnifique, si favorable à la contemplation des œuvres de l'art, se montrait au-dessus des montagnes à l'est, et promettait de seconder mon projet. Je ne fus point trompé.

En entrant dans la grande cour où sont les principales ruines, le silence régnait dans toutes ses parties. Le chalumeau même du berger, qui, quelques instans auparavant, avait frappé mon oreille dans la plaine, cessait de se faire entendre. Mais c'était le silence de la mort et de la grandeur déchue; car ici l'homme a demeuré; ici, l'espace, la matière, les arts, tout dut concourir à ses projets de grandeur et de magnificence. Je dirigeai ensuite mes pas vers le grand temple, mieux conservé, qui se trouve dans la cour au-dessous; mais les amas de colonnes et de chapitaux renversés qui en obstruaient l'entrée paraissaient vouloir m'en interdire l'approche. Enfin, après maints faux pas et maintes chutes, je pénétrai dans l'intérieur. Mon arrivée occasiona une panique parmi une foule d'oiseaux, probablement des pigeons sauvages, qui avaient établi leur résidence dans le temple, et moi-même,

je ne fus pas médiocrement effrayé du tumulte et du désordre que fit naître mon entrée en ce lieu. La moitié de l'édifice, qui est sans toit, était ensevelie dans l'ombre la plus épaisse, tandis que la lune reposait complaisamment sur la partie élevée des ruines, et embellissait fantastiquement les riches sculptures dont elle est ornée. Vues au jour, ces belles constructions, quoique pleines d'intérêt et de charme, occasionent un sentiment mêlé d'humiliation et de regret : d'humiliation, quand on songe à la fragilité de toutes les conceptions de l'homme, et de regret, de ce que tant de beaux restes de son génie soient au pouvoir d'un peuple incapable d'apprécier leur mérite, et qui, par conséquent, ne prend aucun soin d'empêcher que leur destruction ne s'accomplisse. Mais, à la clarté douteuse qui règne pendant la nuit, l'imagination reconstruit une grande partie de ce qui manque, et l'esprit est irrésistiblement entraîné vers l'époque de la gloire de cet édifice, alors que l'encens brûlait sur ses autels, et que ses murs retentissaient du chant d'un peuple sacrifiant au grand astre qui éclaire le monde et verse sur notre terre les trésors de sa bienfaisante influence.

En sortant des sombres retraites du sanctuaire, mon attention se porta soudain sur les six belles colonnes détachées qui se trouvent sur la plate-forme supérieure, et qui élèvent leur tête majestueuse à une grande hauteur dans les airs; l'effet qu'elles faisaient était, en ce moment, rendu sublime par les rayons de la lune qui les éclairaient, et par le silence solennel que régnait autour d'elles. Assis sur un fragment tombé de cet auguste édifice et attaché à cette place par un sentiment de mélancolie qui n'était pourtant pas sans agrément, je restai, je ne sais combien de temps, absorbé dans des réflexions et dans des émotions que le lieu, l'heure et la sérénité de la nuit concouraient puissamment à m'inspirer.

Je m'arrachai, à la fin, de ce site, et je regagnai mon logement, où mon absence prolongée avait fait naître de grandes inquiétudes, attendu surtout que la nouvelle s'était répandue parmi les habitans du village qu'un étranger (*musafir*) était arrivé au milieu d'eux.

CHAPITRE XX.

Environs de Baalbec. — Zable. — Temple à Fursul. — Tombeau prétendu de Noé. — Départ de Baalbec. — Zebdeni. — Un repas chez le sheikh. — Route de Damas. — Défilé remarquable. — Souk. — Wady Barrada. — Approche de Damas. — Kabat-el-Nasr. — Vue magnifique sur la plaine et la ville de Damas. — Descente à Salahié. — Outrageuse conduite des habitans. — Position critique de l'auteur. — Arrivée à Damas.

27 *octobre*. De Baalbec à Damas. — Ce matin, avant de quitter Baalbec, forcé par mon guide musulman, quoique ma curiosité fût loin d'être satisfaite, je suis sorti pour jeter un dernier regard sur ces magnifiques ruines, et faire en même temps une excursion dans les environs, ce que je n'avais pu exécuter là veille, absorbé que j'étais par l'intérêt que ces ruines m'inspiraient. Baalbec renferme une centaine de familles occupées à la culture du riche pays qui l'entoure. Elles possèdent aussi des trou-

peaux considérables. Les trois quarts des habitans sont des Metaweli *, le reste est chrétien. Il y a quelques années, on remarquait un peu d'industrie dans cette ville ; mais les tremblemens de terre et les dissensions civiles y ont définitivement attaché le sceau de la désolation. L'émir habite un édifice spacieux maintenant en ruines, qu'on nomme le Seraï. Un ruisseau abondant promène ses excellentes eaux à travers la ville, aujourd'hui à peu près en liberté, quoique autrefois il fût retenu dans un lit qu'on lui avait creusé. Au pied de l'Anti-Liban et à vingt minutes environ au midi de la ville, est une carrière où l'on distingue encore la place qui a fourni une partie des grandes pierres dont est formé le mur d'enceinte de la citadelle. On y remarque aussi un énorme bloc taillé sur trois faces et tout prêt à être transporté où le besoin devait l'exiger, mais, comme l'observe avec sagacité Burckhardt, ce serait une tâche trop lourde pour les mains des Metaweli. Cette pierre a soixante-huit pieds de long, quatorze de haut et seize de large. On y voit en-

* Mahométans de la secte d'Ali, comme les Persans. Voyez Appendice, n° 15.

core d'autres blocs taillés de même et posés debout à peu de distance les uns des autres. Dans la plaine, vers le Bekaa et à peu près à une lieue de la ville, se trouve un petit édifice octogone, probablement un temple, entouré de huit belles colonnes de granit, qui sont presque toutes debout, quoique le toit se soit écroulé. Les naturels le nomment Kubbet-Duris.

J'avais formé le projet de visiter Zahle en me rendant à Damas. Cette ville est à sept lieues sud-est de Baalbec, et passe pour être grande et agréable ; elle est bâtie dans une gorge du Liban, sur une hauteur escarpée, entourée de vignobles, et habitée par des chrétiens (grecs-catholiques). Elle fait partie du territoire des Druses. A une demi-lieue de Zahle, au sud du village de Kerak, se trouve le prétendu tombeau de Noé. C'est une pierre tumulaire d'environ dix pieds de long, trois de large et deux de haut, enduite de plâtre sur toute surface. Elle est surmontée d'une construction longue d'à peu près soixante pieds, taille de Noé, d'après la tradition orientale. Les Turcs visitent ce tombeau, et prétendent que Noé y est réellement enterré. A deux lieues de Zahle et à une demi-lieue du village de

Fursul, est le temple ruiné, appelé Hermes-Nieba*. Malgré le vif désir que j'avais de visiter ces divers lieux, le muletier, sans m'en donner aucune raison plausible, s'opposa à ce que je prisse cette route. Je suppose que le véritable motif de sa répugnance fut la crainte d'être puni de sa conduite tyrannique, Zahle étant sous l'autorité de l'émir Beshir, qui est connu par sa prédilection pour les Européens. Je fus donc obligé de prendre la route la plus droite, par Zebdeni, me consolant par la pensée que je serais d'autant plus tôt débarrassé d'un compagnon aussi désagréable que dangereux.

Comme j'allais me mettre en route, cinq ou six hommes armés s'emparèrent de la bride de mon cheval, et demandèrent un caphar de douze piastres, au nom du Sheikh-el-beled, ou gouverneur du district. Je réclamai une exemption en vertu de mon firman; mais ils n'y eurent aucun égard, s'excusant sur ce qu'il était écrit en turc et qu'ils n'en comprenaient pas le sens; « D'ailleurs », dirent-ils, « vous êtes vêtu comme un habitant du pays; vous ne pouvez donc pas vous attendre à être

* Voyez Appendice, n° 16.

autorisé à prendre une double qualité.» Cette partie de l'argument ne manquait pas de justesse ; en conséquence, je me sentis forcé de céder. Mon opposition n'avait du reste été dictée que par le désir que j'avais de ne pas établir un précédent préjudiciable aux voyageurs à venir, car, en vérité, la somme demandée était une misère. D'un autre côté, ce n'est pas tant la valeur du présent qu'on recherche, que le compliment qui est dû au personnage qui le réclame, et dont on ne peut s'abstenir, sans lui faire à la fois un tort et une insulte : l'accusation d'exaction et de conduite mercenaire dirigée si légèrement contre les autorités turques par les voyageurs européens n'est donc pas toujours justifiée par le fait.

La première partie de la route qui conduit de Baalbec à Damas suit le versant occidental de l'Anti-Liban. Le pays est complètement aride, sans pâturages ni arbres, et faiblement peuplé. Vers Zebdeni, les villages sont plus rapprochés et les collines couvertes de vignes depuis le pied jusqu'au sommet *. La quantité de raisin qu'elles fournissent

* Voyez Note additionnelle D.

dépasse de beaucoup les besoins des habitans, et comme on n'en fait point de vin, on convertit le surplus en une substance saccharine et juteuse appelée *dibs*, dont on se sert pour suppléer au sucre. En arrivant à Zebdeni, on passe à côté de grandes plantations de mûriers; elles sont encloses et l'on y entre par des grilles, spectacle inusité dans ce pays.

On me conduisit chez le sheikh. Nous le trouvâmes assis sur un divan qu'on avait élevé autour du tronc d'un immense sycomore, qui étendait ses branches à vingt mètres au moins en tous sens *.

* Ce spectacle me rappela le grand roi saint Louis rendant la justice sous le chêne du bois de Vincennes. Dans les temps les plus reculés de l'histoire juive (voyez Deut. XII, 19; Ruth, IV, 1) et pendant plusieurs siècles encore, les *portes de la ville* étaient les lieux où se rendait la justice et où les habitans avaient la coutume de se rassembler. Là, les gouverneurs et les anciens venaient pour écouter les plaintes, promulguer les arrêts, passer les contrats de ventes de biens meubles et immeubles, et en un mot faire toutes les affaires publiques du lieu. L'édifice était construit en conséquence; c'était une chambre carrée ayant deux portes qui ne se trouvaient pas en face l'une de l'autre, mais sur deux côtés contigus : les autres côtés étaient garnis de bancs. La magnifique porte de l'Alhambra s'appelle encore « *Puerta de la Justicia.* »

Tout auprès coulait un ruisseau, qui donnait de la fraîcheur et de la vie au paysage. Le sheikh tenait un beau faucon sur le doigt et paraissait entretenir son nombreux auditoire de la chasse à l'oiseau, amusement dont les Turcs sont grands amateurs. Il m'invita à m'asseoir à côté de lui, et me fit apporter un *nargileh* ou pipe à eau et une tasse de café. Après quelques minutes de conversation sur les voyages que j'avais déjà faits et sur ceux que j'avais dessein d'entreprendre encore, il me permit de me retirer. Je n'en fus pas fâché; car, pendant que je causais avec le sheikh, je remarquai que Mustapha racontait la scène qui avait eu lieu entre nous dans la plaine de Baalbec, et plusieurs fois mon oreille fut frappée de certaines épithètes désobligeantes lancées contre moi par son auditoire.

Zebdeni est un village considérable, à peu près à moitié chemin de Baalbec à Damas, et à huit heures environ de chacune de ces deux villes. C'est, en outre, un grand lieu de passage pour se rendre de Damas dans l'Anti-Liban et *vice-versâ*. Cette montagne s'appelle dans le pays Djebel Zebdeni. Le grand concours d'étrangers donne à la ville un air de mouvement et de vie qu'on ne voit pas souvent

dans ces contrées. Les habitans, dont les trois quarts sont musulmans et le reste chrétiens, élèvent des bestiaux et des vers à soie : on y rencontre aussi des teintureries. La ville se partage en haute et en basse. Chaque maison possède un jardin abondamment fourni d'eau qui descend de la montagne.

En retournant chez le sheikh, un peu avant le coucher du soleil, j'y trouvai un grand nombre d'étrangers prenant le repas du soir (*el-âsha*). Il fut servi, selon la coutume du pays, sur un plateau rond de cuivre étamé (*sinevyeh*), de cinq pieds de diamètre et posé sur un petit guéridon (*koursie*) élevé d'environ un pied au-dessus du sol. Les mets sont dressés dans des plats creux de métal, et chaque convive en prend à son tour, en plongeant le pouce et deux doigts de la main droite (on n'emploie jamais la gauche dans ces occasions), et en retirant le morceau qu'il porte directement à sa bouche : on se sert d'une cuillère de bois pour boire la sauce. Je m'étais familiarisé, quelque désagréable qu'elle m'ait paru dans les commencemens, avec cette manière de manger, qui est celle de tout le Levant, et, en cette occasion, j'aurais trouvé la cuisine excellente *,

* Voyez Note additionnelle E.

si la société m'eût également convenu. Mais il était évident que je n'étais pas en faveur auprès de mes hôtes, grâce à Mustapha, qui les avait prévenus contre moi. Cela me fut prouvé non-seulement par l'absence de ces petites courtoisies dont on use ordinairement envers les étrangers, mais encore par les propos qui frisaient l'insulte. Je résolus donc d'appeler à mon secours tout ce que je possédais de patience, tant pour le moment présent que pour le restant de la route jusqu'à Damas. Semblable au voyageur surpris par l'orage, je ne cherchai point à détourner ce que je ne pouvais éviter; j'essayai seulement d'en diminuer les effets, autant que cela était en ma puissance.

28 *octobre.* — De Zebdeni à Damas.— En quittant Zebdeni, je traversai d'autres plantations de mûriers, encloses comme celles que j'avais rencontrées en y arrivant du côté du nord-est. Après une demi-heure environ de marche, j'arrivai à Baroudji : là, je débouchai dans un pays plat et ouvert, appelé Ard-Zebdeni; il peut avoir trois lieues de long, sur à peu près une de large. Il est borné à l'ouest par une branche de l'Anti-Liban. Ce pays me parut tout-à-fait inculte, quoique le sol en fût bon et qu'il

fût arrosé par le Barrada et par plusieurs autres ruisseaux. Au bout de cette plaine élevée se trouve une descente d'une demi-lieue, qui conduit à une vallée plus basse, appelée Wady-Barrada, du nom de la rivière qui la coupe, et qui, dans ses chutes forme quelques jolies cascades. Nous la traversâmes sur un pont nommé Djissr-es-Souk. Dans cette partie, qui fait l'extrémité occidentale de la vallée, les montagnes se rapprochent de chaque côté et forment un défilé extrêmement sauvage et pittoresque. Sur la droite, et dans des lieux qui paraissent tout-à-fait inaccessibles, on aperçoit cinq ou six cavités taillées dans la face escarpée du rocher. On dit qu'elles sont l'ouvrage des chrétiens, à qui l'on attribue également la plus grande partie des anciens monumens de la Syrie.

A un quart de lieue du pont, nous trouvâmes Es-Souk, lieu considérable, avec un marché ou foire hebdomadaire. En cet endroit, la vallée s'élargit. Trois quarts de lieue plus loin est Husseine, puis à une demi-lieue encore, Souk-Barrada, avec deux villages en face l'un de l'autre, de chaque côté de la rivière. Quittant Wady-Barrada, nous atteignîmes, après une heure trois quarts de marche, le village de

Djadida, bâti sur le penchant d'une colline. De là, le Barrada serpente au milieu des wadys qui se succèdent rapidement les uns aux autres, et sont formés par la branche la plus basse de l'Anti-Liban. Après avoir perdu de vue et traversé mainte et mainte fois cette rivière, nous arrivâmes enfin au Djissr-Dumar, beau pont de deux arches. Nous mîmes pied à terre en cet endroit, et nous nous arrêtâmes pour nous rafraîchir.

L'affluence des voyageurs sur cette route nous avertit de l'approche de la capitale. Partout on me saluait du « Selâm aleik, » car on ne se doutait pas que je fusse chrétien, et pour ne pas être reconnu, je m'empressais de répondre par le « Aleikoum es selâm.» Cette salutation que se font deux musulmans qui se rencontrent, quoique entièrement étrangers l'un à l'autre, a quelque chose de singulièrement agréable, et contraste d'une manière frappante avec la froideur qu'on observerait en pareille occasion dans des pays plus civilisés *. Ces complimens me

* « La paix soit sur vous ! » — « Sur vous soit la paix etc. ! » Ce salut ne s'adresse jamais par un musulman à une personne qu'il sait être d'une religion différente, ni par celle-ci à un musulman. Si cela lui arrive par erreur, l'autre ne doit pas le

firent bien augurer de la disposition des habitans de Damas envers les étrangers, et je m'attendais en conséquence à une aimable réception. La suite prouvera combien mes espérances étaient mal fondées.

Du pont, laissant le Barrada à droite, la route conduit, à travers un sol pierreux et inégal, au sommet de la branche inférieure de l'Anti-Liban. Non loin de l'endroit où le Barrada sort des montagnes, sur la crête d'une colline qui semble suspendue sur la plaine, est un kubbé, ou sépulcre de quelque prétendu saint musulman. Ce lieu se nomme El Kabat-el-Nasr, ou « l'Arche de la Victoire, » et est très-fréquenté à cause de sa sainteté, de la pureté de l'air qu'on y respire et de la beauté du point de vue. Ici la vaste plaine de Damas, avec la ville sur le premier plan et le faubourg de Salahié à nos pieds, se déroule tout-à-coup à notre vue et frappe délicieusement notre imagination.

L'heure est avancée, et le soleil qui disparaît du côté du couchant, jette sur la plaine une lumière douce et agréable, qui, à l'aide de la diaphane pureté

rendre. Alors le musulman répare généralement sa faute en disant : « La paix soit sur nous et sur tous les vrais adorateurs de Dieu. »

de l'atmosphère, me met à même de distinguer les objets les plus éloignés. Rigoureusement parlant, la plaine est bornée par une chaîne de petites collines; mais que l'on distingue à peine dans l'immense étendue de l'horizon, et pour l'homme qui sort de ces montagnes, elle semble un vaste océan de terre, le commencement en quelque sorte d'un nouveau monde. La ville est située à deux milles environ à l'est des montagnes, se cachant au milieu des jardins dont elle est entourée dans un rayon assez vaste. Du sein de cette épaisse masse de verdure, dont les tons varient suivant les effets d'un soleil d'automne, des mosquées et des minarets sans nombre élèvent fièrement leurs têtes dans les airs, et luttent, en grâce et en élégance de formes, avec les plus beaux ouvrages de la nature. Le bruit confus de l'industrie, car en ce moment les habitans ont repris leurs occupations journalières, se fait entendre distinctement, même à la distance où je me trouve, et augmente encore mon impatience de pénétrer dans ses murs, quoiqu'il m'en coûte de quitter ce site délicieux.

La rivière de Barrada, le Chrysorrhoas, ou « rivière d'or » des anciens géographes, à sa sortie

immédiate d'une déchirure dans les montagnes, se divise en trois petits bras, dont le principal, celui du milieu, se rend directement à la ville, et là est distribué aux différentes fontaines publiques, aux bains et aux citernes, tandis que les deux autres, l'embrassant à droite et à gauche, contribuent principalement à la belle végétation qui orne ses environs. Au sud-est de la ville, leurs eaux divisées se réunissent en un seul lit, et après avoir coulé pendant l'espace de deux ou trois lieues vers les montagnes à l'est, se perdent finalement dans un marais qui, vu d'ici, semble un petit lac *. C'est bien à juste titre que ce pays a reçu le nom de Sham-es-sherif, « le noble et beau, » et bien excusable est l'Arabe enthousiaste quand il lui donne l'épithète plus exagérée de

* Les noms d'Abana et de Pharphar, rivières de Damas, intimement liées au Jourdain dans l'histoire sacrée (II, Rois, V, 12) sont aujourd'hui confondus dans celui du Barrada, qui lui-même cesse d'être une rivière à la sortie de la montagne, par la raison que nous avons indiquée plus haut. Les habitans de Damas ayant plus d'une fois détourné son cours pour la convenance du moment, on ne peut s'étonner que des voyageurs modernes ne soient pas d'accord sur ceux de ses bras auxquels les noms qu'on trouve dans l'Ecriture devraient s'appliquer.

« Eden » ou « Paradis terrestre *,» car c'est en vérité un point de vue rare et délicieux.

Du Kubbé, je descendis au village de Salahié, magnifique faubourg de Damas au pied des montagnes de l'ouest, à environ un mille de la ville, à laquelle il est rattaché par des jardins, des vergers et par les maisons de campagne de la classe opulente.

Je n'ignorais pas que Damas était du petit nombre des villes de l'empire turc où le fanatisme religieux avait conservé une ligne de démarcation bien tracée entre la partie mahométane et chrétienne de la population. Cette dernière est exposée à un grand nombre d'humiliations ; ainsi, par exemple, comme naguère au Caire et à Jérusalem, on ne lui permet pas de pénétrer dans la ville à cheval. J'avais intention de me soumettre à cette interdiction aux lieux convenables ; mais, étant fatigué, j'en différai l'exécution jusqu'à ce que j'eusse atteint les portes de la ville. Malheureusement, mon interprète et mon domestique, qui étaient chrétiens, me trahirent en mettant pied à terre.

Pendant que je continuais nonchalamment ma

* Voyez Appendice, n° 17.

route, les devançant de quelques centaines de pas, plongé dans mes réflexions, deux ou trois Turcs, à figures sinistres, s'élancèrent vers moi, et, saisissant la bride de mon cheval, me demandèrent insolemment si je n'étais pas un « Djaour » ou infidèle. Je ne balançai pas à avouer ma religion, mais je ne pus m'empêcher de répondre, « Ana nazerân, djaour deyil » (Je suis un chrétien et non pas un infidèle). Je n'eus pas plus tôt lâché ces paroles que je fus violemment arraché de dessus mon cheval et salué d'une volée d'imprécations. En un instant, quelques centaines d'habitans s'étaient réunis autour de moi, et je commençais à craindre sérieusement une émeute, d'autant plus que mes guides, mieux en position que moi d'expliquer la chose, étaient beaucoup trop effrayés eux-mêmes pour intervenir en ma faveur. Je me retirai en conséquence sur le côté de la route, et, m'asseyant sur le bord, j'essayai de désarmer cette populace furieuse, en prenant l'attitude de la résignation; car, tant que son hostilité, excitée par des motifs religieux * et

* « Il est profondément affligeant de voir que la religion, faite pour concilier les hommes, soit, au contraire, la principale cause de la férocité qu'ils montrent les uns envers les

qui n'avaient rien de personnel, se bornerait à des paroles, je savais le cas que je devais en faire. Mais mon attitude pacifique produisit sur eux un effet tout contraire. Cherchant un prétexte qui autorisât leur conduite, ils découvrirent sur l'étoffe à fleurs qui formait mon turban, quelques endroits verts, couleur privilégiée, et aussitôt on me l'arracha. Un jeune polisson, que le diable emporte, encouragé par l'outrage qu'on me faisait subir, s'approcha et me cracha sur la barbe. Ce dernier affront me fit un moment sortir de mon sang-froid, mais je me rappelai sur-le-champ que la moindre riposte de ma part serait suivie d'une mort immédiate. Chaque homme avait un pistolet ou un poignard à sa ceinture, et il leur en aurait peu coûté de les tirer et de céder à l'impulsion du moment. Après en avoir appelé en vain à quelques sheikhs ou anciens qui étaient spectateurs de l'affaire, je me levai, et gagnai comme je pus les portes de la ville, suivi par une nuée

autres, et ait fourni, en égale proportion, les poisons et les antidotes. Eh quoi! les mahométans seraient des dieux et tous les autres hommes des chiens! Existe-t-il quelque bienfait qui puisse contrebalancer l'orgueil, la fureur, l'éternelle inimitié, la destruction et le meurtre dont l'ame est empoisonnée par des dogmes aussi misanthropiques? » — (Browne, p. 400.)

d'enfans et de femmes qui me lançaient des pierres.

Pendant toute cette épouvantable scène qui dura au moins une demi-heure, les femmes, « *horresco referens* », étaient encore plus acharnées que les hommes. Je crus un moment que j'allais périr aux portes de Damas du supplice de Saint-Etienne. Arrivé en cet endroit, le conflit cessa ; néanmoins, j'eus la mortification d'être obligé de traverser à pied les rues et les bazars remplis de monde, mes habits et ma personne couverts de boue et d'autres immondices, tandis que marchaient devant nous les muletiers montés sur nos chevaux, et Mustapha coiffé de mon turban. Il joua cette dernière scène de la « comédie larmoyante » avec une si grande insolence que je ne pus m'empêcher de me joindre de bon cœur au rire que j'excitais, ce qui n'étonna pas peu ceux qui avaient les yeux fixés sur moi.

Excepté le khan, où un Européen serait exposé aux insultes, il n'y a pas à Damas, d'autre endroit où un voyageur puisse descendre que le couvent des Franciscains de la Terre-Sainte. Il est situé dans le quartier chrétien. J'y fus conduit par mes muletiers; mais n'y trouvant pas les agrémens que je désirais, ni l'accueil que j'attendais, je pris mon loge-

ment chez une famille chrétienne du voisinage. Je découvris bientôt la demeure de mon ami Chesney. Nous passâmes la soirée ensemble, nous racontant nos aventures réciproques depuis notre séparation à Beirout. D'après son récit, il s'était trouvé comme moi dans des positions très-critiques. Un jour, se promenant seul dans les montagnes, il avait été pris par un parti de Metaweli, qui, après l'avoir dépouillé de tout, délibéraient s'il ne valait pas mieux le tuer, quand son bon ange, sous la forme d'un paysan arabe, apparaissant tout-à-coup, les força à décamper. Le lecteur aura déjà remarqué par quelques unes des pages précédentes, que si l'on éprouve une grande satisfaction en traversant ces belles régions, ces sensations délicieuses sont souvent empoisonnées par de grands dangers ou de vives contrariétés.

29 *octobre*. — Ce matin, je rendis visite à M. Bodin, le seul agent des puissances européennes à Damas, où jamais consuls n'ont été accrédités*; et après lui avoir raconté l'indigne traitement que j'avais subi, la veille, à Salahié, je le priai d'exposer cette

* Voyez Appendice, nº 18.

affaire au pacha, afin d'attirer, s'il était possible, sur quelques uns des fauteurs de cette injuste attaque la punition qu'ils méritaient.

Ma conduite, en cette circonstance, ne fut pas dictée par un motif de rancune, je n'en avais aucun, mais par le sentiment de ce que je devais aux voyageurs à venir. M. Bodin, quoique je n'eusse point de lettres de recommandation pour lui, consentit à cette démarche avec un empressement qui fait honneur à son cœur. Le résultat fut que Mustapha, comme instigateur de toute l'affaire, reçut sur la plante des pieds nus deux cents coups de bâton si bien appliqués qu'il n'est pas probable qu'il retourne à Tripoli comme il en est venu. Il fut en outre condamné à trois mois de prison ; mais, à mon intercession, on lui fit grâce de cette dernière partie du jugement. La nouvelle qu'un chrétien avait obtenu raison d'une insulte faite à lui par un mahométan, chose sans exemple dans les fastes de Damas, fut le sujet général de la conversation dans les bazars, et l'on m'avertit de ne pas quitter la maison au moins de quelques jours. Je me soumis avec répugnance à cette injonction et j'employai mon temps à mettre mon journal en règle.

CHAPITRE XXI.

Excursion dans le Haouran et le pays au sud de Damas. — Anciennes et modernes divisions politiques de ce pays. — Préparatifs de départ. — Départ en compagnie du capitaine Chesney. — El Kessouë. — Deir Ali. — El Merdjan. — El Loehf. — Missemsa, capitale des Phæniens. — Un camp arabe. — Costume des Bédouins. — Leurs ustensiles de ménage. — Shaara — District rocheux appelé le Ledja. Khabeb. — Ezra, l'ancienne Zarava.

Mon ami, le capitaine Chesney, m'ayant proposé de l'accompagner dans une excursion qu'il comptait faire dans les contrées au sud de Damas, et plus particulièrement dans la grande plaine du Haouran, dans le désert rocheux du Ledja et dans le district montagneux, situé à l'est du Jourdain, je saisis avec joie l'occasion de visiter ces intéressantes contrées, bien persuadé que, sous la direction d'un voyageur si aimable et si intelligent, je ne pourrais y trouver que du plaisir et de l'instruction. Ces pro-

vinces formaient ensemble la contrée qui fut d'abord subjuguée par les Israélites avant la conquête du pays de Canaan, et qui fut donnée aux tribus de Ruben, de Gad, et à la demi-tribu de Manassé. Sous les Romains, presque toute cette partie fut comprise dans le district appelé Peræa, qui lui-même se divisait dans les six cantons d'Abilène, de Trachonitis, d'Ituræa, de Gaulonitis, de Batanæa et de Peræa proprement dit, auxquels certains géographes ont ajouté celui de Décapolis.

Abilène était, de ces provinces, celle qui se trouvait le plus au nord. Elle était située entre le Liban et l'Anti-Liban, et tirait son nom de la ville d'Abila ou Abela. Trachonitis était borné à l'est par le désert, à l'ouest par Batanæa, par Ituræa au sud, et par la province de Damas au nord; il contenait le district rocheux appelé aujourd'hui le Ledja. Ituræa, située à l'est de Batanæa, et au sud de Trachonitis, tirait son nom d'Ietur, fils d'Ismaël, et s'appelait aussi Auranitis, de la ville d'Auran, qui conserve encore aujourd'hui son nom d'Haouran. Gaulonitis était un district au sud du lac de Génésareth et du Jourdain; elle tirait son nom de Gaulan, résidence d'Og, roi de Bassan. Batanæa, l'ancien royaume de

Bassan, se trouvait au nord-est de Gaulonitis, et était célèbre par l'excellence de ses troupeaux, par ses riches pâturages et par ses magnifiques chênes : une partie de ce royaume s'appelle aujourd'hui El-Belka. Peræa, dans le sens le plus strict, renferme la partie sud du pays au-delà du Jourdain et de Samarie *.

Tous ces pays sont peu connus des Européens, ayant été rarement visités par les voyageurs, jusqu'aux découvertes faites par M. Seetzen, des ruines de Djerash (Gerasa) et d'Amman (Philadelphie), dans l'ancienne Décapolis. Il est vrai que, sous le rapport de l'intérêt historique, il est généralement inférieur aux provinces situées à l'ouest du Jourdain ; mais, d'un autre côté, il l'emporte de beaucoup sur ces dernières par le nombre et la magnificence des ruines qu'on y rencontre.

Comme il était probable que notre absence se prolongerait, surtout si nous réussissions à étendre notre excursion au gré de nos désirs, nous employâmes quelques jours à faire nos préparatifs de départ. Nous fûmes redevables à M. Bodin, l'agent français à Damas, du choix d'un guide, choix qui tomba sur un

* Voyez Appendice, nº 19.

sheikh druse nommé Warfa. C'était une sorte d'empirique ambulant, et conséquemment bien familiarisé avec les contrées que nous nous proposions de visiter. Le patriarche grec de Damas nous présenta une de ses ouailles, jeune homme nommé Constantin, qui, outre l'arabe, parlait le grec moderne, langue au moyen de laquelle nos rapports avec les habitans devaient avoir lieu, notre connaissance de l'arabe étant encore trop imparfaite. Les personnes par qui ces deux hommes nous étaient recommandés nous offraient, jusqu'à un certain point, une garantie pour notre sûreté. En général, les voyageurs ne sont pas assez scrupuleux dans le choix de leurs compagnons, et c'est seulement quand il est trop tard qu'ils sentent les effets de cette négligence. Ces deux points importans arrêtés, nous louâmes des chevaux à tant par jour, l'entretien restant à notre charge pendant tout le temps que nous serions en route. Le maître ne vint pas avec nous, mais envoya un garçon pour avoir soin des bêtes.

Jusqu'ici j'avais porté la longue robe dont se couvrent les marchands nés dans le Levant. Par le conseil de mes amis, je la laissai de côté et je pris le costume du peuple que j'allais visiter,

costume qui ressemble beaucoup à celui des Bédouins leurs voisins du côté du désert. Il consiste en une étoffe de coton blanche et grossière, formant le kombaz ou robe, avec le caleçon pareil. Par dessus se met l'abba ou manteau d'étoffe grossière rayée noir et blanc et sans coutures. Le grâcieux *burnous* blanc dont on se sert en Barbarie et en Egypte ne se porte pas en Palestine. Le bonnet rouge turc appelé tarbouch est remplacé par un bonnet de coton blanc, par dessus lequel on met un mouchoir carré (*kefié*) en soie et coton, généralement jaune et vert, ployé de façon qu'un des bouts retombe par derrière, et que deux autres bouts pendent sur le devant des épaules, tandis qu'avec le quatrième on se couvre le visage pour se défendre des rayons du soleil, du vent du désert ou de la pluie. Il sert aussi à cacher les traits de ceux qui veulent rester inconnus. Le tout est attaché par une corde de poil de chameau, nommée *akal*. La poitrine et les pieds sont nus. Ces peuples portent des souliers (*serbul*) mais point de pantoufles. Nous achetâmes ces différens objets dans les bazars, où nous fîmes aussi nos provisions, telles que quelques livres de café en grains, de tabac, de riz, etc., sans oublier une quan-

tité de colifichets pour être donnés en présens dans les endroits où nous n'aurions pas osé offrir de l'argent.

Je tirai de ma cantine tout ce dont je pouvais avoir besoin pour préparer un repas dans les lieux où il serait impossible de s'en procurer autrement, comme une soupière, une demi-douzaine d'assiettes, et quelques tasses, le tout en métal anglais. J'y ajoutai une cafetière, quelques tasses de porcelaine (*findjans*), et une machine en fer pour porter du beurre, ingrédient indispensable dans tous les plats de la cuisine des Bédouins. Nous mîmes tout cela dans un double sac en tapisserie appelé *kourdge*. Nous nous armâmes aussi de deux fusils de chasse et de deux paires de pistolets. Ce que nous laissâmes à Damas, tel que notre gros bagage, notre argent, etc., fut confié aux soins de M. Bodin, qui eut la bonté de nous faire obtenir du gouverneur un *bouyourdi* ou passeport général adressé à tous ses officiers dans le Haouran. Nous avions déjà un firman de Constantinople pour voyager dans tout l'empire turc. Nous prîmes aussi quelques lettres de recommandation et des notes tirées de l'excellent ouvrage de Burckhardt, afin de savoir d'avance ce que nous devions demander à

voir; et pour qu'il ne pût résulter pour nous aucune erreur de la fausse prononciation des noms, nous en fîmes une copie en caractères arabes.

1[er] *novembre.* — Après tous ces préparatifs, nous quittâmes Damas vers midi, accompagnés des vœux de nos amis, qui ne purent cependant nous cacher leurs inquiétudes sur notre sort; car l'expédition présentait réellement quelques dangers. J'ai déjà fait observer que les chrétiens n'ont pas le droit de monter leurs chevaux dans la ville. N'ayant donc nulle envie de m'exposer à un second affront, et craignant d'ailleurs le poignard du muletier qui avait été si sévèrement puni à cause de moi, je m'esquivai à pied par la porte du sud, « porte de Dieu » (*bab Ullah*), ainsi appelée parce que c'est par là que sortent les Hadji à leur départ pour la Mecque *. Elle

* Ils voyagent par caravanes nombreuses, commandées chacune par un officier. Dans la cavalcade, on déploie l'étendard du faux prophête. Il est de soie verte, avec des passages du Koran brodés en or, et le chameau qui le porte est par la suite exempt de tout travail. Le Koran lui-même est du voyage, relié en soie et porté sur un chameau richement caparaçonné, autour duquel des musulmans armés jouent de toutes sortes d'instrumens. Voyez l'Appendice, nº 20.

conduit au Meidhan, champ destiné à l'exercice des troupes et aux manœuvres militaires. Ce fut là que je montai à cheval. Après avoir passé le long de quelques jardins, nous arrivâmes au bout d'un quart d'heure au village de El-Kadem (le pied), où l'on prétend que Mahomet, à son retour de la Mecque, s'arrêta sans entrer dans Damas. Vis-à-vis et de l'autre côté de la route, est une mosquée avec un kiosque, appelés Kubbet-el-Hadj, où le pacha, qui conduit le hadj ou pélerinage, passe la première nuit de son voyage. Une demi-lieue plus loin se trouve un pont jeté sur un petit ruisseau. L'approche de Damas de ce côté est vraiment majestueuse, car la route y a plus de cent cinquante pas de large et est bordée de chaque côté par des bosquets d'oliviers. Elle s'étend en ligne droite pendant plus de trois milles. Sur la gauche, se trouvent Zebeine et Zebeinat ; à droite, Deir Raye, villages remarquables par leurs coupoles d'argile à forme conique.

Après avoir traversé plusieurs ruisseaux, nous atteignîmes un district pierreux, appelé War-ed-Djamous, « le War des Buffles *. » Là, je me sentis

* *War* est le nom généralement donné ici aux districts pierreux.

tout-à-coup indisposé. Mon premier mouvement fut de retourner à Damas pour y consulter un médecin; mais le frisson étant survenu, je reconnus mon ancienne ennemie, la fièvre intermittente. Quant à cette maladie, l'expérience m'avait mis en état de me traiter moi-même; ainsi, me souvenant que je m'étais pourvu d'un peu de sulfate de quinine, je me décidai, dès que l'accès serait passé, à continuer mon voyage, sachant bien que le changement de climat opère souvent une cure quand tous les autres moyens ont échoué. D'ailleurs il est notoire que l'air de Damas est, en certaines saisons, aussi mauvais que celui du désert est reconnu bon pour sa salubrité et sa pureté. Tandis que j'étais étendu par terre, entouré de mes compagnons, une troupe de cavaliers armés de lances se dirigea de notre côté de toute la vitesse de leurs chevaux. Ils nous prirent sans doute pour des malfaiteurs, jusqu'à ce qu'ils eussent vérifié le genre de nos occupations. D'après leur attitude hostile, nous eûmes d'abord mauvaise opinion de leurs intentions; mais il se trouva que c'était un détachement des troupes du pacha, stationné en cet endroit pour protéger les voyageurs. Ces erreurs ne sont pas rares, même parmi les Bédouins, à cause de

l'uniformité de costume qui règne dans tout le désert.

Ayant recouvré assez de forces pour monter sur mon cheval, mais obligé de me faire soutenir encore de chaque côté, je descendis dans la plaine à l'est du War, et, après une demi-heure de marche, j'atteignis le village de El Kessoue, à trois lieues et demie de Damas, dans la direction du S. S. E. Il consiste en un bazar, ou double ligne de boutiques, conduisant à la rivière Aawadj ou « Tortueuse, » sur laquelle est un pont bien pavé. Au-dessus, se trouve un petit château qui commande le passage. Dans le voisinage, il y a une plantation de ces arbres que nous appelons peupliers d'Italie, mais qui, à ce qu'on m'a assuré, sont originaires de Syrie. C'est ici que la caravane des pélerins couche la seconde nuit; nous y passâmes notre première, ayant pour tout logement le sol humide d'un café, que quelques Turcs venaient de quitter pour se retirer chez eux, après avoir fumé le nargileh, ou pipe à eau; ce qui avait mouillé le plancher de manière à le rendre peu propre à servir de lit.

2 *novembre.* — Presque sûr d'être exempt de fièvre aujourd'hui, je me suis déterminé à pousser aussi loin que possible vers l'est, pour profiter du changement

d'air. Conséquemment, nous sommes partis de Kessoue une heure avant le jour. Laissant à notre droite la route de la caravane à la Mecque, et après avoir marché pendant environ deux heures, nous arrivâmes au village de Deir Ali, qui se trouve à l'ouest au pied du Djebel Mane. Ce district est maintenant désert, quoiqu'on y rencontre à chaque pas des traces d'une ancienne et belle culture. Les petites pierres qu'on a enlevées de sa surface sont entassées parallèlement sur plusieurs lignes droites à des intervalles de dix à quinze pas. On n'y voit point de haies, encore moins d'arbres. Une vallée s'ouvre vers le sud, entourée d'une double chaîne de petites montagnes, courant parallèlement l'une à l'autre : celles qui se trouvent à l'ouest se nomment le Djebel Khiara, et celles à l'est le Djebel Mane, dont elles sont un embranchement. Cependant on les comprend quelquefois sous la dénomination commune de Djebel Kessoue. Au sud, commence le pays du Haouran. A une lieue et demie plus loin, nous trouvâmes El Merdjan, village ruiné, mais qui porte des traces d'avoir été récemment habité. Le sol des environs est fertile et arrosé par plusieurs sources. Nous nous y arrêtâmes pour laisser reposer nos chevaux.

Burckhardt, dans le second voyage qu'il fit dans le Haouran, pendant le printemps de 1812, passa par Merdjan pour examiner les frontières orientales du Ledja, appelées le Loehf. A deux lieues de Merdjan, et dans la direction de l'est-sud-est, se trouve Berak, où sont deux salpêtrières, dans lesquelles on se procure le salpêtre, en faisant bouillir la terre qu'on tire des ruines de la ville. A une lieue de Berak est le Wady Lowa, torrent pendant l'hiver, qui descend du Djebel Haouran, et coule le long des frontières du Ledja, remplissant dans sa course les réservoirs de toutes les anciennes villes qui s'y rencontrent. Il se vide dans le Bahret-el-Merdj, ou pays marécageux, à sept ou huit lieues est de Damas, où se perdent aussi les rivières de cette ville. Après avoir traversé Essowara, El Hazzem et Meharetein, il arrive au bout de trois heures à El Khelkele. De là, dans l'espace de quatre lieues jusqu'à Om-Ezzeitoun, il passe par plusieurs villes et villages, savoir : Dsakeir, Redheimy, El Hadher, El Laheda, Merazraz, Om, Hareteim, Essamera, tous en ruine aujourd'hui, mais prouvant l'état florissant où se trouvait autrefois le Ledja.

De Merdjan, nous passâmes à travers une plaine déserte, qui nous conduisit en trois heures et demie à

Missema, où l'on arrive à travers un labyrinthe de rochers. C'était jadis la capitale des Phœnesiens, et le *metrocomia* ou chef-lieu de Trachon; elle est située dans le district rocheux du Ledja. Les ruines ont trois milles de circonférence. La principale est un petit temple très-élégant situé au centre de la ville, et assez bien conservé. On y pénètre par une large cour pavée de cinquante-deux pieds de profondeur. Un escalier de sept degrés règne dans toute la longueur de la façade et conduit au portique, qui consiste en six colonnes doriques, dont trois seulement sont debout aujourd'hui. L'entrée du temple, qui est à présent murée, avait lieu par une large porte au centre, avec deux plus petites de chaque côté, au-dessus desquelles sont des niches. Le toit intérieur, qui est tombé, et qui paraît avoir été fait de matériaux légers, était soutenu par quatre colonnes corinthiennes placées en carré dans le centre; elles posent sur des piédestaux ornés de guirlandes, avec des pilastres correspondans, le long du mur. La longueur en dedans est de quarante-trois pieds sur autant de large. A l'extérieur, il a cinquante pieds en carré et trente de haut. La niche du centre, à l'extrémité nord, est d'un beau travail, et a la forme d'une

coquille. De chaque côté de la niche est une pièce obscure et une autre au-dessus, rendant ainsi l'intérieur carré. On ne trouve point de sources à Missema, mais il y a plusieurs citernes. Nous parcourûmes les ruines pour découvrir un habitant; mais nous trouvâmes la place complètement déserte, quoiqu'il parût, par les cendres et le fumier de mouton que nous y vîmes, qu'elle est fréquentée en hiver par les bergers arabes.

Suivant Burckhardt, « les Arabes du Djebel-Haouran (appelés les Ahl-Djebel), et ceux du Ledja, portent rarement leur camp au-delà de leurs limites habituelles ; ils sont tenus par le pacha dans une dépendance beaucoup plus rigoureuse que les autres tribus. Ils servent de bergers aux habitans du pays plat, qui leur confient pendant l'hiver leurs troupeaux pour les mener paître au milieu des rochers dans les montagnes. Au printemps, les Arabes ramènent les troupeaux à leurs propriétaires, et reçoivent pour leur peine un quart des agneaux et des chevreaux, et aussi le quart du beurre que l'on fait avec le lait pendant la saison du printemps. Ceux que l'on veut vendre sont conduits à Damas.»

N'osant coucher dans ce lieu désert, nous par-

tîmes pour Shaara, mais la nuit nous surprit en route. Heureusement une lumière que nous vîmes à quelque distance nous attira vers un camp arabe de trois ou quatre tentes. Nous nous décidâmes à y demander l'hospitalité, car il faisait beaucoup trop froid pour passer la nuit en plein air, comme nous avions coutume de le faire pendant l'été. Long-temps avant que nous fussions parvenus aux tentes, les chiens vigilans des Arabes nous avaient aperçus, et par leurs aboiemens avaient averti leurs maîtres de notre approche. Nous ne nous serions pas hasardés à passer à travers un troupeau de moutons qui étaient couchés en avant des tentes, si un des habitans du camp ne se fût avancé pour s'informer de la nature de notre visite. Lui ayant dit que nous étions égarés et surpris par la nuit, il nous fit un accueil cordial, et nous conduisit à la tente du sheikh son père, vieillard à l'air vénérable, qui, après le repas du soir qu'il venait de terminer, était assis avec quelques autres Arabes des tentes environnantes, autour d'un feu brillant. N'étant pas attendus, on accommoda pour nous un plat de *bourgoul* *,

* C'est du froment broyé, bouilli avec du levain et séché ensuite au soleil. Ainsi préparé, il se garde pendant un an; on le fait cuire avec du beurre comme le pilau.

qu'on nous servit avec du pain (*khubz*). Ce pain est sans levain, et fut pétri devant nous en gâteau rond, que l'on mit cuire sur la cendre, sur une plaque de fer convexe ; le tout fut prêt, quelques minutes après notre arrivée.

Comme c'était la première fois que nous voyions des Bédouins chez eux, nous remarquâmes plus attentivement divers détails de leur manière de vivre. L'Arabe appelle sa tente sa maison (*beit*). La couverture (*zhaher-el-beit*) est formée des pièces d'une étoffe noire faite avec du poil de chèvre, cousues ensemble, selon la profondeur de la tente. Quelques tentes sont d'une étoffe de poil de chèvre noire et blanche. La pluie la plus forte ne peut y pénétrer. Elle est soutenue par neuf perches ou poteaux (*amoud*, colonnes), trois au milieu trois devant, et trois derrière. Chacun de ces poteaux a son nom distinct. Ceux du milieu, ont sept pieds de haut, et les autres seulement cinq, ce qui oblige les arrivans à se baisser un peu. La tente est ouverte par devant et fermée sur les côtés et par derrière, pour défendre du vent. Elle se divise en deux parties ; l'appartement des hommes (*mekaad-rabiaa*), et celui des femmes (*meharrem*), qui sont séparés par un tapis

de laine blanche tendu en travers de la tente, et attaché aux trois poteaux du milieu. Quelquefois on pose dans l'appartement des hommes un tapis où ils s'étendent appuyés sur les bâts, sur les sacs de blé et sur les bagages empilés autour du poteau central. L'appartement des femmes renferme la batterie de cuisine, les outres à eau et à beurre, les provisions, et tout le menu mobilier de la tente. Nous offrîmes à notre hôte quelques grains de café, qu'il accepta; il en mit une partie dans une cuillère à pot en fer et la fit brûler sur le feu allumé au centre de la tente, en ayant soin de la remuer avec une baguette de bois; on la broya ensuite dans un mortier de bois (*mehabedj*) avec une barre de fer, puis on le fit bouillir dans une cafetière de métal (*dellet-el-kahwe*) dans laquelle on jeta de l'eau, où l'on avait laissé tremper d'ancien marc. Les Bédouins font toujours le café en présence des personnes à qui ils veulent l'offrir. C'est une espèce d'attention de la part de l'hôte, envers ses convives, et dont on attribue l'origine à l'usage de servir du poison dans une tasse de ce breuvage.

A la vue de ce groupe patriarchal de descendans directs d'Ismaël, mon esprit me représenta leur grand

ancêtre, le fondateur de la nation Israëlite, se rendant des contrées au-delà de l'Euphrate au pays de Canaan; et comme, dans l'Orient et surtout dans le désert, les mœurs subissent peu de changemens, il est probable que ce qui se passait aujourd'hui devant moi, ne différait guère soit dans son ensemble, soit dans ses détails, de ce que l'on voyait il y a à peu près quatre mille ans.

3 *novembre*. Nous quittâmes le camp des Arabes avant le jour et errâmes, au clair de la lune, parmi les rochers jusqu'à Shaara, qui est à environ une lieue et demie de Missema. Cette ville était autrefois importante. Elle est bâtie sur les deux flancs d'une profonde wady (vallée), à la distance d'une demi-lieue de la plaine cultivée, et au milieu d'un war aride et dépouillé. Le Ledja, dans toute son étendue, ne présente réellement qu'un pays uni, couvert de tas de pierres noires et de petits rochers de forme bizarre, sans un seul objet agréable sur lequel l'œil puisse se reposer. Cette ville renferme les ruines de plusieurs édifices vastes, mais mal bâtis. Dans la ville haute, se trouve un ancien monument, de trente-six pieds sur quarante, avec des arcades posées sur des colonnes distantes de dix ou douze

pieds l'une de l'autre, et qui sert aujourd'hui de mosquée. Au-dessus de la porte occidentale est une inscription arabe ; au-devant de cette porte, il y a un portique voûté, et à quelque distance une tour de quarante pieds de haut. Dans une grande partie des maisons, nous trouvâmes de gros tas de terre saline, contenant du salpêtre, ou, comme l'appellent les Arabes, *melh baroud*, c'est-à-dire sel à poudre à canon *. La plupart des maisons sont dans un bon état de conservation. Les murs sont bâtis en pierre de taille qui n'est autre chose que le tuf pierreux noir qui couvre le pays, et qui est la seule espèce qu'on y rencontre. Les traverses du toit, qui est plat, sont de la même matière, ainsi que les portes. Celles-ci sont tantôt à deux battans et tantôt d'une seule pièce : elles ont quatre pouces d'épaisseur et environ quatre

* « On la jette dans de grands vaisseaux de bois, percés de petits trous d'un côté, près du fond. On y verse ensuite de l'eau qui filtre par les trous dans un vaisseau placé au-dessous, d'où on la transvase dans de grands chaudrons de cuivre ; on la fait bouillir pendant vingt-quatre heures, puis on la laisse à l'air, et les parois des chaudrons se couvrent de cristallisations. » (Burckhardt, page 114.)

pieds de haut : elles tournent sur un pivot taillé dans la pierre du haut et du bas et ferment en dedans par une chaîne de fer. Les rues de Shaara sont taillées dans le roc massif ; on a aplani les inégalités et rempli les creux avec de la maçonnerie. Partout on distingue les traces des roues qui la sillonnaient autrefois. Nous ne rencontrâmes pas un seul habitant, quoique ce lieu ne parût avoir été abandonné que depuis peu de temps. Quand Burckhardt le visita (en 1810), il y trouva une centaine de familles druses et chrétiennes.

De là, nous nous dirigeâmes vers Khabeb, autre village considérable, éloigné de quatre lieues, et habité en grande partie par des catholiques chrétiens. Le sheikh est un druse qui connaît parfaitement le pays et qui ferait un excellent guide sur la route. A environ une lieue de cet endroit, j'eus une nouvelle attaque de fièvre qui m'affaiblit si fort que ce fut avec la plus grande difficulté qu'on me soutînt sur mon cheval jusque chez le sheikh.

4 *novembre*. — A deux lieues de Khabeb, on trouve Mehadj et, à un quart de lieue plus loin, nous traversâmes Keratha ou Geratha près duquel existe une belle source appelée Raud, où de nombreux ber-

gers viennent abreuver leurs troupeaux. On puise l'eau dans des seaux de cuir, et on la verse dans des bassins de pierre où les chameaux la boivent. Un large escalier conduit au puits. Nous nous arrêtâmes un peu pour faire boire nos chevaux avant de leur distribuer leur pâture. On leur donne de l'orge une seule fois par jour, le soir. Environ dix livres forment leur ration journalière. On la met dans un sac appelé *alik*, qu'on leur attache autour du cou. En arrivant au terme de la journée, on les promène un peu jusqu'à ce qu'ils soient rafraîchis, mais on ne les panse jamais.

Une heure après, nous atteignîmes Ezra, où nous descendîmes chez le prêtre grec qui avait accompagné Burckhardt et Seetzen dans quelques parties du Haouran. Les prêtres en ce pays ne se distinguent par aucun costume particulier, si ce n'est le turban bleu foncé qu'ils portent généralement. Les habitans, qui sont presque tous fellahs ou cultivateurs, s'habillent tout-à-fait comme les Bédouins. Je fus singulièrement frappé des manières indépendantes des chrétiens en présence des Turcs. Dans le Haouran, la différence de religion ne paraît apporter que des nuances peu sensibles dans la condition

politique*. C'est ici que commence la plaine du Haouran, qui est coupée par un grand nombre de montagnes isolées, sur le penchant ou au pied desquelles se trouve la plupart des villages. Parmi ceux-ci, Ezra est l'un des plus considérables, quoiqu'il soit situé dans l'intérieur des limites du Ledja. On y compte à peu près cent cinquante familles turques et druses, et environ cinquante chrétiennes (grecques).

Ezra, 5 *novembre.* — Ce matin, nous sommes sortis pour visiter les antiquités de cette ville jadis célèbre, l'ancienne Zarava. C'est encore aujourd'hui un des principaux villages du Haouran. Les ruines occupent un espace enclos de trois à quatre milles de circonférence. Les plus considérables se trouvent au sud-est du village actuel. On nous conduisit d'abord à une rangée d'édifices qui, à en juger

* « Quand une querelle s'élève, le chrétien ne craint pas de frapper le Turc et de maudire sa religion, liberté qui, dans les autres villes de Syrie, l'exposerait à la peine de mort, ou du moins au paiement d'une amende considérable. Des souffrances et des dangers communs peuvent être l'origine de cette tolérance des Turcs envers les chrétiens; elle est encore poussée plus loin par les Druses, qui montrent un égal respect pour les deux religions. » — (Burckhardt)

par leur grandeur et leur solidité, paraissent avoir été le séjour de personnages de distinction. Les habitans d'Ezra les désignent sous le nom de Seraï ou Palais. Au centre de la partie de la ville habitée aujourd'hui, sont les ruines d'un autre grand édifice quadrangulaire, dont le comble se composait de treize rangées d'arcades, cinq dans chaque et parallèles les unes aux autres. Il n'en existe plus aujourd'hui que trois : le centre, le toit, les colonnes et tout s'est écroulé. C'était, évidemment, un lieu consacré au culte des chrétiens. A l'ouest de ce bâtiment, est une tour carrée qui paraît d'une date plus récente, et qui a probablement servi de beffroi. Au sud du village est un édifice dédié à St. George, ou El Khouder, comme l'appellent indistinctement les mahométans et les chrétiens. C'est un bâtiment carré de quatre-vingt-dix pieds sur chaque face, avec une saillie semi-circulaire à l'est. Le toit en est voûté et soutenu par huit colonnes carrées placées en cercle au centre de l'édifice, et liées les unes aux autres par des arceaux. Devant cet édifice est une petite cour pavée qui sert aujourd'hui de lieu de sépulture pour les prêtres grecs d'Ezra. L'église dans laquelle les Grecs célèbrent le service divin est un bâtiment de

forme ronde, dont le toit est tombé, et dont il ne reste que les murs extérieurs. Elle est dédiée à St. Élie. Les ruines d'Ezra sont considérables mais n'offrent que peu d'intérêt. A chaque pas dans la ville on rencontre des pierres chargées d'inscriptions grecques, les unes couchées sur le sol, les autres faisant partie des murs des maisons. Souvent on les place comme linteau au-dessus des portes en forme d'ornement, et quelquefois sens dessus dessous, car cette langue est absolument inconnue aux habitans d'aujourd'hui.

Il n'y a point de source à Ezra; mais on y trouve plusieurs grandes citernes appelées *birkets*. Dans tout le district pierreux du Ledja, et principalement dans l'intérieur, les villages recueillent aussi, pendant les pluies d'hiver, l'eau dont ils ont besoin; mais comme une grande partie de ces réservoirs se dessèchent naturellement en été, les habitans sont alors obligés de se retirer dans quelque autre partie de la contrée jusqu'à ce que les citernes se remplissent de nouveau; et quelquefois même ils n'y reviennent jamais *. Le Ledja extérieur, appelé Loehf, se dis-

* « Les paysans du Haouran errent de village en village où ils trouvent toujours à se loger commodément dans les mai-

tingue de l'intérieur par un sol beaucoup moins pierreux et plus propre aux pâturages.

En approchant d'Ezra, nous traversâmes plusieurs endroits où se fabriquent des meules de moulin. On les tire horizontalement du rocher où elles laissent des cavités de quatre à cinq pieds de profondeur sur autant de circonférence, et on les transporte ensuite dans les villes environnantes pour y être achevées. Elles sont très-estimées à cause de la dureté de la pierre qui est le tuf pierreux noir dont tout le Haouran est couvert.

Je revins de bonne heure à la maison, pressentant un accès de fièvre, car c'était mon mauvais jour. Il ne manqua pas en effet d'arriver à la minute précise (neuf heures), nonobstant les doses réitérées de quinquina que j'avais prises la veille. Quoique moins violente que d'habitude, elle me retint chez moi toute la matinée. Chesney, de son côté, partit

sons abandonnées; un chameau transporte leur famille et leur bagage. Comme ils ne sont attachés à aucun lieu par des propriétés foncières ou des plantations, et comme ils trouvent partout de vastes champs à cultiver, ils n'éprouvent aucune répugnance à quitter le village où ils ont vu le jour. » (Burckhardt, 221, 223.)

pour courir le pays, après être convenu de me rejoindre à Shohba. Il était accompagné de l'oncle du prêtre, vieillard âgé de soixante à soixante-dix ans, et à peu près d'aussi mauvaise foi que son neveu *.

* Voyez Burckhardt, pp. 69 et 84.

CHAPITRE XXII.

D'Ezra à Shohba. — Bousser. — Troupes d'oiseaux appelés kattas. — Sedjen. — Medjel. — Rima-El-Loehf. — Ayn Mourdouk. — Dhami. — Om Ez-Zeitoun. — Habitans du Haouran. — Impôts oppressifs. — Affreux aspect du Ledja. — Villages abandonnés. — Manière de bâtir les maisons. — Ameublement. — Shohba. — Saléim. — Aatyl. — Kanouat. — Soucida. — Description des antiquités romaines qui se trouvent dans les villes ci-dessus.

6 *novembre*. — Je quittai Ezra une heure avant le jour, afin d'arriver avant la nuit à Shohba, où j'étais sûr, dans le cas où ma maladie se prolongerait, de trouver un logement confortable. Pendant cette longue route, qui dura la journée entière, je passai par une suite de villes et de villages tous bâtis de cette pierre noire particulière au pays, mais qui ne présentaient du reste aucun intérêt local. Il suffira donc de les énumérer aussi sommairement que je les examinai moi-même. La singulière uniformité

de ces sombres villages qui ne sont animés ni par des boutiques ou des bazars à l'intérieur, ni par des arbres, des jardins, ou une végétation quelconque à l'extérieur, jette dans l'esprit du voyageur une espèce de mélancolie difficile à décrire. Nous en traversâmes un grand nombre où il n'y avait pas un seul habitant pour en indiquer le nom à l'étranger.

Cet abandon, qui se fait remarquer dans tout le Haouran, et souvent dans le voisinage des plaines cultivées, peut être attribué à trois causes : 1° A l'énormité des taxes prélevées sur les *fedhans* ; — 2° Aux contributions exigées pour nourrir les soldats en marche ; — 3° Aux tributs prélevés par les Arabes. La première de ces taxes se nomme *miri*. Chaque village est porté sur les livres du pacha pour la somme que son territoire peut produire, quel que soit d'ailleurs le nombre de *fedhans* (couples de bœufs) qu'on y emploie. Du moment qu'une somme est fixée, si le village se dépeuple, les habitans qui restent doivent trouver entre eux la somme à laquelle le village a été imposé par le cadastre qui se conserve à Damas ! Les frais de la nourriture des soldats en marche et la fourniture de

l'orge pour leurs chevaux sont non-seulement très-onéreux, mais encore extrêmement vexatoires par leur mode de perception. «J'ai vu le passage des troupes aussi redouté que celui d'une nuée de sauterelles, et dans cette occasion, le proverbe anglais « Dieu me garde de mes amis, etc. » pourrait être justement appliqué *.» — La troisième et la plus lourde contribution payée par les villageois est le *khone* (fraternité), tribut exigé de temps immémorial par les Bédouins, en retour de leur protection ou plutôt de leur promesse de s'abstenir de toucher aux moissons ou de voler le bétail †. Toute localité paie le khone à un sheikh de chaque tribu; ce chef la reconnaît pour son *ukhta* ou « sœur, » et s'engage à protéger ses habitans contre tous les membres de sa tribu. Indépendamment de ces trois genres d'impôts, il y a encore les *avanias* ou contributions extraordinaires prélevées d'après le caprice du pacha et qui n'ont de bornes que son bon plaisir, ou l'impossibilité de percevoir la somme imposée. Ainsi, l'oppres-

* Burckhardt.

† Ce tribut n'a-t il pas beaucoup de rapport avec celui de *blackmail*, dont il est si souvent question dans les romans de Sir Walter Scott ?

sion du gouvernement d'un côté et les exactions des Bédouins de l'autre, réduisent les fellahs ou cultivateurs du Haouran à une position à peu près aussi précaire que celle des peuples errans du désert.

« Il est rare, » dit Burckhardt, à qui j'emprunte ces détails, « de voir, même parmi les Druses et les Chrétiens, les individus mourir dans le village où ils sont nés. Les familles errent continuellement d'un lieu à un autre. La première année de leur nouvel établissement, le sheikh use de modération envers elles ; mais, ses exactions devenant en peu d'années insupportables, elles fuient alors vers quelque autre lieu où elles ont entendu dire qu'on était mieux traité ; mais elles sont bientôt convaincues que le même système pèse sur toute la contrée. Quelquefois ce ne sont pas seulement les exactions pécuniaires, mais l'animosité personnelle du sheikh ou de quelqu'un des chefs du village qui chassent les familles de chez elles, car on leur permet toujours de s'en aller. Ce vagabondage continuel est la principale cause pour laquelle, dans aucun village du Haouran on ne trouve ni vergers, ni arbres fruitiers, ni jardins potagers. « Irons-nous semer pour des étrangers ? » fut la réponse d'un fellah à une de

mes questions à ce sujet, entendant par ce mot « étrangers » et les habitans qui lui succéderont et les Arabes*. » A deux lieues d'Ezra, nous traversâmes le village de Bousser, habité par des Druses. Dans le war, nous remarquâmes un lieu de pélerinage pour les Turcs, appelé Meziar Elia-Shaa. Ce fut là que nous vîmes pour la première fois des volées considérables d'une espèce d'oiseaux qui nous parurent être de la famille des pigeons ; nos guides leur donnaient le nom de *kattas* : ils se nourrissaient en apparence du grain que l'on venait de semer, mais je ne pus jamais en approcher à une portée de fusil. Ils volent par bandes si immenses et si compactes qu'ils font ombre sur la terre comme un nuage qui passerait devant le soleil.

Nous traversâmes Sedjen, dont toutes les maisons sont en pierres noires, et après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à la source appelée Mezra. Au-dessus de la fontaine est un château en ruines. A une lieue plus loin, dans la direction E. N. E., est Medjel. On y remarque quelques inscriptions grecques sur le côté gauche d'un portique voûté qui

* Voyez Burckhardt, p. 299.

conduit à une place où sont trois caveaux pour les morts. Il y en a d'autres sur le portique d'une ancienne église, convertie aujourd'hui en mosquée. A trois quarts de lieue de là, on rencontre Kafer-el-Loehha, situé dans le Wady Kanouat, sur les frontières du Ledja, avec une église et des inscriptions, qui ont toutes été copiées par Burckhardt. A quarante minutes plus loin, vers le nord, est Rima-el-Loehf où l'on voit un bâtiment de huit pieds carrés sur vingt de haut, avec un toit plat et des caveaux pour les morts.

Les autres lieux par lesquels je passai furent Bereike, village druse; Deir-el-Leben (le monastère de lait); et, finalement, Mourdouk, village sur le penchant du Djebel Haouran, qui possède une belle source où les habitans des villages voisins viennent chaque jour faire leur provision d'eau. De cet endroit, la route, pendant une demi-heure, passe sur un terrain pierreux. Nous fîmes notre entrée à Shohba par la porte de l'est, qui paraît avoir été la principale, car la rue qui y aboutit traverse la ville en droite ligne. Je me dirigeai vers la maison d'une famille chrétienne où j'avais appris que Chesney était déjà descendu.

Dans ses excursions d'hier et d'aujourd'hui, il avait visité les lieux suivans: — Shakkara, Sour, Aazim, sans intérêt; Dhami, qui compte environ trois cents maisons, la plupart bien conservées; on n'y trouve pas de source, mais chaque maison est pourvue de sa citerne. Il n'y a point de terres labourables dans cette partie intérieure du Ledja. Voici le nom des autres villes qu'il traversa : El Jammera en ruines, et Om Ez Zeitoun. Cette dernière, par l'importance de ses ruines, paraît avoir été une ville assez remarquable. Il y vit un petit temple dont il ne reste qu'une arcade à l'intérieur et la porte. A chaque pas, sur la route, on rencontre de nombreuses inscriptions. A tout prendre, il avoua que ce qu'il avait vu n'avait pas répondu à son attente, et qu'il n'y avait pas de quoi se dédommager des dangers auxquels on est exposé de la part des tribus arabes qui habitent le centre du Ledjà *.

* « Le Ledja, dont la longueur est de deux ou trois journées sur une de largeur, est habité par différentes tribus d'Arabes, savoir : — ceux de Selman, de Medledj, de Szolout, de Dhouhere et de Sial. Les Szolout peuvent avoir une centaine de tentes; les Medledj, cent-vingt, et les autres cinquante ou soixante. Ils élèvent un nombre considérable de chèvres qui

SHOHBA, 7 *novembre*. — Ce matin, j'ai reconnu avec satisfaction que j'avais réussi à chasser la fièvre, quoique je ressentisse encore dans mon intérieur, une lutte entre la maladie et ma bonne constitution. J'attribuai cette amélioration, en partie au quinquina et en partie à l'excellent air du Djebel Haouran que j'avais eu le bonheur d'atteindre. Je suis convaincu que si j'étais retourné à Damas, lors de la première attaque, j'aurais péri, avant peu, victime de l'intensité du mal et je remercie la Providence de m'avoir suggéré une idée qui m'a arraché à une mort certaine. Mais, hélas! combien l'homme oublie vite ces avis du Ciel et qu'ils ont peu d'influence sur son avenir! Quoique faible encore, je pus cependant sortir et visiter les curiosités de ce lieu réellement intéressant.

Shohba est la résidence des principaux Sheikhs druses, et était jadis une des villes importantes de ce district, ainsi que l'attestent les murs d'enceinte

trouvent une nourriture facile au milieu des rochers. Quelques uns d'entre eux ont des moutons et des vaches et cultivent la terre en certains endroits du Ledja, où ils sèment du froment et de l'orge. Ils ont peu de chevaux. » — (Burckhardt, p. 111.)

et les restes de magnifiques édifices publics qui l'ornaient autrefois. On peut suivre, tout autour de la ville, la trace des murs qui sont de hauteur ordinaire, sans fossés : ils sont intacts en plusieurs endroits et ont près de quatre milles de circonférence.

A environ cent pieds du centre de la ville, sur une terrasse voisine de la rue qui se dirige vers le sud, sont cinq belles colonnes corinthiennes qui ont soixante-trois pieds de bout en bout, huit pieds sept pouces de circonférence, et neuf pieds trois pouces d'entre-colonnement, sans aucune apparence d'entablement ou de corniche, et sans liaison avec aucun autre bâtiment. Tout près de là, on voit les ruines d'un édifice, à quarante-cinq pieds en arrière du précédent, mais qui n'est pas placé parallèlement avec lui. De l'autre côté de la route, il y a un beau et grand portique et des restes de colonnes.

A l'ouest, est un bâtiment carré de quarante et un pieds sur chaque face, avec un grand portail du côté du nord, ayant dix pieds de large sur vingt de haut. Derrière ce bâtiment, il paraît avoir existé une cour de la même dimension, ayant à son angle septentrional un autre bâtiment irrégulier, consistant en une grande niche au milieu, avec des ailes en retour de

chaque côté, se dirigeant vers la façade, de manière à former un demi-hexagone irrégulier. Le tout a cent pieds de large sur vingt-cinq de haut, et est appelé par les Arabes *Beit-el-Serai* (le palais)*.

Au sud de ce dernier édifice se trouve la principale curiosité de Shohba : un théâtre bien conservé. Il est bâti sur un terrain en pente, et l'hémicycle est entouré d'un mur de près de dix pieds d'épaisseur, dans lequel on a pratiqué neuf portes voûtées, conduisant à l'intérieur. L'arène forme une demi-ellipse dont le plus court diamètre a trente-six pieds, et le plus long quarante-six : la longueur de tout l'édifice est de soixante-dix pieds. Il y a dix rangs de gradins qui partent presque du sol et qui ont vingt-deux pouces de large sur dix-huit de haut. Ces rangs de gradins sont coupés, à la moitié de leur hauteur, par un espace uni auquel on arrive de l'extérieur au moyen d'une galerie couverte de douze pieds d'élévation. Au-dessous de cette galerie, il en existe une autre pareille, de niveau avec l'arène du théâtre, sur

* « Je ne me hasardai pas à y pénétrer, ayant une mauvaise opinion de son propriétaire actuel, le chef de Shohba qui, quelques années auparavant, força M. Seetzen à retourner sur ses pas et à partir pour Soueida. » (Burckhardt, page 71.)

laquelle elle ouvre par neuf portes voûtées, de sorte que de nombreux spectateurs pouvaient entrer et sortir sans se gêner en rien les uns les autres, et une fois arrivés au passage central ou pourtour, ils avaient la faculté de s'asseoir sur les rangs de gradins les plus élevés ou les plus bas, suivant leur bon plaisir. L'édifice a vingt-huit pieds de haut et est bâti en pierre de taille.

A une petite distance au nord-est, on rencontre le bout d'un aquéduc qui amenait jadis l'eau à la ville. Il en reste encore cinq arcades à peu près, et l'on peut suivre les traces du reste pendant environ deux milles jusqu'au pied de la montagne (le Zimhi) où se trouve la source qui l'alimentait. Les arcades ont vingt-deux pieds six pouces d'ouverture et neuf pieds trois pouces de large; les culées ont huit pieds dans un sens et neuf pieds trois pouces dans l'autre. La hauteur totale jusqu'à la place où était le conduit, dont il ne reste plus de traces, est de trente-quatre pieds.

A quelques pas de l'extrémité de l'aquéduc étaient les Bains, bâtiment considérable formant un carré long avec une façade de cinquante-neuf pieds de large. Dans le fond, il y avait deux grandes salles,

l'une de soixante-dix pieds sur trente, l'autre de soixante sur vingt-quatre; elles étaient hautes de vingt-sept pieds huit pouces; la voûte de chacune est de ciment de lave et d'autres légers matériaux qui se sont écroulés. Au nord, on voyait trois bâtimens circulaires, de vingt-neuf pieds de diamètre, couverts d'un dôme fait des mêmes matériaux.

Une des grandes routes qui vient du sud passe derrière les bains, et est coupée, au centre de la ville, à angle droit par une autre. Chaque coin du carrefour est marqué par un carré ou piédestal en maçonnerie pleine, ayant dix-sept pieds sur chaque face et sept de haut; ces piédestaux sont à vingt-cinq pieds les uns des autres. Il n'y a pas d'apparence qu'ils aient jamais supporté de statue ou d'ornement quelconque. On en a ouvert un, sans doute pour y chercher des trésors, et on a acquis la certitude que l'intérieur était rempli de gravois.

Les grandes rues qui partent de là sont pavées en pierre de taille, parfaitement unies et admirablement ajustées. Elles ne font point des angles droits avec la route, mais sont placées dans une direction un peu diagonale, comme pour leur donner plus de force; elles sont encore dans un très-bon état de

conservation. Il y a huit portes, dont chacune a une chaussée pavée de la même manière et conduisant dans l'intérieur de la ville. Les quatre grandes rues conduisent aux portes qui regardent les points cardinaux. Ces portes ont trois issues : une grande et deux plus petites de chaque côté pour les piétons.

Ici, comme dans tout le Haouran, les maisons sont bâties en pierres : on y pénètre par une petite porte qui conduit à une cour, autour de laquelle sont les appartemens ; les portes en sont ordinairement très-basses et servent de fenêtres dans le jour. A cet effet, on les laisse ouvertes. Quelquefois il se trouve une petite ouverture au-dessus de la porte. L'intérieur des chambres, dont la hauteur dépasse rarement neuf ou dix pieds, est construit de larges pierres carrées qu'on laisse découvertes, et qui, par leur couleur noire, donnent à ces chambres une apparence entièrement sombre. Un seul arceau traverse le centre ; il a, en général, deux à trois pieds de large, et supporte le toit. Cet arceau s'appuie de chaque côté de la chambre sur des piliers très-bas, et quelquefois il part immédiatement du plancher : le toit pose dessus. Il consiste en lames de pierre, larges d'un pied, épaisses de deux

pouces, et longues à peu près comme la moitié de la chambre. Elles reposent par un bout sur de petites saillies de pierre dans le mur, et de l'autre sur le faîte de l'arceau. Ces lames sont, en général, jointes les unes aux autres. On trouve peu de meubles dans ces maisons.

Le genre de vie, les mœurs et les manières des Turcs et des chrétiens qui habitent le Haouran diffèrent peu de ceux des Arabes. La seule différence, c'est que les premiers ont une résidence plus fixe, demeurant dans des maisons, tandis que les autres vivent sous leurs tentes, qu'ils transportent où bon leur semble. Dans les classes pauvres, une natte jetée sur le plancher est le seul coucher usité : les plus riches se servent d'un tapis, mais jamais de matelas. Jamais, non plus, ils ne se déshabillent. La batterie de cuisine se borne à un chaudron pour cuire le bourgoul, et à des bouilloires pour faire le café. La provision annuelle de froment et d'orge se garde dans des réservoirs (*kawara*), qui ont cinq pieds de haut sur deux de diamètre. Ils sont faits de terre glaise et de paille hachée, durcies au soleil. Dans ce pays, où la conservation de sa propriété est si incertaine, on ne trouve ni boutiques ni bazars. Les habi-

tans achètent ce dont ils ont besoin dans les voyages qu'ils font de temps en temps à Damas, ou bien à des colporteurs dont nous rencontrâmes un grand nombre sur la route. Ces derniers font aussi un commerce important avec les Bédouins, dont ils obtiennent toute protection. Ce seraient d'excellens guides pour les Européens désireux de visiter les tribus arabes.

8 *novembre.* — En quittant Shohba * par la porte de l'est, nous remarquâmes sur le penchant et la crête d'une colline deux réservoirs circulaires pavés en pierre, et de cent pieds de diamètre.

Après être descendus à Ayn-Mourdouk et avoir suivi les sinuosités de la route sur le flanc de la montagne, nous arrivâmes à Saleim, petit village à une lieue de distance de la source. Nous nous y arrêtâmes un moment pour admirer un petit temple qui était sans doute, autrefois, d'une belle architecture; il a soixante pieds sur quarante-cinq hors œuvre. On arrivait, par des degrés, à une porte carrée, à l'extérieur de laquelle se trouvaient, au moins, deux colonnes corinthiennes, avec enta-

* Voyez Appendice, n° 21.

blement, corniche, etc., correspondant avec les autres belles colonnes qui entouraient l'édifice, et qui sont presque toutes tombées. Il paraît avoir eu un fronton sur le côté des murs, avec une bordure étrusque, qui l'ornait en partie. Au coin du bâtiment, dans l'intérieur, il y avait quatre rangs d'arcades, sur lesquelles reposait le toit de pierre qui, s'étant écroulé, a entraîné dans sa chute les corniches, une grande partie des murs supérieurs, les colonnes, etc. La feuille des chapiteaux des colonnes était plutôt l'égyptienne que la corinthienne. Ce bâtiment, richement sculpté, se nomme Hour-Meraf. Nous vîmes encore un réservoir et les ruines d'un autre temple grandement endommagé, puis quelques inscriptions grecques. Les ruines de Saleim peuvent avoir un mille de circonférence. Elles occupent le flanc est et le pied d'une colline, et sont en partie habitées.

De là nous gravîmes une montagne pierreuse, couverte en partie de chênes nains qui nous réjouirent la vue, car il n'existait rien de pareil dans la plaine. Au bout d'une heure et quart de marche, nous atteignîmes la ville de Kanouat, assise en pente sur les bords de la profonde wady de ce nom, qui

passe au milieu de la ville. La campagne environnante est belle comparativement au reste du pays, et la vue est très-étendue.

A la partie supérieure de la ville, vers le sud, sont les principales ruines ; ce sont, suivant toute apparence, celles d'un palais. On y voit encore de grands appartemens ornés de colonnes. On arrive à celui du sud par un escalier qui conduit à une belle porte sculptée. Celui du nord, qui avait soixante-sept pieds de large, et dont la façade était un peu plus profonde, possédait un rang de colonnes, distantes du mur d'environ douze pieds. Il ne reste plus que celle du coin, qui est appuyée contre un arc-boutant carré. Au faîte était une corniche avec une bordure étrusque ; sur le mur du fond, à moitié de sa hauteur, était une projection semblable à celles de Shohba. Près de l'angle, une porte de quatorze pieds de large, située à dix-sept pieds de l'encoignure, s'ouvre sur une colonnade d'ordre corinthien, dont il reste huit colonnes qui ont huit pieds et demi de circonférence, et six et demi d'entre-colonnement. Parallèle à cette façade regardant le nord, et à huit pieds en arrière, se trouve le second grand appartement, dont la façade est à trente-cinq pieds en

arrière du premier, et qui a soixante-onze pieds neuf pouces de long, sur quarante-sept de large. Les portes ont douze pieds d'ouverture. Elles sont carrées par le haut et remarquablement belles. A sept pieds des jambages et sur la même ligne, sont deux colonnes à la même distance, formant corridor; tout autour du mur, règne un rang de colonnes qui ne sont ni toscanes, ni doriques, et surmontées d'une corniche unie; elles ont sept pieds et demi de circonférence et six d'entre-colonnement. Immédiatement derrière, et joint à cet appartement, il s'en trouve un autre de même dimension, avec une galerie de pareilles colonnes, des arcades courant de l'une à l'autre, des arêtes joignant le mur oriental aux colonnes, et une niche de vingt-six pieds de large de ce côté. Ces galeries paraissent avoir été couvertes à l'intérieur. Au-dessus de l'appartement, on voit les traces des deux planchers en pierre qui s'appuyaient sur les arcades, mais qui se sont écroulés dans l'espace qui est au centre. Au sud-ouest était une galerie large de dix pieds, parallèle au mur du fond, sur chaque côté de laquelle, est et ouest, se trouvaient des appartemens, aujourd'hui en ruines, qui donnaient sur une magnifique cour

pavée. La route est aussi pavée de ces mêmes belles pierres. Vers le sud, à environ trois cents pieds de distance, il existe un petit temple avec une porte d'un travail exquis, ouvrant au nord. Sur la même ligne que les jambages de la porte, sont deux colonnes corinthiennes soutenant le portique intérieur, qui a trois pieds de large, à l'extérieur duquel sont quatre autres colonnes corinthiennes qui ont dix pieds de circonférence et six pieds et demi d'entre-colonnement; la distance qui sépare les deux colonnes intérieures est de sept pieds et demi. Une belle corniche taillée règne tout autour. Ce temple a cinquante pieds de large, et quarante-quatre pieds neuf pouces à l'intérieur, qui est encombré de fragmens de colonnes plus petites, avec une frise supportant soit un toit entier sur des arcades, soit une galerie couverte autour des murs. Devant le temple, était une grande cour bien pavée, avec une citerne en dessous, dont la couverture était soutenue par des arcades. A l'est, est un mur en pierre de taille, d'environ sept pieds de haut avec deux appuis carrés faisant saillie, et assez solides pour avoir supporté des statues ou autres ornemens.

Un peu à l'ouest, est une partie des murs de la

ville, élevés de douze pieds, droits, perpendiculaires et d'un style parfait. A cent toises environ, dans la direction de l'ouest-sud-ouest, se trouve un autre temple formé de deux rangs de colonnes corinthiennes, parallèles les unes aux autres : celles de l'intérieur sont plus petites que celles de l'extérieur, et posent sur une plate-forme élevée de huit pieds et demi, qui se trouve dans l'intérieur de la première ligne.

De Kanouat, nous descendîmes la montagne dans la direction de l'ouest, et, une heure après, nous arrivâmes à Aatyl, petit village druse au milieu d'un bois. Les ruines qu'on y voit ont à peu près un mille de circonférence. Les bâtimens sont anciens, encore debout en grande partie, couverts de toits en pierre et habités. Au couchant, se trouve une arcade d'une belle architecture, ayant fait partie d'un temple de petite dimension, où se rendaient peut-être des oracles. Quelques fragmens de colonnes, de frises et de bordures étrusques gisent çà et là dans son enceinte.

Sur un monticule au sud et hors de la ville, est un petit temple semblable à celui de Saleim, avec un portique de quatre colonnes, à dix ou douze pieds

du mur du fond, qui se termine aux angles par des pilastres d'ordre corinthien. La porte est carrée par le haut, et supérieurement sculptée tout autour. Nous ne vîmes pas l'intérieur qui était habité.

De là, prolongeant notre course au sud-sud-est, nous arrivâmes, après une demi-heure de marche, à Soueida, assise sur un terrain élevé sur le penchant du Djebel-Haouran. Le Kelb-Haouran, ou le pic le plus élevé de ces montagnes, est au sud-est de cette ville. Au nord, et tout près de là, descend le profond wady Essoueda, qui vient des montagnes où plusieurs autres se réunissent à lui. C'est de ces nombreux torrens qui sortent du Djebel-Haouran, les sources étant très-rares dans la plaine, que les habitans du Haouran tirent leurs moyens d'existence et le succès de leur agriculture. Il est traversé par un pont solide et bien bâti, et fait tourner cinq ou six moulins près du village.

Soueida est considérée comme la première ville druse du Haouran; elle est la résidence du principal sheikh. Ce titre, quoique héréditaire dans la famille de Hamdan, n'est pourtant pas soumis à la loi de primogéniture. A la mort du chef, celui de la famille qui jouit de la plus haute estime, par ses richesses et

son caractère personnel, est élu et confirmé par le pacha * ; néanmoins, les Druses paraissent rechercher la protection des Arabes plutôt que celle de ce pacha. Quoique chargés de la défense de leurs villages, quand ce dernier est en guerre avec quelque tribu, ils prennent pour base de leur conduite le système du « laisser faire » ou de la neutralité ; car il existe entre eux un traité tacite qui leur assure l'inviolabilité de leurs propriétés personnelles. Cette connivence leur attire, comme de raison, la haine des fellahs ou cultivateurs. Il semblerait que cette politique anti-patriotique existe depuis très-longtemps ; car nous lisons que, sous Auguste, le gouvernement de cette contrée, qui s'appelait alors Trachonitis, fut transféré de Zénodore à Hérode, roi de Judée, en conséquence de l'encouragement que le premier avait donné aux incursions déprédatrices des Arabes du désert voisin.

Soueida était jadis une des plus grandes villes du pays ; ses ruines ont au moins quatre milles de tour. On y remarque entre autres une rue courant en droite ligne pendant environ un quart de mille et

* Voyez Burckhardt, page 303.

dont les maisons de chaque côté sont encore debout. L'espace intermédiaire est extrêmement étroit et ne laisse de passage que pour une seule personne ou une bête de somme. De chaque côté se trouve un trottoir étroit, et en plusieurs endroits il y a des salles voûtées et ouvertes, qu'on suppose avoir été des boutiques. Cette rue commence à l'extrémité supérieure de la ville, près d'une grande porte voûtée construite en travers. Plus bas, nous vîmes un élégant édifice, vis-à-vis d'une fontaine, qui est en forme de croissant; sa façade présente une espèce de niche dans l'intérieur de laquelle sont trois autres niches de moindre dimension. Autour du toit, qui est plat, il y a une inscription grecque que je ne pus copier parce que j'avais le soleil dans les yeux. Non loin de là, est un ancien monument de cent cinquante pieds sur quarante à l'intérieur, traversé d'arcades posant sur des colonnes irrégulières. Il sert aujourd'hui de mosquée.

Au bout de la grande rue et en dehors de la ville, est une tour de quatre-vingts pieds d'élévation, et de vingt-cinq pieds en carré à la base, avec des fenêtres dans le haut, dont deux côtés se sont écroulés, sans doute par suite d'un tremblement de terre.

Près de la maison du sheikh, sur le sommet de la montagne, est un vaste temple dont il reste huit belles colonnes corinthiennes, ainsi que l'entablement et le *cella* qui sont entiers. En mesurant ce dernier avec un cordeau, nous trouvâmes qu'il était irrégulier, sans aucun accident dans le terrain sur lequel il est bâti qui justifiât ce manque de précision. Quand on se dirige du commencement de la rue, vers le sud, on trouve un vaste bâtiment en ruine appelé, par les habitans, El-Kenisset (l'église). Il touche à un autre édifice qui paraît avoir été un couvent. L'église a cent trente pieds de long sur quatre-vingt-neuf de large. La principale entrée, qui a deux portes voûtées de chaque côté, regarde le couchant. Au nord, à l'étage supérieur, sont sept croisées, et à l'extrémité orientale il y a une grande niche de trente et un pieds de large, avec deux plus petites de chaque côté. Il paraît qu'il y avait autrefois des colonnes ayant des feuilles de lotus à leurs chapiteaux, et formant une galerie tout autour de l'édifice. Aujourd'hui il n'y a plus de toit. Autour des portes latérales, il y a quelques belles frises ; on a effacé les croix qui les dominaient, ce qui a eu lieu probablement quand on en a fait une mosquée.

Au haut d'une montagne, au nord-ouest, sur l'autre rive du wady, est un bâtiment en pierre, carré, et tombant en ruine, que les habitans nomment Doubeis. Il a trente pieds en tous sens, avec six demi-colonnes terminées par une frise, une corniche, etc., de chaque côté. Ces colonnes ont trois pieds et demi d'entre-colonnement, avec un diamètre de deux pieds six pouces et une hauteur de vingt-six pieds. L'édifice est massif à l'intérieur, et il paraît que le toit se terminait en forme de pyramide, où sans doute se trouvait la place d'un tombeau. Les quatre angles, et non les côtés, regardent le levant, le couchant, le nord et le midi. Du côté du nord-est, près de l'encoignure, on lit une inscription grecque en beaux caractères. Il y en a également une en hébreu que je ne pus copier d'une manière satisfaisante, à cause de mon ignorance de la langue *.

* L'auteur de ce voyage n'a point transcrit ici les nombreuses inscriptions qu'il avait copiées, parce qu'à son retour il a reconnu que la plupart avait déjà été données par Burckhardt. Il saisit cette occasion pour réclamer l'indulgence de ses lecteurs pour les détails architectoniques dans lesquels il vient d'entrer. On voudra bien remarquer que son ouvrage est le premier qui les fournisse, car Burckhardt, qui voyageait comme Musulman, ne pouvait pas se permettre de prendre publiquement des mesures

CHAPITRE XXIII.

Boszra. — Villages du Djebel Haouran. — De Soueida à Shemskein, le long du Loehf. — Nous prenons une escorte arabe pour aller au sud. — La tribu de Beni-Szakhr. — Armes des Bédouins. — Jumens bédouines. — Evolutions équestres. — Draa, l'ancien Edrei. — Un bivouac. — Repas de nuit. — La rivière Zerka, le Jabock de l'Ecriture. — Arrivée à Amman, l'ancienne capitale des Ammonites.

10 *novembre*. — Notre intention était de nous rendre de cette ville à Boszra, l'ancienne capitale de la province et la principale ville du Haouran, où sont plusieurs édifices parfaitement conservés*; mais on nous assura que le pays qui l'environne était très-dangereux. La même difficulté nous empêcha de pousser plus avant dans la montagne, l'ancienne Atsadamum, dont on dit que le versant oriental est garni d'innombrables villages bâtis en pierre, mais

* Voyez Appendice, n° 22.

tombant en ruine, ayant été abandonnés à cause des exactions des Arabes du désert auquel ce pays est contigu *. Le sheikh se refusa absolument à nous donner une escorte, prétendant que, comme nous lui avions remis des lettres de recommandation, il se regardait comme moralement responsable de tous les malheurs qui pourraient nous arriver. Nous nous en laissâmes dissuader d'autant plus facilement, qu'on nous insinua que nous pourrions effectuer ce voyage par le moyen de la tribu des Beni Szakhr, dont on trouvait toujours une partie à Shemskein, sa principale résidence en été, quand elle est en paix avec le pacha. Nous partîmes donc ce matin même pour cette dernière ville.

Au lieu de prendre la route directe à travers la plaine, nous suivîmes les frontières du Ledja appelées le Loehf, jusqu'à Ezra, passant par Rima, Medjel et Sedjen. Du côté du sud, nous avions à nos pieds la grande plaine du Haouran, et l'œil, vu l'égalité du terrain, pouvait l'embrasser à peu près dans toute son étendue. Le sol consiste en une belle terre noire très-profonde, mais qui paraît aujourd'hui aban-

* Voyez Appendice, n° 23.

donnée. Dans le temps où cette plaine était cultivée par les nombreuses et industrieuses colonies romaines qui habitaient autrefois ces contrées, le tableau devait en vérité être à la fois agréable et imposant pour le voyageur qui, de ce site élevé, jetait les yeux autour de lui, et contemplait les moissons dorées ployant sous la brise, et, semblables aux douces ondulations du vaste Océan, n'ayant comme lui d'autre limite que l'horizon.

A Ezra, nous tournâmes vers le sud-ouest, et en deux heures nous atteignîmes Shemskein, un des principaux villages du Haouran. Il est situé sur la route du pélerinage, sur un terrain un peu élevé, au pied duquel coule le Wady Hereir. Le sheikh de Shemskein a le titre de Sheikh-el-Haouran, et tient le premier rang parmi les sheikhs de village du pays ; il est, en conséquence, l'arbitre des contestations qui s'élèvent entre ces chefs et les paysans. A l'époque du Hadj, il ramasse, dans le Haouran et le Djolan, quelques centaines de chameaux pour accompagner les pélerins à la Mecque. Son revenu est très-considérable. En arrivant, nous eûmes une peine infinie à nous procurer un logement pour la nuit, le sheikh prétendant que sa maison était pleine ; et comme nous

étions sur la route du Hadj, les habitans n'en étaient que plus mal disposés envers nous, vu notre qualité de chrétiens. Pendant que notre guide était en quête d'un logis, j'eus beaucoup à souffrir du froid auquel nous étions exposés. Cette ville étant sur une hauteur, le vent y est excessivement piquant, et j'étais mal pourvu des vêtemens nécessaires pour passer la nuit à la belle étoile, dans le cas où nous y serions forcés. Enfin, nous dûmes à l'espoir d'une ample rémunération plutôt qu'à un sentiment d'humanité, la permission de coucher dans une petite chambre noire que le bétail traversait pour passer dans une autre pièce intérieure, la plus chaude des deux. Notre argent nous procura aussi de quoi nous faire à souper.

11 *novembre*. — Ce matin, nous descendîmes dans la plaine où était campé le chef arabe qui devait nous escorter dans notre excursion vers le sud. Notre guide druse, sheikh Warfa, refusa de nous accompagner dans cette partie de notre voyage où le danger devenait plus imminent, mais il offrit de faire toutes les dispositions que nous jugerions nécessaires pour nous faciliter le moyen d'atteindre au but que nous nous proposions. Les noms de tous les lieux

que nous désirions visiter furent écrits en caractères arabes. Cette liste comprenait Djerash, Om Keis, Amman et toutes les intéressantes ruines qui s'étendent jusqu'à Om-el-Reszasz au sud, et le Jourdain à l'ouest. Pour cela, Hatib (c'était le nom du chef arabe) demanda la somme de quarante piastres d'Espagne ou six cents piastres turques, somme considérable pour le service qu'il devait nous rendre ; car nous découvrîmes par la suite qu'ils étaient à la veille de partir pour gagner leur camp d'hiver, qui se trouve sur les frontières du désert au sud-est d'Amman. Dans cette somme, étaient comprises notre nourriture et celle de nos chevaux. Les Beni Szakhr sont une tribu d'Arabes libres. Suivant Burckhardt, ils errent dans la plaine entre la quatrième et la cinquième station du Hadj, et de là s'étendent à l'ouest vers les montagnes de Belkaa. Le pacha, (celui de Damas) les emploie à la défense des caravanes contre les autres tribus, service pour lequel ils reçoivent des sommes considérables.

Vers deux heures de l'après-midi, ayant appris que nos amis levaient leurs tentes, nous nous dépêchâmes de descendre dans la plaine pour nous joindre à eux. Ils formaient un corps d'environ

trente hommes, tous armés de lances, d'épées et de pistolets. Les lances (*ramahl*) ont douze pieds de long et sont faites d'une espèce de bambou avec une pointe de fer ou d'acier aiguisée, et à l'extrémité opposée, une autre pointe de fer pour les ficher en terre. Près de la partie supérieure est une touffe de plumes d'autruche noire, emblème de mort. Ils avaient en outre des sabres (*scif*) dans un grossier fourreau de cuir, qu'ils ne quittent jamais. Quelques uns avaient à leur ceinture des poignards courbés (*sikkin*) et des pistolets. Cette dernière arme est étrangère au véritable équipement bédouin et n'est portée que par ceux qui sont au service du pacha. Hatib, leur chef, jeune homme d'une beauté remarquable, se distinguait par un kombaz de soie et une pelisse doublée de fourrure. Ses traits attestaient que le vrai sang bédouin coulait dans ses veines. Comme tous ses frères du désert, il était d'une taille moyenne, bien fait, mais mince; son teint était basané; ses yeux noirs, pleins de feu et d'un brillant qu'on voit rarement dans le nord, étaient ombragés par d'épais sourcils noirs; il avait le nez aquilin, les cheveux noirs, la barbe courte et rare. Ils ont tous de très-belles dents, ce qu'on

attribue à la nature de leur régime, qui se borne presque exclusivement à des substances farineuses, avec du lait et du beurre.

En deux heures, nous atteignîmes Daal. Le sheikh de ce village, dont les habitans sont fellahs, nous reçut dans le medhafé ou salle des réceptions publiques. Ici, comme partout ailleurs, une allocation, à laquelle contribuent tous les habitans, est accordée à ce chef, pour l'aider à faire face aux dépenses occasionées par les étrangers qui viennent le visiter. Ce serait une insulte de la part de ceux-ci d'offrir de l'argent, car un voyageur reste rarement plus d'une nuit dans le même endroit.

Au coucher du soleil, on apporta un immense bol de bourgoul, qu'on déposa par terre dans un coin de la salle. Les Beni-Szakr s'assirent autour du plat en aussi grand nombre que le cercle le permettait, faisant ensuite place aux autres quand les premiers étaient rassasiés. Les Arabes plongent toute la main droite, la gauche restant inactive, dans le plat qui est devant eux; ils pétrissent le riz en boulette aussi grosse qu'un œuf de poule; après quoi, ils l'avalent. Cette manière malpropre de manger, dégoûta beaucoup le pauvre Chesney, et le sheikh, s'en

étant aperçu, mit une portion pour nous dans un plus petit bol, en nous prévenant que nous pouvions le manger à notre mode. On voyait, du reste, que nos belles manières excitaient toute sa compassion. Les Arabes se lavent les mains avant le repas, mais rarement après. Le savon est peu en usage dans le désert. L'habitude dégoûtante de l'éructation après le repas y est universelle, ce qui vient probablement de la précipitation avec laquelle ils mangent, car ils restent rarement plus de quatre ou cinq minutes à table. Ils ne parlent jamais en mangeant. Le souper fini, on servit le café, et on se mit à fumer et à causer, ce qui dura à peu près une heure; après quoi, chacun s'enveloppa dans son mashlakh et s'étendit sur une natte pour dormir. Comme il faisait froid, on entretint pendant la nuit un grand feu de cotrets, qui fut allumé dans un trou au milieu de la chambre, avec trois ou quatre pierres en guise de chenets, sur lesquelles on posa la cafetière. Comme il n'y avait point de cheminée, la fumée augmentait parfois à un tel point que nous en étions presque suffoqués. Les Arabes se levèrent fréquemment dans la nuit pour allumer leur pipe et causer, puis ils revenaient dormir.

12 *novembre.* — Notre route a passé ce matin par le centre de la grande plaine du Haouran, où l'on ne découvre ni monticule ni arbre à plusieurs milles à la ronde. Ici, nos hommes nous gratifièrent d'une représentation de leur manière d'attaquer et de se défendre. A un signal donné, ils se divisèrent en deux troupes qui prirent chacune une direction opposée, laissant Chesney et moi, qui étions médiocrement montés, dans l'embarras de savoir laquelle des deux nous devions suivre pour ne pas rester seuls. Un instant après, ils reparurent; car ils s'étaient éloignés presque à perte de vue, et s'approchèrent les uns des autres avec une vitesse inconcevable; pendant cette évolution, chacun choisit un adversaire et le provoqua à un combat singulier, en feignant de le frapper de sa lance; qu'il ressaisissait sans quitter l'étrier. Pour frapper, les uns brandissent pendant quelque temps l'arme au-dessus de leur tête, puis la lancent: d'autres la tiennent et la manient à hauteur de la selle. Quand ils sont serrés de près, ils la jettent continuellement en arrière pour empêcher celui qui poursuit de trop approcher. Ces évolutions durèrent plus d'une demi-heure, et cependant quand ils revinrent, les chevaux étaient

très-peu fatigués et les hommes ne l'étaient pas du tout.

A cheval, le Bédouin n'a pas l'assiette gracieuse de l'Osmanli, mais il est plus ferme sur sa selle. A le voir, on dirait un vrai centaure. En général, leurs chevaux sont petits ; leur taille dépasse rarement quatorze paumes. Ils se servent presque exclusivement de jumens, parce qu'elles sont supérieures aux étalons pour la vitesse et le bon naturel. Ils vendent ces derniers aux habitans des villes ou aux fellahs. Ils ne les aiment pas, non-seulement parce qu'ils sont plus vicieux que les jumens, mais encore à cause de leurs hennissemens qui, dans une expédition nocturne, peuvent contribuer à les faire découvrir. On commence à monter les chevaux arabes au bout de leur seconde année ; après quoi, la selle quitte rarement leur dos. Ils restent au grand air durant toute l'année, et n'entrent jamais dans la tente, même pendant la saison des pluies. En été, ils demeurent exposés aux rayons du soleil du midi. En hiver, une toile grossière est jetée sur la selle. De même que son maître, le cheval du Bédouin est rarement malade, quoique l'on prenne peu de soin de sa santé. Le cautère actuel est le

remède le plus généralement adopté; c'est de là qu'est venue l'opinion erronée que les Arabes marquent leurs chevaux.

En arrivant à Draa, l'ancienne Edrei, située dans une profonde vallée au sud-ouest de Daal, et à deux lieues sud-est de Mezareib, nous passâmes, avant d'entrer dans la ville, sur un pont turc de cinq arches, très-bien construit et parfaitement conservé. D'un côté, il y a un parapet qui supporte le conduit d'un aquéduc; quelques pas plus loin, nous vîmes un grand birket ou réservoir entouré de pierres dans le creux de la montagne. Il a quatre cent quatre-vingts pieds de long sur cent quatre-vingt-quinze de large et vingt de profondeur; mais, à cette époque de l'année, il était à sec. Non loin de là, sont les ruines d'un grand bâtiment avec une coupole faite de matériaux légers, et que les habitans appellent Hammam (*Bains*). A l'extrémité méridionale de la ville est un immense édifice rectangulaire ayant cent trente pieds de long sur quatre-vingt-seize de large, avec une double colonnade couverte tout autour. Au milieu se trouve une citerne. Les colonnes qu'on y a employées n'ont plus que le tiers de leur longueur primitive, et sont d'ordre ionique

et corinthien mêlés sans aucune règle. Nul doute que ce ne fût là autrefois une église chrétienne, et plus tard une mosquée. Dans la cour, est un beau sarcophage avec des têtes de lion en relief. A l'une des encoignures, se trouve une haute tour ou clocher. Il y avait encore d'autres ruines moins importantes qui couvraient un espace de deux milles et demi de circonférence.

Nous dormîmes un peu après le dîner, puis nous remontâmes à cheval et continuâmes notre route vers le sud. En marche, les Bédouins ne se suivent pas les uns les autres et n'observent aucun ordre particulier; mais, quand ils approchent d'un lieu où ils redoutent quelque danger, ils s'avancent sur une ligne, laissant environ dix pas d'intervalle d'un homme à l'autre, le chef au milieu. Le pays que nous parcourions cessa d'être habité, et l'on nous avertit de nous préparer à une rude nuit. L'idée de coucher à la belle étoile ne me troubla en aucune façon; mais, quand j'appris que nous serions obligés de nous passer de souper, attendu qu'il n'y avait point de village à portée, le cœur me manqua : j'avais négligé d'apporter avec moi quelques restes du repas précédent. Au coucher du soleil, nous nous

arrêtâmes pour faire manger nos chevaux : on mit, comme d'habitude, le grain dans de petits sacs qu'on leur attacha au cou. Après quelques instans de repos, nous continuâmes notre route, tantôt à travers un pays plat, tantôt franchissant de petits tertres sablonneux peu élevés, jusqu'à environ dix heures du soir que nous nous arrêtâmes pour bivouaquer le restant de la nuit. Nos hommes attachèrent leurs chevaux en cercle à des piquets, ce qui se fit de la manière suivante. On passa une des jambes de devant dans un anneau de fer qu'on ferma à clé. Cet anneau était fixé à l'une des extrémités d'une longue chaîne qui, par l'autre bout, tenait à une pièce de fer qu'on enfonça dans la terre. Chaque Arabe plaça aussi sa lance droite à côté de sa couverture, de manière à pouvoir la saisir en un instant en cas d'attaque. Pendant que cela se passait, on envoya des hommes à la découverte sur les collines qui bordaient l'étroite vallée où nous devions passer la nuit. Les tribus arabes sont presque continuellement en état de guerre les unes contre les autres. Il n'existe jamais de paix générale entre elles. Elle se rompt aussi aisément qu'elle se conclut, car leurs guerres ne sont jamais de longue durée. Leur

manière de combattre est celle des partisans; rarement ils livrent de bataille générale; tomber à l'improviste sur l'ennemi et piller son camp, c'est là le but principal des deux partis. Quand ils sont attaqués par des forces supérieures, ils lâchent pied sans combattre; mais ils saisissent la première occasion de prendre leur revanche, s'il leur arrive de rencontrer un camp de leurs ennemis plus faible qu'eux.

N'ayant point de manteau, je souffris beaucoup du froid; mais pour en diminuer la sensation, je jetai par-dessus moi la couverture sur laquelle j'avais l'habitude de me coucher. Cependant, je trouvai qu'en agissant ainsi, j'avais échappé à un inconvénient pour retomber dans un autre. Le sol était très-pierreux et j'en éprouvai tant de douleur aux côtés que je fus plusieurs heures sans pouvoir m'endormir. Je commençais à la fin à m'accoutumer à ma situation, et je venais de fermer les yeux quand je fus réveillé par les hommes qui m'entouraient, et qui se préparaient à partir. Comme on ne consultait en rien notre commodité, il devint de plus en plus évident que ce n'était pas pour nous seuls que ce voyage avait été entrepris.

Une heure avant le lever du soleil, nous nous arrê-

tâmes à un camp arabe, où nous eûmes la satisfaction de nous chauffer à un bon feu de broussailles qu'on avait ramassées dans le voisinage. La réflexion de la lumière sur les traits basanés et les yeux étincelans des Bédouins, enveloppés dans leurs manteaux et groupés autour du feu, faisait l'effet le plus pittoresque qu'on puisse imaginer, et aurait pu nous fournir le sujet d'un joli croquis, si leur préjugé, bien connu sur ce point, ne nous eût empêchés de faire l'essai de nos talens. Nous déjeûnâmes avec du *ftita* : c'est une pâte faite de farine sans levain et d'eau que l'on fait cuire dans les cendres de fumier de chameau, et à laquelle on mêle un peu de beurre. Nous trouvâmes ce mets excessivement fade, mais nous étions trop affamés pour le refuser.

13 *novembre*. — Au point du jour, le Kalaat-ez-Zerka, une des stations du Hadj de Syrie (la sixième depuis Damas), se montra soudain à notre vue, occupant une position élevée sur la droite, et bientôt après nous découvrîmes le Nahr-ez-Zerka, le Jabbock de l'Ecriture. Ses eaux se réunissent d'abord au sud du Djebel Haouran; là, il entre dans le Djebel Belka, et après avoir serpenté à travers les wadys,

dans la direction de l'ouest, il se jette enfin dans le Sheriat-el-Kebir (le Jourdain). A l'endroit où nous l'aperçûmes, ce n'était qu'un triste ruisseau encaissé dans des roseaux, mais ses eaux sont limpides et de bon goût.

Au midi du Zerka commence le pays anciennement habité par le peuple appelé Ammonites, pays, à cette époque, aussi remarquable par ses riches productions que par le nombre et la force des villes qui couvraient sa surface. Aujourd'hui, c'est un vaste désert, qui a, depuis long-temps, cessé d'être habité par l'homme en état de civilisation *. Nous rencontrâmes un troupeau gardé par un jeune homme, armé d'une courte lance en place de la paisible hou-

* Tandis que les Juifs, ennemis héréditaires des Ammonites, sont encore aujourd'hui un peuple distinct de tous les autres, quoique dispersé parmi les nations, il ne reste plus la moindre trace des Ammonites ; il n'y en a point qui soit connu sous ce nom, et aucune tribu ne prétend descendre d'eux. Le mot d'Amman, qui désigne le site de leur ancienne capitale, n'est usité que chez les tribus arabes, et tout le reste ne repose que sur les conjectures de quelques voyageurs bien rares dans ces contrées éloignées. « Le nom des enfans d'Ammon sera effacé de la mémoire des peuples. » (Ezéch. xxv, 10.

lette que portent les bergers dans des pays plus tranquilles. Nous proposâmes de lui acheter un de ses moutons, mais il rejeta toutes les offres que nous lui pûmes faire. Les Beni-Szakhr, étonnés de ce refus qu'ils regardaient comme mal fondé s'emparèrent d'un de ces animaux, qu'ils choisirent eux-mêmes; puis, jetant l'argent par terre, ils l'emportèrent à quelque distance où il fut tué, dépouillé et censé rôti tout entier; mais comme on ne pouvait se procurer aucun autre combustible dans le voisinage, il fut simplement chauffé sur un feu de fumier de chameau, et dans cet état de semi-crudité et de malpropreté, il fut dépecé à l'aide d'un sabre et distribué à chacun de nous. Vers midi, nous arrivâmes en vue des ruines de la ville d'Amman.

Ammon, capitale des Ammonites, qui porte encore aujourd'hui à peu près le même nom (Amman), est une des villes les plus anciennes, dont l'histoire des Juifs fasse mention. Elle s'appelait également Rabath et Osterath, et plus tard Philadelphia, du nom de Ptolomée Philadelphe qui l'avait rebâtie. Les principales ruines s'étendent le long des bords d'une petite rivière appelée Moyet (eau) Amman, qui traverse une vallée bordée de chaque côté

d'arides montagnes de silex *. Cette rivière prend sa source dans un étang, à quelques centaines de pas de l'extrémité sud-ouest de la ville, et, après avoir disparu plusieurs fois sous terre, se jette dans la rivière de Zerka.

Notre attention fut d'abord attirée vers un grand théâtre creusé dans le flanc de la montagne orientale, et s'ouvrant du côté de la rivière. Son diamètre est de cent vingt-huit pieds, sans compter la profondeur du théâtre même qui est de quatre-vingt-huit pieds en tous sens, ce qui le rend le plus grand édifice de ce genre qui soit connu en Syrie. On y compte quarante-deux rangs de gradins en pierre, de quatorze pouces de haut sur vingt de large, divisés en trois parties par deux galeries découvertes. La première division, qui est la plus rapprochée de la scène, a douze degrés avec cinq escaliers *(cunei)*. La seconde en compte quinze aussi avec cinq escaliers. Il y a dans les ailes des passages souterrains ouvrant sur les galeries de communication. Au faîte et au milieu du grand couloir existe une pièce carrée,

* Le plan des ruines d'Amman se trouve à la fin de ce volume.

avec des niches de chaque côté. Devant le théâtre et entre ce dernier et la rivière, sont les ruines d'une belle colonnade; huit colonnes sont encore debout. Elles ont quinze pieds de haut, avec des chapiteaux corinthiens et des entablemens intacts. On y voit les fûts de huit autres colonnes. Il y en avait probablement cinquante en tout quand l'édifice était entier. Au-dessus, et au sud-est du théâtre, sont quelques autres ruines que, grâce à l'impatience de nos guides, nous ne pûmes examiner avec toute l'attention qu'elles demandaient. Il est difficile d'assigner le genre d'édifice dont elles faisaient partie dans l'origine.

Au-dessous du grand théâtre, mais plus au sud, il y en a un plus petit. La forme extérieure de cet édifice est carrée ; l'intérieure, où sont les gradins qui s'élèvent du sol jusqu'au faîte, est semi-circulaire et entourée d'un haut mur. Il était autrefois couvert en dedans ; mais le toit s'est écroulé, et ses débris l'encombrent de telle manière qu'il est difficile de déterminer quelle a pu être sa destination : c'était peut-être un Odeum consacré aux combats de musique.

En traversant la rivière, qui paraît avoir été resserrée en cet endroit par un pont d'une seule arche, et

en suivant sa rive gauche, nous vînmes à un bâtiment isolé, en forme de demi-hexagone, dont la façade, qui est vers l'ouest, est comme suspendue sur l'eau. Au centre, il y a une belle arcade, qui se termine en niche par le haut et qui paraît avoir eu des ailes. Il y avait aussi autrefois un rang de colonnes formant une espèce de corridor, et, selon toute apparence, ce bâtiment était un *Stoa* ou promenade publique.

A environ cinquante pas plus loin sont les restes d'un grand temple complètement dégradé, et tout près de là un étang d'eau vive. Cet étang et la rivière qu'il alimente sont abondamment peuplés de truites, qui semblent y vivre dans un repos que rien ne trouble. Les sources sont rares dans la plaine élevée du Belka, circonstance qui donne une grande importance à la position d'Amman, qui cependant n'est plus guère visitée par les tribus nomades que pour ses eaux.

Parmi les antiquités en ruines se trouve une grande église, peut-être le siége d'un évêché sous les empereurs grecs *, et qui par la suite sera deve-

* Pour les églises, couvens, évêchés, etc., qui existaient dans cette province à l'époque ci-dessus, consultez les « *Acta Byzantina*. »

nue une mosquée, car elle a un clocher semblable à ceux du Haouran, que j'ai déjà décrits. Elle est en partie bâtie de matériaux provenant d'édifices plus anciens.

Au sommet d'une colline, à l'ouest, est le château d'Amman, bâtiment d'une grande étendue, entouré de murs épais, dont la plus grande partie subsiste encore en entier. Ils consistent en gros blocs de pierre posés les uns sur les autres sans aucun ciment. L'intérieur, qui est un carré long, est rempli de décombres. On y voit aussi plusieurs citernes. Au sud, il y a un bâtiment carré bien conservé, bâti de grands blocs de pierre semblables à ceux du mur, sans aucun ornement. On y pénètre par une porte basse. Près de ce dernier édifice sont les ruines d'un grand temple. On y voit des fûts des colonnes de trois pieds et demi de diamètre avec des chapiteaux qui gisent renversés par terre.

L'espace qui se trouve entre la rivière et les montagnes, à l'ouest, est entièrement couvert de ruines de maisons particulières, qui ne servent plus aujourd'hui que d'abris pour des chameaux et des moutons; il n'y reste pas un seul habitant. Ainsi se trouve réalisée la prophétie concernant cette cité

frappée de malédiction *. Dans un espace fermé au milieu des ruines, je remarquai un peu de fiente de chameau fraîche, ce qui dénotait que la place avait été récemment visitée par des étrangers, peut-être pour se procurer de l'eau, ce qui n'échappa pas non plus aux regards d'Hatib et de ses hommes, et sembla leur donner quelque inquiétude. Les Arabes savent toujours, par l'inspection des excrémens du chameau, depuis combien de temps il a passé par un endroit, en remontant même jusqu'à cinq ou six jours.

Burckhardt †, à qui j'avoue franchement que je suis redevable de mes premiers renseignemens sur les Bédouins, renseignemens qui, par la suite, se sont trouvés, en plusieurs circonstances, confirmés par mes propres observations, raconte quelques faits

* « J'abandonnerai Rabbath pour être la demeure des chameaux..... et la retraite des bestiaux..... J'étendrai ma main sur vous, et je vous livrerai en proie aux nations...... Je vous effacerai du nombre des peuples, et je vous exterminerai de dessus la terre je vous réduirai en poudre. » (Ezéch.; xxv, 2, 5, 7.) « Rabbath deviendra par sa ruine un monceau de pierres » (Jér. xlix, 2.) « Leur terre sera une désolation perpétuelle. » (Soph. ii, 9.)

† Voyez Note Additionnelle E.

curieux sur la sagacité des Arabes à suivre la trace des pas (*athr*), talent qu'ils semblent posséder en commun avec les Indiens libres de l'Amérique; sauf cette différence que, dans les forêts du nouveau monde, l'empreinte se fait sur l'herbe, tandis qu'en Arabie elle a lieu sur le sable. L'Arabe qui s'est livré avec zèle à cette étude, car c'est une science qui ne s'acquiert que par une longue habitude, peut généralement assurer par l'inspection de la trace, 1° si le pas appartient à sa propre tribu ou à quelque autre du voisinage, et savoir par conséquent, si c'est un ami ou un ennemi qui a passé; 2° par le plus ou moins de profondeur de l'empreinte, il sait si l'homme était chargé ou non; 3° par la force ou la faiblesse de la trace, s'il a passé le jour même ou un ou deux jours auparavant; et 4° suivant le plus ou moins de régularité d'intervalle entre les pas, le Bédouin juge si l'homme était fatigué ou non, et peut calculer par là s'il réussira à l'atteindre.

Cette faculté de distinguer les pas s'applique à ceux des bêtes, c'est-à-dire des chevaux et des chameaux aussi bien qu'aux pas des hommes et, dans la pratique, les mêmes observations conduisent aux mêmes résultats. La sagacité des Arabes, sous ce

rapport, est tout-à-fait étonnante, et elle leur est particulièrement utile dans la poursuite des fugitifs ou dans la recherche des troupeaux. Un grand nombre de crimes cachés sont mis au jour par cette science, et le coupable peut rarement espérer d'éviter la découverte de ses sourdes menées, son passage étant gravé sur la route en caractères que chacun de ses voisins est en état de lire.

Revenant presqu'en face du grand théâtre, sur la rive occidentale de la rivière, nous vîmes les restes d'un temple dont il n'existe plus que le mur intérieur, qui a un entablement avec plusieurs niches et est orné de sculptures. Devant le bâtiment, on voit les fûts de plusieurs colonnes, qui ont trois pieds de diamètre. Il paraît être d'une date antérieure à celle des autres édifices d'Amman, et d'un style bien supérieur. Pendant que j'essayais de déchiffrer une inscription presque effacée *, Hatib, qui m'observait depuis quelque temps, s'approcha de moi, me saisit

* Les bâtimens exposés à l'atmosphère en ce lieu sont tous en ruines, étant faits d'une pierre calcaire peu dure; de sorte que, même en y prolongeant son séjour, on aurait peu d'espérance d'y découvrir des inscriptions qui pussent jeter quelque lumière sur l'histoire de cette ville.

le bras d'une main, et élevant l'autre vers le ciel, pour indiquer qu'il n'y avait là d'autre témoin que Dieu et nous, il me pria de lui dire si j'avais découvert un trésor, me jurant que, dans ce cas, ce serait un secret solennel entre nous. Il paraît qu'il ne fut pas satisfait de ma réponse; car il fit voir son mécontentement et son impatience de toutes sortes de manières, et il finit par donner le signal du départ *. Nous couchâmes au camp de Es-Souk, le plus considérable que nous eussions encore vu.

* « C'est une opinion générale parmi le peuple que les inscriptions indiquent des trésors cachés, et qu'en les lisant ou les copiant on acquiert la connaissance de la place où ils se trouvent. J'ai souvent réfuté cette opinion avec succès en leur demandant simplement pourquoi, s'ils aimaient à cacher leur argent sous terre, ils seraient assez imprudens pour informer un étranger de l'endroit où ils l'ont enfoui ? Cette opinion cependant est trop profondément enracinée dans l'esprit de la plus grande partie des hommes de ce pays pour céder à un argument. » (Burckhardt.)

CHAPITRE XXIV.

Continuation de notre route au sud. — Frontières du désert. — Arrivée au camp de notre escorte. — Chameaux arabes. — Femmes bédouines. — Leurs traits, costumes et occupations. — Vie des Bédouins. — Ses charmes et ses ennuis — Visite aux ruines de Om-el-Reszasz. — Notre escorte nous abandonne. — Madeba ou Medaba. — Hesban ou Heshbon. — Mont Nebo. — La mer Morte. — Montagnes du Belka. — Arrivée à Szalt.

14 *novembre.* — Après avoir quitté le camp ce matin et avoir marché pendant plusieurs heures à travers une plaine déserte, dans la direction du sud-est, nous avons atteint, vers midi, un autre camp où nous avons fait halte pour déjeûner. Chesney, pendant ce temps, traversait le pays vers l'est pour voir à trois-quarts de lieue de distance quelques ruines nommées Djezia; tout ce qu'il y

trouva fut un grand *birket* ou réservoir, mesurant cent vingt pas de long sur quatre-vingt-dix de large. En ce lieu, nous nous sommes écartés un peu de notre route pour chercher de l'eau. Nous en avons trouvé dans une vallée retirée appelée Rayindé, où est une citerne creusée dans le roc, avec une simple ouverture pour y descendre les seaux. Comme elle se trouve dans un bas-fond, elle réunit toutes les eaux pluviales qui tombent sur les montagnes environnantes. Elle paraît très-fréquentée, car de nombreux sentiers y conduisent de tous les côtés : néanmoins, l'eau en était trouble et avait un arrière-goût désagréable qui ressemblait à celui de beurre rance; mais on m'assura qu'elle n'était pas malsaine. On attendait impatiemment que les pluies d'hiver vinssent la remplir.

Nous continuâmes notre route pendant deux ou trois heures vers l'est, et arrivâmes finalement au camp de notre chef, situé dans une vallée pierreuse et sans eau, appelée El Hamman. Le pays que nous venions de traverser était légèrement ondulé, sans un seul arbre ou arbrisseau et sans aucune trace de culture, quoique les cendres et le fumier d'anciens camps précédens indiquassent clairement les visites

que les tribus nomades lui font pendant l'été à cause des pâturages qu'on y trouve*.

En approchant du camp, nous rencontrâmes un troupeau de chameaux appartenant à ses habitans et qui regagnait les tentes où il devait passer la nuit, — les chameliers chantant pour presser le pas de ces animaux à la démarche lente et solennelle. L'effet de ce chant des chameliers, entendu à cette heure tranquille où le soleil disparaissait à l'horizon et la nuit se disposait à envelopper la plaine de ses sombres voiles, était singulièrement touchant et impressif; et quoique je ne pusse en saisir les paroles, l'air qui frappa mon oreille était empreint d'une profonde mélancolie; il me remplit l'ame de tristesse, sentiment qui, à chaque moment, prenait plus de force, car chaque pas que nous faisions

* « Dans le mois de mai, tout le Haouran se couvre d'essaims d'Arabes errans qui viennent du désert dans un double but, savoir : pour trouver de l'eau et des pâturages pendant l'été, et pour faire leur provision de blé pour l'hiver. Ils n'en partent qu'après le mois de septembre. S'ils sont en paix avec le pacha, ils campent généralement au milieu des villages, près des sources ou des puits ; s'ils sont en guerre, ils se tiennent dans le district au sud de Boszra, vers Om-el-Djemal et Djedheins, s'étendant jusqu'à Zerka. » (Burckhardt.)

nous rapprochait du désert et nous éloignait davantage du monde habité *.

Tant que dure le jour, un silence de mort règne dans un camp arabe ; mais, au coucher du soleil, tout reprend de la vie. A cette heure de réveil, les feux s'allument partout, et au-dessus de chaque tente on voit s'élever une mince colonne de fumée semblable à celle qui sort de la cheminée d'une cabane. De tous côtés se fait entendre la voix perçante des femmes donnant des ordres touchant le repas qui va commencer, ou chantant pour calmer leurs nourrissons ; tandis que le chien de garde passe derrière la tente de son maître, et que, comme s'il se rendait compte du soin qui lui est confié, il s'y livre à un aboiement continuel. Cette scène journalière de mouvement et de vie était encore plus animée aujourd'hui que de coutume, par le retour des maîtres dans le sein de leur famille, après plusieurs mois d'absence. En arrivant au milieu de leurs tentes qui sont placées sur une double ligne, et

* « Dans l'Hedjaz et en Egypte, j'ai entendu les paroles suivantes qui semblaient être le refrain favori de cette chanson (celle des chameliers) : « Nul ne peut faire des voyages, si ce n'est le chameau adulte et vigoureux. » (Burckhardt.)

forment une espèce de large rue, chacun se dirigea vers la sienne, fichant sa lance en terre, devant la porte. Chesney et moi fûmes conduits à celle du sheikh. Le bonheur se peignait sur toutes les physionomies, excepté sur les nôtres. Le tableau que nous avions sous les yeux rappela à notre souvenir nos foyers, nos familles et nos amis dont nous étions éloignés de plusieurs milliers de milles, car nous venions justement de pénétrer dans le grand désert qui s'étend entre la Syrie et l'Arabie. Quoique nous n'eussions pas de raison pour soupçonner la bonne foi des gens à qui nous avions confié notre vie, à mesure que nous avancions dans notre voyage nous nous sentions de plus en plus convaincus qu'il n'avait pas été entrepris pour nous seuls. En calculant le temps, nous avions acquis une connaissance assez précise du pays qui bordait notre route, et par le moyen de notre petite bpussole nous savions la position des lieux où il existait des ruines; cependant, quand nous désirions nous écarter de notre chemin pour les visiter, nos guides perfides nous trompaient en nous assurant qu'elles se trouvaient dans une autre direction. Toutes les remontrances que nous pûmes leur faire, par l'entremise de Constantin,

furent inutiles; un chef arabe était peu à même d'apprécier notre passion de voir des pierres et de copier des inscriptions. Ce désappointement fut très-sensible à mon ami Chesney; car, vu l'intrépidité dont il est doué, ses recherches, s'il avait pu jouir d'une entière liberté, auraient été d'une grande valeur pour les amateurs d'archéologie.

15 *novembre*.—La tribu des Beni-Szakhr se charge du soin d'élever des chameaux pour le service des caravanes de pélerins : ils en ont un nombre très-considérable. Quoique plus petits que les chameaux anatoliens, turkomans ou kurdes, ils sont cependant plus propres à supporter la chaleur et la soif. Ceux que nous vîmes étaient pour la plupart d'une couleur gris-clair ou rougeâtre, avec très-peu de poil sur le cou. Tous les chameaux bédouins sont marqués avec un fer rouge à l'épaule gauche ou au cou, afin qu'on puisse les reconnaître s'ils s'égarent, ou si on les vole. On les mène paître dans le jour, et on les ramène à la nuit tombante au camp, où ils se couchent, sans être attachés, dans l'espace qui sépare les tentes. Le prix d'un chameau de deux ans, ayant acquis toute sa croissance, est de trois ou quatre cents piastres, et celui d'un dromadaire d'un

ou deux cents de plus. Pendant la saison de la saillie, qui est le printemps, les mâles, de doux et inoffensifs qu'ils sont tout le reste de l'année, deviennent extrêmement mutins. La femelle porte douze mois et ne fait qu'un petit par portée. On sèvre les jeunes au commencement de la seconde année. On sait que le chameau atteint l'âge de quarante ans; mais passé vingt-cinq ou trente, son activité commence à baisser et il n'est plus propre à supporter de grandes fatigues. On ne tond pas le poil des chameaux comme la laine des moutons, mais on l'arrache vers le temps de la mue naturelle de l'animal, qui en donne rarement plus de deux livres. On en tisse des étoffes pour vêtemens.

Chez les Bédouins, le déjeûner a lieu ordinairement vers les dix heures; on soupe ou l'on dîne au coucher du soleil. Il y a peu de variété dans leurs plats, qui se composent généralement de farine et de beurre. On ne sert de viande que dans les occasions extraordinaires, comme quand on traite un étranger, etc. Pourvu qu'un Arabe ait suffisamment de quoi manger, il s'inquiète peu de la qualité des mets, car il ne connaît pas ce que nous appelons les plaisirs de la table. Les femmes mangent, dans le

meharrem, les restes du repas des hommes. Dans l'intervalle de ces repas, ceux-ci ne font que fumer leur pipe, échanger quelques paroles, dormir, bâiller, puis redormir. Pendant qu'ils coulent, de cette manière nonchalante, leurs heures de loisir (j'entends parler ici du Bédouin sous la tente), les femmes se livrent souvent à des travaux manuels et pénibles.

Le costume de ces dernières se compose d'une robe très-ample en coton de couleur foncée, bleue, brune ou noire, attachée avec une ceinture de cuir; sur la tête, elles portent un mouchoir appelé *shauber* ou *mekroune* : celui des jeunes est rouge, et celui des vieilles est noir. Toutes les femmes ont les lèvres tatouées et teintes en bleu; ce genre de tatouage se nomme *bestoum*. Leurs poignets sont ornés de bracelets de verre de différentes couleurs, et elles portent des anneaux d'argent aux oreilles et quelquefois au nez. L'hiver comme l'été, elles marchent nu-pieds. Le teint des Bédouins que j'ai vus, hommes et femmes, est très-basané; cependant, à leur naissance et pendant quelque temps encore, leurs enfans sont blancs, mais d'un blanc livide.

17 *novembre*. — La halte d'hier ne nous surprit

pas; mais, ce matin, notre inquiétude augmenta beaucoup, quand Hatib nous déclara qu'il ne monterait pas à cheval sans que nous lui donnassions une nouvelle somme d'argent. Chesney était si dégoûté de la cupidité du chef bédouin et de son manque de foi, qu'il résolut de saisir la première occasion favorable pour échapper à sa captivité. Il employa plusieurs argumens pour m'engager à me joindre à lui, tandis que, de mon côté, je mettais à contribution toutes les ressources de mon éloquence pour le détourner d'une tentative que je savais être impraticable. L'occasion qu'il cherchait se présenta dès l'après-midi. Tandis que chacun dormait dans la tente, excepté moi, il monta sur son cheval, qui était attaché, et partit immédiatement, n'ayant d'autre guide pour le diriger que sa fidèle petite boussole.

Une demi-heure s'était à peine écoulée, quand Hatib se réveilla. Regardant autour de lui et n'apercevant point Chesney, il me demanda d'un ton colère où était mon compagnon. J'affectai de n'en rien savoir. Sur ces entrefaites, il se leva, sortit de la tente, et se jetant sur sa cavale, qui était sellée et prête à être montée, comme elles le sont toujours, il ordonna à deux hommes de le suivre, et galoppa dans

direction qu'il savait trop bien que mon ami devait avoir prise. Etant bien monté, il n'eut pas de peine à le rattraper. Néanmoins, Chesney ne se rendit pas immédiatement; mais, avec son pistolet à deux coups, il tint ses trois ennemis en échec pendant quelque temps. Les deux hommes avaient bien leur lance, mais point d'arme à feu. Le chef avait avec lui un petit mousquet, et voyant que ses sommations, que mon ami ne comprenait pas, étaient sans effet, il le coucha en joue. Alors, Chesney capitula; et après avoir essuyé un déluge d'imprécations et enduré le langage beaucoup plus intelligible des poings, il fut ramené à la tente.

18 *novembre*.—Nous réitérâmes nos instances pour partir, et elles furent accueillies par une nouvelle demande d'argent. Dès-lors, l'ennui nous gagna de plus en plus. L'attrait de la nouveauté était passé, et nous ressentions toute l'uniformité de la vie de Bédouin, sans jouir de ses émotions passagères. Quelquefois nous montions sur la cîme des collines voisines; ce n'était, de tous côtés, qu'une vue triste et monotone. On ne nous permettait pas même le plaisir de monter nos chevaux; de sorte que nous tions réduits à envier le sort des chameaux, qui,

chaque matin, sortaient pour aller paître, quoique nous sussions qu'ils devaient revenir le soir *. Hatib était convaincu que nous avions encore de l'argent sur nous ; mais nous voler dans sa propre tente eût été une atteinte à l'hospitalité, chose inouïe au désert. Conséquemment, sous prétexte de nous montrer les ruines de Om-el-Reszazs, que Chesney avait si grande envie de voir †, il nous attira au dehors, afin de commettre plus facilement une action bien indigne, à notre avis, de la bonne foi si vantée des Arabes.

* « Le genre de vie des Bédouins peut avoir quelques charmes, même pour des hommes civilisés. Leurs manières simples et franches ont un attrait irrésistible pour les étrangers, et leur société en voyage est toujours agréable. Cependant, après quelque séjour dans leurs tentes, le charme de la nouveauté cesse. L'absence totale d'occupation et la monotonie de la scène effacent promptement les premières impressions et rendent la vie de Bédouin insupportable à quiconque est d'un caractère actif. J'ai passé parmi ces peuples quelques uns des plus heureux jours de ma vie ; mais j'y en ai coulé aussi de bien longs et de bien fastidieux, regardant avec impatience la marche du soleil, dont le disque pénétrait dans la tente depuis son lever jusqu'à son coucher ; car je savais que le soir quelques chansons et des danses viendraient me débarrasser de mes compagnons joueurs de dames. » (Burckhardt, vol. I, p. 356.)

† Voyez Appendice, nº 24.

Après le déjeûner, il nous engagea à nous préparer à partir, invitation à laquelle nous obéîmes avec la plus grande joie. La route passe par-dessus quelques dunes arides, et pendant cette marche nous eûmes occasion de voir des troupeaux de gazelles, mais elles étaient trop sauvages pour se laisser approcher. Les Arabes les mangent quand ils peuvent réussir à les tuer. Je ramassai un piquant de porc-épic que je montrai à nos hommes ; mais comme il n'excita point leur curiosité, j'en conclus que cet animal n'était pas rare dans ces contrées. Quoiqu'il n'y ait pas de bois, les serpens y paraissent abondans ; de tous côtés nous vîmes les peaux dont ils s'étaient dépouillés pendant l'été.

Après quatre heures de marche environ, nous atteignîmes Om-el-Reszasz (la mère du plomb). Nous fûmes grandement désappointés à la vue de ces ruines, qui consistaient seulement en maisons particulières, sans un seul édifice remarquable qui nous dédommageât de la peine que nous nous étions donnée pour y arriver. Elles couvrent un espace d'environ deux milles, enclos d'un mur peu élevé. Nous y levâmes plusieurs compagnies de perdrix, qui étaient si grasses qu'à peine enlevées elles s'abattaient de

nouveau. Les Arabes les attrapent à la course. Au nord de ces ruines, se trouve une grosse tour.

Quand nous rejoignîmes l'escorte, qui était composée de Hatib et de quatre hommes, celui-ci nous signifia sa résolution de ne pas nous accompagner plus loin; mais il ajouta que, pour nous ramener à Damas, il nous confierait à un de ses hommes. Quelque surprenante, quelque inattendue que nous parût cette déclaration, ce ne fut pourtant pas encore là le dénoûment de son infâme perfidie. Avant de nous quitter, il fit un dernier effort pour obtenir une nouvelle somme. Il savait bien que le peu d'argent qui nous restait était entre les mains de Constantin, et par conséquent il n'essaya point d'attenter à nos personnes. Mais il n'eut pas le même respect pour notre guide. Il trouva dans sa ceinture les piastres qui nous restaient; sur quoi, Constantin se jeta à genoux et se mit à lui caresser la barbe, suivant la coutume orientale. Je lui adressai, en grec, une sévère réprimande de ce qu'il s'humiliait à ce point pour une simple question d'argent. Le chef s'en aperçut et se moqua de mon expression de mécontentement qu'il ne pouvait comprendre. Sans autre cérémonie que de nous souhaiter le «Ma-es-

selâm» (la paix soit avec vous), il nous quitta, en prenant la direction de son camp, et nous l'eûmes bientôt perdu de vue.

Hatib, dans son choix de notre guide, était, malheureusement pour nous, tombé sur l'homme le plus méchant de toute sa troupe, Yahia, un des brigands qui avaient arrêté Chesney lors de sa tentative de fuite. Il nous conduisit à un camp arabe de cinq ou six tentes, planté dans le fond d'une vallée écartée, à peu de distance de Om-el-Reszasz. Il nous avertit que nous y passerions la nuit, peut-être, hélas! la dernière de notre vie, car, à en juger par ses regards sinistres, il paraissait déterminé à nous assassiner, et le lieu était admirablement bien choisi pour jeter un voile sur son crime. En entrant dans la tente, il embrassa l'Arabe qui lui tendit les deux joues, manière habituelle de saluer parmi eux, puis, l'ayant prié de sortir, il lui parla à voix basse. Ce début n'était pas fait pour diminuer nos appréhensions, et ce qui suivit immédiatement ne fut pas plus rassurant. Mon œil ayant rencontré le sien, car je surveillai constamment tous ses mouvemens, il tira son sabre du fourreau et imita le geste de couper la tête à un homme, en désignant en même temps, avec

un sourire satanique, le pauvre Chesney qui était assis à côté de moi.

Dans le premier moment, nous étions décidés à ne pas manger, par la crainte qu'on ne nous empoisonnât. Mais la faim et la conviction qu'un tel crime était étranger aux mœurs des Bédouins, nous firent abandonner une résolution à laquelle, dans tous les cas, nous n'aurions pu tenir long-temps. Nous passâmes, comme on peut le croire, une soirée extrêmement pénible. Toutes nos pensées, tous nos discours roulèrent sur nos familles, ce qui nous conduisit à comparer nos positions respectives. Chesney proposa de nous échapper pendant la nuit même. Je lui répliquai que cette tentative serait, selon moi, aussi inutile que la précédente, et ne servirait qu'à augmenter l'embarras de notre position. En même temps je le laissai libre de faire ce qu'il jugerait convenable pour sa sûreté personnelle, et le conjurai d'agir en conséquence, espérant qu'il me permettrait de mon côté, d'employer, pour me sauver, les moyens que je jugerais les meilleurs.

19 *novembre.*— Nous avions arrêté de faire le guet alternativement pendant la nuit, mais nous nous endormîmes malgré nos pénibles pressentimens.

En quittant nos tentes ce matin, nous avons dirigé notre course vers le nord, à travers un pays montueux, fertile, mais abandonné. A midi, nous fîmes halte à un endroit appelée Deleila. A trois heures, après une route de deux lieues à travers une plaine couverte d'herbe, nous arrivâmes à Madeba, le Medaba de l'Écriture *. On y trouve une grande citerne de quatre cent vingt pieds sur trois cents et de quarante-cinq de profondeur; elle est entourée d'un mur épais, bien construit et pourrait encore rendre de grands services si on enlevait les décombres qui l'obstruent; mais, comme Burckhardt le remarque avec justesse, une pareille entreprise dépasse de beaucoup les idées des Arabes nomades. Les ruines de ce lieu ont à peu près une demi-lieue de circonférence et se trouvent principalement sur la cime d'une colline de forme ronde et dans la plaine à ses pieds, où elles s'étendent dans la direction de l'ouest. Il n'y reste pas un

* Medaba fut prise sur les Moabites par les Ammonites. (Nomb., XXI, 30.) Moïse la reprit à ces derniers et la donna à la tribu de Ruben. Mais ensuite elle revint aux Ammonites, et c'est sous ses murs que ce peuple, commandé par son roi Hanon, fut, ainsi que les Syriens, défait par David et Joab (Paral., XIX.)

seul édifice debout, quoiqu'on y voie, au couchant, quelques fragmens d'un temple bâti de gros blocs de pierre et suivant toute apparence d'une haute antiquité.

De cette place, nous suivîmes le sentier est qui se dirige vers Amman ; après quoi, nous montâmes sur une plaine découverte, qui s'étend à l'ouest et qui est bornée par les montagnes de Heshbon. Ici, notre guide Yahia enfonça sa lance dans la terre et menaça de nous abandonner si nous ne promettions pas de lui donner une récompense en arrivant à Damas. Quoique la manière d'exiger cette promesse fût on ne peut plus offensante, après les sacrifices qne nous avions déjà faits pour la protection que sa tribu nous avait promise, j'estimai cependant que l'existence de quatre personnes était d'un trop haut intérêt pour qu'on la perdît de vue, et je consentis, sans hésiter, à sa proposition. Ma parole parut le satisfaire, et nous continuâmes notre route vers Hesban où nous arrivâmes après une marche d'environ deux heures, depuis Madeba. Hesban ou Heshbon était la capitale du royaume de Sihon, qui fut donné à la tribu de Ruben. On y voit encore les ruines d'une ville con-

sidérable : elles couvrent les flancs d'une montagne isolée, mais à peine y reste-t-il un seul édifice debout.

La vue, du sommet de la montagne, est très-étendue ; elle embrasse les ruines d'un grand nombre de villes à peu de distance les unes des autres, et dont quelques unes portent des noms qui ont une grande ressemblance avec ceux qui sont mentionnés dans les Écritures, savoir : Myoun, à trois quarts de lieue au sud-est, probablement Baal Meon ; El Aal « le haut lieu » (Eleale ?) sur une colline à six lieues au nord-est ; El Teym, à une lieue à l'ouest de Madeba, peut-être l'ancienne Kerjath-Aïm. Au sud-ouest, s'élève un pic nu appelé Djebel-Attarous, le Nebo de l'Écriture, qui fait partie de la chaîne de l'Abarim ; ce fut du sommet de cette montagne que le grand chef et législateur des Hébreux, après avoir erré pendant quarante ans dans le désert, découvrit pour la première fois la terre promise ; et qu'à la vue d'un pays où il ne lui était pas donné d'entrer, il rendit son ame à son créateur. Pas un œil mortel ne fut témoin de sa mort, pas un être humain ne sut l'endroit où fut déposé le vénérable prophète. (Voyez le Deut., XXXIV, 5-6.)

Nous passâmes la nuit dans un camp situé dans une vallée tortueuse, sur les bords d'un petit ruisseau nommé Zerka Mayn, à environ deux lieues ouest d'Hesban.

20 *novembre.* — Nous sommes partis un peu après le lever du soleil, et suivant la vallée qui, en cet endroit, décrit une courbe vers le nord, nous avons aperçu tout-à-coup l'extrémité septentrionale de la mer Morte, avec son rivage occidental bordé d'un rang de montagnes d'une stérilité extraordinaire. Dans toute son étendue, notre œil ne put découvrir une seule ville, un seul village ou habitation quelconque. Son aspect offrait aujourd'hui un caractère plus sauvage et plus inhospitalier encore que lorsque je l'avais vue, la dernière fois, des plaines de Jéricho; ce qu'il faut attribuer en partie à l'état nuageux de l'atmosphère, qui jetait une obscurité plus grande sur ses eaux stagnantes, et en partie au terrible état d'irritation où nous nous trouvions par suite des difficultés avec lesquelles nous luttions depuis si long-temps. Nous pénétrâmes ensuite dans le district montagneux appelé el-Belka, qui est une prolongation du Djebel-es-Sheikh, et forme la limite orientale du Ghor ou

vallée du Jourdain. Il est renommé comme jadis pour ses excellens pâturages *.

Après deux heures de marche, nous nous arrêtâmes à un village de tentes (Tusony), dont nous prîmes un des habitans pour nous guider à travers le labyrinthe de défilés qui conduisent à Szalt, et qui ne sont connus que des habitans du pays. A midi, nous continuâmes notre route au nord-est, et après avoir traversé plusieurs wadys qui s'ouvraient vers la mer Morte, nous nous arrêtâmes de nouveau, après une route de trois heures, à un camp arabe appelé Ragolomein, nos guides refusant de continuer à marcher pendant le jour, et pensant qu'il était plus sûr de voyager sous la protection d'une nuit épaisse. Ce camp consistait en dix ou douze tentes placées en cercle; au centre étaient les moutons qu'on y avait ramenés pour la nuit. Nos chevaux furent attachés au milieu d'eux. Comme il faisait froid, les moutons s'entassèrent dans notre tente, nous foulant aux pieds pendant toute la nuit, ce qui nous mit dans

* Basan était célèbre dans l'Écriture pour ses habitans gigantesques, ses montagnes, ses pâturages, ses troupeaux et ses chênes. C'était le plus fertile comme il était le plus peuplé de tous les cantons du Canaan au-delà du Jourdain.

l'impossibilité absolue de fermer l'œil; ces animaux ont d'ailleurs la désagréable propriété de communiquer à tout ce qu'ils approchent une espèce de vermine dont le nom et les qualités ne sont que trop connus de tous les voyageurs en Orient et surtout dans le désert.

21 *novembre*.— Nous avons été réveillés ce matin, peu de temps après minuit, par l'aboiement des chiens de garde. Quelques voleurs avaient évidemment exercé leur industrie dans le camp; mais l'obscurité de la nuit favorisa leur évasion. Un de nos chevaux manquait. La corde avec laquelle il était attaché à un pieu planté en terre avait été coupée, afin de le laisser sortir tranquillement des tentes, ce qu'il fit; mais il paraît que les voleurs abandonnèrent leur prise, car nous le trouvâmes paissant dans le voisinage. Cet incident nous obligea à différer notre départ jusqu'au jour.

Nous franchîmes une petite montagne qui se trouvait au nord du camp, et nous descendîmes dans une vallée isolée, dont les flancs étaient couverts d'herbe et parés d'arbres de différentes espèces, ce qui formait un agréable contraste avec les plaines brûlées que nous avions traversées depuis dix ou

douze jours. Nous nous félicitions de la perspective d'un voyage agréable, en plein jour, jusqu'à Szalt, et de l'espoir d'arriver au terme prochain de nos peines, quand nous aperçûmes trois Arabes qui se cachaient parmi les arbres, sur le penchant de la colline, à notre gauche, à peu près à dix toises au-dessus de la route. Ils étaient armés de mousquets, et leur contenance n'avait rien de rassurant. Je m'attendais à tout moment à entendre la décharge de leurs armes; mais ils reconnurent sans doute que notre guide appartenait à la tribu formidable des Beni-Szakhr, et nous pûmes passer sans être inquiétés. A une demi-lieue plus loin, nous rencontrâmes deux autres Arabes postés de même au milieu de quelques rochers, dans le but évident de tendre des embûches aux voyageurs. Après avoir échangé avec eux les salutations accoutumées, qu'ils nous rendirent de la plus mauvaise grâce, nous continuâmes notre route. Nos craintes furent alors portées au plus haut degré, car nous n'étions nullement flattés de cette nouvelle manière de passer par les verges. Nos guides s'alarmèrent aussi et nous forcèrent à marcher de toute la vitesse dont nos pauvres chevaux fatigués étaient susceptibles.

En arrivant à l'extrémité septentrionale du ravin qui débouchait sur un petit bois de chênes nains, Yahia, pensant probablement que, si nous devions être volés, il valait mieux que ce fût lui qui profitât de nos dépouilles, s'arrêta tout-à-coup et se mit à nous fouiller de nouveau et à chercher le peu d'argent que nous pouvions avoir sur nous. Le pauvre Constantin fut encore une fois dépouillé jusqu'à son dernier vêtement, et on trouva quelques pièces d'or cachées dans sa ceinture. A cette découverte, Yahia et son camarade le Bédouin se regardèrent comme dûment autorisés à poursuivre leurs recherches aussi sur nos personnes; ce qui eut lieu effectivement. Comme, durant cette opération, un pistolet était dirigé sur ma poitrine, je me soumis de bonne grâce à cette indignité; mais je craignais beaucoup pour mon ami Chesney, qui ne souffrait qu'avec peine ce nouvel affront, d'autant plus que nous avions positivement déclaré que Constantin était porteur de tout ce que nous possédions.

En sortant de la forêt, nous vîmes soudain la ville de Szalt, perchée sur une colline de forme conique, au centre d'une vallée entourée de montagnes. Nous étions tombés dans l'abattement, en voyant le

peu d'argent qui nous restait pour assurer notre retour au milieu de nos amis; mais nous reprîmes un peu de courage à notre approche de la première ville habitée que nous rencontrions depuis que nous nous étions confiés aux Beni-Szakhr. Trois cents familles musulmanes et environ cent chrétiennes s'y livrent à l'agriculture et, ce qui est extrêmement rare, y vivent dans une union et une égalité parfaites : chaque religion a son sheikh nommé par ses membres respectifs qui sont tout-à-fait indépendans du pacha. Nous connaissions cette circonstance avant notre arrivée dans cette ville. En conséquence, en y entrant, je chargeai Constantin de raconter au premier chrétien que nous rencontrerions la scène infâme qui avait eu lieu sur la route. Nous réussîmes, à quelques égards, au-delà de nos espérances, car il fut décidé par les mahométans et les chrétiens réunis que nous et nos guides comparaîtrions devant leurs sheiks. Nous nous rendîmes au medhafé, et, notre récit ouï, Yahia fut obligé de rendre l'argent qu'il avait si illégalement acquis. Il me jura vengeance pour l'avoir dénoncé, et j'avoue qu'il y avait eu de l'imprudence à en agir ainsi; mais il était également dangereux de se confier plus long-

temps à un guide aussi perfide. Notre vie n'était pas en sûreté entre ses mains. Nous nous logeâmes chez une famille chrétienne.

La ville de Szalt est située sur le penchant d'une colline ou langue de terre qui s'étend dans une vallée sauvage et romantique, entourée de tous côtés de montagnes escarpées. C'est, pour ainsi dire, le seul lieu habité de la province de Belka. Les habitans cultivent la terre qui entoure leurs demeures, et vivent une bonne partie de l'année sous la tente, pour garder leurs moissons et faire paître leurs troupeaux. Ils font néanmoins quelque commerce avec les Bédouins. Les maisons sont petites, à toit plat; elles ont une porte, mais presque jamais de croisée; le plafond repose sur un arceau. Elles s'élèvent en terrasse les unes au-dessus des autres sur la colline, dont la cime est occupée par un château flanqué de bastions carrés, entouré de murs de trente pieds de haut avec des contreforts dans le fossé et une ligne de défense très-étendue qui se termine par une haute terrasse environnant une cour. De Turc à Turc, il est presque imprenable.



CHAPITRE XXV.

Départ pour Djerash.— Le mont Gilead.— Djezazi.— Arrivée à Djerash, l'ancienne Gerasa. — Description détaillée de ses ruines magnifiques. — Necropolis de Gerasa. — Souf. — De Souf à Om-Kess. — Om-Keiss ou Gadara. — Détail de ses ruines. — Je me sépare du capitaine Chesney. — Mezareib ou Ashtaroth. — Es-Szanamein. — Réception désobligeante. — Ghabarib. — Le khan Danoun. — Retour à Damas.

23 *novembre.* — Ce matin, nous sommes partis pour Djerash avec une escorte de douze hommes, dont six musulmans et six chrétiens. Mustapha était le nom du chef qu'ils avaient élu eux-mêmes. Nous payâmes aux premiers douze piastres par tête et nous en donnâmes soixante-quinze au dernier. Ils étaient tous armés de mousquets.

Notre route fut tenue secrète jusqu'au moment du départ. Nous avions donné à entendre que nous passerions par Yadjoush et Szaffout, comme nous en

avions eu l'intention dans l'origine, à cause de quelques ruines intéressantes qui s'y trouvent. Nous jugeâmes cette précaution nécessaire, ayant tout lieu de soupçonner que le Beni Szakhr nous dresserait une embûche en quelque endroit; nous découvrîmes par a suite qu'il le fit en effet. Peu après avoir quitté Szalt, nous commençâmes à gravir la chaîne de montagnes élevées qui se trouve au nord-est de la ville et que l'on nomme Djebel Djelaad, le Gilead des Écritures. Sa direction est de l'est à l'ouest; elle a environ deux lieues et demie d'étendue. Nos guides nous conduisirent à une petite distance de la route pour visiter Mezar Osha, le prétendu tombeau de Neby Osha, ou le prophète Osée, également révéré des Turcs et des chrétiens, et à qui les sectateurs des deux religions ont l'habitude d'offrir des prières et des sacrifices. De même que le tombeau de Noé, dans la vallée de Cœlo-Syrie (voyez page 141), celui-ci est de dimensions prodigieuses; il a de trente à quarante pieds de long et trois de large. On s'est conformé dans sa construction à l'opinion des musulmans qui s'imaginent que tous nos aïeux, et spécialement les prophètes avant Mahomet, étaient aussi remarquables pour leur taille que pour leur

merveilleuse longévité. Le sommet de Djebel-Osha domine tout le Belka. Après six heures de marche, nous atteignîmes Djezazi, petit village construit en pierre, bâti sur un point moins élevé de la montagne, et nous mîmes pied à terre chez le sheikh. Ne voulant pas constituer ces pauvres paysans en dépense pour traiter une si nombreuse compagnie, nous achetâmes un jeune chevreau qu'on mit dans le pilaf, et passâmes une soirée agréable au medhafé.

24 *novembre.*—Nous avons quitté Djezazi au point du jour, et traversant une profonde vallée au fond de laquelle coule le Zerka ou Jabbock de l'Écriture, nous arrivâmes au village de tentes d'Anani; nous y fîmes halte et l'on nous y servit du café, puis le *ftita.* Nous continuâmes notre route en traversant la montagne au nord-est; puis, marchant pendant une heure le long du côté ouest de la vallée que nous trouvâmes à la suite de cette montagne, nous découvrîmes Djerash, après laquelle nous soupirions depuis si long-temps.

A peu de distance avant d'arriver aux murs de la ville, nous passâmes sous un arc de triomphe *, de

* Le lecteur est invité à suivre cette description sur le plan des ruines de Djerash, qui se trouve à la fin de ce volume.

quatre-vingt-trois pieds de large et de vingt-cinq de haut, composé d'une grande arche de dix-sept pieds au centre, flanquée d'une plus petite de neuf pieds de chaque côté : ces dernières ont chacune au-dessus d'elles une niche carrée surmontée d'un fronton et reposant sur une base saillante. La grande arche s'appuie sur deux colonnes corinthiennes placées de chaque côté des petites; ces colonnes ont à leur base un ornement singulier du même ordre, s'élevant au-dessus du piédestal. L'ensemble est d'un bel effet. Presque contigu à la partie ouest de l'arc, est un gros mur de pierre courant vers le nord, et un autre pareil à une distance d'à peu près cent cinquante pieds à l'occident du premier; ils se rapprochent l'un de l'autre à l'extrémité nord-est, où ils sont terminés pour un bâtiment aujourd'hui en ruines. Un mur de cinq pieds de haut renferme l'espace vide qui a deux cents pieds de long, et sur le sommet de ce mur sont quatre ou cinq rangs de siéges regardant l'intérieur. C'était probablement un lieu destiné aux jeux naumachiques, et l'espace irrégulier était un réservoir.

Au nord-est de l'arc, sur le flanc de la montagne occidentale, et se rapprochant un peu de son sommet, se trouvent les ruines d'un grand et beau temple,

qui fait face au nord ; ses côtés ont cent pieds de long et ses extrémités quatre-vingts. Les murs ont huit pieds d'épaisseur ; leur surface plate à l'extérieur est ornée de creux et de niches, et à l'intérieur il y a six pilastres sur chaque face et deux à chaque extrémité. Sur le devant, se trouve une porte de quinze pieds de large ; il y en a une autre encore à l'angle sud-ouest qui a neuf pieds de large et seize de haut. Il ne reste rien du toit qui puisse donner une idée des matériaux dont il était formé. L'entrée du temple est d'une simplicité remarquable, et son principal attrait aura sans doute été la vue magnifique dont on jouissait à la porte septentrionale, plongeant sur une construction en demi-lune formée de soixante-trois colonnes, et sur une rue d'un mille de long, également bordée de colonnes. Il y avait primitivement un péristyle corinthien tout autour du temple et à huit pieds de distance des murs extérieurs. Les colonnes qui le composaient avaient trois pieds six pouces de diamètre à la base. Il paraît qu'un entablement unissait les colonnes au temple ; mais il n'en reste aucune partie, et l'on n'y voit plus que quelques fragmens des colonnes avec la plupart de leurs piédestaux. A la façade, la colonnade était

double avec des degrés sur les flancs de la montagne pour y arriver. Ces degrés sont aujourd'hui encombrés des débris confus des colonnes, fûts, chapiteaux et entablement qui s'y sont écroulés.

En sortant du temple par la porte de l'ouest, notre attention se dirigea vers un grand théâtre creusé dans le flanc de la montagne, tout près des murs d'enceinte. La partie concave de l'amphithéâtre, dont le diamètre est d'environ cent vingt pieds, fait face à la ville, en sorte que les spectateurs qui se trouvaient assis sur le rang de gradins le plus élevé pouvaient, dans les intervalles des représentations, jouir à loisir de la vue de tous les principaux monumens et de tous les chefs-d'œuvre d'architecture qui rendaient cette ville si éminemment remarquable. Il y a vingt-huit rangs de gradins qui ont environ deux pieds de large sur dix-huit pouces de haut. Ils sont divisés en deux parties à peu près égales par une galerie circulaire, et entrecoupés de distance en distance par des passages étroits venant du fond, pour faciliter l'entrée ou la sortie des spectateurs.

A cent pieds à peu près de la façade du temple, se trouve un mur de pierre formant saillie comme

feraient de larges bastions plats; il a environ quatre pieds de haut. A la même distance, au couchant, il y en a un autre pareil, et entre ces deux murs quatre socles de six à sept pieds en carré sur environ dix de haut. La seconde ligne se trouve tout près du diamètre du grand croissant. Ce croissant a deux cent trente pieds de diamètre; elle se composait de soixante-sept colonnes d'ordre ionique, avec une belle corniche au-dessus. Ces colonnes subsistent encore en grande partie, quoique cassées en plusieurs endroits; cinquante-huit sont encore debout dans sa circonférence : elles ont sept pieds quatre pouces de tour à la base, et sept pieds d'entre-colonnement : l'entablement est entier.

Une rue de colonnes part du croissant et s'étend dans la direction de l'est-nord-est. A six cents pieds environ de la demi-lune, espace dans lequel il y a treize colonnes debout, il s'en trouve trois magnifiques sur le côté occidental, s'élevant à quelques pieds au-dessus des autres avec leur entablement; elles ont onze pieds de circonférence et sont éloignées de neuf pieds l'une de l'autre. A quelque distance du faite, sur le fût, il y a une saillie en pierre où posent les corniches de celles qui sont le moins élevées. Il

reste peu de colonnes sur le côté est de la rue ; mais vis-à-vis des grandes colonnes du côté opposé que nous venons de décrire, il s'en trouve aussi quelques unes de la même dimension.

A quelques pas plus loin, en remontant la rue, on voit quatre socles carrés semblables à ceux de Shohba, dans le Haouran, mais un peu plus petits; ils marquent, de même que ceux-là, le centre de la rue, et probablement aussi celui de la ville.

Un double rang de colonnes coupe la grande rue à angles droits et passe entre les socles, se dirigeant en droite ligne à l'ouest vers la colline et à l'est vers la rivière, qui est traversée par un pont de trois arches, dont une grande et deux petites, avec deux autres encore plus petites qui ne servent que d'ornement. Le dessus du pont est pavé diagonalement, comme les principales rues de Shohba, mais avec plus de solidité. Un peu plus loin encore, en suivant le cours de la rivière, on trouve un aquéduc qui la traverse venant des montagnes de l'est; c'est une construction solide et sans grâce, et qui n'a rien d'attrayant sous le rapport de l'architecture. Il passe à côté d'une grosse masse de bâtimens en forme de croix qui domine la rivière, laissant voir

un grand nombre d'arcades, mais sans colonnes ou aucun autre objet digne d'intérêt. La grande rangée de colonnes longe le côté occidental de ce bâtiment, et continue à s'étendre le long des bords de la rivière jusqu'aux murs d'enceinte de la ville du côté du nord.

Sur le sommet de la colline située au nord-ouest de cet édifice sont les ruines d'un temple qui était probablement le principal de Djerash, et dont on peut encore déterminer les grandes dimensions et la vaste étendue ; la celle a quatre-vingts pieds sur soixante-cinq, et les murs intérieurs et extérieurs sont tout-à-fait sans ornemens. Sa façade était presque au levant ; il était entouré, à la manière des temples égyptiens, d'un mur extérieur qui se terminait par une colonne de chaque côté. En avant de celles-ci, il en existait deux autres rangs, de six chacun, ce qui faisait en tout quatorze, en comptant les deux colonnes qui se trouvaient à l'extrémité du mur oriental ; elles sont d'ordre corinthien, en pierre de taille brune et de la plus parfaite exécution. Il en reste encore onze avec leurs chapiteaux, mais l'entablement est tombé ; elles ont à peu près trois pieds sept pouces de diamètre, et sept pieds d'entre-

colonnement. Autour du temple et à quelque distance, tant en face que de chaque côté, s'étendait sur la montagne, en parallélogramme, un rang continu de petites colonnes du même ordre, et dont il ne reste que des fragmens de fûts; en général, il n'existe plus qu'un très-petit nombre de chapiteaux de cette colonnade jadis magnifique, qui, à en juger par les piédestaux que nous apercevions ,ne comptait pas moins de cent quatre-vingt-six colonnes dans son état primitif. Burckhardt, en parlant de ce monument, le déclare supérieur en goût et en magnificence à tous les édifices publics de ce genre qui se trouvent en Syrie, le temple du soleil à Palmyre seul excepté.

Du côté du sud-ouest, presque en face du principal corps de l'édifice, entre ce bâtiment et la rangée transversale de colonnes qui monte sur la colline occidentale, se trouvent les ruines de deux petits temples qui peut-être ne devaient servir qu'à orner les approches du temple lui-même de ce côté; mais il ne reste plus à présent que les fondations et les bases des colonnes.

La vue des ruines de Djerash, prise du portique de ce temple, ou plutôt du faîte auquel on arrive

par le mur qui l'entoure, est admirablement belle. Tandis que j'y étais assis, contemplant la scène de désolation qui m'environnait, et dont l'effet était encore augmenté par l'absence totale d'habitans dans la ville, j'aperçus quatre ou cinq Arabes à cheval, enveloppés dans leurs abbas, et venant tout doucement vers nous le long des montagnes orientales. J'avertis immédiatement notre escorte de cette circonstance, et je priai nos hommes de se tenir debout sur les ruines, afin de leur imposer en cas qu'ils eussent le dessein de nous attaquer. Cette manœuvre nous parut avoir produit l'effet désiré; car, après nous avoir considérés un instant de l'autre bord de la rivière, ils se retirèrent évidemment désappointés du peu de succès de leur entreprise.

A peu près sur la même ligne que la façade du temple, et à environ trois cents pieds au nord, est un autre théâtre un peu plus petit que le premier, quant au nombre de spectateurs qu'il pouvait contenir, mais beaucoup plus large, son diamètre étant d'environ cent quarante pieds. Il paraît avoir été destiné à d'autres jeux que celui que je viens de décrire, l'arène au-dessous des gradins étant beaucoup plus étendue et garnie d'une suite de cabinets

sombres et voûtés qui y débouchaient. Ces derniers servaient probablement à renfermer les bêtes sauvages destinées à combattre dans l'arène ; car ces spectacles étaient en vogue à l'époque où Gérasa, l'une des principales villes du Décapole, florissait. Il y a seize rangs de siéges, avec une galerie de communication entre le dixième et le onzième rang à partir du faîte, où se trouve une rangée de six loges, avec une niche de deux en deux. Parallèle au diamètre du théâtre et fermée aussi par un mur, il y a une double rangée de colonnes corinthiennes qui paraît s'être étendue vers l'est et vers l'ouest ; leurs proportions sont exquises. Quant à la ville, elle était presque carrée : chaque côté avait un peu moins d'un mille ; les murs coupaient la rivière à angles droits en deux endroits différens ; les deux autres côtés couraient parallèlement l'un à l'autre sur les flancs opposés de la montagne. L'espace renfermé dans les murs est, en grande partie, couvert de débris de maisons particulières qui forment un contraste frappant avec les élégans modèles d'art qui charment l'œil, de quelque côté qu'il se porte. Tout l'espace en est couvert le long des deux bords de la rivière, depuis l'arc de triomphe au sud-ouest jusqu'au mur d'enceinte au nord-est,

de même qu'à l'est et à l'ouest de son cours, sur les flancs de la montagne. Il y a plusieurs petites éminences dans l'intérieur des murs; de l'une de ces hauteurs, à peu de distance du théâtre septentrional, la suite des colonnes paraît sans fin, et, de cet endroit, l'aspect des autres ruines est rempli d'un charme inexprimable; on dirait un vrai musée d'objets d'art.

Comme la nuit approchait, il devint nécessaire de quitter ce lieu intéressant. Nous aurions bien voulu y demeurer quelques jours; mais nous pensâmes que les Arabes que nous avions vus avaient sans doute donné l'alarme, et il était probable que leur seconde visite ne se passerait pas aussi tranquillement que la première. La ville la plus proche était Souf, située dans la direction de l'ouest-nord-ouest. En gravissant la montagne occidentale pour nous y rendre, nous passâmes, après une demi-heure environ de marche, par un endroit qui était probablement le nécropolis ou cimetière de Gerasa. La crête de la montagne était absolument couverte d'élégans sarcophages faits de la pierre calcaire qui forme la base des montagnes environnantes. Ils étaient de différentes grandeurs et ouverts pour la plupart. Sur les côtés de quelques uns d'entre eux,

il y avait des ornemens sculptés en bas-relief, tels que festons, génies, etc. Les couvercles en étaient plats. Quelques uns portaient des inscriptions, mais nous n'eûmes pas le temps de les copier.

Une heure après, nous atteignîmes Souf, situé sur le penchant d'une montagne, sur la rive occidentale d'un wady, appelé El-Deir, dont le cours est alimenté par trois sources abondantes qui sortent de dessous un rocher près du village, à peu de distance l'une de l'autre. Leurs eaux réunies prennent le nom de Kerouan, et arrosent la plaine de Djerash. A l'est, de l'autre côté du wady, s'élève Djebel-Kafkava, montagne extrêmement haute. Nous trouvâmes en ce lieu une centaine de familles arabes qui vivent sous le gouvernement d'un sheikh et qui sont indépendantes du pacha. Les maisons y sont petites, avec des toits plats, et couverts d'une espèce de ciment de terre glaise. Les paysans s'y reposent et y couchent souvent en été, en se garantissant du soleil et du vent par des branches d'arbres qu'ils suspendent en travers. Près d'une des sources, il y a un bâtiment carré en ruine, avec des tronçons de colonnes et quelques inscriptions. De l'autre côté de la rivière, et dans le flanc de la montagne, se

trouvent quelques cavernes occupées pour le moment par des bergers et leurs troupeaux. Nous soupâmes dans le medhafé ou chambre des étrangers. Il était évident, pour les habitans de ce village, que nous avions besoin de guides pour nous conduire hors du dangereux pays où nous avait menés notre curiosité. Le sheikh, plus particulièrement, semblait se réjouir de notre embarras, et il s'entretint avec sa famille, pendant toute la soirée, sur les moyens à employer pour en tirer le meilleur parti possible, sans user de violence. En conséquence, notre réception fut peu courtoise et, aussitôt que la compagnie eut quitté la chambre, l'épouse de notre hôte et ses autres femmes ne se firent aucun scrupule de nous demander tout ce qui flattait leur caprice. Au nombre de ces objets, était une bourse de soie rouge que j'avais achetée dans le bazar de Tripoli ; elle n'avait pas grande valeur, mais la dame la demanda d'une manière si peu grâcieuse, que je refusai de la lui donner. Contre mon habitude, je permis en cette circonstance à ma susceptibilité de prendre la place de la prudence, et j'eus, par la suite, lieu de m'en repentir.

25 *novembre*. — On eut à notre égard la même conduite et les mêmes manières impolies, jusqu'à

ce qu'enfin on nous dît clair et net qu'on préférait la disposition de notre chambre à l'agrément de notre société. Nous étions d'autant mieux disposés à recevoir cette déclaration que notre position dans le medhafé, où tout étranger est admis, était loin d'être agréable. Nous nous retirâmes donc vers une colline en dehors du village, y laissant Constantin négocier pour notre escorte. Ce n'était pas un point de mince difficulté ; car nos finances, par suite des différens vols qui nous avaient été faits et de nos dernières dépenses à Djerash, se trouvaient presque épuisées. Il nous fut réellement impossible d'accéder aux extravagantes exigences de notre hôte, si toutefois on peut lui donner ce nom. Il avait compté sur un riche butin, et fut bien mortifié du désappointement qu'il éprouvait. A la fin, par l'intercession de Mustapha, et le sacrifice de mon turban, nous parvînmes à obtenir une escorte de six hommes armés de mousquets : à chacun desquels, nous devions payer cinq piastres par jour, pendant tout le temps que nous aurions besoin de leurs services.

Nous partîmes à midi. La première partie de notre route, pendant environ une heure et demie

de marche, passait à travers une épaisse forêt de magnifiques chênes. Dans toute autre circonstance, rien n'aurait pu nous être plus agréable que de voyager sous leur ombrage, mais cette forêt était connue comme un repaire de gens mal disposés. D'ailleurs, nous avions toutes sortes de raisons pour soupçonner la fidélité de notre prétendue escorte. Tandis que je renfermais en moi-même ces sinistres présages, quatre ou cinq cavaliers, que nous n'avions pas encore aperçus, s'élancèrent hors du bois et, se penchant en avant avec leurs lances dans une attitude hostile, galopèrent vers nous. Sachant bien qu'un Arabe tue rarement un ennemi qui ne résiste pas, j'avais déjà mis un pied à terre, et l'autre était encore dans l'étrier, quand nous reconnûmes que c'étaient des amis, habitans du même village que nos guides. Il paraît que, nous voyant venir, ils s'étaient cachés derrière quelques arbres, pour mettre ainsi notre courage à l'épreuve; aussi l'attitude que j'avais jugé prudent de prendre fut, pour tout le monde, la source de nombreuses plaisanteries. Après quatre heures de marche depuis Souf, nous atteignîmes le village de Tebney. Notre réception en cet endroit forma un agréable contraste avec celle qu'on

nous avait faite en dernier lieu. Nous nous aperçûmes que nous sortions peu à peu d'embarras. Nous fîmes la connaissance d'un jeune Israélite de Damas, qui nous rendit de grands services, particulièrement en nous apprenant le véritable état du pays où nous venions d'entrer, sa position et le caractère de ses habitans. La perception du miri ou l'impôt territorial du Haouran est entre les mains des banquiers juifs ou *serafs* du pacha, qui prélèvent une commission sur le montant de la recette.

26 *novembre*. — A midi, nous sommes partis avec notre jeune ami, et après quatre heures de route à travers un pays parfaitement cultivé, nous avons fait halte à Tayeby, où nous avons augmenté notre escorte de quatre hommes pour aller visiter les ruines de Om-Keiss. Le pays que nous avons traversé pendant toute cette journée est de la plus grande beauté; il est légèrement ondulé, tandis que la cime et les flancs des collines sont couverts de ces magnifiques chênes pour lesquels ce district, l'ancien Basan, est encore, comme il l'était jadis, justement célèbre. Si ce n'eût été le turban de mes compagnons et l'absence des maisons de campagne détachées, je me serais souvent cru en Europe. Nous arrivâmes

au coucher du soleil à Faour, où nous soupâmes chez le sheikh. Les habitans sont tous musulmans. Ils parurent mal disposés à notre égard, soupçonneux et désobligeans. La place où nous passâmes la nuit était une grande caverne creusée dans le roc, sombre et sale, et ayant plutôt l'apparence d'un repaire de brigands que de la demeure d'hommes civilisés. Ces cavernes sont très-nombreuses dans cette partie du pays. Il est évident qu'elles ont été creusées à une époque très-reculée.

27 *novembre.* — Nous nous sommes mis en route avec le soleil, après avoir passé une nuit extrêmement désagréable, et nous avons marché pendant environ deux heures à travers un pays montagneux et de chétive apparence, pour arriver à Om-Keiss, dénomination sous laquelle on désigne aujourd'hui l'ancienne cité de Gadara, située sur la cime de la chaîne de montagnes bordant la vallée du lac Tabaria et ayant le Jourdain à l'est. Les principales ruines, qui sont très-dégradées, se trouvent sur une montagne la plus élevée des environs. Sur les côtés exposés à l'ouest et au nord, sont les ruines de deux grands théâtres entièrement construits en pierre noire. Le premier est le mieux conservé; les murs

et une grande partie des gradins subsistent. La forme de l'arène était semi-circulaire et elle avait quatre-vingts pieds de diamètre. Au bas des gradins, est une galerie de six pieds et demi de large qui les partage en deux parties inégales ; six rangs en dedans et quatorze en dehors. L'autre théâtre, qui est tout-à-fait ruiné, était très-profond et bâti sur une partie de la pente la plus raide de la montagne. Le siége le plus élevé se trouvait à quarante pieds de distance du plus bas. L'arène au-dessous des gradins était comparativement petite. Sur le devant de ce théâtre règne une longue rue qui se dirige vers l'ouest ; elle était probablement la principale de la ville ; le pavé existe encore. Les deux côtés sont garnis d'une énorme quantité de fûts et de colonnes. A l'extrémité de la ville se trouve un bâtiment très-solide. A l'est de la montagne, on rencontre un grand nombre de grottes taillées dans le roc calcaire. Une quantité considérable de sarcophages gisent à l'entour. Ils sont tous de pierre noire et ont neuf empans de long et trois de large; ils sont ornés de bas-reliefs représentant des génies, des festons, etc., mais d'un travail très-grossier : ils ont tous été ouverts. La ville n'est point habitée. Le pays qui l'environne est fort dangereux.

Pendant que nous visitions les ruines, un de nos guides avait volé et caché sous sa selle une partie des habits de Chesney. Celui-ci, à son retour, découvrit le voleur, et reprenant son bien, il lui appliqua, dans un moment de colère bien justifiée par son action, l'épithète de *harami* (voleur). Ce dernier dirigea tout de suite son mousquet contre mon ami et l'aurait infailliblement tué, si je n'eusse été là pour m'interposer entre eux. Les autres musulmans qui formaient notre escorte furent de même si irrités de cette liberté de la part d'un djaour, que j'eus beaucoup de peine à les apaiser et, réellement, en considérant l'isolement du lieu où cette scène se passait, je suis étonné que leurs menaces n'aient pas été immédiatement suivies d'exécution.

Au nord d'Oms-Keiss, et à peu de distance de ce lieu, il y a un profond wady appelé Sheriat-el-Mandhour; c'est le Hiéromax des Grecs et le Jarmouk des Israélites. Sur sa rive droite, il y a plusieurs sources thermales que nous désirions ardemment de visiter; mais nos guides refusèrent de nous y accompagner, quoiqu'on les vît de la place où nous étions, craignant, disaient-ils, de rencontrer les Arabes du Ghor ou de la vallée du Jourdain. Nous retournâmes à

Tayeby par une vallée moins élevée, appelée Wady-el-Arab, extrêmement fertile, mais très-peu cultivée.

28 *novembre.* — Chesney, ayant complété ses visites aux ruines qu'il désirait le plus de voir de ce côté-ci du Jourdain, ne voulut pas retourner à Damas par la route directe, dans la crainte de rencontrer quelque membre de la tribu des Beni-Szakhr. Conséquemment, il se procura deux guides pour Tabaria et nous nous séparâmes. A midi, j'atteignis une caravane de quatre-vingts à cent chameaux, allant vers le nord. Je me joignis à elle jusqu'au coucher du soleil quand nous nous arrêtâmes à Hebras, principal village du district de Kefarat et l'un des plus importans de ces pays; j'y fus traité avec cordialité par une famille chrétienne-grecque. A une lieue et demie au nord-est de ce village se trouvent les ruines d'Abil, l'ancienne Abila, une des villes du Décapolis; mais on m'a dit qu'il n'y reste ni édifices ni colonnes, quoiqu'on y rencontre quelques fûts brisés.

29 *novembre.* — A deux heures du matin, la caravane se remit en mouvement, parce qu'on jugea prudent de voyager de nuit, pour éviter les Arabes qu'on disait infester les environs. Au point du jour, nous atteignîmes Mezareib : c'est le nom du premier châ-

teau sur la route du Hadj de Damas; il fut bâti par le grand sultan Selim. Sa forme est un carré de cent pas sur chaque face. A l'intérieur est une cour découverte, autour de laquelle il y a une rangée de magasins où l'on dépose les provisions pour le Hadj. Ces provisions se composent de froment, d'orge, de biscuit, de riz et de tabac; on y met aussi les tentes et les harnais des chevaux, les bâts des chameaux, les cordes, les munitions, etc., le tout exclusivement réservé pour l'usage du pacha et de sa suite immédiate. Jusqu'à Médine, chaque station est pourvue d'un château semblable rempli d'objets du même genre. Les toits des magasins forment une terrasse protégée par le parapet du château. Dans l'intérieur, il y a une mosquée. On ne voit point de maisons à l'entour du château. Là se réunissent les caravanes de pélerins qui se rendent à la Mecque, et là le pacha ou Emir-el-Hadj établit son camp pendant dix jours, afin de ramasser les traînards et de payer aux différentes tribus la somme accoutumée pour le passage de la caravane à travers le désert. Tout près et au nord-est du château, il y a plusieurs sources dont les eaux se réunissent à peu de distance de là en un grand étang ou lac, qui peut avoir à peu près un mille et

demi de tour. Au milieu, il y a une île. L'eau y est claire et le poisson abondant. Ces sources se nomment Bushe. On pense que Mezareib occupe la place d'Ashtaroth qui était la résidence d'Og, roi de Basan.

A trois lieues plus loin, nous atteignîmes Shemskein, où je m'arrêtai un moment pour reprendre le peu de bagage que j'y avais laissé quand nous allâmes, pour la première fois, nous joindre aux Beni-Szakhr. Quatre heures après, j'arrivai à Es-Szanamein (les deux idoles), ville très-considérable sur la route du Hadj, avec plusieurs anciens édifices et des tours, mais très-peu peuplée. La réception qu'on m'y fit fut loin d'être agréable. Le sheikh et ses hôtes, qui étaient tous de dévôts mahométans, nous permirent de passer la soirée dans le medhafé, sans adresser une seule parole à Constantin ou à moi. Les habitans des villages, sur la route du Hadj, surpassent tous les autres mahométans en fanatisme.

30 *novembre.* — Après une heure de marche en quittant Es-Szanamein, nous atteignîmes le village de Didy, et une heure après celui de Ghabarib, où se trouve un château en ruines, et sur le côté de la route un *birket* ou réservoir de pierre avec une source abondante. Sur toute la route du Hadj jusqu'à

la Mecque, on rencontre à chaque station de semblables citernes. Ici commence un district pierreux qui s'étend jusqu'au sommet du Djebel Khiara et qui porte le nom de Soubbet Faraoun. Nous descendîmes dans une plaine inculte, et en deux heures et demie nous arrivâmes à Khan Danoun, bâtiment très-considérable qui était jadis un caravanserail, et qui paraît tomber aujourd'hui en ruines. Vers le coucher du soleil, je rentrai dans mon ancien logement à Damas, où après m'être baigné et avoir changé complètement de toilette, je pris place à un excellent souper au coin d'un bon feu, en compagnie de mon ami Chesney *. Dans la soirée, je reçus les félicitations de mes amis sur mon heureux retour.

* N'ayant plus d'occasion de parler du colonel Chesney, je remarquerai ici que son voyage se termina par une des expéditions les plus hardies peut-être qui aient jamais été entreprises. Il quitta Damas le 10 décembre avec une petite caravane de sept chameaux, passa par Palmyre, s'embarqua sur l'Euphrate à Bir, sur un radeau qu'il avait construit lui-même, et descendit le fleuve jusqu'à Bagdad, sondant les profondeurs et protégé contre le feu des Arabes par des balles de coton dont il s'était entouré. Ce fut le rapport qu'il fit à son retour en Angleterre, qui engagea le gouvernement à renvoyer la grande expédition dont les résultats, si flatteurs pour ce qui regarde la science, sont généralement connus.





A. T. [illegible] Lith.　　　　Lith. Roger et Cie, Richer. [illegible]

CHAPITRE XXVI.

Description de la ville de Damas. — Son apparence tout orientale. — Sa population mélangée. — Maisons, rues, boutiques, bazars, khans, mosquées et cafés. — Commerce et manufactures. — Jardins et environs. — Climat de Damas. — Son histoire ancienne et moderne. — Ses antiquités.

Quand on l'examine de plus près, Damas ne répond pas entièrement à l'espoir que fait naître son apparence extérieure. Les idées de splendeur et de magnificence qu'on s'en forme de loin disparaissent bientôt après qu'on est entré dans ses murs; car, quoique l'une et l'autre puissent exister dans les palais des grands et les maisons particulières des riches, il est certain qu'on ne les rencontre nulle part hors de ces demeures privilégiées. De plus, les rues sont étroites et irrégulières : le premier défaut

est commun à tous les pays chauds où l'ombre et la fraîcheur sont recherchées; quant à leur irrégularité, elle tient aux villes turques en général, où tous les ornemens d'architecture sont relégués dans des monumens isolés ou dans l'intérieur des maisons particulières; celles-ci s'offrent rarement à l'œil du public. Mais le principal charme de Damas, celui qui captive le voyageur européen à son arrivée, et reste gravé dans sa mémoire long-temps après qu'il l'a quittée, c'est son aspect tout-à-fait oriental. En se promenant, soit dans la ville soit aux environs, il ne rencontre rien qui lui rappelle sa patrie, à moins que ce souvenir ne lui soit suggéré par le grand contraste qui existe entre tout ce qu'il a sous les yeux et ce qu'il a toujours vu jusqu'à ce moment. Excepté le matin et le soir, on ne rencontre presque personne dans les rues; une espèce de silence mystérieux règne dans toute la cité. De temps en temps, en passant sous la fenêtre treillissée d'une maison turque, le faible son d'une conversation à voix basse ou quelquefois les notes mourantes d'une mandoline viennent frapper son oreille. Si la curiosité pousse le voyageur à passer le seuil de la porte, qui généralement reste ouverte, il se trouve dans une

cour plantée d'arbres, entourée d'arcades et ornée au centre d'une fontaine qui coule par petites gouttes : mais personne ne s'avance pour le saluer, et le même silence, la même tranquillité existent au-dedans comme au-dehors des murs. Est-il attiré par le bruit de l'industrie dans le voisinage des bazars? Il entre et les trouve remplis d'une population dont les traits sont aussi variés que le costume, celui de chaque individu différant par quelque particularité de forme ou de couleur. Ecoute-t-il les conversations? Aucune des langues qui s'y parle ne lui est familière. S'il examine les marchandises exposées en vente, c'est à peine si son esprit peut deviner leur utilité, et moins encore leur destination. Des bazars, il se rend dans les cafés : dans ceux d'Europe, les soucis et les réflexions, résultats soit d'un désappointement soit d'une vive espérance, se peignent sur les traits de tous ceux qui les fréquentent, quel que soit leur âge. Ici tout est gravité, patience et indolence. Mais, si je continuais à détailler les contrastes qu'on peut remarquer entre les manières et le caractère personnel des Orientaux et des Européens, je me verrais insensiblement conduit à établir une comparaison des résultats de ces

contrastes sur l'état de la société; sujet qui, bien qu'intéressant en lui-même, est étranger au but de cet ouvrage, ainsi que je l'ai déjà observé dans l'introduction. Je vais donc continuer la description de la ville, telle qu'elle se présente, en ayant soin d'éviter, autant que possible, de faire naître le plus léger soupçon d'exagération.

A Damas, les maisons, jusqu'à quelques pieds seulement de leurs fondations, sont bâties en pierre; le reste est en briques séchées au soleil et recouvertes d'un crépi de chaux. Des habitations construites avec des matériaux aussi légers doivent nécessairement durer peu, ce qui explique le petit nombre d'antiquités qu'on trouve dans la ville. Mais cette objection n'est pas la seule qu'on puisse faire à cette manière de bâtir : les rues sont pleines de poussière quand il fait du vent, et de boue après la pluie. L'aspect de longs murs rarement percés de fenêtres du côté de la rue est triste et monotone : de temps à autre cependant, les rues sont animées par les couleurs brillantes qui décorent l'extérieur des édifices publics. Du reste la magnificence qu'offre l'intérieur de quelques unes des maisons contraste singulièrement avec leur apparence de pauvreté.

Une porte basse s'ouvre sur une cour quadrangulaire, généralement pavée de marbre et ayant, dans le milieu, une petite fontaine qui jaillit constamment : pendant les chaleurs de l'été, on y étend avec des cordes qui vont d'un côté du principal mur à l'autre, une espèce de tente qu'on peut ployer ou déployer à volonté *. Autour de la cour, sont des arcades ouvertes, élevées de quelques pieds au-dessus du sol et auxquelles on arrive par des degrés. Les planchers de ces réduits sont couverts de riches tapis sur lesquels se trouve une rangée de lits étroits ou sophas, placés le long des murs, avec des coussins en velours ou en damas, et qui servent de siéges pour la compagnie. C'est là que le maître de la maison reçoit ses visites et expédie ses affaires. Sous les arcades sont des portes qui s'ouvrent dans des appartemens intérieurs. L'entrée de ces appartemens est réglée sur le degré de parenté ou d'intimité qui existe entre le propriétaire et la personne qui vient le voir, ou sur l'honneur qu'on veut faire à cette personne. Le Harem ou appartement des femmes se trouve en général placé dans la partie la plus éloi-

* Voyez Appendice, nº 25.

gnée de la porte d'entrée, et s'ouvre sur une autre cour intérieure plantée d'arbres toujours verts.

Cette manière de bâtir, générale dans le Levant, semble s'être continuée depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, sans changement et sans aucune tentative d'amélioration. Les maisons du genre de celle que je viens de décrire se trouvent dans un quartier retiré, appelé communément le quartier turc, et loin des bazars. Ça et là, on rencontre quelques rares charrettes (les voitures sont inconnues à Damas) et de temps en temps une file de chameaux chargés attachés les uns aux autres par une corde; mais comme les Turcs sortent peu, si ce n'est le matin et le soir, le plus grand silence règne à midi. En se promenant dans les rues, il est rare de rencontrer un habitant, et on a de la peine à se croire dans la capitale de la Syrie. Les autres rues sont également étroites, et les boutiques qui en garnissent les côtés ont une chétive apparence.

Mais les bazars font bientôt oublier l'impression défavorable que les rues et les maisons produisent sur l'étranger à son arrivée. Ici, comme par tout l'Orient, chaque genre de marchandises a ses bazars particuliers. Tantôt ils bordent les côtés des rues

ouvertes; tantôt ils sont fermés et abrités par des arcades qui les garantissent du soleil, pendant l'été, de la pluie et du froid, en hiver. Plusieurs des bazars de cette dernière espèce sont de très-beaux édifices, et fournissent une agréable promenade à l'étranger désœuvré qui y passe généralement ses matinées, se retirant le soir dans les cafés. Il y a des rues entières de boutiques où l'on ne vend que des bottes, des souliers et des pantoufles; d'autres où des hardes sont exposées avec goût pour tenter l'étranger qui passe; d'autres enfin où l'on ne vend que des objets de sellerie et d'équipement militaire. Les orfèvres sont relégués dans un quartier particulier ou khan qui paraît avoir été autrefois une église chrétienne. Là, les marchands, presque tous Arméniens, sont en même temps fabricans et détaillans. Le bruit produit par le marteau des ouvriers occupés à travailler les métaux précieux est réellement assourdissant; il paraît néanmoins que les affaires n'en sont point interrompues.

En général, les bazars de Damas sont bien pourvus. Les manufactures particulières à la ville sont en petit nombre; elles consistent principalement en une étoffe de soie et de coton extrêmement solide; un peu

d'ébénisterie faite de beau bois incrusté d'ivoire et de nacre de perle, et des peaux jaunes et rouges pour bottes, souliers et mules. La manufacture de lames de sabre, qui fit si long-temps et à si juste titre la réputation de Damas, n'existe plus; elle fut transférée à Khorassan, en Perse, après l'invasion de Tamerlan. Il paraît qu'on les fabriquait avec des lames très-minces d'acier et de fer soudées ensemble, de manière à joindre une grande flexibilité à un tranchant très-vif. Celles qu'on y fabrique aujourd'hui sont d'une qualité inférieure.

Les productions du pays sont la soie grége, la garance, la gomme, la noix de galle et l'opium. Les importations sont, à ce qu'il paraît, le fer, l'étain, la quincaillerie, les denrées coloniales, l'indigo, les mousselines, les cotons filés et les toiles blanches et imprimées. De très-belles étoffes pour manteaux de femmes et d'autres d'une qualité plus commune pour vêtemens d'hommes y seraient d'un prompt débit, pourvu qu'elles ne fussent pas chères.

De chaque côté des bazars sont des rangs de petits réduits autour desquels les objets en vente sont étalés d'une manière engageante; sur le devant de ces réduits, sont de petites plates-formes garnies de

tapis et de coussins pour servir de siége au chaland. Ce dernier ne s'est pas plus tôt assis que le marchand commence à remplir une pipe qu'il offre à sa pratique, faisant signe en même temps au kavedji, qui est continuellement de service, d'apporter deux tasses de café. Vient ensuite un échange mutuel de complimens qui ne signifient rien, et n'ont pas grand but. Ces préliminaires, qui sont de rigueur, une fois remplis, les parties commencent à parler de leur affaire, mais jamais auparavant. Les boutiquiers forment une classe d'hommes bien mis, ayant un air de santé et extrêmement polis avec les étrangers.

Quand le travail du jour est fini, ce qui a lieu généralement vers l'*Asr* (trois heures après midi), ils ferment leurs boutiques et se retirent chez eux. Les bazars sont clos la nuit par des portes de fer, et il n'y reste que quelques gardiens pour prévenir les vols et donner l'alarme en cas d'incendie.

Non-seulement les rues de Damas ne sont pas éclairées le soir, mais encore toute circulation est en quelque sorte interdite à cette heure ; car, à chaque bout de rue, il y a une barrière en bois qui la ferme, apparemment dans la vue d'empêcher des mouvemens insurrectionnels ; de sorte que, pour visiter un

ami, fût-ce même dans le voisinage, on est obligé de se faire accompagner d'une personne portant un falot et armée d'un bâton pour frapper aux différentes barrières par où l'on veut passer.

Outre les bazars, il existe plusieurs grands khans ou caravansérails, où les marchands en gros ont leurs comptoirs et leurs magasins. Il y en a un qui les surpasse tous : son entrée donne dans un des bazars voisins de la grande mosquée. Un superbe portique, terminé en ogive et décoré d'une grande quantité de sculptures, conduit à une spacieuse cour carrée, pavée de larges pierres plates bien polies et admirablement jointes ensemble ; sur les quatre côtés, il y a des arcades pour les marchandises, au-dessus desquelles et dans toute leur longueur règne une galerie ouverte dont la partie extérieure est distribuée en bureaux ; le tout est couvert de dômes élevés. La maçonnerie est en pierres noires et blanches, réunion qui forme un des principaux traits de l'architecture sarrazine dont cet édifice offre un admirable modèle.

Les mosquées de Damas sont à la fois nombreuses et superbes, et ne sont surpassées en magnificence que par celles de Constantinople. Plusieurs d'entre

elles étaient autrefois des églises chrétiennes. La principale est à peu près au centre de la ville. C'était anciennement la cathédrale : elle était dédiée à Saint Jean de Damas, et est regardée comme le plus bel édifice qu'ait produit le zèle des premiers chrétiens dans ce pays. Je ne me hasardai pas à pénétrer au-delà du porche : vue ainsi, elle paraît avoir de grandes dimensions et produire un effet imposant ; mais elle a été déjà minutieusement décrite par des voyageurs plus heureux que moi *. Elle a six cent cinquante pieds de long et cent cinquante de large, avec une belle cour de marbre ornée d'un bassin d'eau et de colonnes de granit d'ordre corinthien, soutenant deux rangs d'arcades, dont celles du haut sont de moitié plus élevées que celles du bas, et qui forment un double cloître. Pendant mon séjour à Damas, j'appris que quelques chrétiens, étrangers à la ville, avaient été punis de la bastonnade, pour s'être seulement arrêtés, comme j'avais fait moi-même, pour regarder dans la cour.

Les cafés d'une ville d'Orient étant les lieux de réunion habituelle (ou pour mieux dire les seuls) de ses

* Voyez Appendice, n° 26.

habitans, figurent généralement parmi les édifices les plus remarquables. A Damas, ils sont nombreux et élégans : la plupart sont bâtis dans le genre des kiosques, en bois peint de différentes couleurs, parmi lesquelles le vert et le bleu dominent, et sont ouverts sur les côtés, excepté là où des plantes grimpantes s'élèvent le long des colonnes élancées qui soutiennent le toit. Un divan est dressé tout autour de l'intérieur, et, de distance en distance, on y place des coussins contre lesquels s'appuient les personnes qui s'y rendent. Mais leur extérieur pittoresque n'est pas plus digne de remarque que l'heureux choix de leur position. Ils sont généralement situés au bord de quelque ruisseau d'où l'on aperçoit une jolie cascade, avec des vergers et des jardins sur la rive opposée ; site bien choisi pour un peuple contemplatif et indolent comme le peuple turc ; l'oreille étant agréablement caressée par le murmure des eaux, tandis que l'œil repose avec délices sur un massif de feuillage nuancé de mille teintes différentes, au milieu desquelles on distingue celles du frêne, de l'orme, du sycomore et du saule dont on ne peut assez admirer la vigoureuse végétation dans ces heureux climats. Les rafraichissemens que l'on sert dans ces établisse-

mens consistent en différentes espèces de sorbets, en café et en eaux glacées. La pipe dont on se sert à Damas est, à peu d'exceptions près, le *gozeh,* espèce de *nargileh,* qui ne diffère de celui-ci que parce qu'elle est plus portative. Elle se compose d'une écale de noix de coco qui renferme l'eau, et à laquelle est fixé un roseau droit, long d'environ dix-huit pouces, au-dessus duquel on met le tabac (*tombek*) et le charbon allumé. Ce tube perpendiculaire est tenu par le fumeur, tandis que la fumée, raffraîchie par son passage dans l'eau, est aspirée au moyen d'un tuyau semblable, qui va du globe à la bouche. Les tubes et le vase lui-même sont quelquefois en argent et richement sculptés.

Les jardins, ou plutôt les plantations closes, qui entourent la ville de tous les côtés et qui s'étendent à plusieurs milles dans la plaine, forment une ceinture verdoyante d'une richesse et d'une étendue qui se rencontrent rarement ailleurs. Dans la saison des fleurs, ces jardins doivent avoir un attrait tout particulier, car le pays est justement célèbre pour la variété, l'abondance et l'excellence de ses fruits; l'arbre qui produit la prune de Damas tire son nom de la ville. Cependant, tout attrayans que ces fruits pa-

raissent à l'étranger, il doit se garder d'en faire un usage immodéré : ils ont été plus d'une fois funestes aux Européens, et particulièrement l'abricot et la mûre blanche. Tous les ans, on exporte à Constantinople et autres parties du Levant de grandes quantités de fruits secs qui sont la source d'un revenu considérable pour les habitans.

La ville moderne ne renferme pas un seul objet d'antiquité de quelque intérêt; mais on montre encore au voyageur chrétien divers lieux que la tradition a conservés et qui se rattachent à la résidence, dans le voisinage, de ce Saül qui, par un zèle outré pour les observances de la loi de Moïse, s'était montré un féroce persécuteur de l'église naissante du Christ, jusqu'à ce qu'éclairé enfin par la révélation du Seigneur, il se réveilla d'un songe de cruauté et d'erreur, devint le plus laborieux de ses apôtres, et celui qui eut le plus de succès. Dans une rue, qui court de l'est à l'ouest, d'environ un mille de long et l'une des plus fréquentées de la ville, la même probablement qui est désignée (Actes des Apôtres IX, 11) sous le nom de «rue Droite», est une petite grotte ou caveau contenant un autel chrétien et un lieu de prière pour les Turcs : on dit que c'était là la maison de Judas, où

Ananie ouvrit les yeux à Saül à son retour d'Arabie, à Saül devenu le disciple du Christ, et sur le point de remplir les devoirs de sa charge apostolique. — (Gal. I, 17.) A un quart de mille environ de la porte orientale de la ville, il y a une place que l'on désigne comme ayant été le lieu de la scène de sa miraculeuse conversion ; elle est marquée par des tertres de gravier et de terre, tombeaux de quelques dévots chrétiens qui y sont enterrés. Le 25 janvier de chaque année, en mémoire de cet événement, les chrétiens de Damas se rendent processionnellement en cet endroit, sous la protection d'une garde que leur fournit le pacha ; ils y lisent l'histoire de la conversion de l'apôtre. Non loin de là, on montre de même la partie de la muraille d'où Paul, ainsi que l'avait fait Raab dans l'affaire des espions, se fit descendre dans une corbeille pendant la nuit, afin d'éviter la persécution des Juifs qui l'attendaient à la porte pour le tuer, à cause de son changement de religion. (Actes, IX, 25.)

Une partie de la ville de Damas est fermée par un mur de peu d'élévation, et qui paraît être de fraîche date, quoiqu'en différens endroits il ait été évidemment construit avec les matériaux et sur les fondations d'un plus ancien. A peu près au centre de la

ville est un enclos de construction semblable, et défendu de distance en distance par des tours. Il sert de citadelle et est la résidence habituelle du gouverneur de Damas.

La population totale de Damas est estimée à cent vingt ou cent cinquante mille ames, dont douze mille chrétiens de différentes sectes et dénominations, deux ou trois mille juifs, et le reste mahométans. Ces derniers sont depuis long-tems renommés pour leur superstitieux attachement à l'islamisme, ainsi que pour leur haine et leur persécution contre toute autre religion. J'eus pour mon propre compte l'occasion peu désirable d'en ressentir les effets, même avant d'être entré dans ses murs *.

Damas est regardé comme une ville de la plus haute antiquité ; il en est fait mention pour la première fois dans la Genèse, XIV, 15. Josèphe lui donne pour fondateur l'arrière-petit-fils de Noé, nommé Uz, dont le père Aram, fils de Sem, avait possédé la Syrie, qui en avait reçu le nom d'Aram. Il s'ensuit que le nom de Es-Sham, qui est donné par les habitans à la province ainsi qu'à sa capitale, dérive, à ce qu'ils

* Voyez page 155.

supposent du nom du fils de Noé. Le nom hébreu de la ville était Damasek ou Demesk, nom qu'elle conserve encore aujourd'hui, et d'où dérive le Damascus des Grecs et des Latins. Elle était primitivement gouvernée par ses propres rois, mais elle fut prise par David, et plus tard par Jéroboam, roi d'Israël; elle subit ensuite le joug des Assyriens, des Babyloniens, des Perses, des Grecs et des Romains. Il paraît que, du temps de Saint-Paul, elle était sous la domination d'Arétas, roi de l'Arabie Pétrée et beau-père d'Hérode Antipas. Pendant quelque temps, sous la dynastie des Ommiades, Damas fut la capitale de l'empire sarrazin, ou kalifat, dont les monarques avaient quitté Médine pour cette ville, dans le septième siècle, à peu près quarante ans après la mort de Mahomet. Elle est maintenant la capitale d'un pachalic de l'empire ottoman.

Cette ville a été plus heureuse que la plupart de celles qui ont fleuri à la même époque; car, quoiqu'elle n'ait jamais atteint le degré d'élévation et de célébrité de quelques-unes d'entre elles, elle n'est cependant jamais tombée aussi bas que les autres. Comme toutes ces villes, elle a été souvent prise et plusieurs fois démolie; mais elle a toujours reconquis

son importance, à cause des avantages attachés à son heureuse situation *; et ces avantages étant d'une nature permanente, tout annonce qu'elle continuera à jouir long-temps encore de cette prospérité.

* L'empereur Julien avait donné à Damas, capitale de la Cœlé-Syrie, à cause de l'importance de sa position, le surnom d'Œil de l'Orient.

CHAPITRE XXVII.

De Damas à Alep. — Une caravane dans l'Orient. — Chameaux et dromadaires. — Description d'un khan ou caravansérail. — Dévotions musulmanes. — Un mirage de lune. — Naphta. — Kara. — La tribu d'Aeneze. — Crainte d'une attaque des Bédouins. — Hassiah. — Homs, l'ancienne Emesa. — Scène de nuit dans un khan. — Restoun. — Hamah, l'ancienne Epiphaneia. — Le Aaszy ou Oronte. — Vallée de Ghab. — Sermein. — Le khan Touman. — Arrivée à Alep.

Damas, 8 *décembre*. — Une pettie caravane part trois ou quatre fois par mois pour Alep, et met ordinairement onze jours à achever ce voyage qu'on pourrait aisément faire en huit ou neuf. La route court à l'est de la chaîne de l'Anti-Liban, et traverse les grandes villes de Homs et de Hamah. En quelques endroits, elle est resserrée par le désert proprement dit; mais, en général, elle passe sur un sol riche et propre à la culture, où il n'y a ni sable ni pierres, quoiqu'il soit dépourvu d'arbres et même

d'arbrisseaux. Excepté les villes qui sont portées sur la carte et qui servent habituellement de halte aux caravanes, on ne rencontre dans toute son étendue que peu de villages détachés et même de maisons. Le jour précis du départ des caravanes est déterminé dans les bazars par les marchands des diverses villes : une d'elles étant partie de Damas hier au soir, et devant s'arrêter à Touna, grand village à deux lieues de cette capitale, dans la direction du nord-est, je me suis empressé de partir ce matin pour la rattraper. Pendant plus d'une heure, en sortant de la ville par ce côté, la route suit un chemin pavé, bordé de vastes jardins et traversant des plaines cultivées ; comme il avait plu la nuit précédente, la poussière était abattue, le feuillage des arbres rafraîchi, et par conséquent le voyage singulièrement agréable.

Lorsque j'atteignis la caravane, elle était en route, marchant sans ordre et lentement, et je la joignis sans être à peine aperçu. Elle se composait d'une centaine de personnes montées sur des chevaux ou des mules, avec vingt à trente chameaux chargés de marchandises. La charge ordinaire d'un chameau arabe est de quatre à cinq cents livres pour un

trajet de courte durée, et de trois à quatre cents quand la distance à parcourir est grande. Plus le voyage à faire est long et plus les puits qu'on doit rencontrer sur le chemin sont rares, moins cette charge est lourde *. La faculté qu'ont les chameaux de supporter la soif varie singulièrement selon les différentes races de ces animaux. Ceux de l'Anatolie, accoutumés aux climats froids et aux contrées où l'eau abonde de tous côtés, doivent avoir leur provision renouvelée tous les deux jours. Sous les latitudes méridionales, les chameaux en voyage doivent être abreuvés tous les quatre jours; une plus longue exposition à la soif pourrait leur devenir fatale. Le chameau dressé pour être monté, et que nous appelons dromadaire, se nomme ici *deloul*, et en Egypte *hedjein*. Comme je l'ai déjà fait observer, il est de la même race que la bête de somme et

* Dans l'Anatolie et les pays du nord, la charge ordinaire est de sept à huit cents livres. Pour recevoir cette charge, le chameau s'agenouille. Lorsqu'elle est trop considérable, il ne se relève pas, mais pousse un cri qui fait comprendre qu'il est incapable de porter un tel fardeau. Son conducteur, connaissant toute la patience de cet animal, ne manque pas d'y avoir égard, d'après le proverbe arabe « qu'il ne faut qu'un poil pour briser les reins d'un chameau. »

ne se distingue de ce dernier qu'autant que le cheval de selle diffère du cheval de trait. Pour l'homme qui ne s'y connaît pas, la différence est à peine sensible, si ce n'est que le chameau qui se monte est plus lisse, car il est tondu de près comme un mouton ; mais il a dans les yeux une expression noble et je ne sais quoi dans tout son être qui, de même que chez tous les animaux, fait distinguer le sang généreux de l'espèce commune. On dit que les chameaux les plus propres à être montés, ceux qui ont le trot le plus vite et le plus commode, sont ceux de la province d'Omân. Le deloul-el-Omân est célébré dans toutes les chansons arabes. En Nubie, de même que dans le nord-est de l'Afrique, les hedjeins ou dromadaires sont très-estimés comme monture de selle, à cause de leur docilité, de leur vitesse et de l'agrément de leur amble. On raconte quelques prouesses merveilleuses de leur diligence quand ils sont pressés, mais il y a lieu de douter qu'elles aient jamais existé autre part que dans l'imagination des Bédouins ; Burckhardt nous assure cependant que, lorsqu'ils se vantent qu'un hedjein peut exécuter un voyage de dix jours en un seul, ce qui fait qu'on les appelle Oshâry, ils n'ont pas tout-

à-fait tort. C'est pourtant moins pour leur extrême célérité que les hedjeins ou delouls jouissent d'une si grande considération que pour la commodité avec laquelle ils portent leurs cavaliers pendant un voyage de plusieurs jours et plusieurs nuits consécutifs ; lorsqu'on les laisse marcher, leur allure favorite est une espèce d'amble doux et commode, à raison de cinq milles à cinq milles et demi par heure. Pour décrire cette agréable allure, l'Arabe dit d'un bon deloul, « son dos est si doux que vous pouvez boire une tasse de café en le montant ». La selle du hedjein, qui diffère peu de celle des chevaux, est faite de cuir, et se place sur sa bosse qui, lorsqu'il a atteint son plus haut degré d'embonpoint, prend la forme d'une pyramide dont la base s'étend sur tout le dos. Les chameaux à deux bosses ne se trouvent pas en Arabie, je n'en ai pas aperçu depuis mon arrivée en Orient; ils appartiennent à une espèce qui ne se voit qu'en Mésopotamie. En Égypte, les hedjeins se guident avec une corde qui tient à un anneau passé dans le nez; en Arabie, ils obéissent mieux au court bâton du cavalier qu'à la bride. Il faut quelque temps au voyageur européen pour s'accoutumer au mouvement lent et saccadé des chameaux de

transport ordinaires. Pour cette raison, comme aussi par le désir d'être plus indépendant, je louai des chevaux pour faire ce voyage*.

Une heure avant le coucher du soleil, nous arrivâmes à Kteifa, petit village, entouré d'une faible muraille, assez forte pourtant pour le préserver des Arabes qui viennent souvent dans ces contrées pour chercher à piller. Au lieu de pénétrer dans le village, nous nous dirigeâmes vers un grand khan ou caravansérail qui en était éloigné de quelques centaines de toises, et comme lui fermé de murs. Dans l'intérieur du khan, il y a une grande place découverte avec une fontaine au milieu, et à l'une des ex-

* Le pas du chameau ordinaire dépasse rarement deux milles ou deux milles et demi à l'heure, et c'est ce qu'on appelle communément « le pas de caravane. » Quand il marche, il lève les deux pieds du même côté, l'un immédiatement après l'autre, et ne les fait pas mouvoir diagonalement, c'est-à-dire dans la direction des deux jambes opposées, comme la plupart des autres quadrupèdes et polypèdes. Cette manière de marcher, particulière au chameau, quoiqu'elle ait été observée par les anciens auteurs (voyez Aristote, *de Animalibus*), n'a fixé l'attention que d'un petit nombre de voyageurs modernes. Quand il presse le pas, il le fait de la même manière que le cheval lorsqu'il prend l'amble, mais de façon à secouer son cavalier plus que ne le ferait le trot le plus dur. Je n'ai jamais vu galopper le chameau.

trémités, une mosquée. Tout autour règnent deux rangs d'arcades semblables aux cloîtres d'un couvent, avec de petites chambres au premier pour loger les voyageurs. Les animaux occupent l'espace découvert dans le centre. Une natte sur laquelle nous étendîmes nos couvertures, un peu de charbon et d'eau, voilà tout ce que nous fournit le khanji ou gardien du khan; en retour, on lui doit une légère gratification, mais qui ne suffit pas pour l'entretien du lieu. Il faut envoyer au village voisin chercher ce dont on peut avoir besoin du reste; mais comme les bazars ferment à la nuit, il est prudent d'arriver avec sa provision de beurre, de riz et de pain : on peut toujours se procurer du vin dans les endroits où il y a des familles chrétiennes.

9 *décembre.* — Je me suis levé au *fidjr* (l'aurore). Chaque musulman, à mesure qu'il sortait de dessous le portique voûté du khan, faisait tout haut une courte prière ou invocation à Dieu, en tenant les yeux levés vers le ciel. Cet usage de consacrer ainsi le jour à celui de qui nous le tenons est on ne peut plus édifiant, quels que soient ceux qui l'ont adopté; et, en vérité, la négligence des chrétiens à remplir ce devoir ainsi qu'à adresser le soir des

actions de grâces à la divinité ne peut que causer aux mahométans une impression défavorable relativement à notre religion. Mais, d'un autre côté, cette manière affectée de prier sur le grand chemin, comme autrefois les Pharisiens, à toute heure, à tout instant du jour, les expose à passer pour hypocrites ; et ce soupçon est d'autant mieux fondé que la vie privée d'un grand nombre d'entre eux contraste singulièrement avec la piété qu'ils affichent quand les yeux du monde sont fixés sur eux.

Peu après avoir quitté le khan, comme la lune brillait encore, je demandai à mon guide le nom d'une pièce d'eau que je m'imaginais voir dans la plaine à l'est. Cette demande fit rire les voyageurs, qui me dirent que ce que je voyais n'était que le lit d'un lac salé, dont l'eau, qui s'évapore en été, laisse une incrustation de sel sur la terre. C'était, en effet, à un mirage de lune qu'il fallait attribuer cette illusion *.

* A mon arrivée à Alep, je parlai de cette circonstance à une personne qui avait souvent fait le voyage de Bagdad, et qui avait, par conséquent, remarqué plusieurs fois le phénomène du mirage dans le désert. Un jour l'illusion fut si complète qu'il descendit de son chameau pour puiser avec sa coupe l'eau qu'il croyait voir devant lui, et ce ne fut qu'alors qu'il découvrit son erreur.

Une heure plus tard, nous traversâmes un défilé qui se trouvait sur notre gauche parmi quelques petites montagnes formant probablement une branche de l'Anti-Liban. A notre approche d'un village nommé Kusta, situé sur une colline à droite de la route, nous vîmes accourir vers nous un nombre considérable de femmes et d'enfans, apportant des œufs, du pain, du dibs, du yaghourt et d'autres provisions qu'ils nous offrirent à un prix très-raisonnable; la plupart des voyageurs en achetèrent. Il paraît, d'après la peine qu'ils se donnaient pour vendre ces denrées, que les paysans de cet endroit n'ont point de marché fixe où ils puissent écouler leurs produits, mais qu'ils comptent entièrement sur les caravanes qui traversent les montagnes pour en tirer leurs moyens d'existence. Après deux heures de marche, nous atteignîmes Naptha, situé sur une montagne, avec un château carré en ruines, un khan et une mosquée. Je m'établis, pour la nuit, chez une famille chrétienne qui me fit l'accueil le plus amical, et n'étant pas gênés par la présence des musulmans, nous nous livrâmes aux mouvemens d'une innocente gaîté que tout le monde partagea, jeunes comme vieux. Nôtre hôte joua d'une espèce de gui-

tare et chanta, tandis que sa famille répétait le refrain en chœur. En fouillant dans ma sacoche, pour trouver quelque bagatelle que je voulais offrir aux enfans, je découvris un peu de thé, denrée tout-à-fait inconnue à ces pauvres montagnards. La manière de le préparer les amusa beaucoup ; mais quant au goût, je ne pus le leur rendre supportable qu'en y mettant une grande quantité de sucre.

10 *décembre.* — Afin de laisser reposer nos chevaux, il fut décidé que ce jour le voyage ne serait pas long. Nous nous arrêtâmes en conséquence à Kara, village important, dans une belle position sur le sommet d'une montagne et éloigné seulement de trois heures de chemin du lieu où nous avions passé la nuit précédente. J'envoyai les chevaux au khan et me logeai chez un prêtre maronite. Ne voulant pas mettre ce brave homme en frais, je me procurai mon dîner au bazar. Il se composa de khebab ou petits morceaux de mouton rôtis sur le gril, et de yaghourt ou lait aigre mêlé avec du pain frais.

Dans différentes parties de la plaine qui s'étendait à nos pieds et dans la direction du désert, je pouvais distinguer des camps arabes, appartenant sans doute aux Aenezes ; leurs tentes noires, vues à cette dis-

tance, avaient l'apparence de pièces de terre cultivées. Suivant Burckhardt, les Aenezes forment la tribu arabe la plus puissante de tout le pays avoisinant la Syrie, et si l'on y ajoute leurs frères en Nedjd, on peut les considérer comme l'un des corps de Bédouins les plus considérables des déserts de l'Arabie. Ils sont nomades dans toute l'acception du mot, car ils sont presque continuellement en mouvement pendant tout le cours de l'année. Au printemps, ils s'approchent des sources de la Syrie et forment une ligne de camps qui s'étend depuis le voisinage d'Alep jusqu'à une distance de huit jours de marche au sud de Damas. Cependant leur principale résidence pendant cette saison est le Haouran et ses environs, où ils établissent leurs camps près des villages, tandis que, dans les contrées qui se trouvent plus au nord, vers Homs et Hamah, ils se tiennent la plupart du temps à une certaine distance des endroits habités. Dans ces pays, ils passent tout leur été à chercher des pâturages et de l'eau; en automne, ils achètent du froment et de l'orge pour leurs provisions d'hiver et reviennent après les premières pluies dans l'intérieur du désert. Ce sont les seuls véritables Bédouins de la Syrie. Les autres tribus voisines de

cette contrée ont plus ou moins dégénéré de leurs coutumes primitives, et plusieurs d'entre elles sont soumises, tandis que l'Aeneze indépendant est encore gouverné par les mêmes lois qui régnaient dans le désert au commencement de l'hégyre*.

11 *décembre*. — De Kara, nous sommes descendus ce matin dans la plaine. Ennuyé de la marche lente de la caravane, j'allais en avant du reste de la troupe, quand tout-à-coup j'entendis pousser derrière moi des cris pour me rappeler. Je demandai la cause de cette alarme, et l'on me dit que, nous trouvant dans la plaine, il devenait nécessaire de nous tenir réunis, tant pour ma sûreté personnelle que pour celle de la caravane, qui était souvent attaquée en cet endroit. La nécessité de cette mesure me fut en effet bientôt démontrée. En approchant de quelques petites collines, trois ou quatre cavaliers se portèrent en avant, tandis que le reste de la troupe se forma en corps et s'arrêta. Dès que ces hommes eurent atteint le sommet de la colline, et qu'ils se furent convaincus que tout était tranquille à une certaine distance par de là, ils déchargèrent leurs

* Voyez Appendice, n° 27.

mousquets en l'air pour nous avertir de les suivre. Je remarquai que, pendant cette courte halte de cinq minutes, une vive inquiétude se peignait sur les traits de quelques uns de mes compagnons de voyage et particulièrement sur ceux des propriétaires de marchandises. Cependant on me dit qu'excepté quand ils sont en nombre assez considérable pour être certains de la victoire, il n'y a pas beaucoup à craindre de ces maraudeurs de Bédouins; car, quoique l'Arabe déploie souvent une valeur héroïque quand il en vient aux mains avec l'ennemi de sa nation, et que l'honneur et la réputation de sa tribu sont en jeu, il se comporte avec une grande lâcheté quand il se bat seulement pour le pillage, et ses querelles avec les paysans témoignent toujours de sa poltronnerie. Il craint mortellement les armes à feu; et comme dans les caravanes on en est toujours pourvu, on n'a qu'à se tenir en garde contre une attaque soudaine, pour n'avoir rien à craindre des Bédouins. Quand cette attaque a lieu, on fait coucher les chameaux en cercle sur la terre, et les voyageurs placés derrière les ballots dont ils sont chargés tirent sur les assaillans comme s'ils étaient défendus par un mur de pierre.

Au bout de sept heures de marche, nous arrivâmes à Hassiah. Ce village est situé à l'entrée de la plaine élevée qui conduit à Palmyre, dont il est éloigné d'environ deux jours de marche. J'y fus bien contrarié par la visite de quelques Turcs grossiers qui entrèrent dans ma chambre en demandant un « caphar »! Je résistai d'abord en me prévalant de ma qualité de Franc, mais je fus enfin obligé de céder pour me débarrasser de leur société.

12 *décembre*. — La matinée a d'abord été excessivement froide et chacun s'est empressé de revêtir son abba ou costume d'hiver. On alluma les gozéhs qui passèrent à la ronde de bouche en bouche et furent trouvés très-agréables, ainsi qu'un peu de raki ou eau-de-vie que mes domestiques chrétiens avaient eu la précaution de mettre dans ma sacoche; mes voisins musulmans ne firent pas grande difficulté pour renoncer à leurs scrupules relativement à la prohibition. En quatre heures, nous atteignîmes Homs, l'ancienne Emesa, ville fermée, très-considérable et située à peu près à mi-chemin entre Alep et Damas. Elle est arrosée par un petit ruisseau, qui est un bras de l'Oronte. Les murs ont trois milles de circonférence et paraissent de la même date que

ceux que j'avais vus à Césarée sur la côte : ils sont entourés d'un fossé, et à l'intérieur du parapet, il y des terrasses. Un tiers seulement de l'espace compris dans l'enceinte est occupé aujourd'hui ; cette partie habitée forme le sud-ouest et les maisons n'offrent aucun intérêt. Au midi, on trouve les ruines d'un grand château bâti sur une montagne ronde très-élevée; sa forme est irrégulière et ses murs extérieurs sont en pierre. Il est environné d'un fossé de vingt pieds de profondeur sur cent de large, que traverse un pont de plusieurs arches. Le sommet de la montagne peut avoir un demi-mille de circonférence. Homs était jadis célèbre par son magnifique temple dédié au soleil sous le titre de Allah-el-Gabal, nom que prit plus tard l'empereur Heliogabal, qui était né dans cette ville *.

Peu de temps après mon arrivée, je rendis visite à l'aga pour lequel je m'étais muni d'une lettre de re-

* A une très-petite distance de la ville, à l'ouest, se trouve un mausolée qui, d'après une inscription grecque presque effacée, paraît avoir été érigé à la mémoire de Caïus Cæsar. Il est bâti en briques, ayant deux étages avec cinq pilastres sur chaque face. L'étage inférieur est d'ordre dorique, le supérieur d'ordre ionique. L'édifice a vingt pieds de haut, et le toit est en forme de pyramide.

commandation, dans l'espoir d'obtenir, par son crédit, les moyens de gagner Tadmor, dans le désert, l'ancienne Palmyre. Quoiqu'elle ne fût qu'à trois jours de marche, il m'assura que les Arabes étaient rassemblés en grand nombre dans l'espace qui nous séparait de ce lieu, et que, quelle que fût la force de l'escorte qu'il pourrait m'offrir, elle serait insuffisante pour ma sûreté personnelle. En conséquence de ces représentations sur l'état de la contrée, représentations qui m'avaient été confirmées d'avance par les renseignemens que j'avais pris sur la route, je renonçai bien à regret à la dernière espérance que j'avais de visiter ces fameuses ruines *.

Nous mîmes pied à terre à un grand khan situé immédiatement en dehors des murs de la ville et tout près de la porte du nord. En plusieurs endroits de la cour intérieure et sous les arcades qui l'entouraient, des feux furent entretenus jusqu'à une heure fort avancée, car la nuit était froide; d'ailleurs bien peu d'entre nous étaient disposés à dormir, ou même dans la possibilité de fermer l'œil, à cause du bruit des conversations mêlées au chant des personnes de la société et aux instrumens discordans du pays qu'on en-

* Voyez Appendice, n° 28.

tendait de tous côtés. Pour ce qui me regarde, quoique le tableau ne fût pas nouveau pour moi, il m'offrait cependant de l'intérêt par l'occasion qu'il me fournissait d'étudier le peuple chez lequel je voyageais : en conséquence, m'enveloppant dans mon maslakh et me tenant à une distance raisonnable des feux, pour pouvoir faire mes observations sans être remarqué, je passai successivement en revue les groupes pittoresques qui se détachaient comme en relief devant mes yeux, et je notai en silence leurs diverses actions et les occupations auxquelles ils se livraient.

Dans un coin du carré plusieurs marchands, entourés de ballots, étaient engagés dans une conversation animée qui avait sans doute rapport à leurs spéculations de commerce; ils paraissaient ne faire aucune attention à ce qui se passait. Non loin d'eux étaient assis les chameliers, se reposant des fatigues de la matinée et calculant les chances et les accidens du lendemain. Devant eux étaient les chameaux eux-mêmes, mâchant avec une grotesque gravité la pâture qu'on avait posée à leurs pieds. Tout près de là, un groupe de sheikhs ou anciens écoutait attentivement une histoire racontée par un Arabe, ne prenant eux-mêmes la parole que par momens, et

seulement pour faire éclater leur admiration ou leur surprise. Dans une autre partie de la cour étaient quelques jeunes gens qui chantaient en chœur autour d'un feu pétillant de fagots, et battaient la mesure avec leurs mains et leurs pieds. L'instrument dont ils se servaient, et dont j'ai oublié le nom, était d'une construction extrêmement simple : ce n'était qu'une peau fortement tendue sur un cadre de bois, avec trois ou quatre cordes placées en travers à peu près comme celles d'une guitare.

En faisant le tour de la cour, je passai presque sans les remarquer devant quelques familles de chrétiens qui étaient couchées pêle-mêle, femmes, enfans et chevaux, sans feu ni lumière, tant est grande la peur qu'ils ont des fanatiques despotes qui les tyrannisent. Néanmoins ils paraissaient moins affectés de leur position que je ne l'étais moi-même, ce que je ne pus expliquer qu'en supposant que les longues souffrances avaient émoussé leur sensibilité. Je les invitai à venir chez moi et je partageai avec eux le souper que nos guides avaient préparé pendant que je passais la cour en revue.

13 *décembre.* — Ayant traversé pendant à peu près quatre heures une belle plaine dont le sol est une

terre rouge très-fertile, nous atteignîmes un terrain élevé qui domine l'Oronte, sur lequel est bâti le village de Restoun. Nous n'y entrâmes pas, mais nous allâmes loger au bas de ce village dans le grand khan, dont les murs sont baignés par la rivière. Près de là, il y a un beau pont de pierre de plusieurs arches. Notre séjour y fut excessivement ennuyeux, et tout le monde fut contrarié de la résolution des sheikhs de s'arrêter en cet endroit, car il ne restait que très-peu de chemin à faire pour atteindre Hamah.

14 *décembre.* — Nous nous sommes levés de bonne heure ; et comme nous quittions le khan pour traverser le pont, nous fûmes, grâce à la forte gelée de la nuit, si complètement enveloppés dans le brouillard épais qui couvrait la rivière que ce fut avec peine que chacun de nous put parvenir à suivre les traces de celui qui le précédait. Après quatre heures de marche à travers un pays dénué d'intérêt, nous arrivâmes à Hamah, l'ancienne Epiphaneia. Cette ville est agréablement située dans une étroite vallée ouverte à l'est et à l'ouest et traversée par l'Oronte : elle est construite partie sur la pente et partie dans la plaine. Ici, comme à Damas, toute la

beauté des maisons est renfermée dans l'intérieur, les murs extérieurs sont construits en briques séchées au soleil; leur aspect est loin d'être attrayant. Néanmoins on m'a assuré qu'il y avait plusieurs belles maisons dans la ville. La plus remarquable donne sur la rivière et appartient au mutzelim. Les plus distinguées ont des jardins. Nous trouvâmes la végétation plus riche que dans aucun lieu que nous eussions vu depuis que nous avions quitté Damas. Au milieu de la ville il y a un tertre carré sur lequel était situé autrefois le château dont il reste peu de traces, les pierres dont il était construit ayant servi de matériaux pour les maisons modernes. On compte quatre ponts jetés sur l'Oronte qui, en cet endroit, est une jolie rivière, quoiqu'elle ne soit pas navigable. Il fournit d'eau la ville haute par le moyen de seaux fixés à de grandes roues (*naoura*) qui se vident dans des canaux de pierre soutenus par de hautes arcades, de niveau avec la partie la plus élevée de la ville. La plus grande de ces roues (j'en comptai dix ou onze) passe pour avoir soixante-dix pieds de diamètre; leur bruit continuel fait désirer à bien

* Voyez Appendice, n° 29.

des gens qu'on puisse se dispenser de les mettre en mouvement. La ville de Hamah, qui n'est pas très-ancienne, souffrit beaucoup d'un tremblement de terre en 1157, de même que les autres villes de Syrie. On y trouve peu d'antiquités. Ses bazars sont souvent fréquentés par les Bédouins du désert voisin, tant dans le but de se mettre au fait des nouvelles, que pour acheter des vêtemens; cependant, comme je l'ai déjà dit plus haut, ils préfèrent attendre que les colporteurs de Damas arrivent dans leurs tribus. Tant qu'ils sont dans une ville, ils portent le *keffié* (mouchoir) sur le visage et s'en recouvrent le menton pour éviter d'être reconnus. J'en remarquai quelques uns qui avaient l'air tout effarés de la nouveauté de la scène qu'ils avaient devant les yeux. Ils affectent un grand mépris pour les habitans des villes. On trouve ici une douzaine de mosquées; l'une d'elles est ornée d'un ancien minaret fort beau. On évalue la population à environ vingt mille ames, parmi lesquelles il peut y avoir trois cents familles grecques. Je dînai avec leur évêque, qui a la réputation d'un savant. Abou-el-feda, le grand historien et géographe arabe, était né dans cette ville.

16 *décembre.* — En quittant Hamah ce matin notre caravane, qui avait laissé quelques uns de ses membres sur la route, fut complétée par d'autres voyageurs qui se rendaient dans le nord de la Syrie. De ce nombre étaient plusieurs familles de distinction qui allaient à Alep. Les femmes étaient portées dans des litières (*tattowaran*) placées sur le dos des chameaux et garanties, par des rideaux, des regards indiscrets de la foule. Les hommes étaient montés sur des chevaux richement caparaçonnés et suivis de domestiques à pied, prêts à prévenir tous leurs désirs.

A cet endroit, l'Oronte ou Nahr-el-Aaszy prend par degrés la direction de la mer. On le nomme Aaszy, ou le rebelle, parce qu'il coule du sud au nord; tandis que tous les autres grands fleuves de ce continent, l'Euphrate, le Tigre, etc., courent du nord au sud*. La vallée qu'il arrose se nomme El-

* Selon Abou-el-feda, la dénomination de *rebelle* a été appliquée à cette rivière parce qu'elle refuse ses eaux aux champs, à moins d'y être forcée par le moyen d'un roue hydraulique. L'Oronte prend sa source dans les montagnes voisines, à l'angle formé par le Liban et l'Anti-Liban, dans un site solitaire et peu fréquenté, qu'on appelle Ar-Ras (la tête). La source jaillit

Ghab : elle est bornée à l'est par le Djebel Shaeh-sabou et à l'ouest par les montagnes des Anzeyrys. Sa longueur depuis Kalaat-el-Medyk jusqu'à Djissr Shogher, dans la direction d'Antioche, est d'à peu près trois heures; elle peut en avoir deux en largeur, mais elle se rétrécit vers le nord. Burckhardt la compare, pour sa beauté pittoresque, à la vallée du Bekaa, entre les deux Libans ; cependant, ajoute-t-il, elle l'emporte sur la dernière par le nombre de sources et de petits ruisseaux qui l'arrosent, particulièrement du côté des montagnes de l'est. En hiver, l'Aaszy inonde une partie des terrains bas à travers lesquels il coule et isole ainsi les villages en rendant toute communication entre eux impossible autrement qu'en bateau. En été l'inondation cesse, mais il reste les lacs qui engendrent des essaims de mouches et de moucherons, lesquels joints aux exhalaisons des

avec assez de force d'un bassin naturel, de forme triangulaire, situé dans le rocher. Sa circonférence est d'environ cinquante pas; il est à peu près caché par des broussailles et des arbres, dont les plus nombreux sont des châtaigniers, des saules et des chênes nains. L'Oronte est la rivière de Syrie dont le cours a le plus de longueur; il a environ cent lieues depuis sa source jusqu'à son embouchure.

marais, forcent les habitans à se retirer dans les montagnes avec leurs troupeaux, leurs marchandises et leurs effets. Les habitans du Ghab, que l'on appelle Arab-el-Ghab sont une race mêlée d'Arabes et de Fellahs. Ils cultivent le dhourra et le froment, et élèvent des troupeaux considérables de buffles. Howash est le principal village du Ghab. Il se compose de cent cinquante huttes dont les murs sont faits avec de la boue et le toit avec des roseaux qu'on ramasse sur les bords de l'Oronte.

Après trois heures de marche, nous atteignîmes Khan Shekune, et peu de temps après on nous montra, dans les montagnes à gauche, Kalaat-el-Medyk, ou le château de Medyk. Il occupe le site d'Apameia.

Au bout de huit heures de marche, depuis notre départ d'Hamah, nous arrivâmes à Marrah, l'ancienne Asia, qui n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre petit village dans une jolie position sur le sommet d'une montagne, d'où la vue s'étend sur la plaine. Comme tous les habitans y sont musulmans, je fus obligé de me loger chez une personne de cette religion ; mais, contre mon attente, je trouvai mon hôte désintéressé et sans préjugés, particulièrement en ce qui regardait les femmes.

17 *décembre.* — Après sept heures de marche, nous trouvâmes Sermein, lieu remarquable par le grand nombre d'anciennes citernes et de puits creusés dans le roc qu'on voit encore dans les environs. Ils servent à abreuver les troupeaux des paysans pendant l'été, car il n'y a pas de sources dans cette contrée.

A deux heures et demie de marche de ce lieu et vers l'ouest, se trouve Edlip, bâtie autour du pied d'une montagne qui la partage en deux. Elle est entourée de plantations d'oliviers. Le principal commerce d'Edlip est le savon ; on y trouve quelques manufactures d'étoffes de coton et des ateliers de teinture en petit nombre.

18 *décembre.* — La distance de Sermein à Alep est de dix heures et demie de marche. Il faisait encore nuit quand nous quittâmes le village, et nous n'avions pour nous guider sur notre route que les *mashala* ou torches faites d'éclats de pin séchés et renfermés dans des boîtes de fer, fixées au bout de longues perches. Après une marche de huit heures, nous atteignîmes un khan nommé Touman, près d'un village qui porte le même nom, situé sur le Koeik ou rivière d'Alep. Nous y trouvâmes un

grand nombre de personnes qui attendaient l'arrivée de la caravane et qui étaient venues de la ville à la rencontre de leurs amis. En approchant d'Alep, que nous atteignîmes au bout de deux heures après avoir quitté le khan, on fit une décharge générale de toutes les armes à feu de la caravane.

CHAPITRE XXVIII.

Alep, l'ancienne Berræa. — Halte de l'auteur pendant les mois d'hiver. — Consuls du Levant. — Description de la ville. — Ses khans, okallahs, mosquées et bazars. — La rivière de Kowick. — Le Kalaat ou château d'Alep. — Un tremblement de terre.—Société européenne.—Costume des femmes syriennes. — Philanthropie des Turcs. — Zoophiles d'Alep. — Jardins d'Alep. — Environs. — Cimetières. — Vallée de sel. — Lac salant.

Par suite de l'incertitude qui, depuis quelque temps, régnait dans ma route, et qui m'avait privé de toute communication avec l'Angleterre, je me décidai à séjourner à Alep jusqu'à ce que j'eusse le bonheur de recevoir des lettres de mes amis, bonheur dont j'étais privé depuis plusieurs mois, quoique j'eusse saisi toutes les occasions qui se présentaient de leur faire connaître les diverses circonstances de mon voyage dans ces contrées désertes. Prévoyant en conséquence que j'y ferais

un long séjour, je m'arrangeai avec un ami, M. Duci, pour avoir un logement dans la maison qu'il occupait et qui était une des plus belles d'Alep. Elle appartenait à M. Barker, autrefois consul dans cette ville, et qui, par suite d'avancement, était passé dans la même qualité à Alexandrie. M. Barker, par son mariage avec Miss Hayes, fille d'un ancien négociant d'Alep, est devenu propriétaire de plusieurs autres maisons à Alep ; mais la valeur de ces propriétés est tellement dépréciée que l'on n'offre aujourd'hui que 250 livres sterling d'une maison qui, dans de meilleurs temps, en aurait coûté 3,000, et encore cette offre n'est-elle faite que par une seule personne.

Sans le temps précieux qu'elles vous font perdre, on pourrait considérer les cérémonies qui accompagnent ici la présentation d'un étranger aux consuls comme très-amusantes. A peine est-il entré dans la ville qu'on l'informe de tout ce que l'on exigera de lui sous ce rapport, comme si c'était un de ses devoirs sociaux les plus importans. Au nombre des représentans des grandes puissances européennes, celui d'Autriche tient le premier rang, et conséquemment on lui doit la première visite ; immédiatement

après, vient celui de France, puis le nôtre, et ainsi de suite. Si le voyageur avait le malheur de s'embrouiller dans ces minutieuses étiquettes de cour, il ne verrait jamais la fin des récriminations, tant que durerait son séjour dans la ville. Mais ce n'est pas tout encore. Aussitôt qu'il a terminé ses visites, qui, nécessairement, lui prennent plusieurs jours, il est obligé de rester le même nombre de jours chez lui, pour recevoir à son tour les visites des consuls. Dans ces occasions, leurs excellences viennent en grand uniforme, précédées d'un janissaire armé d'une canne à pomme d'argent et suivies du chancelier, du drogman et d'une nuée d'écrivains. Une aussi grande affluence d'étrangers, pénétrant tous à la fois dans l'enceinte ordinairement si tranquille d'une habitation dans l'Orient, est faite pour effrayer le voyageur qui ne s'attend pas à cet honneur. Pour peu qu'il soit nerveux, ses craintes peuvent lui faire supposer que c'est le cadi qui vient l'arrêter *. Dans ces réunions, de même que dans celles qui les ont précédées, il y a peu de sympathie entre les personnes, quant aux sentimens et aux idées; aussi

* Voyez Appendice, n° 30.

l'ennui y préside-t-il généralement et le voyageur n'est heureux que lorsqu'elles sont terminées. Aussitôt que j'eus recouvré ma liberté, je l'employai à des occupations beaucoup plus en rapport avec mes goûts et mes habitudes.

Alep, l'ancienne Berrœa, nommée par les habitans Haleb-Es-Shabba, est située par 36° 11′ 25″ de latitude nord, et 37° 9′ de longitude est Greenwich. Elle est à 76 milles en droite ligne de la mer et à 90 milles d'Antioche. Elle communique avec l'Europe par Iskenderoun et Latakia; avec l'Egypte par Damas et El-Arish; avec l'Asie-Mineure par Tarse, et finalement avec l'Arménie par Diarbekir. Il est probable qu'elle commença à prendre de l'importance lors de la destruction de Palmyre, à laquelle elle succéda. Comme son ancienne rivale, elle était admirablement située pour les affaires de commerce tant qu'on ne connut pas d'autre communication avec l'Orient que par le désert. Des caravanes de Bagdad et de Bassora y apportaient les produits de l'Inde et de la Perse, et de ce point, on les dirigeait sur toutes les places de l'Europe. Par suite de ces avantages commerciaux dont elle jouit sans interruption pendant plusieurs siècles, elle devint

par degrés une des villes les plus importantes de l'empire ottoman. Elle avait des prétentions à être considérée comme la capitale de la Syrie, et ne le cédait qu'à Constantinople et au Caire pour la grandeur, la population et l'opulence : mais la découverte d'un passage par mer conduisant aux pays, sources de sa richesse, fut le premier coup porté à sa prospérité, qui depuis a été toujours en déclinant. Elle est tombée aujourd'hui dans un état tout-à-fait insignifiant, tant sous le rapport de la localité que sous celui de la politique, en la comparant à son ancienne splendeur. On ne peut rien voir de plus triste que les ravages dont la vue est frappée de tous côtés, ravages causés par le tremblement de terre de 1822, qui détruisit la plus grande partie de la ville. On voit d'énormes crevasses dans les murs; et de larges pierres suspendues comme par un fil aux voûtes des arcades paraissent menacer les passans d'une mort inévitable.

La ville d'Alep est située dans une plaine découverte, entourée, dans un rayon de quelques milles, de collines peu élevées, et embrasse, y compris ses vastes faubourgs et les vallées intermédiaires, un circuit de sept milles; mais la ville, par elle-

même, n'a pas plus de trois milles et demi de circonférence. Les murs, qui sont en pierres de taille, ont à peu près trente pieds de haut sur vingt de large. Ils ne portent nulle part de marque d'une haute antiquité ; mais d'après le style massif de leur architecture, on les croit de construction sarrazine. Il y avait autrefois un fossé large et profond, qui est aujourd'hui, en plusieurs endroits, rempli de décombres ou converti en jardins. Les décombres dont il est ici question paraissent provenir particulièrement des matériaux des maisons renversées par le tremblement de terre ; après cet événement, on les aura portés à une petite distance, hors de la ville, ou jetés par dessus les murs, comme le moyen le plus expéditif de s'en débarrasser. En quelques endroits, et particulièrement du côté du midi, ces monceaux de ruines s'élèvent jusqu'à la hauteur des murs mêmes, et forment un passage par lequel on peut entrer dans la ville sans passer par les portes. L'aspect d'Alep, vu du dehors, est fort enlaidi par cette agglomération de gravois, qui compromet d'ailleurs sa sûreté en cas d'attaque inopinée ; mais, dans ces contrées, l'apathie et l'inaction sont les traits caractéristiques de ceux qui gouvernent et de ceux

qui sont gouvernés. On compte neuf portes à cette ville; deux au sud, deux à l'est, deux au nord et trois à l'ouest. Les maisons sont construites en pierre de taille que l'on tire des carrières du voisinage. Elle est d'un blanc-rouge ; molle au sortir de la carrière, elle se durcit après être restée quelque temps exposée à l'air. Les habitations sont aussi remarquables par leur élégance que par leur solidité. Celles qui appartiennent aux classes aisées sont construites autour d'une cour pavée, avec un jardin sur le derrière; elles ont rarement plus de deux étages d'élévation. Les chambres sont généralement basses; les plafonds élégamment décorés d'arabesques, les fenêtres larges, ornées de vitraux peints. Tous les toits sont plats et recouverts d'une terrasse de fort ciment qui protége l'intérieur contre les intempéries de l'air. Cette terrasse est entourée d'un mur à hauteur d'appui qui forme la séparation avec les maisons contiguës, et empêche le promeneur de tomber, d'un côté, dans la rue, et de l'autre côté, dans la cour. Quelquefois, au lieu de parapet, une légère balustrade en treillage est la seule séparation. C'est là que les habitans se rendent pour jouir de la brise rafraîchissante du soir ; là, pendant les chaleurs de

l'été, ils étendent leurs matelas et passent la nuit sans tente ou couverture d'aucune espèce. Comme Alep est bâtie sur un terrain à peu près plat, on peut aisément, en passant par dessus les murs de séparation, aller le long des toits des maisons d'un bout de la ville à l'autre sans descendre dans les rues. Ces habitations particulières, dans la construction desquelles des hommes enrichis par le commerce ont déployé tant de goût et de luxe, et qui joignent toutes les commodités de l'Europe aux douceurs de l'Orient, ne contribuent pourtant guère à l'embellissement de la ville. De hautes murailles percées de quelques petites fenêtres garnies de treillis sont tout ce qui se présente du côté des rues, qu'elles contribuent à assombrir et qu'elles font paraître plus étroites qu'elles ne le sont en réalité. Ces rues sont bien pavées et extrêmement propres. Elles ont en outre, pour la commodité des piétons, un trottoir de chaque côté, élevé de six pouces au-dessus de la chaussée.

Le lecteur a, sans doute, entendu souvent parler de la philanthropie des Turcs. Si mes observations personnelles me permettent de former un jugement sur cette matière, je dirai qu'on leur a accordé une vertu

qu'ils ne possèdent réellement pas, du moins dans le sens chrétien du mot, qui fait que nous l'étendons à toute l'espèce humaine, sans acception de nation ou de religion. Je sais que quelques voyageurs se sont laissés séduire jusqu'à admirer les musulmans pour la sensibilité affectée qu'ils déploient en faveur des animaux. Mais, dans ce cas, le mot philanthropie est un contre-sens, et je propose de lui substituer celui de zoophilie. Les animaux qui ont la plus grande part à la sympathie des zoophiles d'Alep appartiennent à l'espèce canine et féline. La quantité de chiens qui couchent dans les rues est réellement effrayante : à chaque dix pas, vous en rencontrez un ou même plusieurs, et souvent avec une portée de petits auprès d'eux. Ils n'ont point de maîtres, quoiqu'ils soient régulièrement nourris par les personnes à la porte desquelles le hasard les a fait naître. Une fois fixés à ce poste, ils ne le quittent qu'au jour de leur mort, et aucun chien étranger n'essaie jamais de les en déloger ou de leur contester la jouissance d'une bonne place. Comme ils dorment communément pendant le jour, on s'aperçoit alors à peine de leur existence; mais, à l'entrée de la nuit, lorsque le plus petit os devient l'objet d'un combat entre eux, leurs

hurlemens sont fatigans au-delà de toute expression, surtout s'ils voient passer quelque promeneur. Si, à cette heure, un habitant avait l'imprudence de sortir sans lumière et sans armes, il pourrait devenir la victime de leur férocité, et ce ne serait probablement pas la première fois que ses assaillans auraient goûté de la chair humaine. Ils sont d'une grande fécondité et leur nombre deviendrait alarmant sans la mortalité qui balance à peu près leur puissance de propagation. Je n'ai pas entendu dire qu'ils soient jamais attaqués d'hydrophobie. Ils sont tous de l'espèce du chien de berger, c'est-à-dire de celle que l'on rencontre dans toutes les grandes villes du Levant *.

Il existe dans la ville quelques grands khans ou okallas, où logent habituellement les marchands, surtout ceux qui sont étrangers. En général, ce sont de très-beaux édifices, construits en pierre de taille, avec un double rang d'arcades qui s'ouvrent sur une cour intérieure ; le rang supérieur sert pour les comptoirs, et celui de dessous est employé comme magasins pour les marchandises. Au centre, une grande fontaine fournit de l'eau aux bêtes de

* Voyez Appendice, n° 31.

somme que l'on charge et décharge dans la cour. Pendant mon séjour à Alep, après une interruption de communications de plusieurs mois par suite de la guerre qui régnait entre le sultan et le pacha de Bagdad, une caravane de douze à quinze cents chameaux arriva de cette dernière ville. On mit plusieurs jours à rentrer leur chargement, dont une grande partie avait été avariée, par l'effet du gonflement de l'Euphrate, qu'ils avaient passé à gué.

Les mosquées d'Alep, quoique nombreuses, n'ont rien de remarquable sous le rapport de l'architecture : la plupart, si elles ne sont complètement en ruines, ont du moins beaucoup souffert des tremblemens de terre auxquels cette ville a été si souvent exposée. Parmi elles, le Djamée Zacharié et celle appelée El-Halawé forment exception. La première était dans l'origine une église chrétienne ; elle jouit encore aujourd'hui d'une grande réputation de sainteté parmi les musulmans. Il y a aussi dix ou douze édifices plus modestes consacrés au culte chrétien, auxquels sont attachées les résidences épiscopales de chaque secte. Le couvent de la Terre-Sainte est situé dans le khan El-Sehebene; celui des capucins dans le Janabié, et celui des lazaristes dans le Bendequié.

Deux sources qui jaillissent près d'Heylan, village à environ huit milles au nord de la ville, lui fournissent de bonne eau. Elle y est apportée par un aquéduc fermé en quelques endroits, mais plus souvent découvert; une partie est de niveau avec le terrain et l'autre partie coule sous la terre, rafraîchie de distance en distance par des puits qui introduisent l'air extérieur. A son entrée dans la ville, l'eau est distribuée, par le moyen de tuyaux de terre et de plomb, aux fontaines publiques, aux bains, aux sérails et à toutes les maisons particulières dont les propriétaires veulent en faire les frais. On croit que cet aquéduc date de la fondation de la ville; mais on dit qu'il a été restauré d'abord par la mère de Constantin et plus tard par Al-Melek-el-Daher, fils de Saladin. On le cure tous les ans au mois de mai. Les puits ordinaires fournissent une eau saumâtre *. Le Kowik

* Une singulière maladie, que quelques personnes attribuent à l'eau, attaque les habitans de cette ville, au moins une fois en leur vie : on l'appelle « *habal es sine* » (ulcère d'un an), parce qu'il faut une année pour en opérer la guérison. Elle laisse ordinairement après elle une cicatrice qui ne s'efface jamais. On l'appelle en français *bouton d'Alep* ; elle se montre le plus communément sur la joue.

(le Chalus des anciens) n'a, dans les mois d'été, qu'un mince filet d'eau qui se traîne lentement et silencieusement vers l'ouest de la ville; mais, dans la saison où nous nous trouvons, il devient un fleuve formidable. Il prend sa source au nord, près d'Aintab, au pied du mont Taurus. Arrivé à un quart de mille de l'une des portes occidentales, il tourne brusquement à l'est, et passant sous un pont près de cette porte, il change de route, après un cours d'un tiers de mille, se dirige vers les montagnes à travers une vallée cultivée, et se perd enfin dans un marais, à six lieues environ au-dessous d'Alep.

La ville se divise par quartiers ou districts, dont chacun est habité par une population distincte. Le principal, appelé el-Medine (la cité), est le séjour des Européens et des principaux Turcs. El-Djedaide est habité presque exclusivement par des chrétiens de toutes les sectes. Les Juifs sont confinés dans un quartier nommé Bahrita. Les Turcomans, les Arabes et les Kurdes vivent dans les faubourgs à l'est de la ville. Par suite du grand tremblement de terre de 1822, un nouveau faubourg, qui se trouve au sud de la ville a pris de l'importance. Les maisons n'y étant destinées qu'à servir provisoirement d'asile,

n'ont été bâties qu'en bois avec des murs faits de lattes et de mortier. Mais la crainte de revenir en ville, crainte qui a dégénéré en habitude, et à laquelle par conséquent le peuple de ce pays a de la peine à renoncer, fait qu'elles sont occupées pendant tout le cours de l'année, tandis que les grandes maisons de la ville sont presque désertes.

Près de l'extrémité nord-est de la ville est situé le château (el Kalaat), sur une haute montagne, de forme circulaire. Il est entouré d'un fossé large et profond, d'un demi-mille de circonférence. On y arrive par un pont incliné de sept arches et une double porte. Les murs sont flanqués de tours de distance en distance. L'espace intérieur est couvert de ruines. Nous trouvâmes dans une des chambres souterraines, qui était sans doute la salle d'armes de l'ancienne citadelle, plusieurs milliers de petites flèches attachées ensemble par paquets. Elles avaient environ trente pouces de long et paraissaient avoir été trempées dans du poison. Nous remarquâmes également des casques et des portions d'armures. Burckhardt dit que les cottes de mailles sont d'un usage assez commun dans quelques parties de l'Arabie. Le dernier chef wahabi, Ibn-Saoud, en portait toujours

une sous sa chemise. Ces cottes sont d'un travail antique et appartenaient probablement aux chevaliers européens qui combattirent dans les croisades. Le panorama de la ville et des faubourgs, vu de la citadelle, est d'une grande beauté; mais la perspective du côté du désert est fort triste. L'air d'Alep est vif et regardé comme très-sain. Les maladies épidémiques y sont, me dit-on, excessivement rares.

Pendant mon séjour à Alep, je fus dans la crainte continuelle d'un tremblement de terre. De fréquentes secousses se firent sentir; mais elles furent généralement légères et n'occasionèrent la mort de personne. Un jour, peu de temps après mon arrivée, pendant que j'étais en visite chez un des consuls, et assis à ses côtés sur un divan, notre conversation fut tout-à-coup interrompue par un bruit sourd venant du dehors, et qui fut suivi d'un moment d'agitation dans tous les objets qui nous entouraient; pendant ce temps, la maison parut se soulever et s'abaisser alternativement comme un vaisseau mu par de petites vagues. Quatre ou cinq personnes étaient dans la chambre en ce moment, et chacune, en s'écriant « Zelzalé » (un tremblement de terre), s'élança en bas de l'escalier et gagna la cour. Je n'avais pas le temps

de délibérer sur le parti qui me restait à prendre ; cependant, je ne suivis pas leur exemple, car je craignais que les murs ne s'abattissent sur ma tête, si j'essayais de fuir. Je me remis donc entre les mains de la Providence, et j'attendis le résultat avec un vrai stoïcisme musulman. La secousse ne dura que quelques secondes, mais ce moment d'attente fut des plus terribles. La consternation était peinte sur toutes les figures. Plusieurs personnes se trouvèrent mal et eurent des nausées ; la société se sépara et chacun retourna chez soi. Pour regagner ma maison, il me fallut traverser les bazars. J'y vis Turcs et chrétiens , tous à côté les uns des autres, dans une attitude suppliante, implorant la protection du Tout-Puissant ; car, dans ce moment terrible, toutes les animosités qui prennent leur source dans le fanatisme religieux avaient cessé. A chaque instant , nous nous attendions à une nouvelle secousse plus violente que la première. Heureusement pour la ville et pour ses habitans, sa direction était horizontale ; si elle avait été verticale, la destruction d'Alep en eût été la conséquence inévitable.

La société européenne à Alep, tant à cause de la ruine du commerce que par suite de l'émigration

occasionée par le terrible tremblement de terre de 1822, s'est trouvée réduite aux familles des agens consulaires avec environ une douzaine d'autres qui s'y sont établies dans le but de se livrer au commerce : encore ces dernières doivent-elles être plutôt considérées comme levantines que comme européennes ; car la plupart des personnes qui les composent sont nées dans la ville même et ne l'ont jamais quittée que pour faire des absences de très-courte durée. D'après leurs habitudes sédentaires, on serait porté à croire que la société doit y porter l'empreinte du peu de rapport qu'elle a avec les Européens ; mais il n'en est rien. A une grande aisance de manières, qu'elle offre en commun avec celle de leur patrie, elle joint quelques qualités aimables qui lui sont particulières ; telles qu'une gaîté et un enjoûment continuels, dont elle est redevable tant à la douceur du climat qu'au peu d'ambition de ses membres, qui bornent leurs désirs aux strictes nécessités de la vie. Néanmoins, il existe parmi eux une grande rivalité. Rien n'est plus commun que d'apprendre que des familles sont brouillées ; et quoique la plupart du temps ces querelles aient lieu pour des bagatelles, faute de plus graves sujets pour occuper leurs esprits, il s'en-

suit un sentiment de froideur et d'animosité qui dure pendant des années. Les amusemens d'Alep ne paraissent consister qu'en réunions dont la conversation fait tous les frais. Pendant le carnaval que j'y passai, on essaya de donner quelques bals et quelques concerts; mais malgré le grand plaisir que les habitans semblaient y prendre, ils me parurent, à moi étranger, d'une monotonie insupportable.

La population d'Alep ne passe pas soixante-dix mille ames. Les habitans sont sobres et de mœurs régulières; ils ont la réputation d'être doux et pacifiques excepté quand ils sont animés par des querelles religieuses, une grande partie d'entre eux étant shérifs, c'est-à-dire descendans réels ou prétendus du prophète. Pendant les trois mois que j'y passai, il n'y eut pas un seul exemple de tumulte populaire; cette tranquillité leur était inconnue sous le despotisme remuant des janissaires.

L'habit européen se montre quelquefois dans les rues d'Alep, mais seulement chez les hommes. Toutes les femmes portent le costume syrien, avec quelque légère différence dans la forme du turban dont les plis sont raides, cousus fortement ensemble et couverts d'une grande profusion de perles et d'autres

ornemens plus ou moins riches, suivant le rang et la condition de celle qui le porte.

La langue que parlent les habitans est l'arabe vulgaire, mais leur manière de le prononcer se distingue par quelques particularités locales. Ce fut dans cette ville que Burckhardt étudia lorsqu'il se préparait à remplir sa mission dans l'intérieur de l'Afrique. Presque toute la classe élevée apprend aussi le turc, qu'on parle presque exclusivement dans les pays au nord d'Alep. Les Européens ou Francs se servent communément de l'italien.

Les jardins d'Alep, qui se trouvent au sud-est de cette ville, quelque beaux qu'ils puissent paraître aux yeux des habitans, n'offrent, en réalité, rien de ce qui pourrait leur valoir cette qualification chez les Européens. Ce sont simplement des morceaux de terre cultivée, enclos de haies ou de murs de pierre peu élevés qui s'étendent sur les deux rives d'un petit ruisseau, auquel ils doivent toute leur fertilité. Ces clos sont plantés d'arbres fruitiers qui croissent sans ordre, entremêlés de quelques plantes légumineuses, mais rarement de fleurs. Ce sont des retraites agréables pendant les chaleurs du jour, ou la nuit, pour entendre le chant plaintif du *bulbul* (rossignol);

mais j'éprouvai un grand désappointement par l'aspect qu'ils m'offrirent à cette époque de l'année et par l'absence totale de goût dans leur distribution.

Sur quelques terrains élevés à l'est et au sud-est de la ville, où le sol est singulièrement pierreux et aride, se trouve une plantation assez considérable de pistachiers. La *fistuk* ou pistache se plaît dans une terre sèche. Autrefois ce pays était renommé pour la culture de ces arbres, mais ils ont beaucoup diminué depuis quelques années.

A l'ouest et au sud-ouest de la ville, les pentes des collines qui bordent les deux rives du fleuve sont plantées de vignes, d'oliviers et de figuiers. Ces différentes plantations sont les seuls endroits agréables que l'on rencontre dans le voisinage immédiat d'Alep. Partout ailleurs, l'œil, dans quelque direction qu'il se porte, ne rencontre que des plaines arides et des montagnes stériles. Les cimetières eux-mêmes, qui entourent cette ville de tous côtés, sont privés des bosquets de cyprès et autres arbres funéraires, embellissement ordinaire de ceux des villes d'Orient ; et comme il n'est jamais permis de déplacer les restes d'un musulman, quel que soit le temps depuis lequel il est enterré, le nombre des pierres

tumulaires s'est prodigieusement augmenté et a fait perdre un grand espace de terrain précieux.

A environ dix-huit milles au sud-est de la ville se trouve la vallée de sel, ou le lac salant, qui fournit aux besoins du pays à plusieurs milles à la ronde. La vallée, qui peut avoir cinq milles de long sur deux ou trois de large, est bordée en partie par une chaîne de montagnes basses et rocheuses, tandis que le surplus s'étend à perte de vue vers le désert. Les pluies qui tombent pendant l'hiver, jointes à la rivière de Hahab et aux petits torrens qui descendent par-ci par-là des montagnes environnantes, se réunissent aux sources qui jaillissent dans la vallée elle-même, pour former un lac peu profond mais très-étendu, dont les eaux, en s'évaporant lentement en été, laissent à la surface, et séparée du sol, une croûte de sel cristallisé qui s'étend sur la vallée, et dont l'épaisseur varie d'un à deux pouces. On le recueille au mois d'août, on le met dans des sacs et on le porte au village voisin de Jiboul, où on le garde en magasin jusqu'à l'époque de la vente.

A environ six lieues au nord-est d'Alep et au nord de la route, se trouve le couvent en ruines de Saint-Simon Stylite qui, au sixième et au septième siècles,

était célèbre par les honneurs que l'on rendait à ce saint, et par la grandeur et la magnificence de ses bâtimens. On montre encore aux pieux pélerins quelques restes de la fameuse colonne sur laquelle Saint-Simon vécut pendant tant d'années. Un nombre considérable de villages en ruines se trouve dans cette direction.

CHAPITRE XXIX.

Départ pour Antioche et la côte. — Chevaux arabes. — Le village englouti. — Termine. —Vallée fertile de Khalaka. — Villes et villages abandonnés. — District habité par les Turcomans Rybanlu. — Khareim. — Arrivée à Antioche. — Excursions dans les environs d'Antioche.— Iskenderoun. — Payas, l'ancienne Baiæ. — Beylan. — Le mont Amanus. — Souedieh. — Ruines de Séleucie. — Retour à Antioche par les rives de l'Oronte. — Antiquités d'Antioche.

Alep, 23 *mars* 1831. — DÉPART POUR ANTIOCHE. — Des habitudes d'indolence et les fortes pluies qui étaient tombées sans interruption depuis quelques semaines m'avaient empêché jusqu'à présent de quitter Alep ; mais, ce jour étant fixé pour mon départ en compagnie de quelques voyageurs qui allaient s'embarquer pour l'Europe à Iskenderoun, j'eus enfin la force de vaincre mon irrésolution. Quand un voyageur européen a contracté les habitudes nonchalantes des Orientaux, il lui faut une

grande énergie morale pour rompre les chaînes qu'elles lui imposent, et pourtant, comme dirait un de ces derniers, elles ne sont que de soie. Je ne me vante cependant pas de posséder cette vertu à un haut degré. Ce fut une soif de nouveauté et une avidité toujours croissante de contempler les merveilles de la nature et des arts, bien plutôt que la honte de ma fainéantise, qui me firent sortir de cette léthargie.

J'achetai une couple de chevaux de race turcomane *, l'un pour moi et l'autre pour mon domestique, et je louai en outre une mule pour le transport de mon bagage. Je ne dois pas omettre de rapporter la singulière manière de conclure un marché pour des chevaux dans ce pays. Le courtier dont je m'étais servi en cette occasion, après beaucoup de difficultés affectées de la part du propriétaire, qui feignait de ne pas vouloir céder les chevaux au prix que je ne voulais pas dépasser (environ 25 livres sterling par tête), joignit nos deux mains ensemble, en signe d'acquiescement mutuel. Cela fait, il ramassa un peu de terre qu'il mit dans le creux de

* Voyez Appendice, n° 32.

ma main, puis la refermant avec la sienne, il me demanda si, dans le cas où il arriverait que les chevaux ne valussent pas plus que la terre que je tenais, j'étais néanmoins décidé à garder le marché. Comme on me les avait laissé essayer pendant quelques jours, j'y consentis; mais je ne pus m'empêcher de m'opposer, en principe, à un engagement où les parties n'étaient pas également liées l'une envers l'autre.

La matinée se présenta peu favorablement pour notre voyage : il tombait une pluie fine, froide et pénétrante; néanmoins nos amis nous accompagnèrent à quelque distance de la ville. Nous ne vîmes rien qui méritât d'être remarqué pendant les premiers dix ou douze milles. Plus loin, nous observâmes une cavité extraordinaire creusée dans le roc vif, qui offrait quelque ressemblance avec le cratère d'un volcan; cependant nous ne vîmes point de lave à l'entour. Elle est de forme à peu près circulaire et a de cinq à six cents pas de circonférence à son orifice, d'où elle va graduellement en diminuant jusqu'au fond. Elle ne contient point d'eau; mais différentes espèces de plantes et d'arbrisseaux poussent en abondance dans le fond et dans les interstices des parois qui sont composées de lits horizon-

taux de rocs, variant en épaisseur de dix à quinze pieds. Nous jugeâmes qu'elle n'avait pas moins de cent cinquante pieds de profondeur. Comme il pleuvait fort quand nous y arrivâmes, et que la descente nous parut d'une exécution difficile, nous n'essayâmes pas de l'examiner de plus près; cependant nous en vîmes assez pour nous convaincre que c'était une production naturelle aussi ancienne que la création. Les habitans l'appellent « le village englouti. »

Au bout de huit heures, nous arrivâmes au village de Termine, qui se compose de quelques misérables huttes dont les propriétaires, qui sont fellahs, nourrissent une grande quantité de bétail. Comme le temps était froid, nous balayâmes un coin de l'une des écuries ou étables à vaches; nous y étendimes nos couvertures, y fîmes cuire notre souper; et nous y passâmes une bonne nuit, malgré le contraste frappant qui existait entre notre position actuelle et les habitudes de luxe que nous avions contractées pendant notre séjour à Alep.

24 *mars.* — Le temps s'étant éclairci ce matin, notre voyage fut plus agréable que celui de la veille. Le pays que nous traversâmes avait aussi un aspect plus riant, car il était moins pierreux et un peu plus

peuplé que celui qui environne Alep. La première partie de notre route passait à travers une vallée de forme ovale, d'environ vingt milles de circonférence, et entourée de petites collines. Le sol de la plaine est un beau terreau rouge ; il est presque sans pierres et paraît extrêmement fertile. On voit sur les hauteurs environnantes un grand nombre de villages construits en pierre, dont la plupart cependant sont en ruines ; néanmoins le style de leur architecture prouve la richesse de leurs anciens propriétaires. Le plus important de ces villages est celui que l'on nomme Dana, et qui devait être autrefois une place de quelque importance, à en juger par ses ruines et surtout par plusieurs grottes sépulcrales taillées dans le roc qui, ayant été creusé, forme des cours entourées d'appartemens.

Après avoir traversé les montagnes pierreuses et calcaires qui bordent la vallée à l'ouest, nous descendîmes dans le district habité exclusivement par les Turcomans Ryhanlu ; il se compose d'une suite de montagnes et de vallées qui s'étendent à peu près à quarante milles dans la direction du nord-ouest ; sa largeur moyenne est d'environ quinze à vingt milles. Les Turcomans dressent leurs tentes sur le

penchant des collines et cultivent les vallées qui se trouvent à leurs pieds. Les champs sont ensemencés de blé, d'orge et de différentes espèces de plantes légumineuses. Il n'y a pas long-temps que les Turcomans sont devenus agriculteurs. On peut estimer en gros la population d'après le nombre des tentes, qui est de deux à trois milles, chaque tente contenant depuis deux jusqu'à quinze habitans. Les Turcomans Ryhanlu se subdivisent en plusieurs petites tribus, chacune ayant son chef, dont le rang au divan est déterminé par la force de sa tribu. Ils ne payent aucun miri ou impôt foncier au Grand-Seigneur pour les terres qu'ils occupent. Semblables aux autres nations turcomanes plus importantes, ils sont nomades. Vers la fin de septembre, ils commencent à paraître dans la plaine d'Antioche, où ils prennent leurs quartiers d'hiver jusque vers le milieu d'avril, époque à laquelle les mouches de la plaine commencent à tourmenter leurs chevaux et leurs bestiaux. Alors ils se dirigent vers Marash, et restent environ un mois dans le voisinage de cette ville; puis ils gagnent les montagnes de Gurun et d'Albostan. Celles qu'ils occupent s'appellent Keukduli, Sungulu et Kara Dorouk. Ils y passent les mois les plus chauds

de l'été ; en automne, ils traversent de nouveau les plaines d'Albostan et regagnent Antioche par la même route. Les Turcomans, comme tous les peuples nomades, passent pour être extrêmement indolens, restant tout le long du jour dans leurs tentes, ne s'occupant qu'à fumer, à boire du café, dont ils font une grande consommation, et à causer. Ils ne se donnent pas même la peine de cultiver leurs terres de leurs propres mains. Cette tâche est laissée à de pauvres fellahs, reste des paysans des villages abandonnés, qui étaient les habitans primitifs du pays. D'un autre côté, leurs femmes sont extrêmement industrieuses. Outre les soins du ménage auxquels elles se livrent, elles fabriquent les couvertures des tentes avec du poil de chèvre, et des tapis de laine qui ne le cèdent qu'à ceux des manufactures de Perse. Leurs métiers sont d'une extrême simplicité ; elles n'emploient pas la navette, mais passent la trame avec les mains.

En traversant ce district, nous suivîmes la route qui longe le pied des montagnes méridionales, les parties les plus basses de la plaine étant submergées par la continuité des pluies; et après sept heures de marche, nous atteignîmes Khareim, place très-forte,

située sur le sommet d'une montagne isolée, et qui paraît avoir été construite dans le moyen-âge. On ne peut en approcher que d'un côté, par un sentier étroit. Elle est aujourd'hui complètement en ruines, et le seul endroit qui nous offrît un abri fut l'écurie; nous fûmes même obligés, pour nous en emparer, d'en chasser quelques pauvres Bohémiens que l'on appelle ici Kurpadh; ces Kurpadh sont répandus dans toute l'Anatolie et la Syrie. Nous fûmes d'ailleurs bien punis de cet acte d'injustice par la nuit que nous y passâmes : nous n'y pûmes jouir du moindre repos à cause des essaims de puces qui l'infestaient.

25 *mars*. — Nous descendîmes dans la plaine, et continuâmes notre route vers l'ouest; après avoir traversé à gué, avec beaucoup de difficulté, plusieurs torrens, petits mais profonds, qui descendent des montagnes du sud, nous atteignîmes, au bout de quatre heures de marche, le Nahr-el-Aaszy, l'Oronte, que nous passâmes sur un pont de pierre appelé Djissr-el-Hadid, « le pont de fer, » ainsi nommé à cause des portes garnies de fer qui le ferment aux deux extrémités. Il a été rebâti récemment par un ingénieur français qui habite Alep. A l'ouest du pont, est un village de Kurdes, qui sont

tributaires du mutzellim d'Antioche. De là, la route s'étend pendant plus d'une heure et demie vers le sud-ouest, sur une plaine inculte, au bout de laquelle nous trouvâmes la Bab-Boulos (porte de Saint-Paul), une des portes de l'ancienne ville d'Antioche. La nouvelle ville, appelée Antaki, est à un demi-mille plus loin, vers l'extrémité occidentale des murs. A quatre cents toises environ avant d'arriver à la porte dont je viens de parler, nous remarquâmes les restes d'un ancien pavé, et dans la porte même, à gauche de la route, en entrant, une belle source d'eau limpide, ombragée d'arbres. C'est un site très-pittoresque et très-fréquenté par les habitans dans leurs momens de loisir. Nous descendîmes chez Djorjos Dip, agent général européen dans cette ville. J'avais fait sa connaissance à Alep, et il m'avait donné une lettre pour sa famille, qui me reçut avec toutes les démonstrations de bienveillance possibles. C'est chez lui que descendent ordinairement les voyageurs. Des fenêtres de la maison de M. Dip, la vue s'étend sur l'Oronte et sur la vallée, dans la direction de la mer. Précisément à cet endroit de la rivière, on a jeté une digue qui la traverse dans une direction oblique, afin de faire

tourner une naoura ou roue hydraulique de trente à quarante pieds de diamètre, qui fournit de l'eau à la ville et particulièrement aux bains, établissemens qui y sont très-nombreux.

Antioche, 26 *mars.* — La ville moderne d'Antioche n'occupe pas plus d'un cinquième de l'ancienne enceinte. Les traits les plus remarquables qui distinguent les maisons de cette ville de celles du reste de la Syrie consistent en leur peu d'élévation et en leurs toits en pente, couverts de tuiles minces, au lieu de terrasses plates; elles n'ont qu'un étage et sont construites de matériaux légers. Ce genre de construction doit probablement son origine à la nécessité de se prémunir contre les secousses des tremblemens de terre si fréquens dans ces contrées *. On y trouve dix à douze mosquées avec de petits minarets, presque toutes d'une architecture médiocre. Il peut y avoir six mille habitans qui sont gouvernés par un mutzellim tributaire du pacha d'Alep.

* Cette ville a été particulièrement exposée à ces phénomènes destructeurs. Elle a été presque démolie dans les années de J. C. 340, 394, 396, 456, 526, 528 et 568. Ce dernier tremblement coûta la vie à plus de soixante mille personnes.

Il reste peu de vestiges d'anciens édifices dans l'enceinte de la ville neuve ; les murs et l'aquéduc sont les seuls ouvrages de l'antiquité dignes d'être remarqués. L'ancienne ville était située sur le sommet et la pente septentrionale de deux hautes collines, et dans la plaine qui se trouve entre elles et le fleuve de l'Oronte. Elle se composait de quatre villes distinctes ou quartiers, ce qui lui faisait donner quelquefois le nom de Tétrapolis. La colline au sud-est est élevée et très-raide; celle qui est à l'est est plus basse, et a un petit plateau à son sommet. Les murs qui existent encore, quoique dans un grand état de délabrement, indiquent clairement les anciennes limites de la ville. Ils forment à peu près un rectangle, et l'espace qu'ils renferment peut avoir de trois à quatre milles de tour. Des deux faces les plus longues, qui couraient nord-ouest et sud-est, l'une fermait la ville du côté de la plaine, et l'autre le long du sommet des montagnes dont j'ai déjà parlé ; les côtés les plus courts étaient en partie sur la plaine, et en partie sur le penchant de la montagne. Les murs ont environ vingt pieds de haut, et sont flanqués de distance en distance de tours carrées. La partie qui s'étend à l'ouest de la montagne est la plus remar-

quable, et remonte évidemment à la plus haute antiquité *. Elle est construite en pierres de taille bien polies, avec de belles tours à égale distance les unes des autres. Par suite de sa position sur un rocher et de son excellente construction, elle a jusqu'à présent résisté aux effets du temps et aux secousses des tremblemens de terre. Il n'y a point de créneaux, et le sommet, qui est uni, forme un large promenoir; on y monte par des escaliers taillés dans la pierre, et l'on se procure par ce moyen une voie de communication tout autour de la ville. La portion de murs qui est dans la plaine au-dessous était protégée par le lit profond d'un torrent d'hiver. Comme ses fondations sont beaucoup moins solides, elle a été souvent détruite et réparée. Les dernières réparations, à en juger par les fragmens qui gisent à l'entour, et qui se composent de masses de pierre et de brique, sont l'ouvrage des Romains. Un fossé profond rend difficile l'accès du côté méridional de la montagne qui se

* « Je suis persuadé que ce mur est véritablement celui qui a été bâti par Séleucus ; cependant on n'y voit pas la moindre brèche ni aucune apparence qu'il y en ait jamais eue, et l'on peut juger par là combien ces murs doivent avoir été beaux. » (Pococke.)

trouve à l'ouest de la ville, quoique les murs, en cet endroit paraissent avoir été fréquemment réparés, étant le côté le plus exposé aux assauts. Vers l'angle qui fait face au sud-est, il y a un profond ravin d'environ vingt-cinq pieds de large, et qui est formé par deux précipices presque perpendiculaires. Il était fermé par un mur solide d'environ soixante-dix pieds de haut, et dont la plus grande partie existe encore; ce mur traversait le lit d'un torrent, et avait au bas une arche pour l'écoulement des eaux. Les murs d'enceinte s'étendent jusque sur le sommet des deux montagnes, tout inaccessibles qu'elles sont d'ailleurs, tant les habitans avaient à cœur de se mettre dans un état de sécurité complète. A l'est du ravin sont quelques excavations et niches creusées dans le rocher; quelques unes ont servi de catacombes, les autres ont été faites après l'ère chrétienne et, en y ajoutant quelques travaux de maçonnerie, on les a converties en lieux de dévotion. La porte qui conduit au ravin se nomme Bab-Hadid (la porte de fer). En dehors de cette dernière et à l'est, est un pont de cinq arches qui traverse la vallée. Les piliers sont formés par le roc vif, sur lequel on a jeté des arches. Outre cette porte, et Bab-

Boulos à l'est, dont j'ai déjà parlé, il y en avait trois autres principales, savoir : Bab-el-Djenein (la porte des jardins), qui donnait au nord ; Bab-el-Djissr, à l'angle nord-ouest de l'enceinte de la ville, qui conduisait à un pont, et Bab-Lataki (la porte de Laodicée), à l'ouest.

27 *mars.* — D'ANTIOCHE A ISKENDEROUN. — Désirant accompagner jusqu'à Iskenderoun, où il allait s'embarquer, un ami avec qui j'avais voyagé depuis Alep, j'ai quitté ce matin Antioche par la Bab-el-Djissr, qui conduit, comme son nom l'indique, à un pont de pierre sur l'Oronte. La première partie de la route traverse une riche plaine d'alluvion qui s'étend au nord-nord-est d'Antioche * ; au bout d'environ cinq lieues, elle pénètre dans les montagnes de Beylan, anciennement les monts Amanus, qui la séparent de la côte. Ce défilé, appelé par les anciens Pylæ Syriæ, est célèbre dans l'histoire pour avoir été le passage par où Darius conduisit sa formidable armée des plaines de l'Assyrie à la côte de Cilicie, quelques jours avant la bataille d'Issus. De sa possession dépendent encore

* Pline dit qu'Antioche était partagée par le fleuve ; d'où l'on peut conclure qu'il y avait, dans cette partie nord, un faubourg, dont cependant il ne reste aucune trace aujourd'hui.

les communications entre la Syrie et de l'Anatolie. Un grand khan, appelé khan Karamout, avec un petit village du même nom tout auprès, se trouvent à l'entrée du défilé. Le premier est en ruines et le second presque abandonné; mais comme cette route était autrefois infestée de voleurs, le peu d'habitans qui y restent réclament encore un petit tribut (caphar) pour la protection qu'ils ont la prétention de fournir aux voyageurs. Un peu au-delà de Karamout est un château du nom de Bagras, situé à gauche de la route, dans une position très-pittoresque, sur la pointe d'un précipice.

A une demi-lieue de Karamout commence une route pavée qui conduit de l'autre côté de la montagne à la ville de Beylan, située sur son versant occidental; mais le pavé est aujourd'hui dans un tel état de dégradation, et la route était d'ailleurs tellement sillonée par les fortes pluies qui avaient tombé depuis quelque temps, qu'en plusieurs endroits nous fûmes obligés de mettre pied à terre et de conduire nos chevaux à la main. Aux deux tiers environ de la montée, nous nous arrêtâmes et fîmes volte-face pour jouir de la belle vue, qui s'étendait à l'est sur la grande plaine d'Antioche, et au nord sur le lac de

ce nom : de ce côté, elle est bornée par la chaîne du Taurus. Outre la rivière d'Afrin qui descend de ces montagnes et qui arrose la plaine, il s'y trouve encore une quantité d'autres rivières et sources moins importantes qui la coupent en différentes directions. Le lac que l'on nomme communément Bahr Agoulé ou le lac Blanc abonde en poissons, particulièrement en carpes et en mulets. On les sale aussitôt que pris, sur la place même, et on les transporte par toute la Syrie, à l'usage des chrétiens qui s'en nourrissent pendant leurs longs et sévères jeûnes. Ce lac peut avoir quarante milles de circonférence. Il verse le surplus de ses eaux dans l'Oronte.

Après avoir monté avec peine pendant deux heures, nous atteignîmes Beylan, située sur les deux penchans d'une vallée profonde, étroite et élevée, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la Méditerranée et sur le pays qui l'en sépare. Un courant d'eau abondant, qui se précipite des montagnes, coupe la ville par la moitié, et plusieurs aquéducs, dont quelques uns paraissent très-anciens, traversent la vallée à des distances très-rapprochées. Les maisons sont bâties en pierre avec des toits plats en terrasse et sont placées sur le penchant de la montagne. Vues d'un peu loin,

entremêlées qu'elles sont d'une grande variété d'arbres qui font contraste avec les masses de roc nu, elles forment un coup d'œil extrêmement agréable. Par la beauté de sa position, la pureté de l'air qu'on y respire et l'excellence de ses eaux, Beylan est sans contredit une des plus agréables villes du nord de la Syrie. Elle était autrefois très-fréquentée dans la belle saison par les Européens d'Alep et d'Alexandrette, quand le commerce de ces deux villes était plus florissant qu'il ne l'est aujourd'hui. Elle est encore la résidence d'un grand nombre de riches familles turques. Ces dernières y restent, non-seulement à cause des avantages dont nous venons de parler, et qu'elles savent si bien apprécier, mais encore pour la grande indépendance dont elles y jouissent, du moins comparativement, car elles sont gouvernées par des sheikhs qu'elles se choisissent parmi elles.

Le point de vue qui se déploie devant le voyageur à mesure qu'il descend le penchant occidental du mont Amanus est d'une beauté magique. En face, il a la magnifique baie d'Iskenderoun, formée par le cap Khanzir (Rhossus) au sud et celui d'Ayash au nord, avec une ligne de côtes très-étendue, c'est-à-

dire celles de la Caramanie, l'ancienne Cilicie, qui se prolongent à une grande distance à l'ouest. La ville pittoresque de Beylan et les hauteurs rocheuses qui l'environnent forment le premier plan; puis vient une petite plaine verdoyante qui s'étend jusqu'au rivage et qui paraît parfaitement cultivée. C'était, depuis plusieurs mois que je voyageais dans ces contrées, la première fois que j'avais occasion de voir la mer; son aspect, mais plus particulièrement celui de la rade, où se trouvaient trois ou quatre vaisseaux marchands à l'ancre, sur le point de mettre à la voile pour l'Europe, me rappela, malgré moi, toutes les idées attrayantes qui se rattachent à la patrie, et ce fut avec peine que je résistai à la tentation de retourner au sein de mes amis.

En descendant de Beylan, où nous nous arrêtâmes pendant une couple d'heures, nous traversâmes une suite de basses collines, toutes couvertes d'une riche végétation, et après trois heures de marche, nous arrivâmes au misérable village d'Iskenderoun, situé sur une petite langue de sable, attenant au rivage. Du côté du sud, on y parvient par une chaussée pavée qui traverse un bas-fond marécageux d'un mille à peu près d'étendue dans cette direction, et qui se

prolonge à une distance encore plus considérable à l'ouest et au sud-ouest. Une grande quantité de buffles paissaient parmi les roseaux, quelques uns absolument ensevelis dans l'eau bourbeuse, leur nez seul restant visible à la surface. Ces marais se sont formés depuis peu; on les attribue généralement à deux petites sources qui sortent de dessous quelques rochers à environ un mille au midi de la ville, et qui, ne trouvant plus de passage à travers les canaux qu'on avait creusés dans l'origine pour conduire l'excédant de leurs eaux à la mer, se sont répandues peu à peu sur les bas-fonds et ont formé un marais pestilentiel. La baie d'Iskenderoun, autrefois très-fréquentée par les vaisseaux pour l'excellence de son mouillage, le plus sûr de toute la côte de Syrie, n'est plus aujourd'hui approchée par les marins qu'avec terreur à cause de la réputation d'insalubrité de l'air qu'on y respire, quoiqu'il soit évident pour quiconque visite ce lieu qu'il suffirait d'un système judicieux de dessèchement pour la rendre de nouveau ce qu'elle était autrefois, c'est-à-dire un lieu fort sain comparativement à son état actuel. Il est vrai que, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de septembre, les chaleurs y sont acca-

blantes, et les personnes qui tiennent à conserver leur santé feront bien d'en éviter le séjour ; mais les inscriptions des pierres tumulaires du cimetière de l'église grecque, par lesquelles on voit que la plupart des personnes y meurent de vieillesse, font connaître que l'air n'y est pas naturellement corrompu. Les tombeaux eux-mêmes, qui sont de marbre blanc, y sont exempts de toute espèce de végétation.

29 *mars.* — Iskenderoun, l'ancienne Alexandria ad Issum, la dernière ville de la Cilicie, ou Alexandrette, comme l'appellent les Francs, est le port naturel d'Alep, dont elle est éloignée d'environ quatre-vingts milles. La ville n'est plus qu'un monceau de ruines ; elle est réduite à quelques rares magasins appartenant aux marchands d'Alep, qui y font décharger leurs cargaisons ou qui les y emmagasinent en attendant l'arrivée d'un vaissau. M. Fornetti est le seul facteur européen qui y réside. Le bazar se réduit à une demi-douzaine de boutiques où le voyageur peut, en passant, se faire servir une tasse de café, ou remplir son sac à tabac, mais voilà tout. Les autres habitans, qui se composent d'une douzaine de familles grecques, tirent leurs moyens d'existence du salaire qu'ils reçoivent en aidant à embarquer

les marchandises qui arrivent d'Alep. Celles qui viennent de l'étranger sont transportées à Alep et à Bagdad, à dos de chameau. La caravane met cinq jours à atteindre la première de ces deux places, chemin qu'un voyageur peut faire facilement en trente-six heures environ. Il y a, dans ce moment, quatre bricks mouillés sur la rade; trois français de Marseille et un anglais de Liverpool. Tel est l'état pitoyable du commerce dans ce pays, qu'aucun bâtiment, à moins d'être particulièrement nolisé, ne peut espérer obtenir un chargement entier dans un seul port de la côte. Ils sont obligés de les visiter tous, les uns après les autres, en remontant depuis Saint-Jean-d'Acre jusqu'à Iskenderoun, et souvent ils poussent jusqu'en Chypre pour compléter leur cargaison. La factorerie anglaise, qui, à en juger par l'étendue du terrain qu'elle couvrait et ses murailles massives, devait être un édifice de quelque importance, sert aujourd'hui à loger du bétail.

30 *mars*. — Pendant que je me trouvais dans cette ville, attendant l'embarquement de mon ami, j'éprouvai le désir de visiter quelques lieux intéressans des environs, et particulièrement Payas, l'ancienne Bayæ, qui se trouve sur le côté opposé du golfe. La

distance peut être d'environ seize milles; la route longe la côte au pied de la montagne qui, en cet endroit, est baignée par la mer. Mais on me la représenta comme très-dangereuse sans une escorte, qu'il m'était impossible de me procurer, et je me décidai en conséquence à prendre un chemin plus direct à travers le golfe; je louai à cet effet une petite chaloupe à voile, montée par trois matelots grecs. Nous avions bon vent, et en moins de deux heures, nous entrâmes dans le petit port de Payas. La ville elle-même, plus enfoncée dans les terres, est située au centre d'une plaine verdoyante d'une assez grande étendue, au pied d'une montagne très-élevée; un torrent fougueux passe à l'est de la place et se dirige vers la mer. Je crois que, d'après l'opinion généralement reçue, la mémorable action qui décida du sort de Darius et de l'empire des Perses se passa dans ce voisinage; mais, faute d'un guide intelligent, je ne pus me familiariser avec toutes les localités qui se rattachent à ce grand événement. La ville de Payas était, il y a quelques années, riche, populeuse, et la résidence du chef rebelle Kutchuck Ali, qui non-seulement pillait les caravanes lorsqu'elles passaient par là, mais qui leva pendant long-temps des contri-

butions sur tous les districts environnans. Elle est aujourd'hui presque déserte ; un magnifique corps de bâtiment reste seul pour témoigner de sa première importance. Il se compose d'un bazar, d'un khan, de bains, d'une mosquée et d'un château qui paraissent avoir tenu tous ensemble et avoir été bâtis à la même époque.

En revenant le soir à Iskenderoun, nous fûmes surpris par un violent orage, suivi de torrens de pluie. Nous eûmes toutes les peines du monde à empêcher notre petite barque de couler bas, à cause de l'épaisseur de la nuit et de la quantité d'eau qui nous couvrait à tout moment. Les vents les plus à craindre dans cette baie sont les brises du nord-est, et les rafales des montagnes ; mais ils ne règnent presque jamais qu'au commencement de l'hiver et du printemps.

Arsous, 1er *avril.* — Je suis parti ce matin d'Iskenderoun avec l'intention de traverser le cap Khanzir (Rhossus) pour gagner Suedieh, et de revenir à Antioche par la vallée de l'Oronte. Après avoir suivi la côte pendant une heure, en me dirigeant vers le sud, j'atteignis le Beylan-Sou, ou rivière de Beylan, formée de la réunion des ruisseaux

qui descendent des montagnes de ce nom. Deux heures et demie plus tard, j'arrivai à une langue de terre élevée qui sépare la plaine d'Iskenderoun de celle d'Arsous. Je m'arrêtai dans cet endroit pour déjeûner au bord d'une fontaine dont l'eau était excellente. Comme nous nous trouvions à l'époque du carême des Grecs, tout ce que mes guides avaient pu se procurer au bazar d'Iskenderoun se réduisait à un peu de friture froide de poisson et quelques olives sèches. Je me remis en marche, et au bout de deux heures j'arrivai à Arsous, après avoir traversé pendant ma route plusieurs ruisseaux, dont l'un est si rapide, qu'en se jetant dans la mer, il la couvre à une assez grande distance d'une écume blanche.

Le village d'Arsous, composé de vingt à trente chaumières isolées, est agréablement assis sur les deux rives d'un ruisseau considérable qui descend des montagnes à l'est. Tous les habitans sont fellahs ou cultivateurs. Je m'établis pour la nuit dans une de ces chaumières. Mon hôte était, depuis longtemps, malade de la fièvre, ce qui le mettait hors d'état de vaquer à ses travaux, et par conséquent les intérêts de sa jeune famille en souffraient. Je préparai quelques doses de quinine que je lui don-

nai, avec les instructions nécessaires pour les prendre; car il n'avait jamais entendu parler de cette drogue. Je lui enjoignis de résider, jusqu'à sa parfaite guérison, dans les habitations les plus élevées des montagnes voisines. Il me promit de suivre mon avis, et sous ce rapport la foi des Turcs dans la science des Européens est illimitée; je ne doute pas que ce régime n'obtienne un succès complet.

Arsous, 2 *avril.* — Le sheikh de ce village, qui est tributaire du pacha d'Adana, me refusa, par quelque motif inconnu, la permission de continuer ma route de ce côté. Je fus donc obligé de revenir à Antioche par Beylan et la plaine que j'avais traversée la veille. En rejoignant le Beylan-Sou, je suivis ses bords, dont rien n'égale la beauté pittoresque. Les hauteurs qui les bordent sont souvent escarpées et bien recouvertes d'arbres, à cette époque en pleine floraison. De leurs flancs, plusieurs ruisseaux apportent le tribut de leurs eaux au fleuve, ou descendent en jolies cascades de rocher en rocher, se dirigeant vers la mer. Çà et là on voit quelques chaumières isolées avec des morceaux de terre cultivés, où le blé vert commence à pointer. En arrivant à Beylan, je m'établis

pour la nuit dans la boutique d'un maréchal, que je trouvai abandonnée par son propriétaire ; elle servit aussi d'écurie à mes chevaux. J'y reçus la visite du sheikh, qui était un osmanli fort distingué. Il s'assit quelque temps avec moi sur le comptoir et me parla avec intérêt des différens pays que j'avais visités dans le cours de mes voyages, puis il se retira dans son harem pour prendre le repas du soir. Il n'oublia pas cependant de m'envoyer un grand plat de pilau de sa propre cuisine, avec des dattes et des confitures. Après souper, j'eus la visite de son fils, beau jeune homme aux manières engageantes, à qui je donnai un peu de poudre anglaise et des pierres à fusil, présent très-agréable dans ces contrées, et le seul que je pusse réellement faire pour reconnaître les civilités que son père me témoignait.

3 *avril*. — RETOUR A ANTIOCHE. — J'avais descendu le côté est de la montagne de Beylan (le mont Amanus), et j'avais déjà fait quelque chemin dans la plaine que traverse l'Oronte, lorsque je fus surpris par l'orage, ce qui arrive souvent dans ces contrées à la fin de l'hiver, et avant que le temps se fixe, pour cinq ou six mois, à un état de sérénité que rien n'inter-

rompt. Heureusement, je pus atteindre à temps un pont ruiné sur le Kara-Sou, ou Eau Noire, torrent qui se jette dans l'Oronte. Tandis que je m'y mettais à l'abri sous une des arches, la pluie tombait à torrens autour de moi, accompagnée d'épouvantables éclairs et des plus forts coups de tonnerre que j'eusse jamais entendus. Mon cheval commença à devenir excessivement rétif et, pour compléter mon embarras, la rivière, qui se gonflait de plus en plus, menaçait de me chasser du seul asile que le hasard m'eût offert sur ma route. L'orage dura peu; cependant mes peines ne finirent pas avec lui. Dans la partie marécageuse de la plaine se trouvent les ruines d'une chaussée pavée qui conduit à la ville, mais qui est aujourd'hui dans un tel délabrement qu'elle est presque impraticable. Toutes les fois que j'essayais de la quitter, mon cheval s'enfonçait jusqu'aux genoux dans la bourbe, et menaçait de s'engloutir avec son cavalier dans le marais. En voyageant dans ces belles contrées, on est frappé de la magnificence de quelques uns des khans, des aquéducs et autres ouvrages d'utilité publique qui se présentent à chaque pas, et qui dénotent un état de grande prospérité et de haute civilisation; mais quoique ces monu-

mens offrent aujourd'hui les marques d'une négligence qui date de loin, on n'y fait cependant aucune des réparations nécessaires, et on souffre leur destruction comme s'ils n'appartenaient à personne, et que le sol fût privé de ses véritables propriétaires.

L'ancienne ville d'Antioche, dont le village moderne d'Antaki est l'humble représentant, s'appelait Riblath avant la conquête des Macédoniens; mais Séleucus Nicator, l'un des généraux d'Alexandre, l'ayant choisie pour siége de son futur gouvernement et l'ayant grandement embellie, lui donna le nom d'Antioche, en honneur de son père Antiochus. Pendant plusieurs siècles, elle fut la résidence des rois syro-macédoniens, et plus tard, sous les Romains, celle des gouverneurs de la province. Vespasien, Titus et d'autres empereurs, lui accordèrent des priviléges très-étendus. Il y avait en Orient plusieurs autres villes du même nom, mais l'Écriture n'en cite que deux, savoir : Antiochia Pisidia, ville de l'Asie-Mineure, et celle dont il est question ici ; cette dernière est souvent mentionnée dans les Actes des Apôtres, et ce fut dans cette ville que les disciples du Christ furent, par un ordre divin, appelés pour la première fois

du nom de leur seigneur et maître *. Plus tard, on la désigna sous le nom d'Œil de l'église d'Orient. L'empereur Justinien la répara en l'an 529, et la nomma Théopolis, ou la ville de Dieu, parce que, dit-on, ses habitans étaient en grande partie des chrétiens attirés là sans doute par la liberté extraordinaire dont ils jouissaient dans l'exercice de leur culte. Cette liberté, à ce qu'il paraît, était un reste du *jus civitatum*, ou droit de cité, que Séleucus avait donné aux Juifs, en commun avec les Grecs, les chrétiens étant considérés alors comme une secte d'Israélites. Leur église fut long-temps gouvernée par des prélats illustres.

Le souvenir de ces priviléges et de l'ancienne importance ecclésiastique de la ville se présenta à mon esprit avec un redoublement de regrets, parce que ce jour était précisément la grande fête de Pâques, et je comparais avec douleur ce qu'était Antioche autrefois avec l'état d'abandon où elle est maintenant réduite. Le peu de chrétiens qui y résident aujourd'hui n'ont pas même la jouissance d'un temple dans l'intérieur des murs; ils célèbrent le service

* A. D. 39. Jusqu'alors ils avaient été appelés Nazaréens et Galiléens.

divin dans une grotte à environ un demi-mille de la ville. Le ravin dans lequel cette grotte est située * était, pendant mon séjour à Antioche, ma promenade favorite de chaque jour, tant à cause de la circonstance que je viens de rapporter (car le matin j'étais sûr de rencontrer sur cette route quelque chrétien persécuté revenant de faire ses dévotions) que pour admirer les étonnans ouvrages de la nature, auxquels la main hardie de l'homme a encore ajouté. Ces remparts furent le théâtre de plus d'une lutte sanglante entre les Sarrazins et les croisés, combattant les uns et les autres pour le triomphe de leur religion. Hélas ! cette place forte, qui tenait le troisième rang parmi toutes celles des provinces romaines, maintenant étendue dans le silence et les ténèbres, ne présente plus qu'une masse de ruines informes, et gît sans vie, mais belle encore après sa mort !

* Voyez page 367.

CHAPITRE XXX.

Visite au lieu qu'on suppose être le bosquet de Daphné. — Fontaine de Zoïba. — Suedieh. — Ruines de Séleucie. — Djebel Okrab ou mont Casius. — Excursions dans la vallée de l'Oronte. — Spectacle pittoresque sur les bords de ce fleuve. — Départ d'Antioche. — Nuit passée à Beit-el-ma. — El Ourdi. — État des routes dans les montagnes. — Une nuit parmi les Anzeyrys. — Une famille syrienne. — Rencontre d'une caravane. — Turcs fanatiques. — Wady Kandil, ou vallée de la Lampe. — Arrivée à Latakieh.

6 *avril.* — Ce matin, je suis parti dans le dessein de visiter le lieu que l'on suppose être le célèbre bosquet de Daphné. Les auteurs et les voyageurs ne sont pas tous d'accord sur la postiion précise et l'étendue du bosquet; mais comme le faubourg de ce nom était situé au sud d'Antioche, on doit présumer que le bois, avec les temples et les fontaines qui l'ornaient, existaient quelque part dans cette direction. Dans l'Itinéraire de Jérusalem, le palais de Daphné

se trouve placé à cinq milles d'Antioche, sur la route de Latakieh. A cette distance et sur cette route, le voyageur, après avoir passé au pied des montagnes, à travers des bosquets de myrtes et de mûriers, arrive à une place nommée Beit-el-ma, la Maison d'Eau. Là, on voit, à l'extrémité septentrionale d'une vallée semi-circulaire qui s'étend vers l'Oronte, plusieurs sources abondantes qui sortent avec une force et un bruit prodigieux de dessous les rochers et qui se trouvent à peu de distance les unes des autres. Après avoir fait tourner plusieurs moulins, elles se réunissent plus bas, forment une double cascade et prennent ensuite la direction de l'Oronte. Il paraît qu'une partie de ces eaux était, dans l'origine, portée à la ville par un aquéduc souterrain, dont on peut encore suivre les traces jusque dans le voisinage d'Antioche. Elles passent pour les sources des célèbres fontaines de l'antiquité, qui contribuèrent si puissamment à la magnifique végétation du bosquet, planté d'abord par Séleucus, roi de Syrie, pour l'embellissement de sa capitale, mais qui, par la suite, devint si fatal aux vétérans romains * par la

* Voyez Appendice, n° 33.

licencieuse volupté qui régnait dans son enceinte. Immédiatement au-dessus de ces sources se trouvent les fondations d'un ancien édifice, peut-être le temple d'Apollon. Le bâtiment même, qui est d'une date plus moderne, et qui a été construit avec les matériaux de l'édifice primitif, était probablement une église chrétienne élevée pour purifier ce siége d'idolâtrie et de dissolution. Il paraîtrait que c'est à ce même zèle des premiers chrétiens que l'on doit attribuer la disparition des lauriers sacrés* qui rendirent cette place célèbre, et pour lesquels les païens, leurs prédécesseurs, avaient une sorte de vénération religieuse. A l'extrémité sud de la vallée, où il y a encore d'autres sources moins importantes, les coteaux sont couverts d'une riche végétation : le platane surtout y prend un développement énorme et fournit une délicieuse retraite pendant les chaleurs du jour. Le petit village de Douaire gît caché au milieu de ces arbres.

Si c'est réellement là le site de Daphné, quel que soit son état d'abandon actuel, on peut encore se

* Ce fut dans cet endroit que la nymphe Daphné fut changée en laurier.

former une idée avantageuse de ce qu'il devait être quand il était embelli par l'art et orné de temples, de statues et de toutes les richesses que l'architecture prodiguait à cette époque. Je laisse au lecteur à compléter, dans son imagination, le tableau de cet ancien séjour de la volupté.

En revenant à Antioche, je pénétrai dans les montagnes qui sont à l'est de la route, pour visiter une autre grande fontaine appelée Zoïba dont les eaux prennent leur source dans un endroit très-élevé de la montagne. En descendant dans la plaine, elles passent sur d'énormes rocs qui semblent avoir été détachés par quelque grande convulsion de la nature, formant des cascades d'une rare beauté, et de temps en temps des bains naturels pour les nymphes et les naïades dont l'imagination se plaît à peupler ces lieux. A tout prendre, c'est un séjour délicieux et très-fréquenté par les habitans; car, par son isolement et par les sauvages beautés du paysage, il convient parfaitement à l'esprit calme et contemplatif d'une population orientale.

7 *avril*. — Ce matin, je suis parti pour Suedieh, située dans une plaine, à cinq lieues et demie au sud-ouest d'Antioche, et à une lieue de la mer. La route

qui y conduit traverse un pays légèrement ondulé et coupé çà et là par des ruisseaux qui tombent des montagnes au nord et se dirigent vers l'Oronte. Le plus considérable de ces torrens est celui qu'on appelle Kara-Sou ; il est à peu près à mi-chemin d'Antioche à la côte. Suedieh est un grand village, ou plutôt une suite de hameaux et de maisons éparses, réunis sous le même nom, et habités par des fellahs chrétiens et quelques familles anzeyrys ; on n'y trouve point de musulmans. Leurs chaumières sont isolées les unes des autres, au milieu d'enclos plantés de mûriers blancs pour la culture de la soie. Je descendis chez Hadj Youssouf Saba, le principal chrétien du lieu, pour qui j'avais des lettres de recommandation, entre autres de M. Barker, consul anglais à Alexandrie.

Dans le temps où M. Barker occupait le même poste à Alep, il avait, dans ce village, une maison de campagne où il venait avec sa famille passer les mois d'été pour y jouir des brises de mer. Malgré son passage en Egypte, il la conserve toujours, avec l'intention, quand il quittera sa place, de continuer les embellissemens qu'il y a commencés et peut-être d'y finir ses jours. Le climat de Suedieh est regardé

comme très-sain, et vu la fertilité naturelle du sol, sa proximité de la mer et d'autres avantages locaux, je ne suis pas surpris du choix que M. Barker en a fait. Je trouvai la maison dans un triste état de dégradation, et les plates-bandes de fleurs étouffées sous les mauvaises herbes. C'était la suite naturelle de l'absence du maître ; mais la pépinière où l'on élève de jeunes arbres fruitiers importés de France et d'Angleterre, réclamant des soins moins minutieux, est dans un état plus satisfaisant. Sur le flanc de la montagne, au nord-ouest de la maison, est un plant de vigne considérable, qui contient au moins quatre-vingts espèces différentes des raisins les plus estimés de l'Europe. Le sol et la position sont admirablement choisis pour leur culture, et je regrette beaucoup de ne pouvoir me trouver ici à l'époque des vendanges, pour voir le résultat d'une entreprise aussi louable. Avec un certain nombre de propriétaires comme M. Barker, et qui seraient guidés par les mêmes vues philanthropiques que lui, car il est généralement estimé dans le pays, la Syrie prendrait un tout autre aspect que celui qu'elle présente aujourd'hui.

8 *avril.* — VISITE AUX RUINES DE SÉLEUCIE. — Désirant visiter les ruines de l'ancienne Seleucia ad

Mare *, je me suis rendu ce matin au village de Kepse, qui est éloigné d'environ trois quarts de lieue de Suedieh, et qui occupe l'emplacement de l'ancienne ville. Nous reconnûmes que nous en approchions à la vue d'un grand nombre de grottes sépulcrales creusées dans le roc qui borde la route, et qui sont occupées aujourd'hui par des bergers et leurs troupeaux. Quelques unes étaient voûtées, comme celles que j'avais vues à Delphi ; d'autres, plus grandes, avaient des chambres qui donnaient les unes dans les autres. Nous pénétrâmes dans l'enceinte de l'ancienne ville par la porte qui se trouve sur le côté sud-est, et qui était probablement celle qui conduisait à Antioche. Elle est protégée par des tours rondes, aujourd'hui en ruines. Le premier objet qui attira notre attention fut un canal artificiel creusé dans le roc, par lequel la ville communiquait avec la mer. Il a environ quinze pieds de large ; la première partie, qui a deux cent soixante pas de long et quarante de haut, est creusée sous le pied de la montagne ; le reste, qui peut avoir huit cent

* Elle fut aussi nommée Pieria de sa situation au sud du mont Piérius qui est une branche du mont Amanus.

vingt pas de long, est taillé dans le roc vif, à une profondeur qui varie de quinze à vingt pieds; sa surface est découverte, et il finit à la mer. Le long du rivage, sont plusieurs canaux pour conduire l'eau des parties les plus élevées aux terrains qui se trouvent au midi du canal. Dans la plaine, à l'angle sud-ouest de la ville, était un bassin, muré tout autour, pour recevoir les vaisseaux : il communiquait avec la mer par un canal étroit, mais il est à présent à sec. Au nord de ce canal, sur un terrain légèrement élevé, on voit une tour qui protége le port. Au sud de l'entrée, il y avait une autre tour bâtie sur un roc. Près de celle-ci, une jetée de dix-huit pas de large s'avance dans la mer à une distance d'environ soixante-sept pas sur une largeur de dix-huit. Elle est construite de très-grandes pierres, dont quelques unes ont vingt pieds de long sur six de large : elles étaient liées ensemble par des crochets de fer, dont on voit encore les marques. Un peu au nord de cette jetée, il s'en trouve une autre de cent vingt pas de long sur quinze de large.

La ville fut bâtie par Séleucus-Nicator, immédiatement après qu'il eut vaincu Antigone, à une époque où il n'était pas encore affermi sur son trône. Des

magnifiques temples et édifices dont parle Polybe, il ne reste, pour satisfaire la curiosité du voyageur antiquaire, que quelques tronçons de colonnes; mais comme j'étais assis tout seul sur un banc de pierre, au bout de la jetée, il me revint à la mémoire que ce fut dans ce port que Paul et Barnabas, ces apôtres du christianisme dans l'Occident, s'embarquèrent pour Chypre, lorsqu'ils furent chargés de cette sainte mission par l'église d'Antioche. Tout-à-coup ce lieu acquit à mes yeux un intérêt que les restes de l'art payen auraient été peu capables d'inspirer. Aussi ce fut bien à propos que je me rappelai ce fait consolant; car je me sentais singulièrement attristé à la vue d'une grande cité maritime, où l'écho répétait jadis les voix confuses de tant de milliers d'individus, et qui aujourd'hui ne compte pas un seul habitant; où le port, qui contenait autrefois des galères richement chargées, est maintenant encombré de roseaux; et dont enfin les quais, remplis pendant tant de siècles de marins affairés, allant et venant la journée entière, ne voyaient en ce moment sur leur pavé, dégradé par le temps, marcher d'autre créature vivante que moi.

Je quittai Séleucie, et traversant la plaine vers le

sud, pendant environ quatre milles, je me dirigeai vers les bouches de l'Oronte. J'y trouvai le sable de la plage si fin que je ne pus résister à l'envie de me baigner, malgré l'époque peu avancée de la saison. A en juger par la hauteur de la marque que les eaux ont laissée, les vents d'ouest, auxquels la côte est exposée, doivent y souffler pendant l'hiver avec une grande violence. A l'embouchure du fleuve, se trouve une barre, où la plus grande profondeur de l'eau n'excède pas quatre pieds, et il arrive souvent que les embarcations touchent en cherchant à la passer. L'entrée est marquée par la tombe blanchie d'un santon turc. Le Djebel-Okrab (mont Cassius), qui est au sud du fleuve, vu de l'endroit où j'étais, fait un très-bel effet, car il s'élève brusquement du sein de la mer jusqu'à la hauteur de cinq à six milles pieds, et se termine par un pic aigu. Sa partie inférieure est cultivée ; mais, vers le sommet, il est de couleur grise et dépouillé d'arbres, d'où lui vient le nom d'Okrab, qui signifie en arabe « chauve ». Partant de l'embouchure du fleuve, je remontai sa rive droite jusqu'à un large bassin, qu'on me dit être l'ancien port d'Antioche; il se trouve à environ un mille de la mer. Tout près de là, il y a quelques huttes et

un bâtiment en pierre, appelé la douane ; mais les droits perçus à présent par le receveur ne peuvent pas être bien considérables, car il n'y a pas un seul navire sur la rivière.

9 *avril.* — Voulant faire une excursion dans le voisinage de Suedieh, je me suis mis en route ce matin avec mon ami Youssouf Saba, et prenant notre direction au nord-ouest, nous sommes arrivés au bout de trois quarts d'heure à la fontaine appelée Ayn-Huder-Bey, dont les eaux contribuent si puissamment à la fertilité et à la richesse de Suedieh. Sa situation est extrêmement pittoresque, et la route qui y conduit inspire un haut intérêt par la variété des points de vue qui se déploient à chaque pas aux regards. A deux lieues de Suedieh, après avoir gravi avec peine une route pierreuse, j'atteignis Babyla, dont le nom est probablement une corruption de saint Babylas, et qui est située sur le sommet d'une colline. Une demi-lieue plus loin, on trouve Betias-Molias, avec les ruines d'un couvent chrétien fort ancien : il était construit avec une magnificence extraordinaire. La situation est extrêmement belle, et la vue très-étendue. Une fontaine abondante d'excellente eau sort de dessous quelques rochers

sente cependant l'aspect d'une rivière belle, profonde et rapide, navigable pour des bâtimens d'environ cent tonneaux. Comme il ne se trouvait point de pont à cet endroit, nous le traversâmes dans un bac dont la tête était liée par un anneau de fer à une corde attachée aux deux rives, de sorte que nous n'eûmes qu'à glisser le long de cette corde sans l'assistance d'un batelier. Cependant la barque étant petite, et nos chevaux, malgré le soin que j'avais pris de leur bander les yeux, étant peu accoutumés à ce genre de mouvement, nous ne les pûmes passer qu'un à un, ce qui rendit l'opération à la fois ennuyeuse et dangereuse.

Arrivés à l'autre bord, nous commençâmes à remonter la rive gauche du fleuve, et au bout d'un quart d'heure nous pénétrâmes dans un défilé d'une beauté surprenante. De là, pendant plus de deux lieues, on voit l'Oronte couler entre une double ligne de hautes collines, tournant et serpentant incessamment quand le terrain sur lequel il passe présente des obstacles à son libre cours, ce qui lui permet de porter alternativement de chaque côté la puissance fécondante de ses eaux. Dans cet intervalle, la route suit naturellement le caprice de la rivière. Quelque-

fois elle s'étend, le long du rivage, sur un sol d'un rouge foncé, qui contraste agréablement avec la verdure des environs; d'autres fois quand le passage est rétréci par le voisinage plus rapproché du fleuve, le voyageur trouve un petit sentier étroit qui le conduit sur des rochers élevés et raboteux, avec des précipices effroyables à ses pieds. Parfois la rivière coule majestueusement le long de la base d'un roc perpendiculaire de plusieurs centaines de pieds d'élévation, avec de vastes ouvertures dans ses flancs, ce qui ajoute un air singulièrement sauvage à la scène. Dans ces endroits, la vallée est généralement plus large qu'ailleurs, et par conséquent on y trouve quelques petites plaques de terrain verdoyant propres à la culture : elles sont plantées de mûriers et de vignes, du sein desquels on voit par-ci par-là poindre une chaumière. Mais la nature se montre bien plus que l'art dans cette vallée pittoresque, et j'avoue que nulle part, dans le cours de mes longs voyages, je ne l'ai vue répandre ses beautés d'une main si prodigue. Il n'y a, pour ainsi dire, pas d'expression qui puisse donner une idée exacte de l'abondante variété de feuillages qui s'offre à l'œil de tous côtés. Outre le myrte et le laurier à la riche

verdure qui se mêlent à la vigne sauvage, le laurier rose, l'arbousier, le platane et le sycomore s'étendent dans toutes les directions. Tous les charmes n'étaient pourtant pas pour l'œil seul. Les arbres fruitiers, qui y sont très-abondans, étaient à cette époque en pleine floraison et exhalaient un agréable parfum sur notre passage, tandis que, pour compléter le bonheur des sens, les bas-fonds accidentels de la rivière entretenaient un murmure continuel qui flattait l'oreille, et plus d'une fois, nous invita au repos. Un seul regret se mêlait à nos plaisirs; c'était que, par suite de son éloignement de notre patrie, nous ne pouvions espérer de faire de ce lieu l'objet de fréquens pélerinages.

A deux lieues de l'entrée orientale du défilé, les montagnes sur la rive droite de la rivière s'abaissent subitement, et peu après la vue découvre de nouveau sur la plaine de Suedieh, bornée au nord par la chaîne du Djebel-Akhomar (*Pierius*)*. Le Kara-Sou ou « Eau noire » nom qui caractérise plutôt son lit pierreux et noir que la qualité de ses eaux, qui

* Dans une Notice, intitulé *Des montagnes de la Terre*, je trouve la hauteur du Piérius marquée à 1,615 mètres = 844 toises.

sont singulièrement transparentes, tombe dans le fleuve Oronte, presque vis-à-vis de ce site, après être descendu des montagnes. A droite de la route, est une belle fontaine appelée Semanié, où les voyageurs ont coutume de faire halte. Nous y mîmes pied à terre pour nous rafraîchir.

Dans l'après-midi, nous remontâmes à cheval, et, suivant le sentier qui longe les collines au-dessus de l'Oronte, nous arrivâmes en trois heures à Antioche, ce qui faisait en tout sept heures de marche depuis Suedieh. La route que nous prîmes à notre retour peut avoir deux milles de plus que la route directe qui traverse la plaine, et elle est par conséquent peu fréquentée ; mais on a vu que nous avions toutes les raisons du monde d'être satisfaits de notre voyage, et nous fûmes redevables de ce plaisir aux conseils de M. Barker et d'autres amis.

13 *avril.* — D'ANTIOCHE A LATAKIEH. — Par suite de mes nombreuses excursions dans Antioche et ses environs, mon origine fut bientôt connue, en dépit de mon costume, et je fus salué à chaque pas de l'épithète injurieuse de djaour (infidèle). Connaissant l'esprit d'intolérance des habitans et l'impossibilité d'obtenir des réparations en cas d'insulte, et ne vou-

lant pas d'ailleurs m'exposer au renouvellement des scènes qui avaient eu lieu dans mon voyage de Tripoli à Damas, je refusai de choisir un guide parmi ces habitans, préférant le prendre dans un des villages voisins. Je fis, en conséquence, jeter mes sacoches sur le dos de mes chevaux, et les fis conduire hors de la ville par mon domestique Antoun, suivant moi-même à pied à quelque distance, pour ne pas éveiller l'attention. En deux heures, j'atteignis Beit-el-Ma *, situé à cinq ou six milles d'Antioche. A mon grand désappointement, il se trouva que les meuniers, ayant fini leur journée, avaient abandonné leurs moulins, et s'étaient retirés chez eux dans un village peu éloigné. Comme la nuit approchait, la seule alternative qui me restât fut de prendre provisoirement possession de leur propriété; ce que nous fîmes, mais sans violence, car on avait laissé les portes ouvertes : nous eûmes, nous, la précaution de les fermer, en mettant à l'intérieur des barres en travers. Antoun eut bientôt allumé du feu et préparé le souper, et je m'endormis profondément, malgré le bruit assourdissant que faisaient les eaux en se précipitant à travers

* Voyez page 386.

les écluses, et malgré notre crainte bien naturelle de quelque visite désagréable du dehors.

14 *avril.* — Au point du jour, comme nous étions occupés à seller nos chevaux, nous aperçûmes sur la crête de la montagne les meuniers qui descendaient pour se rendre à leurs occupations journalières. Dès qu'ils nous virent, ils s'arrêtèrent tout court; nous leur fîmes signe d'approcher; mais ils hésitèrent un moment, jusqu'à ce qu'enfin notre attitude pacifique finît par leur inspirer un peu de confiance. Après leur avoir expliqué la cause de la liberté que nous avions prise, et les avoir largement récompensés, je décidai l'un d'eux à m'accompagner avec sa mule qui porterait mon bagage et à me servir de guide jusqu'à Latakieh. Tout fut prêt à huit heures.

En quittant les moulins, la première partie de la route s'étend pendant quatre heures, sur un pays montueux, qui n'est animé par aucun objet digne d'intérêt. A midi, je descendis dans une vallée pittoresque, dans laquelle se trouve un village bien bâti, du nom de Sheikh-Keuy, avec un grand khan et une fontaine dont l'eau est excellente. Nous traversâmes le village, et continuant toujours à des-

cendre, nous fîmes halte au bout d'une heure; là, nous déchargeâmes la mule, nous mîmes les chevaux au vert, et nous nous rafraîchîmes au bord d'un ruisseau.

A deux heures, nous reprîmes notre voyage. Nous gravîmes, par un sentier tortueux, une colline très-raide, et débouchâmes sur un plateau élevé où paissaient une grande quantité de bêtes à cornes; à l'extrémité méridionale, il y avait un petit lac. De là, nous descendîmes dans une riche vallée située au sud-ouest du Djebel Okrab. Le soleil se couchait quand j'atteignis El Ourdi (l'ancienne Bacchaïs), grand village dont les habitans sont fellahs ou cultivateurs des terres environnantes. Je descendis chez le papas grec, ou el Houri, comme on l'appelle en arabe. Comme nous étions dans le carême des chrétiens, je trouvai le pauvre homme très-embarrassé, et je fus moi-même sur le point de perdre contenance quand il fallut m'asseoir pour prendre ma part d'un triste repas composé de yaghourt, de caviar et d'olives sèches. Après le souper, on étendit des matelas sur le plancher, et toute la famille se coucha dans la même chambre, les uns auprès des autres : il est vrai qu'ils ne quittèrent

que leurs vêtemens extérieurs; mais il existe d'autres inconvéniens inséparables de cette manière de vivre pêle-mêle qui révolteraient la délicatesse d'un Européen nouvellement débarqué. Pour moi qui, depuis deux ans, avais rarement passé plusieurs nuits de suite dans la même chambre ou couché de la même façon, ma susceptibilité s'était singulièrement émoussée, et, pourvu que je ne fusse pas gêné par des essaims d'insectes ou par le manque d'air, je dormais tout aussi bien avec que sans habits, sur le plancher que sur la plume. La chambre était en partie éclairée par une petite lampe qui brûlait devant l'image de la Vierge, dans le coin le plus éloigné de la porte, et plusieurs fois, dans la nuit, quand je me réveillais, je me mettais sur mon séant pour contempler mes étranges camarades de lit et le genre de vie plus étrange encore que mon goût pour les voyages m'avait fait connaître.

15 *avril*. — Il pleuvait si fort et si continuellement ce matin qu'il m'a été impossible de me mettre en route, jusqu'à près de midi que le temps s'éclaircit et que le soleil se montra dans tout son éclat. Peu après avoir quitté El Ourdi, nous commençâmes à gravir une chaîne de montagnes peu

élevées qui s'étendent du Djebel Okrab au sud-est. Elles sont à peu près toutes de la même hauteur, mais très-raides et se touchant à leur base. Cependant cette uniformité échappe à l'œil, car leurs sommets et leurs flancs sont revêtus de pins. On ne s'en aperçoit que parce que le sentier ne présente, en aucun endroit, une surface unie de plus de soixante pieds de long, ce qui le rend très-fatigant pour les chevaux, surtout lorsqu'ils sont pesamment chargés comme étaient les nôtres. Les routes, ou plutôt les sentiers dans les montagnes, étaient épouvantablement labourées par les dernières pluies, et les torrens, en quelques endroits, étaient réellement formidables. Par suite de toutes ces difficultés accumulées, nous jugeâmes prudent de ne pas aller plus loin ce jour-là, et conséquemment, au bout de cinq heures de marche depuis El Ourdi, nous quittâmes la route et tournâmes à droite, vers un petit village appelé el Haki, que nous trouvâmes habité exclusivement par des Anzeyrys. C'était une entreprise quelque peu téméraire de se confier à leur protection, car ils ont la réputation de n'être pas très-scrupuleux dans leur conduite envers les voyageurs; mais la fran-

chise de mon procédé sembla les prévenir en ma faveur. Je descendis chez le chef du village ; c'était un beau jeune homme qui m'admit dans sa famille plutôt comme un ami que comme un étranger ; en outre, comme il était sans préjugés en matière de religion, il y avait dans sa conduite une candeur et une bienveillance qui me captivèrent tout-à-fait, car j'avais jusqu'ici rencontré chez les Turcs des manières bien différentes. On improvisa pour nous un souper aussi bon que le permit le peu de temps que l'on avait eu pour le préparer. Je passai la nuit dans la même chambre, avec le chef, sa femme, sa fille et sa domestique. Dans les mois d'été, pour éviter les moustiques, ils couchent au-dehors en plein air, sur des plates-formes élevées de dix à quinze pieds du sol, et supportées par quatre piliers droits ; on y monte par une échelle que l'on retire le soir.

16 *avril*. — Mon hôte ayant découvert que j'aimais la chasse, me pressa de rester quelques jours avec lui, m'assurant qu'il y avait une grande quantité de sangliers dans le voisinage ; mais le grand désir que j'avais d'arriver à Latakieh ne me permit pas d'accepter son invitation amicale. Au

déjeûner qui se composa d'une grande jatte de lait, je mangeai pour la première fois du pain dans lequel on avait fait cuire du céleri. Le beurre était le meilleur que j'eusse jamais goûté, car les pâturages des environs sont excellens.

En quittant El-Haki, notre route continua, pendant quelque temps, à traverser la forêt dans laquelle nous étions entrés la veille. Dans toute autre circonstance, le voyage sur une route aussi romantique eût présenté de grands agrémens; mais en cette occasion, le sentiment du danger enlevait à cette solitude tous ses charmes. Au bout de deux heures, nous atteignîmes une petite caravane de Turcs fanatiques qui se prétendirent excessivement indignés de la supériorité qu'affectait sur eux un « chien de chrétien » par l'élégance de son costume et par sa manière commode de voyager : ils allèrent même jusqu'à me demander pourquoi j'avais la présomption de porter des armes défensives, et contre qui je les destinais. J'étais sur le point de leur faire une réponse dictée par le sentiment d'indignation que m'inspirait cet outrage, quand il survint une grande averse qui mit fin à l'altercation, chacun de nous étant obligé de chercher au plus vite un abri,

eux, contre la pluie seule, et moi, en même temps contre une attaque que je n'avais pas provoquée.

Au bout de trois heures, nous arrivâmes au bord de la wady Kandil (vallée de la Lampe), à travers laquelle la rivière de ce nom coule en serpentant vers la mer. Je ne sais d'où lui vient cette dénomination; mais, vue de la hauteur où nous nous trouvions, le fond de la vallée, couvert d'un riche tapis de verdure, et la réflexion des rayons du soleil sur le lit caillouteux de la rivière, lui donnaient, à notre idée, plutôt l'air d'un grand serpent se chauffant dans l'herbe. En nous rendant à la côte, nous la traversâmes au moins une douzaine de fois, et toujours avec grande difficulté, tant elle était gonflée. La wady Kandil est une vallée charmante : ses flancs sont agréablement ornés d'arbres de haute futaie de toute espèce. A notre approche de Latakieh, nous passâmes par le village de Besneada, situé sur une petite éminence dans la plaine. L'air y est délicieux, et la plupart des familles européennes de la ville ont des maisons de campagne dans ces environs, où elles se retirent pendant l'été.

Une heure après, nous entrâmes à Latakieh.

CHAPITRE XXXI.

Latakieh. — Exemple de probité musulmane. — Description de la ville. — La Marina ou le port. — Sa population musulmane et grecque. — Son commerce et ses ressources. — Stricte observation du carême par les Grecs. — Antiquités. — Nécropolis. — Climat. — Coupable imprudence des Turcs. — Environs de Latakieh. — Promenades. — Récréation orientale. — Famille de M. Mouça Elias, l'agent britannique. — Ses bontés pour l'auteur. — Intérieur d'un harem oriental. — Adieux de l'auteur à la Syrie et départ pour Chypre.

Latakieh. — J'avais apporté avec moi des lettres de recommandation pour M. Mouça Élias, négociant chrétien, et l'agent accrédité de l'Angleterre dans ce port. Conséquemment, comme il n'y avait point dans la ville d'auberge où l'on pût descendre, je me rendis directement chez lui, avec l'intention de me procurer, par son entremise, un logement confortable; mais il n'y voulut jamais consentir, et je fus forcé d'accepter l'offre qu'il me fit avec bonté d'une chambre dans sa propre maison.

En quittant Alep, j'avais confié aux soins du conducteur d'une petite caravane un rouleau de sequins de la valeur d'environ cinquante livres sterling, avec ordre de le délivrer entre les mains de M. Elias, à Latakieh. Je n'avais pas tiré de reçu de cet homme; car, en matière commerciale, la parole d'un musulman, donnée en présence d'un autre, est aussi bonne que le serait un billet, les Turcs n'en souscrivant jamais. Quand je trouvai la somme entière déposée à son adresse, je fus agréablement convaincu de l'honnêteté proverbiale de cette classe d'hommes, à qui l'on confie souvent ainsi de fortes sommes.

18 *avril.* — Ce matin, j'ai eu un retour de fièvre intermittente, qui me surprit fort à cette époque peu avancée de l'année; mais je l'attribuai à la fatigue que j'avais éprouvée dans mon pénible voyage depuis Antioche. J'avais été débarrassé des attaques de cette fièvre depuis ma tournée dans le Haouran.

19 *avril.* — J'ai profité du répit que m'accordait ma maladie pour visiter la ville de Latakieh. Elle est située sur le bord septentrional d'une langue de terre élevée appelée cap Ziaret, qui dépasse d'environ une demi-lieue la ligne de la côte. C'était autrefois une ville murée, mais elle est

aujourd'hui ouverte; on y accorde, en conséquence, plus d'espace pour bâtir que si elle était fortifiée. Dans le quartier neuf, qui est au nord-est, les maisons s'élèvent au milieu de jardins et de plantations clos de grands murs. Les toits de presque toutes les maisons sont plats, les habitans ayant, comme à Alep et dans d'autres parties du Levant, l'habitude de dormir sur leurs terrasses pendant les chaleurs de l'été. Latakieh paraît être sujette aux tremblemens de terre. J'observai dans plusieurs parties de la ville de larges crevasses dans les murs, et d'énormes pierres qui semblaient déplacées par quelque choc violent. La ville a surtout souffert du tremblement de 1822. C'est à ce motif et à la décadence de son commerce qu'il faut attribuer la diminution graduelle de sa population; car, de vingt mille ames qu'elle avait, elle est réduite à environ six ou sept mille, dont une grande partie sont des musulmans, fameux pour leur bigoterie et leur intolérance. Indépendamment de huit ou dix mosquées qu'ils possèdent dans l'intérieur de la ville, ils ont commencé à en construire une autre sur une colline vers l'orient. Elle est encore inachevée; mais, à en juger par son architecture et par les matériaux précieux qu'on y emploie, elle ne cédera

en beauté à aucun édifice de ce genre dans cette partie de la Syrie. Il est si extraordinaire de voir s'élever une nouvelle mosquée à cette époque de décadence de l'islamisme, que je demandai à l'un des ouvriers pour quel motif on construisait celle-ci. Il me conduisit au sépulcre d'un certain Mahomet, né dans les états de Barbarie, qui mourut à Latakieh, il y a quelques années, remplissant toute la contrée de sa réputation de sainteté. Les moines de la Terre Sainte ont un petit établissement dans cette ville, mais il n'y réside qu'un seul religieux de leur ordre, la population catholique ne se composant que de quelques maronites et de trois ou quatre familles françaises venues pour le commerce. Les autres chrétiens appartiennent à l'église grecque.

20 *avril.* — Accès de fièvre.

21 *avril.* — Le port de Latakieh, appelé la Scala ou la Marina, forme une ville distincte de la ville haute, et en est séparée par un espace d'environ un demi-mille, occupé par des jardins et des enclos plantés. Elle se compose de deux rues qui courent parallèlement au rivage, et d'une autre qui conduit de la ville à la mer ; elle est remplie de cafés et d'autres lieux de rendez-vous pour les marins. Le

port lui-même est un petit bassin avec une entrée étroite ; il est peu profond, mais bien abrité, excepté à l'ouest. Si l'on en enlevait la vase et le sable qu'on y a laissé s'accumuler, des vaisseaux de cent cinquante à deux cents tonneaux pourraient y entrer et décharger sur les quais ; mais c'est une entreprise beaucoup trop forte pour les maîtres actuels du pays. Au nord de la passe, est un château en ruines bâti sur un roc et réuni au continent par des arches. Au sud, sont les ruines d'un ancien mur qui l'entourait. A l'extrémité orientale du bassin sont la douane et le débarcadour ; là se trouve une brèche artificielle faite dans le roc, qui servait peut-être anciennement de bassin pour construire et réparer les vaisseaux. Les principales marchandises d'exportation de Latakieh sont le tabac qui croît dans les montagnes d'Anzeyry, à l'est de la ville ; le coton et la soie grège, produits de la plaine environnante. Mais telle est l'exiguité des affaires commerciales de cette place et des autres ports de Syrie, qu'ainsi que je l'ai déjà dit en parlant d'Iskenderoun, les vaissaux européens de deux à trois cents tonneaux peuvent rarement trouver un chargement entier dans un seul port, à moins d'être nolisés exprès. Ils com-

mencent à charger à Beyrout et visitent ensuite les différens ports de la côte jusqu'à Iskenderoun au nord, ce qui fait perdre beaucoup de temps et cause une grande augmentation de dépense. Les importations se composent de riz qui vient d'Egypte, de vin de Chypre et de marchandises d'assortiment, principalement de quincaillerie anglaise.

22 *avril.* — Encore un accès de fièvre.

23 *avril.* — Comme ce jour était ma fête et celle du patron de l'Angleterre, je reçus la visite de ceux des habitans dont j'avais fait la connaissance depuis mon arrivée à Latakieh.

Dimanche, 24 *avril.* — Jour de Pâques, suivant le calendrier grec.—Le long et rigoureux jeûne que les Grecs observaient depuis quarante jours a cessé aujourd'hui, à la grande satisfaction de tous les membres de cette communion. Peu après minuit, la famille de M. Elias se leva et se rendit à l'église pour entendre la messe, car c'est pour eux la plus grande fête de l'année. A leur retour à la maison, ils se mirent à table pour faire un réveillon composé, comme de raison, principalement de viande, dont ils étaient privés depuis si long-temps. Si l'on entend souvent parler de personnes qui souffrent de l'ob-

servance trop rigoureuse des lois du carême, il n'est pas rare non plus d'apprendre que d'autres se rendent malades par un excès de nourriture, quand la restriction cesse, comme dans le cas présent. En me promenant ce matin, j'ai remarqué que tous les chrétiens, en se rencontrant dans la rue, s'embrassent et se répètent l'un à l'autre les mots suivans : Χριστὸς ἀνέστη, « le Christ est ressuscité », pratique, m'a-t-on dit, d'une très-haute antiquité.

25 *avril.* — Les bazars de Latakieh sont pauvres et insignifians, et rendent bien témoignage de la décadence du commerce de cette place. Le seul objet exposé en vente qui y attirât spécialement mon attention fut le tabac. Cette partie de la contrée, de même que Djebaïl qui se trouve au sud, passe pour produire la meilleure qualité de la Syrie. Il jouit d'une grande réputation dans tout le Levant, et plus particulièrement en Egypte, où s'en fait la plus grande consommation, tandis que celui de Salonique, qui est si estimé à Constantinople, trouve à peine un acheteur dans cette première province. La couleur foncée qui le distingue du tabac ordinaire est due à la fumée d'une espèce de bois appelé *hezez*, que l'on brûle au-dessous de la plante quand

elle est suspendue au plafond, pour lui donner du montant.

26 *avril.* — Latakieh, ou Ladekié, comme l'appellent les habitans du pays, représente l'ancienne Laodicée, ainsi nommée par Séleucus Nicator, son fondateur, en honneur de sa mère. On l'appelait Laodicea ad Mare, pour la distinguer d'autres villes du même nom qui se trouvent dans l'intérieur. Son origine est enveloppée d'un peu d'obscurité. Au temps des croisades, elle joua un rôle moins important que les autres villes de cette côte, à cause de son plus grand éloignement de la Terre-Sainte, qui fut si long-temps un objet de lutte entre les chrétiens et les infidèles. Il reste encore cependant quelques rares vestiges de l'ancienne ville. Parmi ceux-ci, le plus remarquable est un arc de triomphe placé à l'angle sud-est de la ville moderne, dans la direction de la route de Tripoli. Comme il est entouré d'autres bâtimens, il est difficile d'en embrasser les détails, mais il paraît assez bien conservé. Chaque face offre une belle arche avec des colonnes et des pilastres d'ordre corinthien, au-dessus desquels est un fronton bas avec une soffite sculptée, et une frise ornée de trophées militaires. Il

fut probablement érigé en l'honneur de quelque empereur romain, peut-être de Septime-Sévère, qui était originaire de Syrie. Non loin de l'arche qui conduit vers le port sont quatre colonnes corinthiennes avec leurs architraves bien conservées : elles faisaient peut-être partie du portique d'un autre ancien édifice. Dans une rue qui mène aux bazars, il y a une rangée de petites colonnes de granit gris, qui paraissent d'une haute antiquité ; mais comme on a bâti dans leur entre-colonnement, il est impossible de deviner leur destination primitive. Dans un jardin au centre de la ville, on nous montra une colonne de marbre cassée, sur laquelle il y a une longue inscription grecque presque effacée. D'autres ruines existent peut-être encore, cachées sous les amas de terre et de décombres qu'on rencontre dans tous les quartiers. Les restes de l'ancienne ville offrent des matériaux tout prêts pour construire des habitations modernes.

Au sud-est de la ville est une colline nommée Sahioun, qui a environ un mille de long et dont le sommet forme un plateau ; elle est couverte en partie de plants d'oliviers. C'est là qu'était l'Acropolis,

dont il ne reste que quelques puits et quelques citernes. Au nord-ouest, près de la mer, était l'ancienne Nécropolis, ou « cité des morts. » On y voit une grande quantité de tombeaux creusés dans le rocher; ils sont ouverts : on y descend par quelques marches.

27 *avril.* — L'air de Latakieh passe pour être très-sain. Sa position est moins resserrée que celle des autres villes de la côte; les montagnes s'y trouvent plus éloignées de la mer, et au nord, la plaine s'étend à une grande distance. L'eau cependant y est mauvaise; celle que boivent les habitans est apportée de très-loin par un aquéduc. Comme je me promenais avec un ami dans les plantations voisines du port, quelques soldats albanais qui venaient de débarquer de Saint-Jean-d'Acre commencèrent, pour se divertir, à décharger leurs mousquets en l'air, à droite et à gauche, et afin d'augmenter le bruit, ils les chargèrent à balles. Nous fûmes sur le point de devenir victimes de leur imprudence; car ce ne fut qu'en nous couchant à plat ventre sous un mur que nous échappâmes aux balles qui sifflaient sur nos têtes. Nous restâmes près d'une demi-heure dans cette position génante et dans un état d'inquiétude encore

plus désagréable, n'osant nous lever que lorsque le feu eut cessé.

Pendant la quinzaine que je passai sous le toit hospitalier de M. Mouça Elias, je fus traité comme un membre de la famille. J'avais besoin de ces attentions délicates de sa part, car je souffrais d'une fièvre qui, sans être dangereuse, me retenait à la maison tous les deux jours, de sorte que je ne pouvais étendre mes excursions au loin dans l'intérieur du pays. La partie de l'habitation qu'on m'avait assignée était une tour située à l'un des angles de la cour; on y montait par un escalier de pierre placé à l'extérieur. Elle dominait sur quelques jardins, et la vue s'étendait sur la mer. Ayant apporté avec moi ma batterie de cuisine, mon domestique Antoun préparait mes repas, arrangement auquel mes amis consentirent, parce que nous nous trouvions dans le carême des Grecs, époque où aucune espèce de viande ne leur est permise. Je passais toutes mes soirées avec la famille. Elle se composait de la femme, des deux fils, et des trois filles du maître de la maison. Quand je me portais bien, je parcourais les environs avec les deux jeunes gens, tantôt à cheval, tantôt à pied.

On cite les alentours de Latakieh pour leur agrément, parce que le terrain ondulé qui l'environne, particulièrement à l'est et au sud, est couvert partout de la plus riche végétation ; de chaque petite élévation on peut jouir, à la dérobée, de la vue de la mer et aspirer les brises qui en viennent. Dans l'après-midi, quand le soleil baisse, des groupes pittoresques commencent à couronner les hauteurs environnantes, et quand il disparaît dans un couchant éloigné, toute la population a quitté la ville. Leurs amusemens alors se réduisent, de la part des Turcs, à la silencieuse contemplation des beautés de la nature ; et, pour les chrétiens, à la conversation et à une innocente gaîté. On voit rarement les membres de ces deux religions communiquer directement ensemble.

Quand la maladie me forçait à garder la chambre, je recevais la visite de Mme Elias et de ses filles, qui, sans exagération, pouvaient compter au nombre des plus jolies femmes de la Syrie. Elles sont encore très-jeunes : l'aînée n'a pas plus de seize à dix-sept ans. Rien de plus piquant que l'innocence de leurs manières. Pendant la première partie du jour, quand chacune est occupée à remplir la part de ses devoirs

de ménage, comme de faire la cuisine, de laver, et autres choses semblables, on les voit, sans y trouver rien d'inconvenant, parcourir la maison en pantoufles, pieds et bras nus, et avec toutes les marques du plus grand négligé. Dans l'après-midi, quand la tache du jour est finie, et qu'elles se sont parées de leurs riches atours, leurs beaux cheveux tombant en nattes sur leurs épaules, j'avais peine à croire, à les voir couchées sur les moelleux coussins du divan, avec une grâce inexprimable et une volupté naturelle, que ce fussent les mêmes jeunes personnes que j'avais remarquées quelques heures auparavant, livrées aux soins prosaïques du ménage. Cependant, tel est en général l'intérieur des maisons des classes moyennes en Orient, et telles sont les occupations des femmes du harem*, à la fois les maîtresses et les esclaves du propriétaire.

Neuf heures du soir. — Le moment de prendre définitivement congé était enfin arrivé, car j'avais déjà fait plus d'une fois mes adieux, et peu de séparations m'ont été plus pénibles. Je quittais un pays où j'avais passé quelques uns des plus heureux jours de

* Voyez Note additionelle G.

ma vie, et que, suivant toute probabilité, je ne devais plus revoir; je me séparais d'une famille qui m'avait accablé de bontés, sans espoir de jamais la rencontrer de nouveau, pour m'acquitter des services que j'en avais reçus. J'avais retenu depuis dix jours le navire qui devait me conduire en Chypre; mais, jusqu'à ce moment, je n'avais pu prendre la résolution de m'embarquer. On vint enfin me dire que les chevaux et le bagage étaient à bord;... je me glissai hors de la maison et me rendis à la Scala;... une brise de terre souffla comme nous levions l'ancre, elle enfla les voiles de notre petite tartane, et nous porta doucement hors du port.

Comme nous nous éloignions du rivage, je regardais avec un cœur serré les différentes lumières qui paraissaient aux fenêtres des maisons dont les propriétaires m'étaient connus, jusqu'à ce que toutes s'éteignirent l'une après l'autre, et qu'il ne restât plus rien où l'œil pût se reposer, que la ligne sombre et indistincte de la côte.

FIN DE LA SYRIE.

APPENDICE.

Note 1, page 5.

Berytus doit probablement son nom aux puits qui y abondent. C'est d'après cette opinion qu'Étienne de Byzance dit que les Phéniciens eux-mêmes rendaient compte dans ce sens de l'origine du nom : Βὴρ γὰρ τὸ φρεαρ παρ̀ ἀυτοις — « car, chez eux, *bir* signifie puits. » Le mot primitif fut donc, soit en hébreu, *biroth ;* soit en arabe, *birath*, « puits ». (Origines de Drummond.) Il est probable que l'origine de ces puits doit être attribuée à ce qu'il n'existe pas de bonne eau de source dans le voisinage immédiat de Beirout, fait que je trouve établi par plusieurs anciens voyageurs. Auguste en fit une colonie romaine, et lui donna le nom de sa fille, en ajoutant l'épithète de *felix*, probablement à cause de son heureuse situation : elle fut connue depuis sous le nom de *Berytus colonia Julia felix.* (Plin. Hist. Nat. vol. 17.) Elle n'est pas com-

prise dans les limites de la Terre-Sainte, quoiqu'on suppose qu'il en est parlé dans l'Écriture.

Note 2, page 7.

Il est, je crois, inutile de rappeler au lecteur que la personne dont il est ici question est l'officier distingué et le voyageur hardi qui s'occupe aujourd'hui de l'expédition sur l'Euphrate, et qu'on peut attendre de lui tout ce dont est capable une haute intelligence, une persévérance infatigable et un indomptable courage. En même temps, comme les obstacles qui se présentent ne sont pas d'une espèce ordinaire, et sont plutôt moraux que physiques, car ils viennent principalement d'une opposition systématique à toute tentative d'amélioration, de la part des hordes barbares qui entourent le théâtre de ses investigations, il est à craindre que son entreprise difficile n'ait d'autre résultat que la solution de quelques problèmes géographiques et astronomiques. Il est probable que la route par l'Égypte sera définitivement adoptée comme le moyen de communication le plus sûr et le plus prompt avec nos possessions de l'Inde, par ceux qui sont intéressés à leur prospérité.

Note 3, page 11.

Cet accessoire remarquable du costume des femmes druses, qui a été la source de tant de conjectures parmi les savans, à cause d'une analogie supposée avec le Lingam et le Phallus,

ne paraît pas, d'après le catéchisme (voyez la note suivante), avoir jamais été un objet de religion ou de curiosité.

Note 4, page 13.

Un document curieux, intitulé : « Catéchisme des doctrines de la religion des Druses qui habitent le mont Liban et autres parties de la Syrie, traduit en anglais, d'après la traduction verbale faite de l'arabe en italien, le 13 juin 1830, par Bazile, évêque de Sidon (Tsaïda) », a été fourni depuis peu à l'auteur par le docteur Meryon, autrefois attaché à la maison de Lady Hester Stanhope, et fixé aujourd'hui à Marseille. Tant de renseignemens originaux, dont le manuscrit forme treize pages in-folio d'une écriture serrée, sur un sujet enveloppé jusqu'à présent de mystère, furent singulièrement agréables à l'auteur, et il aurait volontiers profité de la permission de son ami, de le joindre à cet ouvrage, sans son extrême longueur. Néanmoins, une lecture attentive du manuscrit l'a conduit aux conclusions suivantes :

La religion des Druses repose sur un mystère qui paraît inutile, à moins que ce ne soit pour protéger l'imposture. Ils croient à la métempsycose, mais plutôt comme une punition dans ce monde que dans l'autre : ils pensent que les prophètes dont parle l'Ancien Testament n'étaient qu'une succession d'esprits identiques. Les noms de David, d'Abraham, d'Ismaël et de Pythagore se trouvent dans leur code sacré, mais sans aucun rapport avec notre chronologie, qui est établie sur

des bases certaines. Hamsa est le nom de leur Dieu et souverain maître, qu'ils regardent comme le véritable Christ, tandis que Jésus, fils de Joseph, est un imposteur ambulant qui mérita, dès-lors, d'être crucifié. Ils paraissent aussi opposés aux musulmans qu'aux chrétiens, et ils se servent du Koran comme d'un masque plutôt que comme d'un article de foi, et seulement pour tromper les Turcs leurs maîtres. Ils regardent les quatre évangélistes comme autant de puissances ou parties de la religion, et croient qu'Hamsa parut sur la terre environ 400 ans après Mahomet et qu'il y fleurît pendant huit années; qu'enfin il se montra sept fois en tout depuis Adam, pour reparaître finalement et d'une manière formidable quand les chrétiens seront plus puissans que les Turcs : alors, de son autorité divine, il étendra partout la religion des Druses. Leur croyance exige une obéissance aveugle, et rejette les jeûnes, les prières, la dîme et l'usage de la chair des animaux.

Note 5, page 34.

Suivant Burckhardt, il y a environ 150 ans que le gouvernement de la montagne n'a cessé d'être confié par les pachas de Saint-Jean d'Acre et de Tripoli à un membre de la famille de Shebab, à laquelle appartient l'émir Beshir. Sa famille est originaire de la Mecque, où son nom est connu dans l'histoire de Mahomet et des premiers califes. Elle émigra du Hedjaz vers le temps des croisades, et s'établit d'abord dans un village du Haouran, auquel elle donna son nom et qui est encore

connu sous celui de Shobba. Comme ils sont nobles et d'une race d'émirs, on les considère comme les personnes les plus propres à être gouverneurs de la montagne, car on a toujours pensé qu'il était à désirer que le gouvernement ne fût pas entre les mains d'un Druse. Ce peuple étant constamment divisé en factions, un gouverneur choisi dans son sein envelopperait le pays dans les querelles de son propre parti, et chercherait à exterminer ses adversaires, tandis qu'un Turc, en ménageant avec soin les deux factions, maintient la balance égale entre elles, quoiqu'il ne soit jamais capable de les dominer complètement. Il peut opposer les chrétiens aux Druses, qui sont en bien plus petit nombre que les premiers, et, par ce moyen, maintenir le pays dans la tranquillité et la soumission aux pachas. C'est probablement dans le but de s'attacher de plus en plus les chrétiens et de pouvoir, comme je l'ai dit, les opposer en quelque façon aux Druses, que l'émir Beshir a secrètement embrassé la religion chrétienne. Les Shehab étaient autrefois membres de la vraie foi musulmane, et jamais ils n'ont compté parmi eux aucun sectaire de la doctrine des Druses : ils affectent encore publiquement d'obéir aux rites mahométans : ils observent le jeûne pendant le Ramadhan, et les pachas les traitent encore comme Turcs ; mais il n'y a plus à douter que la plus grande partie des membres de cette famille, avec l'émir Beshir à leur tête, n'aient en effet embrassé le christianisme.

Note 6, page 47.

Pour le récit des honneurs distingués que les Grecs de l'église d'Orient rendent à la mémoire de ce champion du christianisme, célèbre par ses exploits fabuleux, voyez l'ouvrage de l'auteur sur la Palestine, page 200. Il est également vénéré par les Turcs et par les Arabes : ces derniers l'appellent Abd Maaz.

Note 7, page 51.

Pendant que cet ouvrage était sous presse, un mémoire extrêmement intéressant, faisant partie des Recherches sabéennes, lues par Landseer, à l'Institut Royal d'Angleterre, fut remis à l'auteur, comme traitant spécialement de « ces monumens si anciens et ornés de sculptures si intéressantes. » D'après ce document, il paraît que le mérite d'avoir, le premier, senti la valeur de ces précieux monumens, appartient principalement aux recherches de l'antiquaire, M. Joseph Bonomi, ami de collége de l'auteur, qui, voyageant le long de ces côtes, en 1832, et possédant le coup-d'œil et le tact d'un artiste, se décida a passer plusieurs jours en ce lieu, pour sauver, s'il était possible, des ravages du temps des souvenirs propres à éclairer quelques pages obscures des histoires d'Assyrie, d'Égypte et de Phénicie. Le résultat de ses travaux fut une série de dessins exacts des tablettes égyptiennes, et un plâtre soigneusement moulé

des figures en demi-relief qu'on vient de décrire, qui, plus tard, furent transportés en totalité en Angleterre, pour être soumis à l'étude des philosophes antiquaires. Le savant professeur que j'ai nommé plus haut, en parlant de ces précieux monumens, rend justice à l'artiste pour l'importance de sa découverte du nom patronimique de Sésostris, comme étant « un phare lumineux qui peut guider le savant dans l'investigation de l'antiquité relative de ceux des monumens phéniciens qui contiennent ou ont contenu des inscriptions en caractères cunéiformes ». Il suppose que le monarque généralement connu sous cette dénomination, qui était probablement un surnom héroïque, est le même que Ramésès second, roi d'Égypte, si célèbre par le nombre et l'étendue de ses conquêtes, et qui florissait durant la période de la théocratie hébraïque, il y a plus de vingt-deux siècles. (Voyez Manethon, Tacite et Josèphe). Il récapitule ensuite, d'après l'ensemble des témoignages de ces auteurs véridiques, les différentes expéditions de ce puissant conquérant, jusqu'à son arrivée à la baie de Junie ou aux bouches du Lycus, où il s'embarqua à bord de la flotte qui l'accompagna, et se rendit à Kittim, appelée depuis Chypre; d'où il conclut que les sculptures en question furent commandées par le monarque égyptien, pour être un monument durable qui devait servir à perpétuer la mémoire de son expédition dans ces contrées. Il attribue le bas-relief, avec la même perspicacité et par des déductions également heureuses, à l'un des trois rois con-

quérans d'Assyrie, qui, d'après la Bible, Josèphe et Ménandre, envahirent la Phénicie et la Samarie, et y levèrent des tributs, savoir : Pul, Pul-Assyr et Sulman-Assyr, prédécesseurs immédiats de Nabuchodonosor, lequel, ayant soumis la même contrée qui avait été déjà subjuguée par Sésostris-le-Grand, fit sculpter, à l'imitation de son célèbre prédécesseur, des monumens de ses prouesses et de ses atrocités (vulgairement appelées gloire militaire), et voulut, par des raisons politiques, raisons fondées sur la gloire réelle ou supposée d'une guerre heureuse, qu'ils fussent placés sur le même rocher que le sien. Quant à l'interprétation des signes et symboles astronomiques qui sont renfermés dans le quart supérieur à gauche de la tablette, l'auteur renvoie le lecteur au mémoire même ; car toute tentative qu'il pourrait faire pour lui en offrir un résumé serait de sa part une présomption sinon un sacrilége, attendu l'intérêt soutenu qu'inspire l'original. Une copie du plâtre en question a été envoyée par M. Bonomi à la Bibliothèque royale à Paris, où elle se voit dans la salle du Zodiaque. Il serait bien à désirer que tous les voyageurs, qui visitent ces intéressantes contrées, imitassent ce digne appréciateur des arts, en se bornant à rapporter en Europe les empreintes des sculptures et sous prétexte de sauver les monumens de la destructions, ne devinssent pas eux-mêmes les premiers destructeurs. J'ai été enchanté de voir les frises, les metopes et les statues de Phidias à Londres, mais j'ai pleuré leur absence au pied du Parthénon.

Note 8, page 52.

« C'est à peine s'il existe un lieu moins propre à la culture que le Kesrouan; cependant cette province est devenue la plus populeuse du pays. Le bonheur d'habiter dans le voisinage de lieux saints, d'entendre les cloches des églises, que l'on ne trouve dans aucune autre partie de la Syrie, de pouvoir donner un libre cours à ses sentimens religieux, et de rivaliser de fanatisme avec les musulmans, sont les princicipales causes qui ont peuplé le Kesrouan de chrétiens catholiques, car l'état présent du pays n'offre aucun avantage politique quelconque. Tout au contraire, les exactions des Druses ont réduit les paysans à un état de pauvreté déplorable, plus triste encore que celui des habitans des plaines de l'est de la Syrie. Il n'y a donc que la liberté religieuse qui puisse engager les chrétiens à se soumettre à leurs exactions, en y ajoutant peut-être le plaisir qu'éprouvent les catholiques à persécuter leurs frères de la communion grecque, car le peu de Grecs qui sont établis dans le pays, ne sont pas mieux traités par les Maronites qu'un chrétien de Damas ne doit s'attendre à l'être par un Turc. » (Burckhardt, page 182).

Note 9, page 57.

« Le mauvais état des routes dans ces montagnes passe tout ce qu'on peut s'imaginer. J'avoue que, jusqu'à présent, je n'avais pas encore vu de pays habité aussi complètement

montagneux que le Kesrouan. Les montagnes n'ont point de plateau à leur sommet, et le voyageur n'arrive pas plus tôt à la cime qu'il commence immédiatement à descendre. Chaque hauteur est isolée; de sorte que, pour se rendre à un lieu qui n'exigerait pas dix minutes si l'on pouvait y aller en droite ligne, on est obligé de faire un détour de trois ou quatre milles, en descendant d'un côté dans la vallée pour remonter de l'autre. » C'est ainsi que s'exprime Burckhardt, et son témoignage confirme celui de Volney, qui décrit ces sites de la manière suivante : — « Lorsque le voyageur parcourt l'intérieur de ces montagnes, l'aspérité des chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des précipices commencent par l'effrayer. Bientôt l'adresse des mulets qui le portent le rassure, et il examine à son aise les incidens pittoresques qui se succèdent pour le distraire. Là, comme dans les Alpes, il marche des journées entières pour arriver dans un lieu qui, dès le départ, est en vue : il tourne, il descend, il côtoie, il grimpe; et dans ce changement perpétuel de sites, on dirait qu'un pouvoir magique varie à chaque pas les décorations de la scène. » (Volney, page 183.)

Note 10, page 66.

« Le bel Adonis, disent les mythologues, abandonna la couche de Vénus pour se livrer aux plaisirs de la chasse dans les montagnes où il était né. Jaloux de son rival, Mars se changea en sanglier et, sous la forme de cet animal féroce, déchira

la cuisse du jeune chasseur. La douleur de Vénus fut excessive ; mais ses soupirs et ses larmes ne purent changer la destinée de son malheureux amant, et elle métamorphosa le jeune chasseur expirant en une rose blanche. Comme la déesse en pleurs caressait tendrement la fleur parfumée, une épine la blessa à la main, et son sang teignit les feuilles en rouge. Jusqu'alors toutes les roses avaient été blanches, mais la fleur qui devait sa couleur au sang de Vénus fut bientôt l'objet de l'adoration du monde, et la rose rouge fut, depuis, toujours regardée comme l'orgueil du fleuriste et la gloire des jardins. En même temps, la mort du chasseur des forêts fut racontée par mille voix ; l'air fut déchiré des cris des nymphes des bois, et les montagnes et les vallées répétèrent leurs lamentations, tandis que les échos du Liban redisaient le nom de cet Adonis bien-aimé et à jamais perdu. « Je pleure « Adonis ; le bel Adonis est mort ; mort est le bel Adonis, que « pleurent les amours. » Une fête annuelle fut établie en commémoration de la mort du chasseur du Liban ; et la cérémonie était célébrée avec tout le désordre d'une affliction réelle. Les femmes, en habits de deuil, poussaient de lugubres cris, le long du chemin, se frappaient la poitrine et laissaient flotter leurs cheveux épars au gré du vent. Une image était portée par la foule ; elle représentait un jeune homme expirant à la fleur de l'âge. De tous côtés retentissaient des hymnes funéraires. La saison choisie pour ces fêtes était celle où le soleil, après l'équinoxe d'automne, est descendu dans l'hémisphère

inférieur, et où les feuilles jaunies ont déjà séché sur les arbres demi-nus. La face de la nature se couvre alors de tristesse ; chaque jour arrive plus tard, chaque nuit vient plus tôt, et l'approche de l'hiver est signalée par les tempêtes d'automne qui fanent les jardins et dépouillent les forêts. C'est à cette époque aussi que l'imagination de l'homme est presque toujours forcée de comparer la marche de l'année au progrès de la vie ; que le jeune homme lui-même jette souvent un regard inquiet vers l'avenir, que le vieillard réfléchit à ce qu'il a été et médite ou devrait méditer sur ce qu'il deviendra. Nos pères, moins artificiels que nous, étaient, plus que nous ne le sommes, sensibles aux scènes de la nature. Ils pleuraient la mort imaginaire du soleil dans la mort non moins fabuleuse d'Adonis. Les Phéniciens remarquèrent que le fleuve près duquel la fable dit que fut tué le chasseur du Liban prenait tous les ans une couleur rouge, à l'époque où l'on célébrait la fête en son honneur ; et le peuple se plut dans cette fiction, quand les mythologues eurent imaginé que la rivière devait sa teinte cramoisie, non pas à la terre rouge entraînée des montagnes par les pluies d'automne, mais au sang qui coulait annuellement de la blessure du héros qu'ils pleuraient. Les enfans de la nature sentirent que la saison elle-même avait du rapport avec le chagrin, et ils aimèrent une fiction qui nourrissait et favorisait pour le moment une douleur qu'ils se flattaient ne devoir être que passagère. C'est ainsi que les Phéniciens, pendant plusieurs siècles, continuèrent à pleurer, à une certaine

époque de l'année, la mort d'Adonis : et Adonis n'était autre chose que le soleil personnifié, et le même que Thammioz. » (Origines de Drummond.)

Note 11, page 91.

Maundrell en parle dans les termes suivans : — « Leur principe est de n'adhérer à aucune religion fixe ; mais, semblables au caméléon, de prendre la couleur de la secte, quelle qu'elle soit, des personnes avec qui ils parlent ; avec les chrétiens, ils affectent le christianisme ; avec les Turcs, ils sont bons musulmans; avec les Juifs, ils professent le judaïsme : telle est la souplesse de leurs opinions en matière de religion, que personne n'a jamais pu découvrir l'étendard que suit réellement leur conscience. Tout ce qu'il y a de certain à leur égard, c'est qu'ils font une grande quantité d'excellent vin, et qu'ils sont grands buveurs. »

Note 12, page 96.

Le voyageur, dans ces contrées désertes, ne saurait être trop circonspect dans le choix des guides qui doivent l'accompagner ; car, de ce choix, dépend presque toujours le succès du voyage. Généralement parlant, ceux qui s'offrent pour cet emploi appartiennent à une classe grossière, vicieuse et sans principes ; mais il arrive quelquefois que le consul résident se rend responsable de l'intelligence et de l'honnêteté d'un individu qui a déjà rempli cet office. Ce serait demander trop

au voyageur nouvellement arrivé que d'exiger qu'il connût la langue du pays; mais il est absolument nécessaire que celle dont on se sert comme moyen de communication avec les habitans du pays soit également connue d'eux et de son interprète.

Note 13, page 108.

Il existe à peu près la même obscurité sur l'origine de cette ancienne secte que sur celle des Druses; et cette matière a été chaudement controversée par des historiens ecclésiastiques. Quelles qu'aient pu être leurs erreurs précédentes, une chose est pourtant certaine d'après le témoignage de Guillaume de Tyr et d'autres autorités irrécusables; c'est qu'ayant, jusqu'en 1182, conservé les opinions des monothélites (la doctrine d'une seule volonté dans le Christ), ils les abandonnèrent dans cette année, et furent depuis lors réadmis dans la communion de l'église catholique. Cependant leur clergé, tout en reconnaissant la suprématie du pape, continue toujours, comme auparavant, à élire un chef qui a le titre de Batrak (Patriarche) d'Antioche. Leurs prêtres (curés) peuvent se marier, comme dans les temps primitifs de l'église; mais ils doivent prendre une vierge et non une veuve. Comme les autres membres du clergé d'Orient, ils vivent en partie des offrandes de leurs ouailles et en partie du travail de leurs mains, et sont traités par leur troupeau avec un grand respect. Tous ceux qui les rencontrent, pauvres ou riches, grands

ou petits, s'empressent de leur baiser les mains, et ils s'offensent quand quelqu'un s'abstient de cette marque d'estime. A l'époque dont il est question plus haut, ils avaient quarante mille hommes en état de porter les armes. Leur situation était assez paisible sous les mamelouks. Cette tranquillité fut troublée sous Selim II ; mais ce prince, occupé de soins plus importans, ne prit pas la peine de les subjuguer. Cette négligence leur inspira de la confiance; et, de concert avec les Druses et leur émir, le célèbre Fakhr-ed-Din, ils firent d'audacieuses incursions sur le territoire ottoman, mais ces attaques eurent une issue désastreuse. Amurat III envoya contre eux Ibrahim, pacha du Caire, qui les soumit en 1588, et depuis ce temps ils sont toujours restés tributaires de la Porte. On peut les considérer comme partagés en deux classes ; le peuple ou les paysans, et les sheikhs ou les personnes distinguées par leur naissance ou leur richesse. Ils sont tous cultivateurs : chacun améliore de ses propres mains le petit domaine dont il est propriétaire ou fermier. Tout le monde y vit frugalement, sans grandes jouissances , mais aussi sans beaucoup de privations car ils ne connaissent guère le luxe. Généralement parlant, ils sont pauvres, mais sans être dépourvus des nécessités absolues de la vie. On croit que la population totale du Kesrouan passe 100,000 ames, occupant une surface d'environ 150 lieues carrées.

Note 14, page 121.

« D'après la magnificence extraordinaire du temple de Balbek, » remarque M. Volney, « on s'étonnera avec raison que les écrivains grecs et latins en aient si peu parlé. *Wood*, qui les a compulsés à ce sujet, n'en a trouvé de mention que dans un fragment de Jean d'Antioche, qui attribue la construction de cet édifice à l'empereur Antonin-le-Pieux. Les inscriptions qui subsistent sont conformes à cette opinion, et elle explique très-bien pourquoi l'ordre employé est le corinthien, puisque cet ordre ne fut bien usité que dans le troisième âge de Rome; mais l'on ne doit pas alléguer pour la confirmer encore l'oiseau sculpté sur la soffite: si son bec crochu, ses grandes serres et le caducée qu'elles tiennent doivent le faire regarder comme un aigle, l'aigrette de sa tête, semblable à celle de certains pigeons, prouve qu'il n'est point l'aigle romain; d'ailleurs il se retrouve le même au temple de Palmyre, et par cette raison il s'annonce pour un aigle oriental, consacré au soleil, qui fut la divinité de ces deux temples. Son culte existait à Balbek dès la plus haute antiquité. Sa statue, semblable à celle d'Osiris, y avait été transportée d'Héliopolis d'Egypte. On l'y adorait avec des cérémonies que Macrobe décrit dans son livre curieux de Saturnales. » (Volney, page 259.)

Note 15, page 140.

Les Metawelis sont, à ce que l'on croit, les anciens Syriens, quoique, comme secte distincte, leur nom ne se trouve nulle part

avant le dix-huitième siècle. Ils différent des autres mahométans de Syrie, en ce qu'ils sont membres de la secte des Shiites, qui domine en Perse; c'est de là qu'est dérivée la dénomination de sectateurs d'Ali. Conséquemment leur existence dans ce pays, sous la domination des Sunnites, ou Mahométans orthodoxes, est loin d'être agréable; en même temps, ils sont haïs des chrétiens qui les fuient, et peu de membres de ces deux religions aiment à vivre parmi eux. Leurs principales possessions sont dans l'Anti-Liban et Baalbec est leur chef-lieu. Leur nombre a considérablement diminué depuis quelques années, et il est assez probable qu'ils ne tarderont pas à disparaître tout-à-fait et qu'avant peu leur nom même s'éteindra.

Note 16, page 142.

« Ces ruines se trouvent dans un wady entouré de roches arides, avec une source tout auprès, du côté de l'est. La façade du temple regardait l'ouest. Un grand escalier de douze pas de large avec une colonne de trois pieds et demi de diamètre à chaque extrémité de la dernière marche formaient l'approche d'un vaste propylée où se trouvent des débris de colonnes; là, une porte de six pas de large ouvre sur le sanctuaire, dont le toit, aujourd'hui écroulé, couvre le plancher; il n'en existe plus que les murs de côté, qui n'ont que la moitié de leur hauteur primitive. Cette pièce a trente-cinq pas de long sur quinze de large. Sur chacun des murs

de côté, étaient six pilastres d'ordre ionique, d'un mauvais goût. A l'extrémité de la salle, il y a un escalier conduisant à une plate-forme où se trouvait probablement la statue du dieu. Tout l'espace, en cet endroit, est rempli de fragmens de colonnes et de murs. Les pierres carrées qui ont servi à la construction des murs ont, en général, quatre à cinq pieds cubes chaque; mais j'en ai vu quelques unes de douze pieds de long sur quatre de haut et quatre de large. A droite de la porte d'entrée, est un escalier dans le mur, conduisant au faîte de l'édifice, et ressemblant beaucoup par sa construction à celui du temple principal de Baalbec. Les restes des chapiteaux des colonnes accusent un goût très-corrompu; ils sont mal sculptés et sans aucune élégance, soit dans le dessin, soit dans l'exécution : ce temple paraît avoir été bâti dans les derniers temps du paganisme, et fut peut-être, par la suite, réparé et converti en église. La pierre dont il a été construit est en plus mauvais état que celle des ruines de Baalbec, car elle y est plus exposée aux intempéries de l'air. On n'y voit d'inscription nulle part. Autour du temple, il y a quelques ruines d'anciennes habitations, et d'autres plus modernes. » (Voyez Burckhardt, page 39.)

Note 17, page 153.

« Paradis, παράδεισος, suivant le sens oriental du mot, signifie «verger», ou « plantation d'arbres fruitiers ». Les Septante l'emploient quand ils parlent du jardin d'Eden que

le Seigneur planta au commencement du monde, pour y placer Adam et Eve ; et ce fameux jardin est généralement connu sous le nom de paradis terrestre. On a fait plusieurs recherches soigneuses, aussi naturelles que louables, pour découvrir sa véritable position. Quelques uns ont pensé qu'il n'avait jamais existé, et que tout ce qui en est dit dans la Bible doit être regardé comme allégoriqne. D'autres croient qu'il était en dehors des limites de ce monde. Quelques uns ont prétendu qu'il n'existait qu'au commencement ou avant la création de toute autre matière. Il a été placé alternativement dans le troisième ciel, sur le disque de la lune, dans la lune même, au milieu des régions de l'air, au-dessus de l'air, au-dessus de la terre, au-dessous d'elle, dans un lieu éloigné, ignoré des hommes, à la place qu'occupe aujourd'hui la mer Caspienne, sous le pôle arctique, et dans les régions les plus méridionales du globe. Il existe à peine une partie du monde où l'on ne l'ait cherché : en Asie, en Afrique, en Europe, en Amérique ; en Tartarie, sur les bords du Gange, dans les Indes, en Chine, dans l'île de Ceylan, en Arménie, sous l'équateur ; en Mésopotamie, en Syrie, en Perse, à Babylone, en Arabie, en Palestine, en Ethiopie, dans les montagnes de la Lune ; près du Liban, de l'Anti-Liban et des montagnes de Damas. » — (Martindale).

Eden, mot hébreu qui signifie « plaisir », ou « délices », fut le nom de plusieurs lieux remarquables par la fertilité de leur sol, ou par le charme de leur situation ; or, de tous les

endroits qui portent ce nom, les savans se sont attachés à trois, comme étant ceux qui furent plus probablement le site du paradis terrestre. Le premier est la province que semble désigner le prophète Amos, ch., I, 5, lorsqu'il divise la Syrie en trois parties, savoir : Damas, la plaine d'Aven, et la maison d'Eden, appelée Cœlé-Syrie, ou Basse-Syrie, à cause des monts Liban et Anti-Liban qui la ferment de chaque côté, et lui donnent l'apparence d'une vallée. La seconde province où plusieurs savans ont cherché le pays d'Eden est l'Arménie, entre les sources du Tigre, de l'Euphrate, de l'Araxe, et du Phase, qu'ils supposent être les quatre fleuves cités par Moïse, Gen. II, 10, etc. (Voyez les explications de l'Ecriture par Paxton.) La troisième place où quelques uns ont mis la contrée d'Eden est la Chaldée, non loin des bords de l'Euphrate, contrée remarquable par son extrême fertilité. Cette investigation est sans doute entourée de grandes difficultés, mais il y a lieu d'espérer qu'elles ne sont pas insurmontables.

Note 18, page 157.

J'ai eu dernièrement le plaisir d'apprendre que, depuis la conquête de la Syrie par les Egyptiens, sous Ibrahim, les choses ont bien changé de face dans cette capitale rebelle ; non-seulement toute protection est accordée aux chrétiens, mais un consul anglais y a été accrédité et reçu avec distinction. Pour une relation des campagnes qui ont précédé et amené cet heureux résultat, voyez « l'Histoire de la Guerre de

Méhemed-Ali contre la Porte Ottomane en Syrie et en Asie-Mineure, en 1831—33, par MM. de Cadalvène et E. Barrault. » Le premier était compagnon de voyage de l'auteur de cet ouvrage.

Note 19, page 161.

Leur division politique moderne, suivant Burckhardt, est celle-ci :

1° — El Ghoutta. — Sous ce nom est compris le voisinage immédiat de Damas, borné au nord par le Djebel Salehié, à l'ouest par le Djebel-el-Sheikh, au sud par le Djebel-Kessoué, et à l'est par la plaine d'El-Merdj. Cette province est sous le gouvernement immédiat du mutzellim de Damas.

2° — Belad-Haouran — Au sud du Djebel Kessoué et du Djebel Khiara commence la province du Haouran. Elle est bornée à l'est par le district rocheux d'el Ledja et par le Djebel Haouran, qui se trouvent quelquefois compris tous deux dans le Haouran, et, dans ce cas, on peut considérer le Djebel El Drouz, ou la montague des Druses, dont le chef réside à Soueida, comme une autre subdivision du Haouran. Au sud-est, où sont les villages habités les plus éloignés (Boszra et El Remtha), le Haouran aboutit au désert. A l'ouest, ses limites se composent de la chaîne de villages qui se trouvent sur la route du Hadj, s'étendant au sud, depuis Ghebarib jusqu'à Remtha. Le Haouran comprend donc une partie de la Thraconite et de l'Iturée, toute l'Auranite et les districts nord de la Batanée.

3° — Djedour. — On nomme Djedour le pays plat qui se trouve au sud de Djebel Kessoué, à l'est du Djebel el Sheikh, et à l'ouest de la route du Hadj, jusqu'à Kasem ou Nowa. Il paraît que la plus grande partie de l'Iturée est comprise dans les limites de Djedour. Le gouverneur du Djolan commande ordinairement aussi le Djedour.

4° — Djolan. — Il comprend la plaine au sud du Djedour et à l'ouest du Haouran. Sa frontière sud est formée par le Nahr Aweired, qui le sépare du district d'Erbad, et le Sheriat el Mandhour, qui forme sa séparation du district d'El Kéfarat. A l'ouest, il est borné par le territoire de Feik, et au nord-ouest par l'extrémité sud du Djebel Heish. Ce district comprend une partie de la Batanée, l'Argob, l'Hippène et peut-être la Gaulanitis.

5° — El Kanneytra embrasse la montagne El Heish depuis le voisinage de Banias, jusqu'à son extrémité sud

6° — Belad Erbad, ou Belad Beni Djohma, appelée aussi El Bottein, nom qu'elle tire de la famille des Bottein, qui sont les principaux habitans du pays. Elle est bornée au nord par l'Aweyred, qui la sépare du Djolan; à l'est par la route du Hadj; au sud par le territoire de Beni Obeid, et à l'ouest par le sol élevé et les nombreux wadys qui composent le territoire d'El Kafarat. La plus grande partie de la Batanée se trouve comprise dans ses limites, et il est à remarquer que le nom de Bottein a quelque affinité avec celui de Batanée.

7° — El Kafarat. — C'est une langue de terre étroite

qui court le long des bords méridionaux du Wady Sheriat el Mandhour, depuis les frontières du Belad Erbad jusqu'à Om-Keis.

8° — Esserou. — Ce district est parallèle à El Kefarat, et s'étend depuis Belad Erbad jusqu'au Ghor.

9° — Belad Beni Obeid se trouve sur le versant oriental des montagnes d'Adjeloun. Il est borné au nord par Erbad, à l'ouest par le mont Adjeloun, à l'est et au sud par le district d'Ezzoueit. Les parties méridionales de Batanée sont comprises dans ses limites.

10° — El Koura est séparé de l'Adjeloun, au sud-ouest, par le Wady Yabes, qui se vide dans le Jourdain, dans le voisinage de Beysan. Le Wostye, à l'ouest et au nord-ouest, et le Belad Beni Obeid, à l'est, forment ses limites. C'est un pays montueux qui renferme les parties septentrionales de l'ancienne Galaaditis.

11° — El Wostie se trouve au sud du Serou et à l'est du Ghor Beysan.

12° — Djebel Adjeloun. — Il touche, au nord-est et à l'est, le Beni Obeid; au sud et au sud-ouest, le district de Moérad; à l'ouest, le Ghor, et au nord le Koura. Il s'étend sur un pays montagneux et très-boisé. Il renferme une partie de l'ancienne Galaaditis. Sa ville principale est Kalaat Rabbad, où réside le sheikh.

13° — Moerad, borné au nord par le Djebel Adjeloun; à l'est, par Ezzoueit; au sud, par le Wady Zerka; à l'ouest,

par le Ghor. Il est composé d'une portion de la Galaaditis et est complètement montagneux. Son principal village, où demeure le sheikh, se nomme Souf.

14° — Ezzoueit se trouve à l'est du Beni-Obeid et du Moérad. Il est séparé de ce dernier par le Wady Deir et Seil Djérash. Il est situé au nord du Wady Zerka, et s'étend à l'est vers la route du Hadj, au sud de la ville ruinée d'Om-Eddjemal, entre Remtha et el Fedhein. Une partie de son territoire est montagneuse; le reste est un pays plat. Il n'y a pas aujourd'hui de village habité dans le Zoueit.

Note 20, page 165.

La route du Hadj, de Damas à la Mecque, avec l'indication de ses différentes stations ou lieux de halte, et de leur distance respective, se trouve dans l'appendice au Voyage en Syrie de Burckhardt. Cette route se fait ordinairement en six semaines à peu près. Quant à la procession des pélerins, telle qu'elle se présente à son départ de cette ville, ou de celle du Caire, nous renvoyons le lecteur curieux à une relation très-circonstanciée donnée par M. Lane, dans son excellent ouvrage sur les Egyptiens modernes.

Note 21, page 199.

Burckhardt fit, de là, une excursion dans la direction du nord-est, et il en rend compte de la manière suivante : — « A un quart de lieue de la ville, nous passâmes le Wady-

el-Heif, torrent qui descend des montagnes au sud-ouest. En hiver, il fournit d'eau une grande partie du Ledja, où on la recueille dans des citernes. Au bout d'une heure trois quarts, nous arrivâmes au village de Shakka qui renferme, dans sa partie orientale, un bâtiment isolé, composé d'une tour avec deux ailes. Il contient deux rangs d'arcades dans toute son étendue. La tour a deux étages, dont chacun forme une seule chambre, sans autre ouverture que la porte. Les ruines d'un superbe édifice touchent au village; elles se composent de plusieurs appartemens; on y trouve quelques inscriptions, ainsi que quelques tours isolées. Au sud-est du village est la source Aabenni avec le village ruiné de Tefkha, qui se trouve à trois quarts de lieue de Shakka. Au nord-est, et à une lieue de Shakka, est Djeneine, le dernier village habité de ce côté, avant le désert. Ses habitans sont les bergers du peuple d'El Hait. A une demi-lieue au nord de Djeneine est Tel Maaz, colline sur laquelle existe un village en ruine. C'est là la limite nord-est de la montagne qui tourne au sud, derrière Djeneine. A trois quarts de lieue de Shakka, au nord-nord-ouest, se trouve El Hait, entièrement habité par des chrétiens catholiques. A trois quarts de lieue est d'El Hait, est le village d'Heit. »

Note 22, page 211.

Les principales ruines de Boszra sont, suivant Burckhardt : 1o Un bâtiment carré, circulaire en dedans, avec des arcades

et des niches, qui était probablement une église grecque. Les murs sont debout, mais le comble est tombé.

2° A l'ouest de cet édifice, se trouve un bâtiment formant un carré long, appelé par les naturels Deir Bohéiry : c'est un monastère en ruine avec une inscription latine.

3° Entre ces deux monumens est la porte d'une maison habitée autrefois par Bohéiry, riche prêtre grec, bien connu dans ces contrées, et qui, suivant les mahométans, aurait prédit la vocation prophétique de Mahomet, qu'il vit, étant enfant, comme il se rendait de la Mecque à Damas. D'après la tradition chrétienne, il fut le conseiller confidentiel de Mahomet dans la composition du Koran.

4° A l'ouest des édifices ci-dessus décrits est la grande mosquée de Boszra, qui est certainement contemporaine de la première époque du mahométisme, et qu'on attribue généralement à Omar-el-Khattab; une partie de son toit est écroulée. Sur deux des côtés du bâtiment carré, règne un double rang de colonnes de beau marbre bigarré, et bien proportionnées. Les murs intérieurs sont couverts d'inscriptions koufiques en bas-relief, et embellis en outre de nombreux ornemens arabesques.

5° Au sud de la grande mosquée, sont les principales ruines de Boszra. Ce sont les restes d'un temple situé sur le côté d'une longue rue qui traverse toute la ville, et se termine à la porte de l'ouest. Il ne reste en tout, de cet édifice, que le mur de derrière, deux pilastres et une colonne, avec leurs chapi-

teaux et architraves Il y a, en outre, quatre colonnes corinthiennes détachées qui ont six pieds de diamètre et environ quarante-cinq de haut. Burckhardt dit que ces colonnes et celles de Kanouat sont les plus belles antiquités du Haouran Les alentours de ce temple sont couverts des ruines de maisons particulières. Il se trouve dans la partie la plus élevée de la ville, qui incline par une pente douce vers l'ouest.

6° Non loin de là, en descendant la principale rue, il y a une porte triomphale presque intacte; elle se compose d'une arche élevée au centre avec deux autres plus basses de chaque côté. Entre ces arches, il y a des pilastres corinthiens avec des piédestaux en saillie pour des statues.

7° Dans la partie nord-ouest de la ville, et dans la cour d'une mosquée, il y a une pierre couverte d'une longue et belle inscription en petits caractères koufiques.

8° Dans le quartier oriental, se trouve un grand birket ou réservoir presque intact; il a cent quatre-vingt-dix pas de long sur cent cinquante-trois de large, et est entouré d'un mur de sept pieds d'épaisseur, construit en grandes pierres carrées. Il peut avoir vingt pieds de profondeur: on suppose qu'il est l'ouvrage des Sarrazins, et qu'il fut fait pour fournir de l'eau aux caravanes de pélerins se rendant à la Mecque, lesquelles, jusqu'au dix-septième siècle, passaient par Boszra.

9° En dehors de l'enceinte de la ville, et touchant aux murs, du côté du sud, il y a un beau et grand château d'origine sarrazine, entouré d'un fossé profond; les murs en sont très-

épais, et, dans l'intérieur, il y a des allées, des voûtes obscures, des passages souterrains, etc., de la plus solide construction; il s'y trouve aussi un puits. Burckhardt dit que c'est certainement le château le mieux bâti de la Syrie et en même temps un poste important pour protéger les maisons du Haouran contre les Bédouins affamés.

10o En dehors des murs d'enceinte, et à quelque distance, au nord, du ruisseau de Djeheir, est la fameuse mosquée El-Mebrak, et tout auprès le cimetière. Ibn Affan, qui, le premier, réunit en un livre les feuillets épars du Koran, raconte que lorsqu'Othman, en venant de l'Hedjaz, s'approcha avec son armée du voisinage de Boszra, il ordonna au peuple de bâtir une mosquée sur le lieu même où se coucherait le chameau porteur du Koran. Telle fut l'origine de la mosquée el-Mebrak, dont le nom signifie la place où se couche un chameau ou une halte. Le dôme ou kubbe qui couvre le sommet de cette mosquée fut détruit par les Wahabis. Il ne reste pas la moindre trace des vignobles qui faisaient, dès le temps de Moïse, la célébrité de Boszra, et dont la mémoire est conservée par les médailles grecques de la ΚΟΛΩΝΙΑ ΒΟϹΤΡΗϹ.

Note 23, page 212.

Burckhardt, en rendant compte de l'excursion qu'il fit dans cette direction, cite les lieux suivans : — « En une heure et un quart, nous atteignîmes Errahha, misérable village ; vingt minutes après, Wady-el-Thaleth, ainsi appelée des wadys

qui, plus haut dans la montagne, se réunissent en un seul. Un quart d'heure plus tard, nous vîmes Kherbet-Rishé, village ruiné, et une heure après Ezzehhone, près d'un ruisseau (Ain Ettouahein, c'est-à-dire la source des moulins), village druse où il n'y a qu'une seule famille chrétienne. A deux heures d'Ezzehhone est Aaere, village situé sur un tel, dans la plaine. Aaere est la résidence du second chef des Druses dans le Haouran. » Burckhardt prit pour guides deux Druses et un chrétien qui devaient l'accompagner dans sa visite aux parties du Djebel Haouran, limitrophes du désert. Partant de ce lieu, dans la direction de l'est-nord-est, il vint, après une heure et un quart de marche, à deux collines où sont les ruines d'un village nommé Medjmar. Un quart de lieue plus loin se trouve le village druse d'Afine, où il y a une source. A une heure d'Afine, au sud-est, sur le sommet d'une petite montagne, s'élève Hebran, dont une partie seulement est habitée. Se dirigeant d'Hebran vers le Kelb (le chien) ou, comme l'appellent les Arabes de ce pays, Kelab Haouran, il atteignit Kuffer, jadis ville considérable ayant trois quarts de lieue de circonférence. La plupart des maisons, qui sont toutes de pierre, sont encore entières. Le Kelab est un cône qui s'élève du sommet le plus bas de la montagne : il est nu au sud et à l'est, mais couvert au nord et à l'ouest des arbres ordinaires de ces montagnes. Burckhardt dit que, par un temps très-clair, on peut voir la mer de son sommet, quoiqu'il ne paraisse pas d'une grande élévation. Mais peut-être cela vient-

il de ce que, comme les pyramides d'Egypte, il est seul de son genre dans le voisinage. Les Bédouins campent, au printemps, sur son flanc oriental, à cause des excellens pâturages qu'ils y trouvent, mais le reste de la montagne est stérile. En descendant dans la plaine, le long des bords du Wady Awairid, torrent pendant l'hiver, il arriva en trois heures à Zaele, ville en ruine, près de laquelle il y a une source abondante très-fréquentée en été par les Arabes qui viennent y puiser de l'eau. Le grand désert s'étend du côté de l'est-nord-est et du sud-est de Zaele jusqu'à la distance de trois jours de marche vers l'est. On y trouve encore un bon sol labourable, coupé par de nombreux tels, et couvert de tous côtés de ruines de villes et de villages. Tous sont construits de la même roche noire qui forme l'essence du Djebel. Le nom du désert change dans chaque district, et le tout s'appelle quelquefois Telloul, à cause de ses tels ou tertres. On n'y trouve de source nulle part, mais l'eau s'y rencontre facilement, en creusant à la profondeur de trois ou quatre pieds. A l'endroit où ce désert finit, commence celui que l'on nomme El Hammad, qui s'étend d'un côté jusqu'aux rives de l'Euphrate, et de l'autre, au nord du Wady Sérétban jusqu'au Djof. De Zaele, Burckhardt repassa la montagne par son extrémité sud-ouest, et en deux heures, il arriva à une source appelée Ras el Beder, c'est-à-dire la tête de la lune, dont les eaux descendent dans la plaine jusqu'à Boszra. De là, il redescendit jusqu'à Zabouet el Khudher, ville en ruine, dans un wady

peu éloigné de la plaine, ayant un château, et tout auprès une église jadis visitée par les chrétiens du Haouran, dans le but d'y offrir leurs prières au Khudher ou saint George, appelé par les Arabes Abd Maaz. Du Khudher à Ayoun, on traverse une plaine nommée Ard Aaszaf, de deux lieues de long et dont le sol est couvert de murs qui, probablement, renfermaient autrefois des vergers et des champs bien cultivés. A présent la ville, qui compte plus de cinq cents maisons, n'a pas un seul habitant. Ces mêmes ruines de murailles se rencontrent jusqu'à Oerman, à une lieue et demie d'Ayoun. Oerman, qui est une ancienne ville un peu plus grande qu'Ayoun, paraît, d'après une inscription copiée sur les lieux par Burckhardt, avoir été le site de Philippopolis, ville fondée par Philippe, empereur romain, qui était originaire de Boszra. A cinq quarts de lieue d'Oerman, on voit la ville et le château appelés Szalkhat, situés sur une colline à la base méridionale du Szfeikh. La ville, qui contient huit cents maisons totalement inhabitées, n'offre rien qui soit digne de remarque qu'une mosquée, probablement un ancien temple ou bien une église du temps des croisades, et qu'on a réparée depuis. Dans l'intérieur de la mosquée, il y a une grande pierre sur laquelle une fleur de lis est sculptée. Le château est assis sur le sommet de la colline et forme un cercle complet dont la partie supérieure est pavée de grandes pierres plates. Autour de sa base règne un fossé profond, sur lequel est jeté un pont à arches élevées qui conduit au château. Au-dessus de la

porte, il y a un aigle aux ailes éployées, d'une bonne sculpture. Le château, par sa position élevée, est considéré comme un point de la première importance pour la défense du Haouran contre les Arabes. Il y a trois heures de marche de Szalkhat à Kereye, ville de cinq cents maisons, dont quatre seulement sont habitées. Kereye est à trois lieues de Boszra. A trois quarts d'heure de là, Burckhardt atteignit Houshhoush, monceau de ruines sur un tertre, dans la plaine, fameux dans tout le Haouran pour les immenses trésors qu'on dit y être enterrés. A une demi-heure de marche d'Houshhoush, il trouva Deir Aboud, édifice de soixante pieds carrés dont il ne reste que les murs. A une lieue et demie de là sont les ruines du village considérable de Kaires, sur le Wady Zedy, le plus grand de tous les wadys qui descendent de la montagne dans la plaine. Tournant de là au nord-ouest, il vint en trois quarts d'heure au village en ruine de Shmerrin, et en une autre marche de deux heures et un quart il regagna Aaere.

Note 24, page 247.

Tandis que nous étions retenus au camp de notre escorte, nous essayâmes de décider quelques uns des hommes à nous accompagner plus loin au sud, pour atteindre, s'il était possible, Wady-Mouça, l'emplacement de Petra, l'Edom des prophètes. Quoique nous fussions avertis de leur mauvaise foi, toutefois, dans notre impatience d'atteindre le but de nos désirs, nous

appuyâmes malheureusement la négociation d'offres d'argent. Je dis malheurensement, car, ayant une fois éveillé la cupidité de notre chef, il ne se fit aucun scrupule, comme on le verra par la suite, de recourir à un moyen plus expéditif, pour s'assurer la récompense promise, sans s'inquiéter de notre désappointement. Les lieux que nous avions notés comme dignes d'une attention particulière étaient les suivans : Arraya, l'ancienne Aroer, dont les ruines sont sur le bord d'un précipice dominant le Wady-Modjeb, l'Arnon de l'Écriture. Tout le pays au sud du Wale jusqu'au Wady-Modjeb est compris sous la dénomination d'El-Koura, nom qu'en Syrie on donne souvent aux plaines. Suivant Burckhardt, le Koura est la plaine de Moab; le sol en est sablonneux et stérile. On y retrouve la pierre noire du Haouran ou le basalte, si l'on peut lui donner ce nom. L'Arnon est à une petite journée de marche au sud d'Om-el-Reszaz, et sépare la province de Belka de celle de Kerek, comme il partageait autrefois les petits royaumes des Moabites et des Amorites. A deux ou trois lieues au sud du Wady-Modjeb se trouve Rabbah, qui est probablement l'ancienne Rabbath-Moab. Les ruines de cette ville ont environ une demi lieue de circonférence et sont situées sur une petite colline qui domine toute la plaine. Burckhardt dit qu'elles ne contiennent rien de remarquable. A six lieues au sud-est, on voit Kerek, bâtie sur le sommet d'une montagne escarpée, entourée de tous côtés d'une vallée étroite et profonde ; les montagnes qui se trouvent au-delà, dominent

la ville. Elle est entourée d'un mur qui s'est écroulé en plusieurs endroits, et défendue par six ou sept grosses tours. On n'y voit point d'antiquités, excepté quelques fragmens de colonnes de granit. Il y a vingt ans que Kerek était habitée par environ quatre cents familles turques et cinquante chrétiennes. Ces derniers y sont exempts de toute exaction et y jouissent des mêmes droits que les Turcs. Ils passent pour très-hospitaliers. Quand un étranger entre dans la ville, les habitans, dans leur empressement à l'avoir pour hôte, en viennent presqu'aux coups entre eux. Kerek est probablement la Charax Omanorum de Pline. Elle est le siége d'un évêque grec ; ce diocèse s'appelle Battra en arabe, et Πετρας en grec, qui est probablement le nom sous lequel la ville était connue sous les Macédoniens, qui désignaient souvent par cette dénomination les postes des barbares dans les montagnes ; d'où est venue l'opinion erronée que Kerek était sur l'emplacement de l'ancienne capitale de l'Arabie Pétrée. « Quand l'extension de leur commerce, observe le savant éditeur de Burckhardt, exigea une situation plus convenable que Kerek à l'agglomération de la population et à l'accroissement des richesses des Nabatéens, le nom de Petra fut conféré au Wady-Mouça, place que les Grecs connaissaient auparavant sous la dénomination d'Arcé (Αρκή), qui était probablement une corruption du mot hébreu Rekem. Quand le commerce, qui avait enrichi les Nabatéens, eut repris en partie son ancienne direction par l'Egypte et en partie se fut frayé le nouveau cours qui créa une Palmyre au

sein d'un pays encore plus dépourvu des moindres dons de la nature, Wady-Mouça se dépeupla graduellement, et ses habitans revinrent à leur état primitif de nomades ou de petites communautés agricoles. Cependant sa rivière et les détours compliqués que forme sa vallée rocheuse, attirent encore et fournissent toute sécurité à une tribu d'Arabes, qui, comme s'ils étaient toujours sous l'influence des préjugés de leurs ancêtres, en interdisent l'accès à tout étranger; et véritablement, jusqu'à une époque récente, la prohibition annoncée par Edom à Israël, « Tu ne le traverseras pas, » semblait ne devoir être jamais retirée. Parmi les rares voyageurs modernes qui ont eu le bonheur de visiter ce site, les noms de Burckhardt, d'Irby et de Mangles, et celui de Léon de Laborde sont les seuls qui nous soient connus par leurs publications. L'ouvrage de ce dernier, que son traducteur anglais regarde « comme une des productions les plus intéressantes et les plus estimables qui soient sorties depuis quelque temps de la presse continentale sur la littérature archéologique, » est aujourd'hui entre les mains du public.

Note 25, page 293.

La disposition des maisons orientales explique d'une manière satisfaisante pourquoi on descendit le lit du paralytique pour que Jésus-Christ le guérît. (Marc, II, 4; Luc, V, 19.) Le paralytique fut porté par quelques voisins sur le faîte de la maison, soit en se frayant un chemin à travers la foule,

par la porte et les passages pour monter l'escalier, soit encore en le portant par dessus quelques terrasses voisines, et après avoir retiré la στεγην ou tente, ils le descendirent le long des côtés du toit, par l'ouverture ou impluvium, jusque dans le *milieu* de la cour, *devant Jésus.* — (Voyez « Études critiques sur l'Écriture, par le docteur Horne , » vol. 1, page 385). Quant au mot grec cité plus haut, consultez les voyages du docteur Shaw, vol. 1, pages 374—376, et les Recherches d'Hartley en Grèce, page 240.

Note 26, page 299.

On peut trouver une description de ce temple remarquable du culte musulman dans un voyage en Palestine de M. J.-S. Buckingham. Quelques écrivains pensent qu'il a été bâti par l'empereur Héraclius, et dédié à Zacharie ; mais les Turcs disent qu'il fut construit par le calife Weled, dans la quatre-vingt-sixième année de l'Hégire, l'an de grâce 706. Le nom de M. Buckingham me rappelle un exemple amusant de naïveté orientale, qui arriva pendant mon séjour à Szalt. Un des habitans de cette ville ayant appris l'arrivée de quelques Francs, se présenta à nous et nous offrit ses services pour nous conduire aux endroits les plus remarquables du voisinage, présentant en même temps un certificat de bonne conduite et d'intelligence, signé de M. Buckingham. J'étais sur le point de conclure mon marché avec cet homme, quand je découvris que le certificat avait été délivré en faveur de son

père, et ce fut avec la plus grande peine que nous pûmes lui persuader que ce n'était pas absolument la même chose.

Note 27, page 318.

Les siècles qui précédèrent l'islamisme sont désignés par les historiens arabes sous le nom de Djahilyyah, ou temps d'obscurité ou d'ignorance. — Voyez une publication récente pleigne d'intérêt, ayant pour titre : « Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme, par Fulgence Fresnel. »

Note 28, page 322.

On sait peu de choses, avec certitude, sur l'origine de Palmyre, célèbre par les actions de Zénobie, dont elle était la capitale, et par la magnificence de ses ruines, dont j'ai déjà parlé. Nous lisons dans les Rois, I, 9, et Chron., II, 8, que Salomon bâtit « Tadmor dans le désert ; » et Josèphe nous assure que la ville qui fut par la suite connue des Grecs et des Romains sous le nom de Palmyre, était cette même Tadmor. Elle a repris son nom primitif et est connne par les Arabes errans sous celui de Tadmor ou Tedmour. Malgré cette origine ancienne, on ne peut raisonnablement attribuer aux ruines existantes de Palmyre une date antérieure à celle de l'établissement des Grecs en Syrie. La première mention qui en est faite dans l'histoire romaine date du temps de Marc-Antoine, (voyez Appien, *de Bello civili*, lib. 5,) époque à laquelle il paraît que ses habitans étaient cités pour leurs

richesses et leur commerce avec les nations du Levant. La description que Pline fait de sa position, (il oublie de parler de ses monumens publics,) comparée à l'apparence qu'elle offre aujourd'hui, est d'une exactitude frappante. Il dit : — « Palmyre est remarquable par sa situation, par la richesse de son sol, et par l'agrément de ses ruisseaux. Elle est entourée de tous côtés par un vaste désert de sable qui l'isole complètement du reste du monde, et elle a constamment gardé son indépendance entre les deux grands empires des Romains et des Parthes, dont les constans efforts, pendant leurs guerres, tendent à l'attirer dans leurs intérêts respectifs. Elle se trouve à trois cent trente-sept milles de Séleucie sur le Tigre, à deux cent trois de la partie de la côte la plus voisine et à cent soixante-seize de Damas. » Son emplacement est au pied d'une chaîne de petites montagnes qui se dirigent vers le désert; la fertilité du pays environnant et la pureté de ses eaux sont des faits reconnus de tous ceux qui l'ont visitée. Wood, qui accompagna Dawkins à Palmyre, en 1757, s'y rendit d'Hassiah. Son ouvrage est un in-folio qui se trouve dans toutes les grandes bibliothèques d'Europe. Il dit que le premier aspect des ruines est singulièrement romantique, et remarquable à cause de leur vaste étendue; mais qu'en y regardant de plus près, elles ne répondent pas à la première impression qu'elles ont faite. Cette opinion est confirmée par Burckhardt, qui voyageait en 1810, et qui dit, en parlant des ruines de Baalbec : « Ayant vu les ruines de Tedmor (Pal-

mire), la comparaison entre ces deux fameux restes de l'antiquité s'offrit naturellement à mon esprit. L'aspect entier des ruines de Palmyre, vues d'une certaine distance, est infiniment plus frappant que celui qu'offre Baalbec, mais on n'y voit aucun endroit aussi imposant que l'intérieur du temple de Baalbec. Le temple du soleil à Tedmor est sur une plus grande échelle que celui de Baalbec, mais il est rempli de ma'sons arabes qui ne permettent à l'œil de saisir l'édifice qu'en détail. L'architecture de Baalbec est plus riche que celle de Tedmor. » Mon ami, M. de Breuvery, qui visita Palmyre pendant mon excursion dans le Haouran, m'avoua qu'il fut un peu désappointé, et nullement payé des peines, des privations et des dangers auxquels il s'était exposé pour venir à bout de son dessein.

Note 29, page 326.

« Au printemps, quand les Arabes s'approchent des frontières de la Syrie, une vingtaine de colporteurs quittent Damas pour aller visiter les différentes tribus. Ils prennent avec eux, pour les vendre, toutes les marchandises de la ville dont les Arabes ont besoin ; vêtemens, poudre et balles, clous, fer, fers à cheval, sabres, café, tabac, confitures, épices, harnais pour les chevaux du sheikh, etc. Chacun de ces détaillans paye une petite redevance annuelle au chef de la tribu qu'il fréquente ; de cette manière, il en est protégé et jouit de tous les priviléges d'un Arabe libre. La somme totale employée à ce com-

merce n'excède pas cinq à six mille livres sterling. Chaque marchand a sa tente particulière et ses propres chameaux ; et quand plusieurs visitent la même tribu, ils plantent leurs tentes les unes près des autres, et établissent de cette manière une espèce de marché. Ils suivent les camps partout où on les transporte, et sont exposés aux mêmes hasards que les Arabes ; mais comme leur propriété consiste principalement en effets, s'il arrive que les chameaux soient enlevés la nuit par l'ennemi, ils n'en conservent pas moins tout ce qui est dans leur tente. Les marchands vendent tout à un an de terme ; et, l'année suivante, ils prennent en retour de leurs marchandises du beurre et des moutons, dont ils disposent à leur arrivée à Damas en hiver. » (Burckhardt, vol. I, p. 191.)

Note 30, page 335.

C'est là le côté ridicule de la question, qui n'affecte que les intérêts sociaux de quelques individus. Le sérieux de la chose est le détriment commercial et politique qui provient d'une faible représentation ou, ce qui est presque aussi mauvais, d'une représentation confiée à des étrangers. Il paraîtra presque incroyable, mais il n'en est pas moins vrai, que nous n'avons qu'un seul établissement consulaire régulier dans toute la Syrie. Excepté à Beirout, tous les postes dans l'intérieur et le long de la ligne étendue de ces côtes sont tenus par des étrangers, dont plusieurs représentent en même temps les intérêts de différentes puissances, qui sont souvent diamétrale-

ment opposés les uns aux autres. Il est vrai qu'outre le consul, il se trouve peu ou point d'Anglais dans le pays; mais si les ressources ou les besoins de ces belles provinces de l'empire turc étaient connues des négocians entreprenans de Liverpool et de Glasgow, et qu'une protection efficace fût accordée aux établissemens de commerce naissans, il est plus que probable que le nombre des Anglais y augmenterait, tant dans le but d'y faire le commerce qu'à cause du bon marché et des délices de la vie sous un des plus beaux climats du monde. Une loi fondamentale de l'empire déclare les chrétiens incapables de posséder des terres, ce qui, malgré tous ces avantages, pourrait empêcher l'émigration. Mais il serait possible d'introduire dans cette contrée d'autres branches d'industrie qui y trouveraient, suivant toute apparence, succès et protection, pourvu que les préjugés de la majorité fussent respectés. On a pu voir, dans ce volume et dans le précédent, que la soie y est partout un des produits les plus importans du pays. Mais elle y est d'une qualité inférieure; car, probablement, on n'a jamais fait aucun effort pour améliorer sa fabrication. On peut en dire autant du vin et de l'huile. Le raisin y est d'une beauté sans pareille, et cependant le vin qu'on y fait est à peine potable. Les olives y sont d'une qualité supérieure, même à celles de la Grèce, cependant l'huile est loin de valoir ce qu'on pouvait attendre de tels fruits.

Note 31, page 342.

Il paraît, d'après une table généalogique contenue dans l'*Encyclopædia Britannica,* que le chien turc ordinaire est la souche de la plupart des races connues en Europe. Il est de la couleur du sable et semble participer à la conformation et au caractère du chacal. Quoique ces animaux soient regardés par les musulmans comme immondes, ils sont tolérés dans les rues des villes de l'Orient, non-seulement pour garder les maisons, mais encore parce qu'on les croit utiles pour manger le rebut des boucheries et les restes des viandes jetés des maisons particulières dans les rues; aussi il n'est pas rare de voir le même pauvre, qui relève les plis de sa robe flottante pour éviter le contact de ces animaux, leur jeter une portion du pain qu'il mangeait. Ils rodent sans cesse autour des tas d'immondices placés hors des villes, où ils partagent avec les vautours et autres oiseaux de proie les charognes des chameaux, des mulets, etc., qui meurent dans leur enceinte. Des *chats* sans maîtres sont aussi, à quelques égards, nourris aux frais du public. Près d'une des principales mosquées, il y a une cour où des débris de toute espèce sont apportés chaque soir, et les chats sont rassemblés pour les consommer. Je dois ajouter encore ici que des Turcs opulens, en parcourant la ville, achètent souvent des cages remplies d'oiseaux chanteurs, dans le seul but de leur rendre la liberté. Mais cette affectation d'humanité envers les animaux ressemble trop à l'ostentation de

charité des Pharisiens, avec lesquels les Turcs ont d'ailleurs tant de rapports, pour que nous puissions leur accorder les éloges qu'ils s'attendent à recevoir.

Note 32, page 356.

Il y a trois races de chevaux en Syrie, le vrai arabe, le turcoman et le kurde, qui est un mélange des deux premiers. Les Bédouins comptent cinq races de chevaux nobles, descendues, à ce qu'ils disent, des cinq cavales favorites de leur prophète, — les Tanese, les Manekeye, les Koheyl, les Sablaye et les Djulfle. Ces cinq principales espèces se ramifient indéfiniment. Toute jument remarquable pour sa légèreté et sa beauté, appartenant à l'une des races principales, peut devenir à son tour la souche d'une nouvelle espèce et donner son nom à ses descendans, de sorte que les dénominations des différentes races du désert varient à l'infini.

Le cheval arabe est élancé, il a les membres élégans, est léger à la course, très-docile et remarquable pour la constance avec laquelle il supporte de grandes fatigues; malgré ces avantages, les chevaux turcomans, qui sont plus robustes et d'une taille plus élevée, sont préférés aux premiers par les habitans des villes. On peut en dire autant des chevaux égyptiens qui, bien que d'une grossière forme, avec des membres et des jointures mal faits, le cou court et épais, mais une belle tête, sont fort estimés pour la grosse cavalerie; quand ils sont caparaçonnés, ils font un

bel effet sous les riches ornemens en usage dans l'Orient.

Ainsi que tout ce que l'on voit aujourd'hui dans l'empire turc, la race des chevaux, jadis si célèbre en Syrie, a beaucoup dégénéré depuis quelques années, parce qu'elle a été négligée. Même dans le désert, on ne trouve plus qu'un petit nombre de chevaux qu'on puisse appeler de première espèce, sous le rapport de la taille, de la charpente, de la beauté et de l'allure; on ne pense pas qu'il y en ait plus de cinq ou six dans chaque tribu dont le prix moyen puisse être évalué à cinq ou six mille francs; et de ce nombre bien peu parviennent en Europe, quoique ce soit seulement par eux que nous puissions espérer d'ennoblir et de perfectionner nos races. Tous ceux qui sortent du pays sont, en général, des seconde et troisième qualités. Burckhardt, dans ses *Notes sur les Bédouins,* détruit l'opinion générale et erronée, que l'Arabie est très-riche en chevaux. D'après ce qu'il nous apprend, on n'en trouve que dans les environs des bons pâturages, parce que c'est là seulement que les chevaux réussissent. Les tribus les plus riches en chevaux sont celles qui habitent les plaines comparativement fertiles de la Mésopotamie, sur les bords de l'Euphrate, ainsi que les plaines de la Syrie et particulièrement du Haouran. Dans le Nedjd, les chevaux ne sont pas, à beaucoup près, aussi nombreux que dans les districts que je viens de nommer, et ils deviennent de plus en plus rares à mesure que l'on avance vers le midi. Dans le Hedjaz, et surtout dans les régions montagneuses de cette con-

trée, en se dirigeant sur l'Yémen, on ne voit que peu de chevaux. Dans l'Omân, ils sont plus rares encore. Le climat et les pâturages de ces districts sont regardés comme également funestes à la santé des chevaux; non-seulement ils n'y acquièrent pas de qualités, mais ils sont sujets aux maladies, et perdent tous leurs avantages dès la première génération. Les principales forces militaires des habitans consistent donc en leurs chameaux et leurs fantassins, qui ne sont armés que de mousquets. Dans toute l'Arabie, il n'y a peut-être pas plus de cinquante mille chevaux. Feu M. Louis Damoiseau, attaché en 1818 à la mission de M. de Portes, pour achat d'étalons arabes, nous a laissé quelques intéressantes notices sur les chevaux du désert dans son « Voyage en Syrie, Paris, H. Souverain, 1833. »

Note 33, page 386.

« Daphné était à Antioche ce que Baiæ était à Rome et Canope à Alexandrie, c'est-à-dire un rendez-vous d'amusement et de plaisir. Les sens s'y enivraient de sons harmonieux et d'odeurs aromatiques; belles y étaient les promenades, les ombrages et les grottes; belles, les femmes syriennes qui y demeuraient ou s'y rendaient. A la fin, toutes celles qui avaient quelque peu de pudeur ou de vertu fuyaient ce lieu de débauche. Le soldat et le philosophe évitaient ses tentations. »
« Néanmoins, le bois de Daphné continua pendant plusieurs siècles à attirer la vénération et à être fréquenté par les habi-

tans du pays et par les étrangers. Les priviléges de ce lieu sacré étaient augmentés par la munificence de plusieurs empereurs successifs, et chaque génération ajouta de nouveaux ornemens à la splendeur du temple. À la fin, les chrétiens d'Antioche y élevèrent une église magnifique dédiée à Babylas, évêque de cette ville, qui mourut persécuté par Décius; depuis lors, les cérémonies païennes furent négligées, et le prêtre d'Apollon commença à abandonner la place. Julien l'Apostat essaya de faire revivre l'amour du paganisme au sein des bosquets de Daphné. Il visita les autels négligés, reprit les sacrifices, et vit avec mortification et angoisse que leur règne était passé, que leur soleil baissait, et que la voix mystérieuse « partons d'ici » s'était fait entendre à Daphné comme dans les temples de la Grèce. Une nuit, le temple fut vu tout en flammes; la statue d'Apollon fut réduite en cendres, ainsi que les autels. Julien dit que la méchanceté des chrétiens avait allumé l'incendie; les chrétiens prétendirent que c'était la vengeance divine ». (Carne.) Pompée, qui visita ce bosquet, fut tellement frappé de sa beauté, qu'il donna une pièce de terre pour l'agrandir, et l'on assure que plusieurs empereurs romains ont pris part à ses plaisirs et y ont oublié pour un temps les soins du gouvernement : à la fin pourtant, ce lieu ne fut plus consacré qu'à la volupté et à la licence la plus effrénée; de là, la diction *Daphnici mores*.

NOTES ADDITIONNELLES.

Note A, page 87.

Sur les Bains orientaux.

Le bâtiment, appelé *hammâm* ou bains, se compose de plusieurs pièces qui toutes sont pavées en marbre. Celles du fond sont recouvertes de dômes par lesquels la lumière y pénètre à travers des jours garnis de vitres. La pièce extérieure ou d'entrée (*meslukh*) est entourée d'une plate-forme exhaussée (*liewân*), couverte d'un tapis ; il y a des sofas avec des coussins : au centre, se trouve un bassin de marbre avec une fontaine d'eau froide. Là, la personne qui veut se baigner se déshabille, remplace son dernier vêtement par une serviette nouée autour des reins et une autre qui retombe par dessus les épaules ; au lieu de souliers, elle met des claques de bois, le plancher étant mouillé et glissant. En cet état, elle est

conduite dans le *beit-owal* ou « première chambre, » ainsi nommée parce qu'elle est la première des pièces chauffées ; celle-ci est aussi garnie de sofas pour que la personne qui se baigne puisse s'y asseoir pendant quelque temps et s'y préparer à la chaleur plus intense de la pièce intérieure ou principale, nommée *khararah*. Le khararah et les autres pièces, en assez grand nombre, qui en dépendent forment en général un carré parfait, dont les quatre côtés ou enfoncemens sont garnis de *liewâns* peu élevés, ce qui leur donne la forme d'une croix ; l'entrée est par un des angles. Au centre, il y a une fontaine (*fiskeyeh*) d'eau chaude qui jaillit d'un bassin de marbre peu profond. En entrant dans le khararah, on transpire abondamment par suite de la chaleur humide produite par l'eau chaude des bassins et de la fontaine et par la chaudière. Après quelques momens d'intervalle, un des garçons baigneurs s'approche et commence la première opération, qui consiste à faire craquer les jointures (*tucktukah*) pour les assouplir et à pétrir la chair. Quelques parties de cette opération, comme quand on vous fait aller avec force la tête d'un côté et de l'autre et puis quand le baigneur s'assied sur votre poitrine comme un cauchemar, sont un peu effrayantes pour les personnes qui les éprouvent pour la première fois ; mais les baigneurs sont si adroits qu'on n'entend jamais parler d'aucun accident. Cette opération est suivie de celle du *tekyis*, pendant laquelle on vous frotte le corps avec un petit sac de laine grossière, qui vous enlève la première épi-

derme. On vous conduit après cela dans une pièce intérieure où vous êtes seul avec le baigneur, et là, placé devant le *hanafiyeh*, vous êtes bien couvert de mousse de savon, au moyen d'une espèce d'éponge ordinairement faite des feuilles du palmier du *Hedjaz*. Vous pouvez après cela, à votre choix, vous plonger dans un des bassins ou bien achever de vous laver au *hanafiyeh*. Le lavage terminé, lequel, comme on peut le concevoir, est plus satisfaisant dans ses résultats que propre et agréable dans son opération, on vous enveloppe, comme je l'ai dit ci-dessus, dans des serviettes chaudes et l'on vous ramène au meslukh où vous vous êtes déshabillé. Là, vous vous jetez sur un divan et vous y demeurez étendu sirotant une tasse de café et fumant une pipe, jusqu'à ce que vous soyez suffisamment remis de la fatigue du bain, qui est excessive, après quoi vous vous habillez et vous partez.

Note B, page 114.

Sur les Cèdres du Liban.

La croissance de cet arbre n'est pas à beaucoup près aussi lente que certaines personnes l'imaginent. Les observations de celles qui l'ont cultivé avec soin prouvent au contraire qu'il est en état de lutter de rapidité avec presque tous les arbres de haute futaie quels qu'ils soient. Plus de deux ans après mon retour en Europe, un de mes amis, le duc de Stacpoole, essaya de planter dans son parc de Montigny-Lencoupe, département de

Seine-et-Marne, des cônes que j'avais apportés avec moi comme souvenirs. Le résultat en fut cinq beaux rejetons qui promettaient de bien réussir, mais trois d'entre eux périrent dans le grand hiver de l'année passée. Le bois de cèdre, dont l'odeur est agréable et le grain serré, est presque incorruptible à cause de son amertume qui répugne aux vers. Il y a des exemples de ce bois retiré encore sain de bâtimens où il avait été employé deux mille ans auparavant. M. Lambert remarque cependant avec justesse qu'il existe de grandes erreurs populaires et beaucoup de confusion au sujet de ses propriétés, le cèdre du Liban étant souvent confondu avec des arbres d'une espèce différente. Ce naturaliste conjecture que le *cedrus* des Grecs était le bois du *cupressus horizontalis*. Sprengel le rapporte au *juniperus oxycedrus*; mais il paraît très-probable, par quelques observations intéressantes que M. Drummond-Hay a faites à Tanger, que le cèdre indestructible était le beau bois dur et d'un brun foncé du *thuya articulata*. Le bois de l'*abies cedrus* donne des planches d'une qualité fort médiocre.

Note C, page 115.

Sur le mont Liban.

Le cèdre du Liban a été, dans tous les temps, regardé comme un objet d'une magnificence et d'une beauté sans égales dans le règne végétal. Il est en conséquence une des figures tirées de la nature qui se retrouvent le plus souvent dans le

style poétique des prophètes juifs. Elle s'applique aux rois, aux princes et aux potentats du rang le plus élevé. Les écrits d'Isaïe et d'Ézechiel surtout abondent en métaphores et en allégories de ce genre. Les parfums des plantes aromatiques (*Cant.* IV, 14) de cette belle montagne, ses fontaines et ses puits d'eaux vivantes (*Cant.* IV, 15) formées par la fonte des neiges des régions supérieures; ses plants d'oliviers; ses vignes produisant un vin qui répandait une bonne odeur (*Osée*, XIV, 7, 8) et qui se buvait pendant la moisson, rafraîchi par la neige (*Prov* XXV, 13): tout cela se réunissait pour former dans le langage de l'Écriture « la gloire du Liban, » et fournissait des figures agréables et variées aux écrivains inspirés. Quant au pays lui-même, le Liban s'élève encore avec une gloire merveilleuse; car, quoique ces « arbres de Dieu, plantés par sa main toute-puissante, » aient diminué en nombre, ils sont toujours remarquables par leur grandeur et leur beauté; et cette « excellente montagne, » que Moïse désirait si ardemment de voir (*Deut.* III, 25), est surtout aujourd'hui un lieu de réunion pour les Chrétiens, car bien qu'elle soit, comme de raison, la partie la moins fertile de la Syrie, elle en est devenue, par des causes politiques et religieuses, celle dont les habitans sont le plus nombreux et dont la culture est la plus soignée. J'ai dit, dans le cours de cet ouvrage, que la vigne, l'olivier et le mûrier réussissent parfaitement dans les régions inférieures et même jusqu'aux limites de la plus élevée; et quoique cette dernière ne soit pas habitable pour l'homme,

elle contribue toutefois à son avantage. Du labyrinthe de ses nombreux replis descendent mille ruisseaux d'une eau limpide et saine, qui, dans leur cours, fournissent au cultivateur le moyen d'arroser ses champs de *dhourra*, de coton et de tabac. Des froids plateaux de la région supérieure, ils coulent « avec impétuosité » (*Cant.* IV, 15) dans les vallées au-dessous, tapissant leurs bords de verdure et les enrichissant des productions les plus précieuses. La vue de ces cascades naturelles, d'où émanent des brises fraîches et qui vous font oublier que vous êtes dans un pays sujet à de grandes chaleurs, est si délicieuse, le paysage est si charmant, les points de vue sont si riches et si variés, que je n'hésite point à déclarer que le mont Liban, et surtout son versant occidental, est un des lieux les plus agréables de l'empire turc.

Note D, page 143.

Sur la Vigne en Syrie.

Quoique par suite des préceptes religieux de la nation une petite partie seulement du raisin soit mise dans la cuve, la vigne n'en forme pas moins un objet important en Syrie. Une quantité considérable de raisins se consomme dans la distillation à laquelle Turcs et chrétiens se livrent également. La liqueur spiritueuse qu'ils en retirent, à laquelle ils ajoutent de l'anis, et qui est très-forte, s'appelle *raki* ou *araki*. On en présente d'ordinaire un petit verre à chaque convive avant le

repas. Une partie du fruit sert à faire du *husrum* ou verjus, que les naturels du pays préfèrent au vinaigre. Le raisin sec (*zebeeb*) entre dans la nourriture ordinaire des habitans. Ils le mangent avec du pain et en font du sorbet. J'ai parlé, dans le texte, du *dibs*, qui se fait avec le jus épaissi du raisin mûr.

Note E, page 146.

Sur la Cuisine de l'Orient.

Les mets des orientaux sont accommodés de manière à pouvoir être mangés de la façon décrite dans le texte. Ils consistent donc principalement en ragoûts ou en viande bouillie ou rôtie, et toujours cuite à tel point qu'on peut la dépecer sans avoir besoin de couteau ou de fourchette. Dans les occasions où une volaille ou bien un agneau se sert entier, comme dans les festins, on fait usage du *hanjar*, quoique, même alors, il soit plus habituel de les démembrer avec la main, ce qu'on sait faire avec une grande adresse. Chaque personne, en se mettant à table et en la quittant, se lave les mains avec de l'eau de savon. Un domestique lui apporte à cet effet une cuvette et un pot à l'eau (appelés *tisht* et *ebreek*) en fer-blanc ou en cuivre rouge ou jaune. Le premier de ces ustensiles a un couvercle percé de trous, afin que l'eau qui tombe sur les mains de la première personne, le puisse traverser sans être vue de celle à qui on la présente ensuite. On s'essuie les mains à une serviette (*fouta*) qui est jetée sur l'épaule d'un domestique.

Au nombre des plats qui diffèrent le plus de ceux auxquels nous sommes accoutumés en Angleterre, on peut citer les suivans :

1° Le *mashi*. C'est un mélange de riz et de viande hachée délicatement, assaisonné de sel, de poivre, d'ognons et souvent aussi d'ail, de persil, etc., enveloppé de feuilles de laitue, de chou, de vigne, et qui s'appelle, à cause de cela, *waruk mashi*. 2° La même composition, mise comme une farcie dans des concombres (*khiyar*), ou dans des *badinjans* noirs, blancs ou rouges (les deux premiers sont des aubergines, la troisième est la tomate). 3° Le *yukna*. C'est de la viande hachée avec des ognons ou de la ketmie (*bamiyeh*), ou quelque autre légume. 4° Le *kebâb*. Ce sont de petits morceaux de mouton ou d'agneau, ou bien du mouton haché très-fin, avec des épices, roulé en boulettes et rôti sur des brochettes. 5° Une volaille désossée et farcie de raisins, de pistaches, de mie de pain et de persil. 6° Le *kharouf mashi*, c'est-à-dire un agneau entier, farci de mashi, de pistaches, etc.

Beaucoup de plats consistent principalement, ou même entièrement, en légumes, tels que des épinards, des fèves, des *lupins*, des choux, des choux caraïbes, des lentilles, etc. La plupart des viandes sont accommodées au beurre clarifié, mais le poisson l'est généralement à l'huile. Le beurre se fait indistinctement avec le lait de chèvre, de vache, de brebis ou de buffle ; il est battu dans des peaux de bouc. En été, il est souvent dans un état de liquidité. La viande, le poisson, les

légumes et les entremets sucrés se servent plat à plat, mais dans une succession très-rapide, et sans que l'on observe aucun ordre fixe, quoiqu'en général les repas commencent par la soupe (*tusht*), et finissent par le *rooz moufelfel*, ou riz cuit à l'eau, mêlé avec du beurre, du sel et du poivre. C'est le *pilau* des Turcs et la principale ressource des voyageurs dans l'Orient, par la facilité avec laquelle il se prépare. A dire vrai, le riz forme un ingrédient indispensable dans un grand nombre de plats. On l'apporte principalement d'Égypte.

Ce n'est pas dans une note que l'on peut examiner le mérite de chacun des plats que j'ai cités, ni de plusieurs autres composant la cuisine des naturels du pays, dont certains voyageurs énumèrent jusqu'à cent cinquante; il suffira de dire, pour l'instruction du gastronome européen, que la cuisine turque, telle qu'elle se voit à la table des gens riches, est excellente, et qu'un cordon-bleu arrivé de Stamboul serait en état de nous faire connaître une foule de plats nouveaux. Les sucreries et les confitures offrent une variété dont il est impossible de donner une idée. Les plus célèbres sont le *baklawa*, le *kunafy*, le *burak*, le *kushef* et le *rahatlakoum*. Ce dernier mot signifie « le contentement de l'ame. » La seule boisson dont les Turcs se servent à table est de l'eau et quelquefois du sorbet, quoiqu'il y en ait beaucoup aujourd'hui qui font taire leurs scrupules en buvant du vin; mais ils ne le font pourtant qu'en secret. Ils ne boivent point à la santé les uns des autres, mais ils disent aux personnes qui viennent

de boire : *henien!* (cela puisse-t-il te faire du bien!) à quoi l'on répond en touchant légèrement la tempe droite et en disant : *Allah yehennen!* (que Dieu te fasse du bien!), ou quelque autre expression de bienveillance, telle que *Allah yetowel omrak!* (que Dieu prolonge ta vie!) Un repas turc, qui est bientôt achevé, se passe toujours en silence. Le nombre de plats est considérable; il y en a parfois jusqu'à vingt ; les convives ne font que goûter de chacun, après quoi on les porte sur plusieurs autres tables successivement, selon le rang des personnes. Cette description ne doit s'entendre que de la table des riches; les classes moyennes vivent avec plus de frugalité : il est rare qu'on leur serve plus de trois ou quatre plats, qui sont posés en même temps sur la table. Les basses classes mangent peu de viande; elles se contentent, en général, de riz, de *leban,* lait aigre et caillé (le *yaghourt* des Turcs), de légumes, de poisson et surtout de fruit, qui est partout très-abondant.

Note F, page 232.

Sur Burckhardt.

Jean-Louis Burckhardt, que l'auteur a eu plus d'une fois occasion de citer dans le cours de cet ouvrage, naquit à Lausanne en 1784. Depuis 1809 jusqu'en 1817, époque de sa mort, il fut employé par la Société Africaine de Londres, et chargé de faire des voyages en rapport avec le but que se pro-

posait cette Société. Les témoignages suivans, rendus à ses talens, à sa persévérance et à sa véracité, montreront toute la confiance que méritent ses rapports.

« C'était un voyageur comme on en trouve peu : il était bien né et fort instruit. Aux connaissances ordinaires d'un voyageur, il joignait des talens qui le mettaient en état de figurer dans les plus hautes sociétés. La description des pays qu'il a visités, le récit de ses aventures, ses relations avec les habitans, tout cela nous est présenté avec autant de clarté que de simplicité. Dans chacune de ses pages, on reconnaît cette ardeur de recherche, cette patience d'investigation, cette passion pour la découverte de la vérité, par lesquelles il était si éminemment distingué. » (*Quarterly Review*).

« Par ses ouvrages et par ses lettres, on voit que c'était un homme modeste, laborieux, savant et spirituel, exempt de préjugés, dépourvu d'esprit de système, décrivant ce qu'il voyait avec exactitude et simplicité, et d'une conduite également prudente et discrète. » (*Edinburgh Review*).

« Comme voyageur, il possédait des talens et des connaissances qu'il savait rendre doublement utiles par les qualités personnelles dont il était doué. A la force et à l'ardeur de son ame, qui le portait à consacrer sa vie aux progrès de la science dans les sentiers des découvertes géographiques, il joignait une prudence et une égalité d'humeur qui ne pouvaient manquer d'assurer son triomphe sur les plus grands obstacles. Sa générosité, ses principes délicats sur l'honneur,

son admiration de ces mêmes qualités dans d'autres, son horreur pour l'injustice et la fraude, son désintéressement, ses vifs sentimens de reconnaissance n'étaient pas moins remarquables que le zèle ardent et l'active bienfaisance qu'il mettait à secourir les malheureux, sans calculer si ses moyens suffisaient à sa charité. On ne saurait donner un plus bel exemple de sensibilité uni à de la grandeur d'ame que les sentimens qu'il exprima sur son lit de mort, quand le souvenir de sa mère et le regret de n'avoir pas accompli le grand but de ses voyages étaient les seuls sujets dont il ne pouvait s'entretenir sans émotion. La Société Africaine sent vivement sa perte, car elle comprend qu'il lui sera bien difficile de remplacer un homme chez qui la naissance, l'éducation, le génie et l'industrie se réunissaient pour le placer à la hauteur de toutes les grandes entreprises que son courage et sa noble ambition pouvaient l'engager à tenter. Cette société se plaît à rendre les plus grands témoignages d'approbation aux services de son voyageur qu'elle ne cessera de regretter; mais c'est du public et de la postérité que sa mémoire obtiendra la gloire qu'elle mérite, car on ne saurait douter que le nom de Burckhardt ne soit honorablement cité, tant que l'on célébrera le souvenir de ceux qui ont péri dans la cause de la science. (*Mémoire placé en tête du Voyage de Burckhardt, en Nubie*).

Note G, page 421.

Sur les Harems.

Le mot *harem* (prononcez *harîm*), est très-souvent confondu par les Européens avec celui de sérail, qui lui-même est une corruption de *seraï*, signifiant « un palais ». Le premier s'applique dans l'Orient non-seulement à l'appartement réservé aux femmes dans une maison turque, mais encore aux personnes qui habitent cet appartement, c'est-à-dire aux *femmes* elles-mêmes. Pris dans ce dernier sens, le harem peut se composer : 1° de l'épouse ou des épouses (le nombre ne peut dépasser quatre) ; 2° des esclaves femelles, dont les unes, c'est-à-dire les esclaves blanches et abyssiniennes, sont pour l'ordinaire des concubines, tandis que les autres (les noires) sont chargées du service, tel que celui de la cuisine, de la toilette, etc.; 3° des domestiques blanches et libres ; celles-ci ne sont jamais des concubines, ou du moins ne devraient pas l'être. Quoique le Prophète ait permis à ses disciples de prendre jusqu'à quatre épouses, et cela seulement à condition de pouvoir les « maintenir avec équité, » fort peu de Turcs profitent de la permission : la plupart se contentent d'une seule, quand ce ne serait que pour conserver la paix du ménage. Quelques uns préfèrent cohabiter avec une esclave chrétienne (Géorgienne) ou Abyssinienne, plutôt que de prendre une femme légitime dont l'entretien est beaucoup plus coûteux. Dans ce cas, la concubine

a pour la servir une autre esclave du sexe ou une domestique. Il est rare que l'on trouve plus d'une épouse dans la même maison, et si cela arrive, elles ont des appartemens séparés. Lorsque le harem se compose d'un plus grand nombre de femmes, il est peu d'exemples qu'il soit la propriété d'un jeune homme; ce nombre a presque toujours augmenté pendant le cours de la vie d'un libertin vieux. Les hommes jeunes n'ont d'ordinaire qu'une seule femme pendant les premières années de leur mariage.

La condition des esclaves, dans l'Orient, et surtout celle des femmes, est bien différente de ce que l'on se figure en Europe. Celles que l'on achète pour le service de la maison sont traitées de la même manière que les servantes le sont chez nous et toujours avec bonté. Si elles sont destinées pour le lit (et dans ce cas elles sont plus remarquables par les attraits de leur personne que par leurs qualités domestiques), leur fortune dépend d'une foule de circonstances diverses: car, quoique l'amour, chez les musulmans, puisse, comme partout ailleurs, dépendre autant de la conduite et du caractère de la maitresse que de ses charmes, quoiqu'il y ait plus d'un exemple de liaisons durables formées avec les femmes les moins belles, cette passion dégénère plus souvent, chez eux, en un esprit de libertinage, et cela par suite d'une opinion générale et bien fausse qu'on ne peut trouver le plaisir que dans le changement. Si une femme réussit à captiver l'attention de son maitre, elle est comblée de tous les agrémens qu'il

est possible de se procurer, et que l'imagination d'un jeune voluptueux peut inventer. Si elle devient mère, son enfant est libre et partage la succession de son père presque également avec les enfans légitimes : l'esclave elle-même ne peut jamais, après cela, être vendue, et elle devient libre de plein droit à la mort de son maître. Quelquefois même elle est affranchie immédiatement après la naissance de son enfant et devient l'épouse de son amant; alors sa fortune est changée pour le reste de ses jours. Mais c'est là un bonheur dont jouissent rarement ces belles orphelines. Il n'arrive que trop souvent que la nouvelle favorite, après s'être bercée pendant quelque temps de doux rêves de grandeur, retombe tout-à-coup dans le même abandon que les femmes qu'elle avait supplantées, et est forcée de contempler en silence des infidélités que l'usage a sanctionnées, qu'elle ne peut empêcher, et dont elle n'a aucun moyen de se venger. D'autres sont condamnées aux embrassemens d'un riche vieillard ou d'un homme dont le corps et l'esprit sont également usés par des excès de toute espèce. Après avoir passé plusieurs années dans une magnificence sans charmes, la mort de leur maître leur rend, il est vrai, la liberté, mais la part qu'elles reçoivent dans sa succession ne suffisant pas pour les maintenir dans le rang auquel elles étaient accoutumées, elles se voient obligées ou de passer le reste de leur vie dans la gêne et la solitude, ou bien de s'unir, par le mariage, avec un homme d'une classe inférieure, ce qui leur impose des devoirs aux-

quels l'oisiveté de leur vie passée ne les avait pas accoutumées.

Les dames du harem possèdent souvent en propre des esclaves du sexe, et dans ce cas, soit qu'elles les aient achetées ou qu'elles les aient reçues en présent avant leur mariage, leurs personnes sont presque aussi sacrées que celles des filles de la maison, et toute insulte qu'on leur ferait serait regardée comme faite à la maîtresse elle-même. Quelquefois cependant elles deviennent, avec la permission de leurs maîtresses, les concubines du maître, ainsi qu'il en a été d'Agar, l'esclave de Sara (Gèn. XVI, 2, 3); mais ces cas sont fort rares.

Aucun homme ne peut pénétrer dans le harem, si ce n'est le chef de la famille, quelques proches parens et des enfans; le maître lui-même ne se permet d'y entrer, quand il y a d'autres femmes en visite, qu'après s'être fait annoncer, afin de donner à celles qui, d'après la coutume, ne doivent paraître devant lui que voilées, le temps de se préparer à le recevoir. Dans ces occasions, l'avis de son approche est donné par une esclave qui crie *aamel dirb !* Faites place ! faites place ! Le passage suivant du Koran fait connaître l'obligation imposée à une femme mahométane de cacher les attraits de sa personne ou de sa toilette à tous les hommes, excepté à quelques parens et à un petit nombre d'autres personnes : « Et parlez aux femmes croyantes, pour qu'elles retiennent leurs yeux et conservent leur modestie, et ne découvrent point leurs ornemens, excepté ce qui en paraît (nécessairement); et qu'elles jettent leur voile

sur leur poitrine et qu'elles ne montrent pas leurs ornemens, si ce n'est à leur mari ou à leur père ou au pére de leur mari, ou à leurs fils, ou aux fils de leur mari, ou à leurs frères, ou aux fils de leurs frères, ou aux fils de leurs sœurs, ou à leurs femmes, ou à ceux (les esclaves) que leur main droite possèdera, ou à ces hommes qui (les) servent et qui n'ont aucun besoin (de femmes), ou à des enfans. » (*Chap.* XXIV, *vers.* 31.) Les personnes de distinction quittent le harem dès le matin pour y revenir passer une couple d'heures lors du repas de midi; la plus grande partie de leur temps se passe dans les appartemens extérieurs. A dire vrai, la présence du maître à des heures inusitées de la journée jetterait nécessairement une grande contrainte dans le harem tout entier; car, quand leurs femmes sont réunies (il n'en est peut-être pas de même dans le tête-à-tête), les Turcs affectent un air plus hautain et plus réservé que de coutume; ils leur parlent avec plus de morgue et plus de brusquerie qu'à des hommes et même à leurs inférieurs. Ils croient peut-être qu'une conduite aussi dure est nécessaire pour conserver leur autorité sur des femmes de qui l'obéissance a besoin d'un plus grand déploiement de sévérité qu'il n'en faut pour des hommes.

D'après ce que j'ai dit de l'impénétrabilité du harem, son économie intérieure pourrait sembler enveloppée de mystère. Mais il n'en est pas ainsi. L'étranger curieux peut, en tout temps, obtenir les renseignemens les plus détaillés et les plus exacts sur les usages et la situation de ses habitans par les femmes

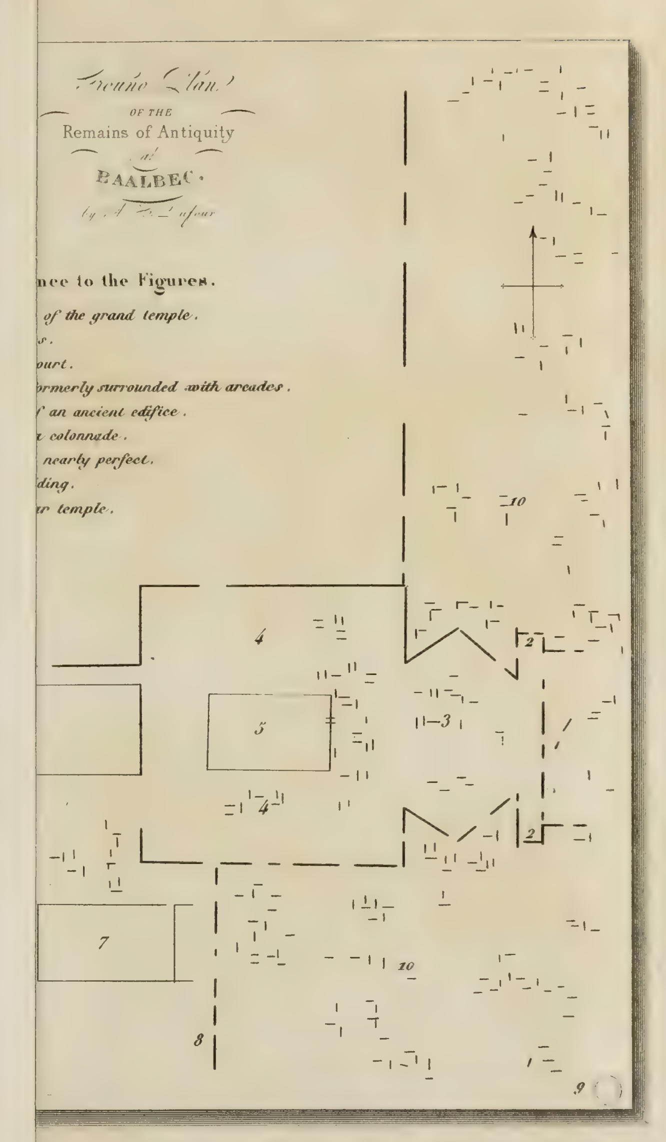
chrétiennes du pays, et par les marchandes à la toilette juives (*delelah*) qui y sont admises sous le prétexte de fournir aux harems des objets de toilette tels que des gazes, des mousselines, des broderies et des bijoux. D'après les rapports de ces femmes, il paraît que les dames, livrées à leurs occupations domestiques, les unes graves, les autres divertissantes, trouvent amplement moyen de remplir leurs momens, et qu'il est fort rare qu'elles se plaignent de la longueur du temps. Les occupations sérieuses du harem sont, de la part des mères, et les soins du ménage et l'éducation des enfans, qui consiste à leur enseigner leurs prières, leurs devoirs envers leurs parens, et les formes extérieures de leur conduite. On apprend aux jeunes personnes à lire, à écrire, à travailler à l'aiguille et quelquefois un peu de musique, mais elles n'exercent jamais cet art en public. Les chanteuses (*almehs*) et les danseuses (*gazeyrehs*) de profession sont admises au harem dans quelques occasions particulières, telles qu'une naissance, une circoncision ou un mariage; mais cet usage est loin d'être général dans les familles orthodoxes. Leurs plaisirs consistent principalement dans la conversation avec les personnes qui viennent les voir, et comme elles sont, en général, vives et franches, elles y déploient beaucoup d'aisance et d'enjouement; souvent même elles se livrent à la bruyante gaîté de la jeunesse. Elles jouent aussi aux dames, aux échecs et quelquefois elles prêtent l'oreille à des contes arabes qui sont récités, mais plus souvent lus par une personne qui possède une voix

claire, distincte et qui chante les stances qui se trouvent mêlées au récit. Le docteur Russell, qui a demeuré pendant plusieurs années à Alep en qualité de médecin de la factorerie anglaise, dit, en parlant d'elles : « Elles sont particulièrement curieuses sur tout ce qui regarde les femmes franques ; elles font de nombreuses questions sur leurs occupations, leurs mariages, la manière dont elles élèvent leurs enfans (les femmes turques adorent les leurs) ainsi que sur leurs amusemens. En retour, elles sont très-ingénues et très-communicatives, et déploient des talens qui, ne devant que peu de chose à la culture, se développent en quelque sorte naturellement sous l'influence d'un beau ciel et d'un climat délicieux. Leurs questions vont en général droit au fait, et les remarques qu'elles font sur des mœurs qui leur sont si complètement étrangères sont souvent spirituelles et judicieuses. »

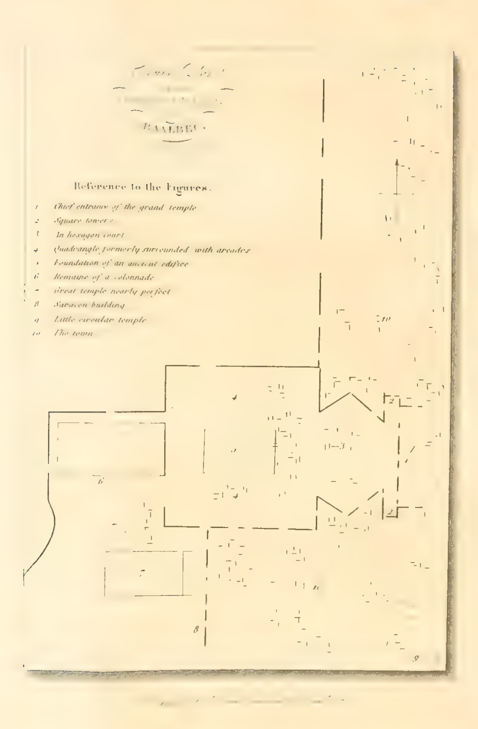
Quoique les femmes aient une partie de la maison qui leur est spécialement affectée, et cela surtout pour empêcher qu'elles ne soient vues par les domestiques mâles et par d'autres hommes sans être voilées de la manière prescrite par leur religion, on aurait tort de croire, comme on le fait généralement en Europe, qu'elles sont en quelque façon prisonnières. Quand les occupations de la matinée sont terminées, il leur est permis de sortir, soit pour visiter leurs parens ou pour faire des emplettes dans les bazars, ou pour assister à des noces ou à des cérémonies funèbres, etc. Mais, indépendamment de ces motifs qui les appellent hors de chez

elles, certains jours de la semaine sont réservés à la visite des tombeaux ou à des promenades dans la campagne ou dans des jardins, accompagnées de leurs enfans et de leurs esclaves; ces dernières portent des tapis, des pipes, du café, de la vaisselle et des provisions; les jardins fournissent les fruits et les légumes. Dans ces occasions, des musiciens, des danseurs et des bateleurs se chargent de divertir la société; toutefois, on remarque toujours les sexes formant des groupes séparés, contrainte à laquelle ils sont réciproquement accoutumés, tant par une longue habitude que par les idées que l'éducation leur a inspirées sur l'honneur des femmes et sur la pudeur qui leur convient; car il ne faut pas oublier que la séparation des sexes est d'une haute antiquité dans l'Orient, et que les Turcs l'ont plutôt adoptée qu'ils ne l'ont introduite en Syrie.

FIN DES NOTES.



Engraved for "Three Years in the East" &c.


BAALBEC
Reference to the Figures.
1 Chief entrance of the grand temple
2 Square towers
3 An hexagon court
4 Quadrangle formerly surrounded with arcades
5 Foundation of an ancient edifice
6 Remains of a colonnade
7 Great temple nearly perfect
8 Saracen building
9 Little circular temple
10 The town

Sketch of the Site of AMMAN, and its EXISTING REMAINS.

Temple

Source

Wady coming from the Plain of Akhma

Church

Acropolis

Temple

Temple

Stoa

THE TOWN

Bridge

Temple

Large Theatre

Small Theatre

Moiet Amman

Columns

Wady descending towards the river el-Zerka

A. H. Dufour del.

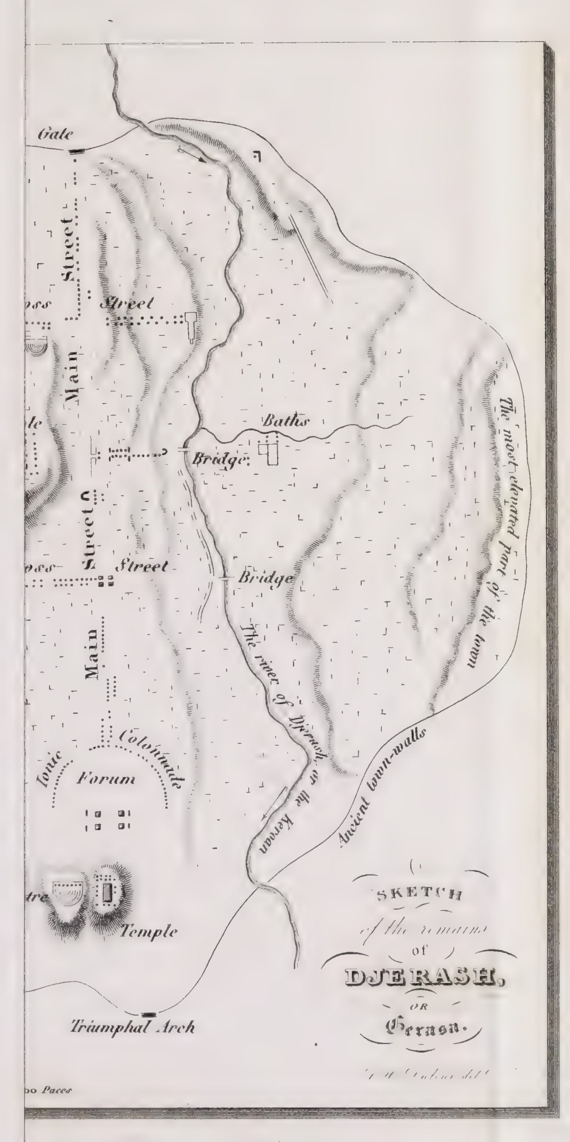
Engraved for "Three Years in the East." &c.

Temple
Source
Wady coming from the Plain of Akhma
Church
Acropolis
Temple
Temple
Stoa
THE TOWN
Bridge
Temple
Large Theatre
Small Theatre
Moiet Amman
Columns
Wady descending towards the river of Zerka

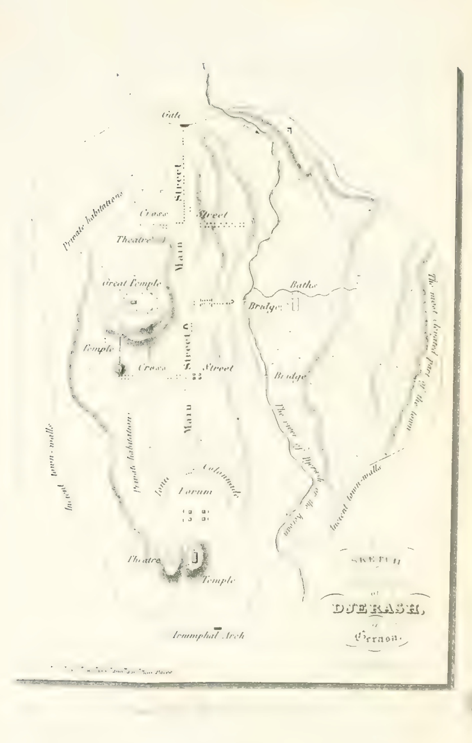
Sketch

AMMAN,

EXISTING REMAINS



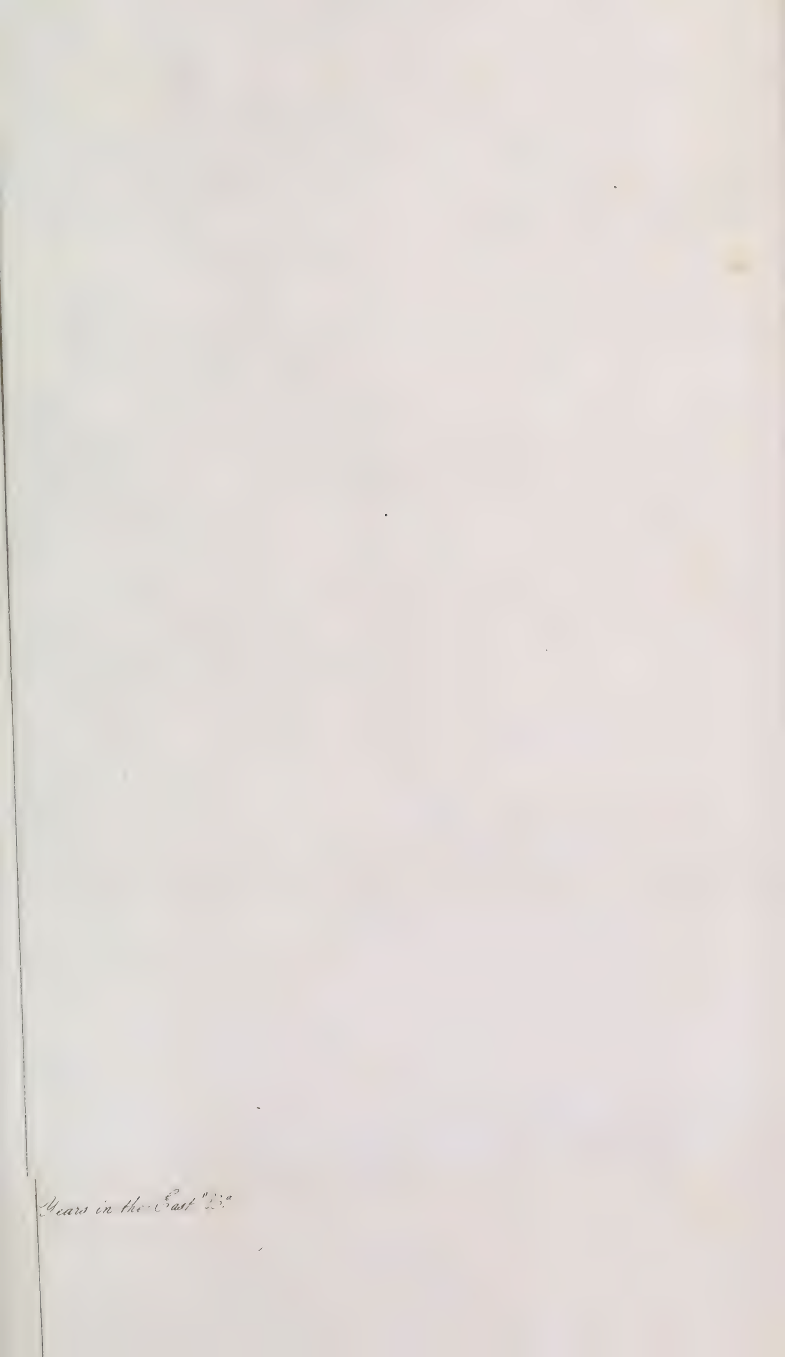
Gate
Street
Main
Street
Street
Main
Street
Main
oss
oss
le
Baths
Bridge
Bridge
The river of Djerash or the Kerwan
The most elevated part of the town
Ancient town-walls
Ionic
Colonnade
Forum
tre
Temple
Triumphal Arch
SKETCH
of the remains
of
DJERASH,
OR
Gerasa.
00 Paces



Gate
Street
Private habitations
Cross
Street
Theatre
Main
Great Temple
Baths
Bridge
Temple
Street
Cross
Street
Bridge
The most elevated part of the town
Main
The river of Djerash or the Kerwan
Ancient town-walls
Private habitations
Ionic Colonnade
Forum
Ancient town-walls
Theatre
Temple
SKETCH
of
DJERASH,
or
Gerasa.
Triumphal Arch


in the Dust.

Longitude East from Paris
Damascus
34
33
32
Lake of Tabaria
Szalt
Amman
Philadelphia
Kerek
at the
to the
SOUTH of DAMASCUS
EAST of the JORDAN


Years in the East" &c.



Longitude East from Paris
Bay of Iskenderoun
Iskenderoun
El Bohhaire
Ras Khanzir
Antakia
Antioch
Mouth of the R. Aaszy
Djebel Okrab
Edlip
Djisr-Shogher
El-Matkh
HALEB or Aleppo
L. Sabkh
Ladikia
Laodicea
Kalaat el-Medyk
Apamea
Hamah
Epiphanea
Homs
Emesa
Rostan
Arethusa
TRIPOLI
Tripolis
Batroun
Baalbec
Heliopolis
Beirout
Berytus
Deir el Kamar
Tsaida
Damascus
Bahret-el Merdj
M E D I T E R R A N E A N S E A
D E S E R T
A MAP of Syria.
1836
English Miles 60 to a Degree

